

Digitized by Google

Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

LES DERNIERS JANSENISTES

DU MÊME AUTEUR

POÉSIES.

La Chanson de la Vie, 1 vol. in-18, librairie académique Didier, 1889 (ouvrage couronné par l'Académie française).

Le Dies Irse du Mexique, I vol. in-16, 1873, épuisé.

PROSE.

Le Petit Lyré de Joachim du Belley, t vol. grand in-8 orné de deux eaux-fortes, librairie académique Didier. 1687, épuisé.

La Question cléricale, 1 vol. in-18 chez Audré Sagnier, éditeur, 1878, épuisé.

Contes et figures de mon pays, 1 vol. in-18, chez Dentu, 1879, épuisé.

Jules Vallès. — 1 vol. in-18, Revue illustrée de Bretagne et d'Anjou, 1886.

Jules Simon, sa vicet son œuvre, r vol. in-18 avec portraits et autographes, librairie Dupret, 1887, épaisé.

Rose Epoudry, roman, 1 vol. în-18 illustrá par Léofanti, librairie académique, Didier 1889.

EN PREPARATION:

Les Préfets du Consulat, et les Préliminaires de la paix religieuse, d'après des documents inédits.



JANSÉNISTES

ET LEUR ROLE DANS L'HISTOIRE DE FRANCE

DEPUIS LA RUINE DE PORT-ROYAL

JUSQU'A NOS JOURS

(1710-1870)

PAR

LÉON SÉCHÉ

TOME III

L'histoire est semblable à un portrait qui est d'autant meilleur qu'on ne sherche point à y représenter la heauté, mais es qui se rapproche le plus de l'original.

(PALLAVICINI. - Histoire du Concile de Trenta.)

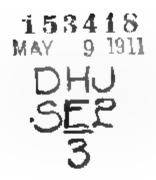


PARIS

PERRIN ET C' LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, Quat des Grands-Augustins, 35 Tous droits réservés.





AVANT-PROPOS

L'histoire du catholicisme-hbéral va de 1830 à 1870, mais de ces quarante années traversées de tant d'orages, je ne vois que les trois premières et les six dernières qui rentrent dans mon cadre et se rapportent à mon sujet. Ce sont d'ailleurs les plus agitées et les plus belles.

En 1830, au lendemain de la chute des Bourbons, nous assistons au spectacle aussi nouveau qu'inattendu d'un prêtre breton — hier encore partisan de l'alliance étroite du trône et de l'autel — s'insurgeant contre le Gallicanisme d'État ou le Jansénisme parlementaire, et, par le seul prestige de son génie, entraînant les masses profondes du bas

JANBÉNISTES, T. III.

clergé à l'assant de toutes les libertés publiques. Depuis 1815, Lamennais était avec M. de Bonald le porte-voix de la Congrégation. il s'était prononcé pour la loi du sacrilège, le retablissement des biens de main-morte, la dotation de l'Église en biens-londs, la restitution des registres de l'état-civil, la restauration des maîtrises et des trois ordres, pour le retour enfin au catholicisme de l'Ancien Régime Mais les ordonnances de 1828, en supprimant les établissements des Jésuites, lui dessillèrent tout à coup les yeux. A partir de ce moment le catholicisme gallican ne fut plus pour lui qu'un catholicisme bàtard, les Jansénistes, que des hommes de malheur, la liberté de conscience qu'une chose necessaire. 🔫 la séparation de l'Église et de l'État-que le scul moyen d'assurer la liberté de l'Église.

Ces palinodies ne sont pas rares dans la vie de Lamennais; Rohrbacher qui fut un de ses disciples disait de lui; « C'est un écrivain en deux tomes: le premier dit oui, le second dit non, valeur totale : zero. » Cette définition originale ne manque pas de justesse. Lamennais n'ent jamais de principes arrêtes;

par cette excellente raison qu'il ne croyait fermement à rien. Esprit essentiellement mobile, cœur tourmenté, pensée errante, il avait mal digeré ses lectures et s'était composé avec les idées d'autrui un système philosophique quelque peu bigarré — sorte d'habit d'arlequin dont il dissimulait les coutures sous les paillettes d'or de son style magique. Car. si quelque chose est bien à lui c'est à coup sûr l'art d'exposer et l'art de dire Nul mieux que lui n'a su manier la langue française, s'en faire un levier pour soulever les foules, jeter des cris pathétiques à la Jean-Jacques, et scrvir comme des vérités les paradoxes les plus osés. C'est même par le côté purement littéraire qu'il vivra dans la mémoire des hommes. Mais la Curie romaine n'a pas l'habitude de se payer de mots creux et de phrases magnifiques. Lacordaire disait un jour . Rome ne pouvait m'être favorable, même en un si pieux dessein ; j'étais pour elle un libéral orthodoxe, mais un libéral, et elle était accoutumée à reconnaître sous ce nom ses propres ennemis' » Lamennais en fit la

¹ Testament da P. Lacordaire, p. ga.

cruelle expérience le jour où il présenta à l'approbation du Pape le corps de doctrines du journal l'Avenir. Il était parti pour Rome, le cœur plein d'espérance, il revint foudroyé par l'encyclique du 15 août 1832

« L'expérience, disait le Pape, a fait voir de toute antiquité que les États qui ont brillé par leur puissance ont péri par ce seul mal la liberté immodérée des opinions, la licence des discours et l'amour des nouveautés. Là se rapporte cette liberté funeste et dont on ne peut avoir assez d'horreur, la liberté de la librairie pour publier quelque écrit que ce soit. Quel homme en son bon sens dira qu'il faut laisser se répandre librement des poisons les vendre et les transporter publiquement, les boire même, lorsqu'il y a un remède tel que ceux qui en usent parviennent à échapper à la mort?

« De la source infecte de l'indifférentisme découle cette maxime absurde et erronée, ou plutôt ce délire, qu'il faut assurer et garantir à qui que ce soit la liberté de conscience. »

Les Paroles d'un Croyant furent la réponse de Lamennais.



Trente ans plus tard, au Congrès de Malines. le comte de Montalembert reprit le programme de l'Avenir, qu'il résuma dans la formule célèbre : l'Église libre dans l'État libre. Était-ce avec l'arrière-pensée d'en appeler de la condamnation de son ancien maître? Allait-il rompre à son tour avec l'Église romaine sur la question de la liberté de conscience et des cultes? Personne ne lui aurait fait linjure de l'en croire capable, après les gages de dévouemont qu'il avait donnés à la papauté. N'est-ce pas grâce à son intervention que l'armée française avait, en 1849, ramené Pie IX de Gaëte à Rome et que Lamoricière avait naguère tiré l'épée pour défendre les États pontificaux l Mais le vieil homme, le libéral qu'il avait été en 1830, n'était pas mort en lui. Il s'était réveillé de son long sommeil, dans le grand silence qui suivit le coup d'État; à la voix de son ancien frère d'armes, le P. Lacordaire, qui, lui, n'avait pas à se reprocher d'avoir prêté la main au rétablissement de l'Empire¹, et peu à

Lacordaire lui écrivait en 1855 : « Il faut savoir rompre avec les hommes qui font le mal au nom de Dieu, et on ne doit pas les appeler mon cher ami, sous prétexte qu'on les

peu il s'était séparé de la secte qui avait choisi « son terrain au centre de toutes les réactions¹. » De là son discours au Congrès de Malines, accentué encore par son articlemanifeste du Correspondant². Il n'y a pas, d'ailleurs, deux façons d'être libéral, et Montalembert l'était trop de sa nature pour ne pas sentir un jour ou l'autre que l'ultramontanisme était incompatible avec la liberté C'avait été le rêve de Lamennais, et aussi son erreur, de marier ces deux choses ensemble Après l'encyclique de Grégoire XVI, comme après le Syltabus de Pie IX, qui condamnait la liberté de conscience et des cultes, autrement dit le principe même de la séparation de l'Église et de l'État, les catholiques-libéraux n'avaient qu'une chose à faire : revenir à la tradition historique, arborer l'étendard sous lequel Jansénistes et Gallicans avaient livré à l ennemi commun de si rudes batailles, en un

connaît depuis longtemps et qu'ils communient d'aineurs tous les huit jours. On ne doit pas hair, mais on doit se separer et surtout n'avoir aucune peur de ceux qu'on ne juge plus dignes de son affection. >

🐗 Google

Vie du P. Lacordaire par Montalembert, p. 250.

 ¹⁸⁶⁷

mot, s'armer des quatre articles de la Déclaration de 1682, pour défendre contre le partiultramontain les libertés de l'Église gallicane.

C'est ce qu'ils firent résolument, entre le Syllabus et le Concile Malheureusement il était trop tard. Après avoir brâlé leurs dernières cartouches dans une lutte héroïque qui rappelait celles du Formulaire et de la Bulle, ils furent obligés de passer sous les fourches caudines de Louis Veuillot, leur allié de l'avant-veille.

Telles sont les deux phases historiques où le catholicisme-libéral a quelque connexité avec le Jansénisme dogmatique des grands jours.

J'ajouterai qu'en poursuivant, envers et contre les encycliques du Pape, l'accord de la foi avec la raison, de la religion catholique avec la liberté, l'école du Correspondant ne faisait que continuer la tradition de Port-Royal et qu'elle ne fut pas plus heureuse que lui dans sa glorieuse tentative.

Google

Or n JMT/ERSIT 2 No.2

LES

DERNIERS JANSÉNISTES

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE III

Les catholiques libéraux de l'Avenir, Lamennais et la charte de 1830. - Il est combattu par le Pape et le gouvermement français — Le Concordat et la liberté des cultes — M. de Quélen et l'abbé Grégoire. — Lettre de Bordas-Demoulin à l'archevêque de Paris sur le refus de sacrements à l'ancien évêque de Blois. La philosophic de Bordas-Demoulin. - Cartesien comme Arnauld. - La méthode de Descartes d'après Sainte-Beuve. - Bordas-Demoulin adversare de Leclectisme. — Yictor Gousin et le panthéisme — Arnaud de l'Ariège et la révélation. — Comment F Huct définissait l'éclectisme. — Lettres de Bordas-Demoulin sur le doctrinarisme. - Le christianisme et Victor Gousin. - Principes politiques de Bordas-Demoulin. - La démocratie chrétienne. - Du rôle des laïques dans l'Église — La Constitution civile jugée par

Bordas-Demoulin — L'abbé Laborde et l'Immaculée Conception — Les Jansénistes et le culte de la Vierge, — Derniers périodiques du parti. — Démèlés de Bordas-Demoulin avec l'Observateur catholique. — L'abbé Wiadimir Guettée. — Projets de création d'une école des hautes études par Mer Affre. — Lettre d'Ambroise Rendu à ce sujet. — Bordas-Demoulin et la réforme catholique — Son programme et celui des vieux-catholiques de Suisse et d'Allemagne. — Une le tre inédite de l'abbé Pereyve. — Il demande une voix libre, un grand cœur un ami de l'avenir, pour sauver l'Église.

I.

Quand Lamennais entreprit la campagne qui deva i si mal finir, il avait pour lui les promesses de la Charte de 1830 et la logique implacable des choses. Mais les chartes ressemblent à ces prodigues dont parle le proverbe, qui se ruinent à promettre et s'enrichissent à ne riendonner, et la logique n'est pas encore arrivée à gouverner le monde. Lamennais trouva devant lui comme adversaires : le Pape et les Doctrinaires, les Galicans et les Jansénistes.

Jai déjà dit qu'il avait eu le tort de vouloir s'appuyer sur le Pape pour obtenir la séparation de l'Église et de l'État. Il est clair, en effet, que le Pape avait tout à perdre et rien à gagner à la séparation. Lorsque Grégoire XVI fulminait contre la liberté de conscience et



- 50c - 100

des cultos, il ne laissait voir que les raisons d'ordre moral qui l'empêchaient de souscrire au programme de l'Avenir ; mais il en avait une autre d'ordre politique, que tont espri, sémenx devait deviner. Le Concordat, en pacifiant le pays, avait rendu à la papauté la plupart des droits qu'elle avait sur l'Église de France avant la Révolution Le dénoncer, comme le demandait Lamennais, c'était non-seulement tout remettre en question et diminuer l'autorité du catholicisme en le plaçant sur un pied d'égalité avec les autres cultes reconnus ou non par le Concordat, mais c était aussi courir le risque de perdre tout le fruit de la pacification. religieuse en livrant la France au schisme latent de la Petite Église. La preuve en est que les tribupaux ne cessaient de condamner les Anticoncordataires pour contravention à la loi sur la liberté de réunion. Or la papaulé ne s'est jamais accommodée de la separation que dans les pays nouveaux, comme l'Amer que du Nord, où la liberté domine toutes les lois, ou dans ceux d'origine ancienne qui, comme la Belgique, ont maintenu le budget des cultes. Elle était donc conséquente avec elle-même en rejetant le marché de dupe que lui proposait le rédacteur en chef de l'Avenir.

Quant aux Doctrinaires, ces pelés, ces galeux d'où venait tout le mal, étaient ils donc si blàmables de résister à l'agitation menaisienne après avoir fait inscrire dans la Charte le principe de la liberté des cultes ? Ce n'est pas mentir à ses promesses que d'en ajourner l'exécution à des jours plus favorables. Or Lomennais

ne pouvait pas choisir des circonstances plus inopportunes pour créer cette agitation dans le pays. Il y avait à perne deux ans que les Jésurtes avaient eté frappés par les Ordonnances de 1828, et ce n'était un mystère pour personne qu'ils travaillaient à en tirer vengeance. De plus, le Concordat étant un contrat synallagmatique, le gouvernement ne pouvait pas le dénoncer sans négocier au préalable avec la Cour de Rome, et nous avons vu qu'elle était opposée à la séparation. Dans ces conditions, il ne restait aux Doctrinaires qu'à maintenir le statu quo, d'autant plus que la majorité du public se prononçait en sa faveur, Les Gallicans, en tête desquels marchaient les évêques, craignaient que la séparation ne fit le jeu de l'ultra montanisme, — « car il est bon d'ajouter, pour l'instruction de ceux qui n ont pas sondé les abimes de la mobilité française qu'a cette époque les doctrines ultramontaines rencontraient auprès de l'immense majorite du clergé précisément la même impopularité que celle dont le gallicanisme est aujourd'hui l'objet'.» — et les Jansénistes, qui ont toujours soutenu que l'Église était dans l'État, voulaient qu'elle demeurât sous sa domination pour pouvoir réprimer plus facilement les excès de la théocratie. C'est ainsi que Bordas-De moulin, qu' f'it le dernier docteur du parti, applaudit en 1831 aux mesures de violence prises par le gouvernement lors des obsèques de l'abbé Grégoire, dans sa

Vie du P. Lacordaire, per Montalembert, p. 50.

lettre à M. de Quélen sur le refus de sacrements fait à Lancien évêque de Blois.

« L'autorite, disait-il, se trouve investie, au nom de la tranquillité pubaque en général et en particulier au nom des catholiques opprimés qui leur demandent main-forte, du droit de demander compte au prêtre de tout refus de prières et de sacrements, et de le contraindre à les accorder s'il les refuse injustement. Tet est le fondement inébranlable des appels comme d'abus qu'il importe de soustraire au Conseil d'État pour les deferer sans retard aux cours royales. »

A quoi le journal l'Avenir répondant, avec autant de justesse que d'a-propos : « Nous certifions nos lecteurs que cela a été écrit très sérieusement, non dans un requisitoire adressé à messieurs les gens du roi, lors des affaires de la Bulle Unigenitus, mais bien au XIX° siècle, sous la Charte de 1830, à Paris, le dimai che 5 j tin (1831), dans un journal intitulé la Gazette des Ecoles qui s'imprime rue de la Harpe n° 88. »

Mais Bordas-Demoulin n'était pas homme à se laisser intimider par ce rapprochement historique. Il riposta comme suit.

« Toutes les fois que le sacerdoce entreprend contre la religion naturelle, contre la morale et la politique, lesquelles forment cette loi, il entreprend contre les droits de la raison, contre les droits du chrétien qui en font partie; et s'attaque au gouvernement qui repose sur ces droits ou qui est chargé de les protéger dans les rapports sociaux.

115 DERNIERS JANSÉNISTES

a Quand un prère, par exemple s'avise de traiter de concubinaires des personnes qui ne sont marices que civilement, et de leur refuser, pour ce seul motif, les sacrements ou les prières, le gouvernement peut les leur faire accorder, et de son propre chef, et au nom de ces personnes. De son propre chef : car, que fait le prêtre par ce refus ? Il établit que c'est le sacrement qui forme le mariage, c'est à dire que non seulement il sanctifie te lien moral qui unit les époux, mais qu'il le cree. Or, niant par là la religion naturelle, principe réel de ce lien, i, me l'autorite et suppose que c'est au sacerdoce qu'il appartient de régir la société. Au nom de ces personnes : car ce prêtre les opprime en exigeant comme de foi ce qui ne l'est pas ; bien plus, ce qui sape le christianisme dans sa base.

« Gos deux droits existaient dans l'affaire de M. Grégoire. L'excommunication fulminée par l'archeveque de Paris supposant le Pape infaillible et maître des sociétés, le gouvernement a dû la braver dans l'intérêt de sa conservation; et cette excommunication imposant aux laiques, pour dogme, une doctrine qui, loin de l'être, renverse la constitution de l'Église, le gouvernement a dû aussi les appayer contre cette tyrannie. Et ici, n'en déplaise à l'Avenir, l'orthodoxie ou l'hétérodoxie de la Constitution civale du clergé est la vraie question de liberté religieuse entre M. Grégoire et de M. de Quélen, entre les laiques et le clergé. Cette constitution est-elle hérétique? M de Quélen n'a rempli que son devoir, sauf les formes qui pourraient

être moins impériouses et moins acerbes. Ne l'est-elle pas l' M de Quélen a commis l'acte du plus odieux et du plus coupable despotisme. Du reste, on comprend parfaitement que ce journal n'aime pas l'érudition ou la science des fails; car cette science, dans le christianisme, qui ne repose que sur des faits, est mortelle à ceux qui travaillent à le dénaturer.

- « Au surplus, cen est point contre le sacerdoce seul que le pouvoir a le droit de défendre la religion naturelle, c'est contre tout ce qui l'attaque ; et le matérialisme et l'athéisme ne sont pas moins passibles de la loi que l'ultramontanisme.
- L'Avenir, dans sa mauvaise foi ou dans sa préoccupation de l'omaipotence cléricale, all'ecte sans cesse de confondre deux choses distinctes, savoir : la liberte du prêtre dans l'exercice de son ministère, liberté qui a nécessairement des limites dans les droits religieux des larques, et la liberté qu'a chaque citoyen de professer tout culte compatible avec l'ordre social ou de n'en professer aucun. Aiusi, nous le répétons, la liberté des cultes ne regarde que les laïques, et ne change rien à la position du prêtre, considéré comme prêtre. L'Avenir a beau crier, s'agiter, il ne parviendra pas à obscurcir des vérités claires comme le jour Les convulsions ne font plus de miracles'.

Cette lettre d'une dialectique si vigoureuse nous donne l'exacte mesure de l'esprit de Bordas-Demoulin

Essais sur la Réforme vatholique, pp. \$30-37.

et comme un avant-goût de ses polémiques futures. On y trouve résumées en quelques lignes toutes les questions qui passionnèrent la fin du dix-huitième siecle et qu'il développa lui-même plus tard, soit dans les Essais sur la Réforme catholique, soit dans les Pouvoirs constitutifs de l'Église. Certes, M. F. Huet a en raison de dire qu'il n'était pas de son temps, c'homme qui avait conça le dessein hardi de restaurer, en plein dix-neuvième siècle, sur la ruine de tous les abus, la primitive Eglise chrétienne! Il n'en demeure pas moms l'un des plus nobles représentants de la phi losophie contemporaine et le seul réformateur de nos jours qui ait étudié la constitution de l'Église jusque dans ses fondements. Nous verrons dans le cours de cette étude quelle était sa conception du catholicisme et par quelles réformes il espérait l'approprier aux besoins de la société moderne. Mais avant, nous avons à faire la connaissance du philosophe, puisque, à l'encontre de tant d'autres que la philosophie a éloignés du christianisme, ce fut la philosophie qui l'affermit pour jamais dans la foi chrétienne.

IJ

Orphelin de père et de mère dès le berceau, Bordas-Demoulin eut de bonne heure de goût de la solitude et n'eut ni enfance ni jeunesse. Il était encore au collège



La Révolution religieuse au XIX necle

de Bergerac, quand « il fut saisi de l'idee mère qui devait inspirer sa vie et enfarter ses travaux' a. Il commença par douter des bienfaits de la civilisation et du christianisme, partagea un instant les principes de M. de Bonald sur le théocratisme et ceux de Condorcet sur la perfectibilité illimitée ; il sentit que Condorcet, de Maistre, Bonald philosophaient superficiellement, que, Leibaitz, Maiebranche. Descartes, Platon, saint Augustin, Plotin philosophaient plus à fond sans aborder la question qui le tourmentait ; enfin, après s'être enfoncé de plus en plus dans la méditation avec l'ardeur et l'abandon du desespoir, il découvrit ses deux théories de la substance et de l'infini qui lui révélèrent tout à coup l'harmonie intime du christianisme et de la civilisation moderne. Il avait atteint, après six ans de voyage autour du monde philosophique, l'unique objet de sa passion. La vérité lui était apparue dans le cartésianisme, lisez dans la partie élevée du cartésianisme et non dans les tendances des fausses écoles cartésiennes, et cette lumière soudaine l'avait transporté de joic. « Là où les historiens et les critiques n'avaient vu que quelques productions éparses, que quelques doctrines, ou incohérentes, ou fausses, ou steriles, il allait montrer l'œuvre la plus vraie, la plus vaste, la plus harmonique, la plus grande, la plus féconde de l'esprit humain. » Non qu'il ait jamais songé à renouveler le cartésianisme ; c'eût été, selon ses propres expressions,



^{1.} Hiet: La vie et les ouvrages de Bordas-Demoulin, p. 10 JANSÉNISTES, 7. III. 2

une prétention aussi extravagante que de vouloir ramener le XVI is siècle même, et ressus iter Descartes en personne et ses contemporains. Mais ce qu'il voulait renouveler, c'était « la doctrine des idées, qui fut l'âme du cartesianisme comme du platonisme, et ou elle ne se trouve qu'implicitement et imparfaite, » Et il se flattait de l'avoir dégagée, d'en avoir fait une vraie « théorie, qui désormais formera expressément, hautement la philosoph'e'. »

Sainte-Beuve disait que la méthode de Descartes, autrament dit le principe de sa philosophie, est une clef qui dans ses mains n'ouvre qu'une porte mais qui, tombée de sa poche et ramassée par d'autres ouvrira toutes sortes de portes. Et, pour nous le faire mieux comprendre, il nous montrait Arnauld absolvant la philosophie de Descartes à cause de la spiritua ité qui la caracterise, et ne sentant pas l'ennemi à deux pas derrière un premier rideau². L'ennemi c'était la philosophie de Spinosa au dix-septième siècle, et, de nos jours, celle de Jouffroy « qui n'est que celle de M. Cousin, plus franche, plus démasquée à l'égard du christianisme et qui le dédaigne ou qui le respecte (c'est affaire de convenance), mais qui s'en passe » Qu'aurait dit Sainte-Beuve s'il avait vu Bordas Demoulin (et d aurait pu le voir, puisqu'il vivait de son temps) aimant comme Arnauld la philosophie en elle même, dès qu'elle n'est pas en désaccord avec la religion, et

I I a vie et les ouvrages de Bordas-Demoulin, p. 151

Port-Royal I v., p 851.

sefforçant, en carlesien janséniste comme lui, « de fure concorder le dogme de la présence réelle avec rexplication cartésienne du temoignage des sens, ou da moins de montrer qu'il n'y avait point opposition ? »

Il lui aurait sans donte crié casse-cou l'ear il est encore plus difficile de remonter le courant des idées que celui des fleuves. Et pourtant c'est ce que Bordas-Demoulin eut le courage de faire en s'attaquant à l'opimon regnante, je veux dire à l'éclectisme.

L'école de Victor Cousin s'était annoncée par une campagne retentissante contre le sensualisme et le rnaterialisme du dix-huitième siècle, et par la servait andirectement la cause du spiritualisme. Mais au fondl'éclectisme menait au panthéisme, malgré les protestations indignées de ses plus eloquents disciples, notamment de M. Jules Simon, qui, dans la Revac des Deux. Mondes du 1et février 1843, s'évertuait à le justifier de certe accusation a Le panthéisme, disait-il, consiste à identifier Dieu et le monde. » Or pourlui, Jules Simon, comme pour Victor Cousin, Dieu était « un être éternel, indivisible parfait, substance séparée du monde, cause de toutes les substances particulières, cause in elligente et libre qui connaît ses créatures et les gouverne'. C'était donc alsurde d'imputer au maître et aux disciples de l'éclectisme, non pas un athéisme déguisé, mais un athéisme décluré

If est viui que d'après ismite Saisset le principe fondamenta de l'enfectame était « la caraissance : écessaire et la consubstantial. Labelé de Dieu et de l'univers l ρ



100

Bordas-Demoulin se chargea pourtant d'établir que la doctrine, avec toutes ses prétentions, a n'était qu'un pur scepticisme, se dissimulant sous des formes magistrales, et enricht par son auteur de quelques vues panthéistes rapportées d'Allemagne.

- Un despotisme universel, irrémédiable, écrivai.-il, voità ce qu'enfante l'éclectisme en politique. Il a honne grâce de s'annoncer comme l'athlele de la liberté contre la theocratie¹, lui qui non seulement coupe comme elle la liberté dans sa raciné, mais qui forge une oppression mille fois plus degradante et plus edieuse, puisque c'est le joug de l'homme qu'il impose à l'homme, tandis que la théocratie, après l'avoir depouille de ses puissances, du moins l'honore encore assez pour lui faire descendre un maître du ciel .. Certes, ce système (de M. de Lamennais), également contraire au christianisme et à la philosophie qu'il sape dans leur bese, est absurde. Mais, avonons-le, il respire quelque sent ment de la dignité de l'homme. Sil nous commande une obéssance absolue au Pape, il élimine l'homme en lui, et ne nous y montre que le pontife, qu'un être surnaturel, instrument immédiat de Dieu, devant qui seul se courbe notre pensée
- « Gest devant l'homme, au contraire, que M Cousin nous force de la paier, puisque c'est par l'homme qu'il fait créer le culte. Ne dites point que si l'homme cree le culte il se fait lui même sa loi, n'obéit qu'à soi et demeure indépendant. Car ce n'est pas chaque homme, ce ne sont pas les masses, les peuples qui le créent, ce sont les legislateurs on les philosophes actifs, c'est-à-dire une demi-douzaine d'individus. Ce sont eux aussi qui créent l'État³, qui l'im-



Preface de la 2º éd.tion des Fragments philosophiques.

Introduction à l'Histoire de la Philosophie, 100 leçon, p. 20.

^{*} Ibid

posent aux masses, comme le culte, attendu que les masses n'ent, suivant M. Cousin, d'autre philosophie que la relig.on et le culte[†]. Ce qui revieut à dire qu'elles n'en ont point, par conséquent qu'elles sont privées des lumières nécessaires pour se donner leurs institutions sociales comme leurs institutions religieuses, et qu'il leur faut les receyoir toutes également des philosophes. Voilà donc l'espèce humaine rompant sous la verge de quelques-uns de ses membres. Conçoit-on au XIXº siècle, au grand jour de la raison et de la I berté, conçoit on l'audace de ce délirant orgueit? Conçoit on qu'un homme cât le front de dire à des générations qu'enivre l'amour de l'indépendance au nom de l'hamanité qui nous est commune : Vous êtes condaminees à ne penser et a ne faire que ce qu'il plaira au premier fourbe qui saura vous tromper! Mais de quelle mdignation ces générations ne doiveut-elles pas s'enflanuner. si l'on commet à cet bou me la direction des hautes études de la jeunesse ? Car que pout-il sortir de pareilles idées qu'une excerable hypocrisie? Nous vivons au sein du christianis no : M. Cousin ne saurait y croire, puisque le christianisme n'est point de création humaine. D'ailleurs, il pose en principe que la contenu de la philosophie et de la rebgion est le même. Ce qui exclut la partie surnaturelle de la religion chrétienne, partie qui constitue proprement le christianisme, dans lequel M. Cousin ne doit done voic qu'un vain cérémonial La religion naturelle, qui comprend l'existence de Dieu, la spiritualité et l'immortalité de l'àme, les récompenses et les poincs futures, tom e dans le domaine de la philosophie, ou plutôt est son objet même. Mais l'incarnation et les sucrements, mais cette puissance d'instruire de la rémission des fautes et

¹ Ibid, 25 legon p. 38

Ibid, 5" legon p. 26

Bordas-Demoulin se chargea pourtant d'établir que la doctrine, avec toutes ses prétentims, a n'était qu'un pur scepticisme, se dissimulant sous des formes magistrales et enrichi par son auteur de quelques vues panthéistes rapportées d'Allemagne.

- ◆ Un despotisme universel, irrémédiable, écr. va.t-il voità. ce qu'enfante l'éclectisme en politique. Il a bonne grâce de s'annoncer comme l'athlete de la liberié contre la théocratie', lui qui non seulement coope comme elle la liberté dans sa racine, mais qui forge une oppression mille fois plus dégradante et plus odie ise, puisque c'est le joug de l'homme qu'il impose à l'homme, tandis que la théocrane, après l'avoir dépouillé de ses puissances, du gnoins l'honore encore assez pour lui faire descendre un maltre du ciel... Certes, ce système (de M. de Lamennais), également contraire au chrutianisme et à la philosophie qu'i. sape dans leur base, est absurde Mais, avouous-le, it respire quelque sentiment de la dignité de l'homme. Sil nous commande une obéissance absolue au Pape, il élimine l'homme en l'ii, et ne nous y montre que le pontife, qu'un être surnaturel, instrument immédiat de Dieu, devant qui seul se courbe notre pensee
- C'est devant l'homme, au contraire, que M Cousin nous force de la plier, puisque c'est par l'homme qu'il fait créer le culte. Ne dites point que si l'homme crée le culte il se fa't lui même sa loi, n'i bôit qu'à si est demeure indépendant. Car ce n'est pas chaque homme, ce ne sont pas les masses, les peuples qui le créent, ce sont les législateurs ou les philosophes actifs, c'est à dire une demi douzaine d'individus. Le sont eux aussi qui créent l'État³, qui l'im-

Préface de la 1º édition des Fragments philosophiques

Introduction à l'Histoire de la Philosophie 170 leçon, p. 20.

¹ Ibid.

puseut aux masses, comme le culte, attendu que les masses. n'ont, suivant M. Cous.n. d'autre philosophie que la reagion et le cuite'. Ce qui revient à dire qu'elles n'en ont point, par conséquent qu'elles sont privées des lumières nécessaires pour se donner leurs institutions sociales comme leurs institutions religieuses, et qu'il leur faut les recevoir trutes également des philosophes. Volta donc l'espèce humaine rompant sous la verge de quelques-uns de ses membres. Conçoit-on au XIX^e siecle, au grand jour de la raison et de la liberte, conçoit on l'audace de ce délirant orgueil? Conçoit on qu'un homme eût le front de dire à des générations qu'enivre l'amour de l'indépendance, au nom de l'h ugenite qui nous est con mane : Vous êtes condamnées à ne penser et à ne faire que ce qu'il plaira au premier fourbe qui saura vous tromper l'Mais de quelle indignation ces génerations ne doivent elles pas s'enflammer si l'on commet à cet homme la direction des hautes études de la jeunesse? Car que peut il sortir de pareilles idées qu'une execcable hypôcobie? Nous vivous au sein du caristianisme : M. Cousin ne saurait y croire, puisque la christianisme n'est point de création humaine. D'ai leurs, il pose en principe que le contenu de la philosophie et de la religion est le même. Ce qui exclut la partie surnaturelle de la religion chrétienne, partie qui constitue proprement le christianisme, dans lequel M Cousin ne doit donc voir qu'un vain cérémonial. La religion naturelle, qui comprend l'existence de Dieu, la spirituatité et l'immortalite de l'âme, les récompenses et les peines futures. tombe dans le domaine de la philosophie, ou plutôt est son objet même. Mais l'incarnation et les sacrements, mais cette puissance d'instruire de la réaussion des fautes et

¹bid, 2º lecon p. 38.

^{2 7801, 5}º legon p. at.

de baptiser, déleguée par celui à qui loui pouvoir a été donné dans le cel el sur la terre, toutes ces choses, aussi incompréhensibles qu'inexécutables à l'homme, différent, je pense, de la philosophie, et lui échappent a jamais. Que peut donc être le christianisme aux yeux de M. Cousin, qu'une institution politique du genre des cultes païcus? Loin de nous la monstrueuse prétention de fouitler dans les consciences. Mais si nous n'avons point le droit d'arbitrer la foi d'autrui tant qu'elle se renferme dans la vie privée, il nous appartient, comme citoyen, d'en demander compte du moment qu'elle franchit cette limite, surtout si c'est dans une personne revêtue des plus hautes fonctions de l'enseignement public. Or, voulonsnous savoir ce que doit être le christianisme pour ce professeur de philosophie à la Façulte des Lettres et à l'École normale; pour ce conseiller de l'Université Montesquieu va nous l'apprendre. « On voit, dit-il, un Cicéron, qui, en particulier et permi ses auts, fait à chaque lusc tant une confession d'incrédulaté, parler en public avec un zelo extraordinale contre l'impiéta de Verrès On. volt un Claudius, qui avait Insolemment profané les « mystères de la bonne Déesse, et dont l'impieté avait été

C'est ca que l'abbe Marei fit très bien ressortir dens la leço i d'ouverture de son cours de théologie dogmittique (1856-1857 an étaminant l'ouvrage de M. Jules Simon sur la Religion naturelle. Vous avez montré jusqu'à tévidence, lui ecrivait Arnaud de l'Ariege, que ce tivre, destiné à prouver la suffisance de la raison pour la solution de tous les grands problèmes qui touchent aux besoins religieux de "humanité, était la preuve la plus éclatante de la nécessité d'une révélation, car cet ansemble de vérités rationnelles forma it surveit M. Simon, le domai se de la religion naturelle, lasse présentes des questions qui tiennent à ce qu'il y a de plus essent et de plus noble dans la nature et la destinée de l'homan. ... » (Vie de Mgr. Maret, par l'abbé C. Barin t. m, p. 8.)

« marquee par vingt arrêts du Senat, faire lui-même à ce

- sénat qui l'avait fou troyé une harangue remplie de zèle
- « contre le mépris des pratiques anciennes et de la reli-
- « gion. On voit un Salluste, le plus corrompu de tous les
- citoyens, mettre à la tête de ses ouvrages une préface
- « digne de la gravité et de l'austérité de Caton. Je n'aurais
- * jamais fini si je voulais épuiser tous les exemples!, » Voitales religious politiques. Elles obligent les gens éclairés, les philosophes, à leur prodiguer le respect en présence de la multitude, à paraître se fondre de zèle pour les défendre, et dans le cabinet, et entre eux, a les poursuivre de leurs sarcasmes et de leur mépris. Armées de l'imposture et de de l'incrédulité, elles troquent la vérité sur la terre, la contraignant de s'eviler des sociétés humaines, où e les érigent partout l'empire du mensonge, et qui n'offrent p'us que l'horrible spectacle de chefs trompant et pressurant, de peuples trompés par l'ordre de la Divinité. Car c'est toujours de la Divinité que les fendateurs des cultes faux,

comme ceux des vérilables, se disent envoyés

d'un le jésuitisme est beau à côté de l'éclectisme. En général, les Jésuites croient ce qu'ils enseignent et pratiquent eux-mêmes ce qu'ils font pratiquer aux autres. Cependant ils sont l'effroi des peuples, et la France n'a point balancé de s'exposer aux calamités d'une revolution pour échapper à leur régime. Dans quelle tête a-t-il pu tomber qu'après avoir si énergiquement seconé le despot sme et la superstition sincères, elle se soumettrait au despotisme et à la superstition hypocrites; que si elle n'envoyait plus ses enfants à Saint-Acheul apprendre que le l'ape est le maître du monde, et qu'it faut se devouer à lui corps et âme, elle les enverrait à l'École normale et à la Faculté des lettres apprendre à affecter un respect infini pour la religion, à empranier le langage des moines du X^a siècle et à ne parier que de du îne Providence, de très samte et

Politique les Romains dans la Religion.

très sucree Trinité, de saintes et sucrées images du culte, et singeant, dit-on, celui qui révéla la serret des mouvements des astres, à lever le chapeau forsqu'on prononce le nom du pape, comme Newton le levalt lorsqu'on prononçait la nom de Dieu ; et puis, comme Cicéron, à se moquer de la religion en particulier et avec ses amis, a s'écrier : « Me supposez-vous en délire pour que je croie ces choses : Adeòne me delirare censes ut ista credam? » Qu on nous comprenne bien . ce n'est pas l'incredulité, c'est l'hypocrisie que nous attaquons. La première peut être un malheur, no tort ; la seconde est le plus affreux des vices, la source de presque tous les autres et de la plupart des forfaits dont la tyrannie et le fanatisme ont déshonoré et tourmenté notre race. Pervertissant dans son fond la nature humaine et même la nature divine qu'elle fait sa complice, l'hypocrisie anéantit, autant qu'il est en elle, la vérité et la vertu jusque dans leur principe'. »

Amsi s'exprimait Bordas-Demoulin à l'égard de l'éclectisme et de son fondateur. Aujourd hui que la doc trine ne rencontre plus d'adeptes, il est permis de penser que notre philosophe exagérait le mal qu'elle pouvait produire et qu'il y voyait des choses que Victor Cousin n'avait jamais eu l'intention d'y mettre. Mais, au milieu du règne de Louis-Philippe, le caractère semi-officiel de l'éclectisme avait lieu d'inquiéter tous les catholiques dont il avait l'air de combattre le principal dogme Victor Cousin aurait donc bien fait de répondre à Bordas-



Lettres sur l'éclectisme et le doctrinarisme, ou l'on montre la fausseté de ces deux systèmes et l'effet funeste de leur application au gouvernement de la monarchie nouvelle, Paris, .894. — Lettre vu.

Demoulin ce qu'il répondit plus tard à Mr Maret son autre antagoniste, au moment de la publication de son livre Du Vrai, du Beau et du Bien : « que jamais il n'avait nie la divinité du christianisme ; qu'il était arrêté par des doutes sur sa constitution historique ; que la religion et la philosophie ne différant a ses yeux que par les formes, il n était pas encore prêt à s'engager sur le pont qui unit la théologie à la philosophie, mais que, s'il n'avait pas la foi positive, il ne disait pas qu'il n'irait pas un jour plus loin'. » Et en effet, l'eclectisme étant moins une philosophie a qu'un effort pour philosopher », selon la judicieuse remarque de M. F. Huet, Victor Cousin, qui avait déjà désavoué Schelling, pouvait très bien, à un moment donné, reculer jusque dans le christianisme, ainsi que Royer-Collard le conseillait aux philosophes, sans déranger l'économie de son système.

Il ne répondit pas à la charge à fond de train de Bordas, mais il fit mettre l'éloge de Descartes au concours de l'Académie des sciences morales et politiques à l'intention de son adversaire², et peut-être aussi, comme te dit M. F. Huet, parce que le cartésianisme n'était déjà plus pour lui ce qu'il était en 1829, a au nombre des systèmes percés à jur en quelque sorte, attents et convancus de contenir d'intolérables extra-

Vie de Mgr Muret par l'abbe G. Bozin, L. 1, pp. 403 et suin

* « En mettant la Descartes au concours j'ai pensé a votre ami,
disart-il à l'abbé Sénac » (La vie et les ouvrages de BordasDemoulin par F. Huet, p. 62)

vagances', » N'a t il pas écrit plus tard: « L'éclectisme est une des applications les plus importantes et les plus utiles de la philosophie que nous professons mais il r'en est pas le principe. Notre vraie doctrine, notre vrai drapeau est le spiritualisme, tette philosophie aussi solide que genéreuse, qui commence avec Socrate et Platon, que l'Évangite a répandu dans le monde, que Descartes a mis sous les formes sévères du génie moderne. »

Quoi qu'il en soit, après avoir fait le procès de l'éclectisme, Bordas-Demoulin se retourna contre les Doctrinaires qu'il accusa de travailler et à détruire le principe de la monarchie de Juitlet en lui faisant abjurer son origine, pour lui donner une origine étrangère en l'arrachant du sein de la souveraineté nationale pour la rejeter dans le sein de la légitimité »

Ministres doctrinaires, qui nous préconisez sans cesse la nécessité d'un gouvernement fort et puisant surtout sa force dans la considération et le respect, regardez autour de vous et frémissez. L'indifférence dans ceux qui n'entendent que de loin rouler le torrent des affaires; la moquerie et le mépris dans ceux qu'il entraîne, et souvent la haine, l'implacable baine. Vous niez les droits naturels de l'homme, vi us les attaquez dans la constitution, des sociétés se dressent qui proclament les droits naturels de l'homme, et qui tra-



Manuel de Te memana, par Victor Cousin, (préface)

vallent à les organiser dans une constitution. Yous déclarez que ces droits ou la liberté inhérente à notre nature sont incompatibles avec la monarchie, et de toutes parts s'élève un concert de voix demandant la République. Tout cela, je le sais, vous le prenez en pitié, vous n y voyez que le reste d'une mauvaise queue du régime de 93°, qu'il yous est facile d'écraser d'un coup de pied. Les derniers m'nistres de la Restauration, au fond, ne parlaient pas autrement. Mais cette guerre qui se fortifie par les coups qu'on lui porte, qui grandit sous les chaînes, s'est transformée pour eux en un géant immense qu'on nomme peuple, et le trône est en poudre et eux sont dans les fers.

Ce langage énergique, et qui contrastait quelque peu avec celui qu'il tenait en 1831, prouve que Bordas était républicain. Cependant il acceptait la monarchie par patriolisme, pour cause d'utilité publique, et aussi pour éviter, selon le moi de Pascal, le plus grand des maux, la guerre civile

En matière philosophique il n'était pas très éloigné de l'Univers qui, comme lui, faisait une guerre acharnée à l'éclectisme et qui, dans son numéro du 7 novembre 1843, rendant compte de son grand travail sur le Cartésianisme, applaudissait à la vigueur de ses attaques contre le panthéisme que Bordas appelait l'erreur du siècle

Mais en matière religieuse il était aux antipodes de

Paroles de M. Guazt à la tribune des députés.

la feuille ultramontaine ; aussi fut-il combattu par elle avec son acharnement ordinaire dés qu'il eut exposé ses vues sur la réforme catholique.

Attaché au principe de la souversineté du peuple Bordas-Demoulin avait mis son idéal de penseur dans une démocratie chrétienne, tandis que l'*Univers* — héritier des doctrines théocrat ques de l'*Avenur* — travaillant au rétablissement de la monarchie absolue dans l'Eglise.

Déjà, après 1830, à l'occasion des funérailles de l'abbe Grégoire, il avait essayé de ramener l'attention publique sur l'Église constitutionnelle en faisant l'appologie de l'ancien évêque de Blois En 1848, il reprit sa thèse favorite et publia quelques articles sur la Réforme du gouvernement ecclesiastique et sur les vrais rapports de l'Éques et de l'État : « Le despotisme, disait-il, règue dans l'Église; les laïques sont immolés au clergé, les prêtres aux évêques et les évêques au Pape, ce qui les dégrade tous, »

Quand l'archevêque de Paris lança son fameux mandement dans lequel il niaît aux laïques et aux prêtres tout droit à l'enseignement et au gouvernement de 1 Église, Bordas Demoulin lui répondit dans une lettre dont j'extrais ce qui suit

« Si le droit de discuter les sujets de religion et de prononcer sur la foi n'appartenait qu'à l'épiscopat, si l'épiscopat était le seul pouvoir sacerdotal, pourquoi ne dirait—on pas l'enseignement de l'épiscopat, au lieu de dire l'enseignement de l'Église? Pourquol, à son livre célébre, ap» prouvé par le Pape, Bossuet aurait i. donné le titre d'Exposition de la doctrine de l'Église catholique, et pourquoi non celui d'Exposition de la doctrine de l'Épiscopat?...

- Pour substituer l'episcopat à l'Église, ou, ce qui revient au même, pour réduire tous les pouvoirs de l'Église à l'ép.scopat, il faut, monsieur l'archevèque, que vous ayez des raisons terriblement décisives. Et, qu'alléguez-vous ? les paroles de Jesus-Christ : « Allez, instruisez toutes les nations, les baptisant au nom du Pere, et du Fils, et du Saint-Esprit. » Mais si ces paroles concernaient uniquement les évêques, les laigues ni les prétres n'autaient pas plus le pouvoir de baptiser, que vous leur reconnaissez sans doute, que le pouvoir d'instruire, que vous leur déniez. Or, puisqu'ils conférent aux prêtres et aux laiques le pouveir de baptiser, elles leur confèrent aussi le pouvoir d'instruire, Il est clair, en effet, gu'elles regardent l'Église entiere, à qui Jésus-Christ communique ce double et indivisible pouvoir Il en est ainsi des paroles qu'il adresse a Pierre ; « Je te donnerat les clefs du royaume des cioux » Le don du sacerdoce fait aux divers membres de l'Église dans la . personne, soit de tous les apôtres ensemble, soit de Pierre sent, est évident pour celui que n'obsède point une fausse théologie. Les Pères le remarquent quand les occasions le demandent. Saint Augustin le repete plus de vingt fois, Souvent il dit que les Apôtres, que Pierre portaient la personne de l'Église « Ecclesiæ personam gerebant, gestabant. nu gerebat, gestabat, n
- « Ainsi l'évêque, le prêtre, le la que participent au sacerdoce, quoiqu'en différentes mesures. L'évêque la possède pleinement, le la que dans la plus petite partie, le prêtre dans un degré intermédiaire. Le sacerdoce, essentie demeut un, comprend trois fonctions inseparables : il caseigne, il gouverne, il célèbre les sacrements. L'évêque les célebre tous ; celui de l'ordre

passe le pouvoir du prètre, qui donne les autres, même la confirmation extraordinairement. Si le laïque ne peut que baptiser, le baptème est le sacrement fondamental Les fonctions d'enseigner et de gouverner leur sont départis, selon la même proportion que la fondation de sacrementer, si j'ose me servir de ce mot. Elles se développent au plus haut degré dans l'évêque, a un degré moindre dans le prêtre, et au plus bas dans le laïque Mais toule minime que soit sa part, il en a une'.

Partant de ce principe il établit, dans les Essais et dans les Pouvoirs constitutifs de l'Ég ise, la parfaite orthodoxie de la Constitution givile où l'élément laïque joua le rôle que l'on sait. « L'âme du gouvernement ecclésiastique, disait M. F. Huet, ce sont les élections par le concours du clergé et du peuple. Elles rapprochent les différents ordres de l'Église, elles y eutretienneat l'anité et la frateruité". 🛪 Peut-être au moyen âge, alors qu'il y avait unité de croyance et que le libre examen in avait pas encore fait entrer le doute et le scepticisme dans les âmes, mais aujourd hui, à la fin de ce siècle qui a été en proie à tant d'agitations politiques et religieuses je ne crois pas que l'élément laïque, s'i, était admis à gouverner l'Église, cût assez de force et d'autorité pour « l'empêcher de se pervertir et de tomber dans l'abandon ». Nous avons malheureusement pour nous éclairer à cet égard la triste expérience de l'Église constitutionnelle. Certes, les

^{*} Essais sur la Réforme catholique par Bordas-Demoulin et P. Huet, pp. 6; et suivantes.

Id , p. 237

crovances religieuses etaient, il y a cent ans, aussi vives qu'a ij purd'hui. Ce fut pourtant la prédominance du laicisme dans les élections et le gouvernement interieur de l'Église constitutionnelle qui y introduisit la politique et finalement le désordre. Plus récemment encore, la même chose est aurivée dans l'Église catho lique-chrétienne de Geneve où l'element laique était représenté par un certain nombre de libre penseurs et d'indifférents Je ne vois guère que les cantons de la Suisse allemande, la Prusse rhenane et la Bavière où le vieux catholicisme n'ait pas souffert de l'immistion du laicisme. Il est vrai que dans ces pays de race germanique le point de départ de la Réforme fut plutôt dans la théologie que dans la politique.

Au moment ou Bordas-Demoulin défendait les droits. des laïques contre le mandement de Mª Sibour, un savant chanoine allemand, professeur de théologie, Hirscher, publisit sur l'État actuel de l'Eglise une brochure qui fut mise à Lindox e, n'en lit que plus de tapage : a Les circonstances sont graves et le présent rempli d'orages, disait-il. Seul. l'esprit de Dieu en connaît les besoirs. Qu'il daigne éclairer les serviteurs de l'Évangue, afin que purs de prejuges hereditaires, ils comprennent sans erreurs ses decrets et ses ordres. L'agitation puissante qui soulève le flot populaire n'est pas un accès fiévreux, no paroxysme qui passe. C'est le signal d'un développement nouveau dans la vie des peuples, d'une conquête qu'ils sauront défendre et conserver il faut que le christianisme s'en rende compte et s'en arrange. Vou oir re-

No. of Lot

tourner au moyen âge, e est se bereer d'un rêve et courir à la mort. »

Lorsque fut proclamé le dogme de l'Immaculée Conception Hirscher qui s'était rétracte garda le silence, mais il ne manqua pas de théologieus ollemands qui protestèrent à sa place. Pour eux comme pour tous ceux qui n'étaient pas frappés d'aveuglement, ce dogme, imposé à la catholicité en dehors de toutes les règles canoniques, était le prologue de l'infaillibilité personnelle et séparée du pape. Bordas-Demoulin, au contraire, fut à peu près le seul théologien catholique français à élever la voix contre l'immaculisme ou mieux contre ce qu'il appelait la « Mariolàtrie ».

Je dis à peu près, car je ne saurais oublier sans injustice les abbes Laborde' et Guettée dont la protes-

L'abbé Laborde (Jean-Joseph), né à Lectoure en 1804, était un vieux prêtre universellement respecté. À l'annonce de ce qui se passait à Rome il partit pour cette ville, s'imaginant dans sa naivoté que la voix de la vérité serait entendue par les princes de l'Éguise alors même qu'elle n'aurait pour organe qu'un prêtre de campagne, il ne put arriver jusqu'à Pre IX et fut l'objet de toutes sortes de persocutions de la part de la police pontificale Traqué comme un maifaileur, embarqué de force, il revintementre on France sur un grabat d'hôpital. Ses principaux ouvrages sont '

- 1º De la Groyance à l'Immaculée Conception en réponse à divers écrits partie de nos jours (Mémoire adressé au Concile provincial d'Auch. In-12 1851, Toulouse-Privat),
- 2º Discussion de l'origine des progres et des fondements de la propunce à l'Immaculée Conception — (Reponse à Mir Parisis évêque de Langres. — In-12, 1850. Guyot freres);
 - 3º Entretten sur la Salette In-12, 1855. Denta.
- 4º Lottre à Notre Saint Père le Pape Pie IX sur l'Impossibilité d'un nouveau dogme defoi relativement à laconception de la Sainte Vierge, Una fides — lu-12, 1854. Dentu.

tation s'unit dans la circonstance à la sienne.

De tout temps les Jansénistes eurent la réputation plus on moins justifiée d'en vouloir au culte des saints et surtout au culte de la sainte Vierge. Un des docteurs du parti, M. Baitlet', que l'abbé Le Gendre nous représente comme un « homme d'une lecture immense, plus compilateur qu'écrivain, écrivain peu poli, critique plus prévenu qu'exact, » soutenait, au dix-scpuème siècle, dans son livre de la Devotion à la sainte Vierge, que ce culte est inutile à la Vierge et à la plupart des Lommes : à elle, parce qu'elle n'en retire point de gloire, à la plupart des hommes, parce qu'elle ne prie que pour les élus. Et durant que M. de Noailles était archevêgue de Pans, les Jansénistes firent condamner par la Faculté une Vie de la sainte Vierge, nouvellement mise en français par un récollet de Marseille, le l' Thomas Crozet, et que la sœur Marie Coronel, plus connue sous le nom de Marie-Jésus d'Agreda, avait composée en espagnol, il y avait plus de quarante ans Le livre et l'auteur, dit l'abhé Le Gendre', étaient très estimés en Espagne et en Portugal. e Marie d'Agreda y était regardée comme une autre sainte Thérèse, si même elle ne la surpassait, tant elle avait d'esprit, de talent et de piété. » Quant à son livre, on pourra s'en faire une idée quand on saura qu'elle y raconte distinctement tout ce que la sainte Vierge a pensé, dit

JANSÉNISTES, T. III

Adrien Baillet, no en 1649, mort en 1706, auteur des Jugements des savants, auquel Ménage riposta dans l'Anti-Baillet

Mémoires, pp 925-226.

et fait, depuis le commencement de sa conception jusqu'à sa mort

Dès lors, rien de surprenant que les derniers adeptes du parti aient combattu le dogme de l'Immaculee Conception. Ils avaient commencé a l'attaquer dans un recueil périodique publié sous la monarchie de juillet et intitulé : la Revue ecclésiastique. Ils continuèrent, en 1856, dans l'Observaleur catholique? à la tèle d'iquel ils avalent mis l'abbé Wladimir Guettée, docteur en thér logie auteur d'une Histoire de l'Église de France assez mal degérée, mais remplie de documents originaux et inédits tirés de la B bl.othèque jansémste de Paris. Un moment il avait été question de faire entrer Bordas-Demoulin dans le comité de direction de cet organe, mais l'abbé Guettée qui était en train de se converti, à l'Eglise grecque s'aperçut bien vite qu'il y avait entre le philosophe e. lui des divergences sérieuses. La Revue ecclésiastique avait reproche à Bordas de s'être montré injuste envers Pascal et Port-Royal parce qu'il ne partagealt pas leurs idées sur la grâce. Quand parurent les Essais sur la Réforme catholique, I Observa teur, par la plumede M. Eug. Secrétant, l'accusa presque d'hérèsie parce qu'il avait dit que les laiques participent au sacerdoce. Dans les deux cas, c'était Bordas-

La Renue erclastastique était impranée chez Lebégue, rue des Noyers 8, el dirigée par M. Rass. Elle disparation. 1818.

^{*} L'Ouser cateur cathouque avait pour principaux redscleurs Parent du Chatelet, Eug Secrétant, Virey, Ed de Bucy, docteur Aufry, Poulain etc

Demoulus qui avait raison. Il aurait été d'ailleurs bien difficile de lui en remontrer en matière de théologie, car il connaissait les Pères de l'Église sur le bout du doigt, et avant de prendre position sur le terrain de la grâce, il se flattait d'avoir lu tout Jansénius. C'est même parce qu'il mettait la théologie au premier rang des connaissances humaines, qu'il avait applaudi au projet de M^{gr} Affre touchant la création d'une Ecole des hautes études'.

- ⁴ Le projet conçu par Ms* Affre se trouve tres bien résume dans une lettre partieu ière de M. Ambreise. Rendu, dont pous sommes occupe au tome II de cet ouvrage.
- Je peuse souvent, constamment, écrivait-il, à la jeunesse qui nous entoure, et surfout à celle qui se rassemble à Paris, C'est ià certainement qu'il ye le plus à faire. On parte de reconst tuer la Faculté de théologie. Les Facultés de theologie, telles qu'elles sont organisées, sont dans une fausse postition que les tue. Effes a'ont point d'objet, n'étant al pour le clergé, m pour le monde. Elles sont mut les au dergé tel qu'il est, parce qu'il a dans ses semmaires les cours qu'il croit necéssaires, et ceux de la Faculté devienment des doublures. - Il est impossible de rétablir l'ancienne Sorbonne avec la Faculte de Paris. Il y aura moyon de le faire avec une Maison de ha ites études evilesiastiques, qui sera pour le clergé français, et exclusivement pour le perge. Que faire lonc de la Baculta P. La Cutechese, de l'Université, comme int jadis l'école d'Alexandrie Pour préparer ou rameter la jeunesse savante à l'Évanga.o, elle deit devenir un grand enseignement de la Philosophie du christianisme. Le cou a de Dogme doit devenir une métaphysique chrètienne. Le cours de Morals doit exposer la morale de l'Évangile en face des morales humaines. Le cours d'Histoire ecclésiastique doit exposer l'histoire du monde d'après le plan de la Providence, à la maniere de Bossuet , le cours de Droit canon, l'almirable législation de l'Église en face de toutes les législations humaines ; ca serait le vérdable cours de legislation comparée, et sinsi des autres cours. La Faculté de théclogie deviendrait une Université à die toute

Quoi qu'il en soit, il est regrettable que la rédaction de l'Observateur catholique ne se soit pas entendue avec Bordas-Demoulin, car cette revue était tout indiquée pour lui servir de tribune, et personne ne pouvait jeter plus d'éclat sur les derniers travaux du parti agonisant l... J'ai dit agonisant, je ne dis pas éteint, car rien ne meurt complétement ici bas : tout se transforme et prend une autre vie ; et l'on aurait bien éconné Bordas-Demoulin si on lui avait assuré que douze ans après sa mort — lui qui disait a Laissons mourir, mourons nous-mêmes et tout reprendra se place ! » — le dogme de l'infaillibilité forait sortir du sein de l'Église romaine une église catholique chrétienne, qui s'appellerait du nom qu'il lui avait donné d'avance et qui appliquerait pour ainsi dire sou pro-

soule, et la laéologie, mère des seionees, parce que la parole de Dieu en est la source, reprendrait son rang au milieu des doctrues et des fisti utions humaines.

- Supposes maintenant, monsieur, que de tels cours ainsi conçus scient faits par des hommes dont la parole seit puissante et que la jeur esse ai ne à entendre; en voyes quelle prodigiouse influence;
- * Mais le succès n'est possible qu'à ce prix ' il faut mettre dans les chalres des hommes qui attlren. la jeu asse savante, qui soient cortis de ses rangs, qui la connaissent et qu'elle connaisse Ce ne cont peint des théologique éradits comme Saint-Sulpice les donne, qu'il faut. Ce sont des chretiens éloquents, je proposerel l'abbé de Bonnechose, l'abbé Gœur, l'abbé Gerbet, Lacordoire, s'il le pouvait, etc., etc. Mª Afire entrera-t-il dans ces vues i Je viens de les lui exposer, et nous attendoirs veultez lui moutrer la grandeur de cette œuvre. Ce devrait être les conférences de Molro Dame an permanence, et par six voix au lieu d'une ! a

Ge projet fut matheurensement abandonné (Jean Wallon; Jesus et les Jesuites, p. 271).



~ Mil_

gramme à la lettre. Ce programme quel élait : l'a Lo voici, tel qu'on peut l'extraire de l'ensemble de ses œuvres il voulait.

- La célébration de la liturgie en lang le vulgaire c afin que le peuple en priant Dieu, comprenne ce qu'il dit. »
- L'abolition de la « grossière idolâtrie des Sacrés-Cœurs, » et des pratiques analogues*.
- Les bénédictions et les expositions du saint sacrement supprimées, comme inclinant « à substituer les respects extérieurs envers l'Eucharistie aux dispositions qu'elle exige pour la recevoir... à réduire la réalité aux signes, et à les adorer comme étant la réalité.
- Les abus « extravagants » des indulgences actuelles, remplacés par une sobre et prudente relaxation des peines satisfactoires, « que les confesseurs accorderont aux pénitents qui la demanderont et qui en paraîtront dignes*. »
- La « proscription de tout honoraire et toule rétribution pour prièces ou bénédictions, et particulièrement pour la célébration de la messe : la piété éclairée des fidèles suppléant, d'une manière plus digne etplus religieuse, aux besoins indispensables du culte⁶ r

^{1 (}Ruyres posthames : Clergé concordataire.

Mélanges, p. 866; Essais, p. 115.

^{*} Essais, pp. 208, 210,

Les Pouvoirs consécutifs, p 45

^{*} Esseis, p 334

- → La destruction des autels privilegiés, a dont l'unique privilége est l'ignorance ou la fourberie de ceux qui les érigent et la stupide crédulité de ce ix qui les fréquentent' »
- Le décence ramenée dans les temples par la fermeture des boutiques de médailles, de scapulaires, de récits de miracles, d'Agnus Dei, qu'on me doit tolérer ni au dedans ni à l'extérieur des egtses; par l'expulsion « des vendeuses et allumeuses de cierges, agents misérables de la superstition; par la simplicité des ornements; par le soin de placer, autant que possible, les hommes d'un côté et les femmes de l'autre* »
- L'election des papes, des évêques, des curés, restituée au peuple chrétien³;
- L'institution canonique des évêques donnée comme autrefois « par le concile provincial 'ayant à sa tête le métropolitain ou le plus ancien des suffragants';
- Le droit d'accorder les dispenses nécessaires rendu aux évêques*;
- La compléte abolition du pouvoir temporel des papes⁶;
- L evêque et le curé administrant le diocèse et la paroisse en une forme analogue⁷;

¹ Essais, p 129

[?] Id., pp. 129 et 334

Les Pouvoirs constitutifs ; Lesois, pass m.

Essais, p. 335.

⁵ Œuvres posthumes . Clergé concordataire.

^{*} Les Pourairs constitutifs, pp. 556-557; OFuvres poschumes De la Papanté.

^{*} Idem. p. 557

— Enf.u les trois ordres de l'Église participant dans une sainte unité à l'exercice de tous les pouvoirs, au sacerdoce intérieur et extérieur, et en particulier concourant ensemble, quoique par des délibérations separées, à former les synodes et les conciles, même œcumeniques.

Que l'on rapproche ce programme des thèses posées au synode de Bonn², en septembre 1874, par le docteur Dœllinger et agréees par la presque totalité des Églises anti-ultramontaines, on verra, comme je le dis plus haut, que le vieux-catholicisme s'est fait en quelque sorte l'exécuteur testamentaire de la pensée de Bordas-Demoulin. Ne disait-il pas un jour : « Le premier évêque chretlen que les laïques et les prêtres éclairés obtiendron, sera le commencement de la régénération de l'Église et le premier pas qu'elle fera dans son existence définitive². »

Mais si la réforme à laquelle Bordas-Demoulin travailla toute sa vie ne trouva son application qu'en Suisse et en Allemagne, il ne faudrait pas en conclure que l'Église de France ait manqué d'onvriers. Ce ne sont pas les hommes qui lui firent défaut : ce sont les circonstances qu'ilui furent contraires

L'abbé Pereyve écrivait à M. Ch. P. en 1854 :

« Quelle reuvre que la nôtre l Je le dis sans orgueil, mais au contraire avec confusion et humble-

[·] Essais, p. 149

⁴ Var à l'Appendice.

² Les Poutoirs constitutifs.

ment, nous sommes un petit nombre, choisi parmitous, qui avons reçu du Seigneur un secret divin. Plus je vois d'âmes nouvelles, d'hommes et de choses, plus je me convaincs que ces grandes idées du progrès politique et social par l'Évangile sont rares et accordées rarement.

« Dans ce temps là, cher ami, nous serons des hommes : ce sera peut-être un devoir absolu de parler, parce qu'il y aura du danger à le faire, et que les paroles seront alors des actes. Ce sera plus un devoir pour nous que pour les autres, parce que nous avons recu de D'eu deux trésors bien rarement réunis dans le même cœur : l'amour de Jésus-Christ et l'amour de la liberté... Je crois plus que jamais que quand ce terrible jour des dernières explications sera venu, dans cette suprême audience du procès soutenu par les fils de la terre contre les fils de Dieu, si une voix peut empêcher le divorce absolu et la ruine, ce sera une voix libre, en même temps qu'une voix chrétienne, une voix qui, au milieu de la confusion extrême des choses, sans crainte des hommes, quels qu'ils soient, saura créer la justice et la vérité, qui sera pleine d'amour même pour les mé chants, même pour les égarés, qui ne prononcera pas l'anathème, mais le pardon, qui appellera la liberté et le progrès social au nom de Jésus-Christ, et par Jésus-Chr.st, malgré les menaces des amis du passe et les menaces des révolutionnaires impres..., Quel cœur alors il faudra montrer! Quel grand cœur!

Comme il faudra compter pour rien les sacrifices, les mépris, les désertions, les condamnations des uns, les défiances des autres, peut-être les souffrances, peut-être la mort, et la mort de la main même de ceux que nous aurons voulu servir, de la main de nos amis ... Les temps venus, ne trouvera-t-on pas un ami de l'avenir dans tout le clergé de France'? >

Cet ami de l'avenir, cette voix libre, ce grand cœur, parut en 1864 dans la chaire de Notre-Dame, et nous allons voir comment il en descendit

[·] Lettre ms.

CHAPITRE IV

Du Congrès de Malines au Concile. — Le P. Hyacintoe, son berceau, sa famille. — Il est élevé dans la maison de son père. — Charles Loyson son oncle — Premiers vers et premières amours. - Le séminaire de Saint-Sulpice. -Le P. Hyacinthe et M. Renam. — L'abbé Le H r et l'abbé Baudr). — Le Psau ne de saint Méthode — Sermon de Labbé Loyson pour la profession religieuse de sa sreur. Le noviciat de Flavigny,
 Comment l'abbé Loyson quillates Domi úcains pour entrer chez les Carmes. — Ses premières prédications - Mi Darboy le charge de prêcher l'Avent à Notre-Dame. - Une lettre médite de Montalembert. - Plan des conférences du P. Hyacinthe. Opinion du prince de Broghe et de M. Henri Brisson sur lul. — Portrait du prédicateur. — Il ressuscite la langue lamartimienne. - Ses rapports avec l'auteur de Jocelyn. — L'homme de la Bible. — Le transformisme et la theologie. — Un panégyrique en plem air. — Demelés du P. Hyacinthe avec les ulframontains. - Ses voyages à Rome. - Il convertit deux dames américaines et madame Arnoult-Plessy. — La crise religieuse de sa vie. L'abbé Lequeux et son Manger du droit canonique. Les dernieres conferences du P. Hyacinthe — Sa lettre à la Bwwia unaersale. - Il est deponéé à Rome. - Son dernier entretien avec Pie IX. - Son discours au Congres

de la Paix. Le genéral des Carmes lui impose le silence.

— Son manifeste du 20 septembre. — Madame la marquise de Forbiu d'Oppède. — Ses ouvrages d'histoire. — Son opinion sur l'Empire et le pouvoir temporel. — Ses relations avec Montalembert et Me' Dupanloup. — Sa correspondance avec le P. Hyacinthe. — Elle lui conseille de se faire séculariser. — Émotion des catholiques-libéraux après sa sortie du couvent. — I renone la châtne de l'Appèl. — Son secret penchant vers le Jansénisme. — Sa conduite approuvée par MM. Bonjean, Saint Rene Taillandier et le docteur Pusey. — Mª Darboy et le bûcher de Savonarole.

Ĭ

Charles Loyson, — en religion le P. Hyacintl.e, — est né à Orléans, le 10 mars 1827, de souche plébéienne et rusuque. « J'eus pour aïeul un laboureur », disait il un jour avec fierté Julien Loyson, son armère-grandpere, était en effet cultivateur à Duneau, commune de la Sarthe. Son grand-pere, Julien-François Loyson, avait é pousé une Bretonne: Théodose-Sainte Donationne Le Sac, fille d'un capitaine des gabelles, et s'était établicomme bourrelier à Château-Gontier. C'est dans cette petite ville de la Mayenne que naquirent son père et son oncle, Charles Loyson, qui devait, le premier, jeter quelque lustre sur la famille.

- Wash

Sa mère appartensit a une ancienne familie de la bourgeoisse de Savoie et était nièce de l'abbé Burnier-Fontanel, qui, sous la Restauration, fut doyen de la Faculté de théologie de Paris

Quand notre futur carme vint au monde, son père était inspecteur de l'Académie d'Orléans. Il fut nomme, quelques années après, recteur de l'Académie de Pau-C'était un homme de l'ancienne foi et de l'ancienne piété catholiques. On disait de lui : « Ce n'est pas un recteur, c'est un évêque. » Aussi donna-t-il à ses enfants une éducation profondémen, chrétienne Cette éducation fut domes que, presque solitaire. Jamais le P. Hyacinthe ne mit le pied dans un établissement d'instruction publique. Il fut élevé dans la maison paternelle, sous les yeux de son père, avec ce frère unique qu'il su vit plus tard chez les Dominicains, et qui, lors de sa rupture avec l'Église, versa dans son calice « la goutte amère qui le fit déborder ».

Un mélange étrange et doux de l'esprit de famille et de l'esprit du cloître présida à son enfance et à sa première jeunesse. Mais le vent du dehors arrivait quand même jusqu à lui. C'était l'heure des belles disputes littéraires et théologiques. Le romantisme qui était dans tout son éclat avait renouvelé l'esthétique de l'art et l'apologétique chrétienne. L'âme du l'. Hyacinthe s'ouvrit à la poésie, comme une fleur sous la rosée du matin, à la lecture des Méditations et des Orientales. Il n'avait pas seize aus qu'il s'exprima t en vers'. C'était un don qu'il avait hérité de son oncle paternel, poète charmant à qui Sainte Beuve a consacré un de ses Lundis, et qui, sentant venir sa fin prématurée, révait

On imuvera sa première poesie à l'Appendice de ce volume

de changer son jardin en une sorte de Campo Santo où tous les poètes morts jeunes auraient eu leur mausolée

Charles Loyson fut avec Millevoye un des précurseurs de Lamartine. Si son bagage poétique n'est pas plus considérable, la faute en est au P. Hyacinthe qui, pour se conformer à ses dernières volontés, jeta plus tard au feu sa traduction en vers de *Tibutle*, une des plus belles qui aient été faites du poête latin, au dire des critiques autorisés à qui Charles Loyson l'avait lue. Victor Hugo, qu'il avait battu dans un concours académique, lui a donné I immortalité par ce vers saturique resté celèbre:

Même quand Loyson vole, on sent qu'il a des pattes.

Il était, en effet, plus élégraque que lyrique. Mais ce n'était pas seulement un poète de talent, c'était aussi un critique de valeur. Quand parurent les Méditations, il fut le premier à saluer dans Lamartine le rénovateur de la poésie française. Après avoir terminé ses études à l'École normale, il y avait été nomme maître de conférences et y avait conquis l'amitié de tous ses condisciples. « Parmi ceux que des conformites de goût, de caractère et de talent lui avaient le plus vivement attachés », figuraient MM. Patin, Ch. Gaillard, Viguier, Pouillet, et Victor Cousin qui lui dédia la traduction d'un des Dialoques de Platon et prononça quelques



Les Œuvres choistes de Charles Loyson, publiées en a vol. In-80, par Émite Grimaud, avec une lettre du R. P. Hyacintha, des notices biographique et littéraire par MM. Patin et Sainte-Beuve, et un beau portrait gravé à l'eau-forte par Flameng, ont paru, en 1869, chez Joseph Albanel, libraire, 15, rue de Tournon.

paroles d'adieu sur sa tombe. Il mourut le 27 juin 1820 à l'âge de 29 ans.

Les premiers vers du P. Hyacinthe se ressentent visiblement de l'influence de Lamartine II subit, a dix-huit ans, celle de Lacordaire, durant une de ces crises d'amour comme en ont traversé à cet âge la plupart des âmes d'élite. It clait alors d'une piéte excessive, et pour chasser de son cœur la chaste image qui le remplissait jour et nuit, it le répandait au pied des autels. Un moment même il voulut entrer chez les Dominicains. Mais il fut retenu par les sages conseils de son père, et au lieu de s'enfermer dans un cloître, il alla frapper à la porte du séminaire de Saint Sulpice.

Ce qu'était alors cette illustre maison, M. Renan nous l'a dit en termes émus dans ses Souvenirs d'enjance et de jeunesse : « A part les murs et les meubles, tout est ancien à Sa ni-Sulpice, on s y croit complétement au AVIII sibele. Le temps et les communes défaites ont effacé bien des différences. Saint-Sulpice cumule aujourd'hui les choses autref sis les plus dissemblables. S. l'on veut voir ce qui, de nos jours, rappe le le mieux Port-Royal, l'ancienne Sorbonne, et, en géneral, les institutions du vieux clergé de France, c'est là qu'il faut aller ... Tout dans ces vieux prêtres était honnête, sensé, empreint d'un profond sentiment de droiture professionnelle. Ils observaient leurs règles, defendaient leurs dogmes comme un bon militaire défend le poste qu' lui est confié. Les questions supérieures leur échappaient. Le goût de l'ordre et le dévouement au devoir



étaient le prancape de toute leur vie... Pas un moment ces maîtres excellents ne songeaient que, parmi leurs élèves, dût se trouver un écrivain ou un oraceur!, »

Cela ne les a pas empêchés de former l'écrivain et l'orateur qui, dans la seconde moitié de ce siecle, ont remué le plus profondément le monde philosophique et religieux

Justement le P. Hyacinthe entrait à Saint-Sulpice au moment ou M. Renan en sortait. Il y trouva les mêmes directeurs, les mêmes méthodes, la même discipline Seulement, comme it n'avait ni la même nature ni le même esprit que M. Renan, il suivit une direction differente. Esprit positif et scientifique, philologue d'instinct, M. Renan, à la fin de ses études, s'était atta ché à l'al bé Le Hir, prêtre breton très versé dans l'exégèse et la théologie allemandes, et qui n'avait pas « de supérieur en grammaire hébraïque ». C'est lui q n'a fixa sa vie » en lui donnant la clef de l'hebreu.

Mystique et rêveur, au contraire le P Hyacinthe eut pour maître véritable un homme de génue et de sainteté tout ensemble, M. l'abbé Baudry, du diocèse de Nantes, ancien professeur de philosophie au semmaire de cette ville, qui, après avoir enseigné la théologie à Saint-Sulpice, fut nommé et mourut evêque de Périgueux

La philosophic de l'abbé Baudry etalt celle de l'laton, corrigée et complétée par saint Augustin. Elle aboutissait à Descartes Maiebranche et Leibnitz Sa théologie

مسامم

Souventrs d'enfance et de jeunesse, pp. 219, 265 et 268

s'inspirait des Pères de l'Église, beaucoup plus que des scolastiques du moyen âge. Elle offrait un admirable mélange de la metaphysique et de la mystique chrétiennes et s'appuyait sur une connaissance approfondie de l'Écriture sainte. Il avait contume de dire que c'est dans les Pères des trois premiers siècles que nons devons chercher la vraie théologie. Aussi prédisait-il au P. Hyacinthe, en 1857, que l'Église allait traverser l'une de ses plus grandes epreuves doctrinales, et ne se faisait-il aucune illusion sur les conséquences de le fausse voie survie par la cour de Rome.

Devenu prêtre à son tour, le P. Hyacinthe s'attacha, derrière l'abbé Baudry, à la Compagnie de Saint-Sulpice et fut successivement professeur de philosophie a Aviguon et professeur de dogme à Nantes. L'éducation du clergé, à laquelle cette Compagnie se consacre exclusivement, lui paraissait l'œuvre la plus importante de l'Eglise catholique. La vie de retraite, d'etude et de pieté que l'on mène dans les séminaires avait pour lui un grand attrait; mais il ne put se faire au moule ctroit dans lequel la plupart des Sulpiciens actuels renferment la piété et la science du lévite. Ce besoin d'une vie plus mystique l'entraînalt vers le cloître. Il vivait déjà plutôt dans l'idée que dans la réalité, et son idéal était dans la chasteté virginale, « dans ces noces de l'Esprit où le Verbe fait chair est l'Époux de toutes les âmes pures' » Pendant qu'il se préparait

Psaume chanté dans le banquet des dix Vierges, 1 vol. n-8°, p 1.

à la réception des saints ordres il avait trad it du grec le Psaume chanté dans le banquet des dix Vierges, œuvre de saint Méthode, évêque et martyr du III° suele, et cet « admirable écho de la foi et de la piété des anciens âges » n'avait pas peu contribué à former son idéal mystique :

Pour toi je me conserve chaste, et la lampe lu saute a la main, ò mon Époux, je m'élance vers toi!

Vierges, du haut du ciel un cri s'est fait entendre, il réveille les morts'; il vous ordonne d'alter en troupe audevant de l'Époux, avec vos robes blanches et vos lampes, du côté de l'Orient. Réveillez-vous, que le Roi ne vous prévienne pas : il va franchir les portes!

Pour toi, je me conserve chaste, et la lampe luisante à la main, à mon Épour, je m'élance vers toi!

J'ai fui la félicite des mortels, felicite pleine de deuil, l'amour et les délices de la terre : c'est entre les bras, c'est dans ton sein source de la vie, que je brûle de me réfugier, pour y contempler ta beauté, toujours, à mon Bien-Aimé !

Pour toi, je me conservé chaste, et la lampe luisante à la main, à mon Époux, je m'étance vers toi!

Pour toi 6 Roi, j'al dedaigné l'alliance des mortels, leur couche et leurs palais dorés, et je suis accour le dans mes vètements sans tache, pour arriver à temps, moi aussi, et pour entrer avec toi dans la chambre nupliale.

Pour toi, je me conserve chaste, et la lampe lusante à la main, ô mon Époux, je m'elance vers toi!

Echappée aux ruses sans nombre du dragon séducteur, sauvée de la flamme devorante et de la fureur des bêtes Jansénistes T. III. 4

féroces qui s'acharnent à noire perte, je t'attends. je t'appelle : viens à moi du ciel, ô mon Bien-Aimé !

Pour loi, je me conserve chaste, et la lampe luisante à la main, 6 mon Époux, je m'élance vers toi!

Christ, c'est toi qui es l'auteur de la vie : salut, à Lumiere qu' ne comais point de soir ! Regois nos aculamations ; le chœur des Vierges t'adresse ses chants, Fleur toute parfaite, Charite, Joie, Prudence, Sagesse, à Verbe!

Il aurait voulu faire des religieuses laïques, c'est à dire restant dans le monde, comme cette Amélie de Vitrolles qui répondait à ceux qui lui demandaient ce qu'elle voulait être : « Religieuse dans la maison de mon père ! » Et c'est sous le charme de ce cantique qu'il disait à sa sœur, le jour de sa profession religieuse dans la congregation de l'Assomption³:

Peut-être, si vons enssiez vécu dans le monde, m'anriezvous demandé quelque jour de bénir un a ure amour Enbien! quelle qu'eût été ma jois, elle fût restée bien loin
de celle que je ressens en ce moment dans l'intime de mon
àme. En quelle joie comparable à la joie de voir ma sœur
devenir l'épouse de mon Dieu! Ce sentiment est aussi celui
des personnes qui vous entourent. Parmi tant de cœurs
aints, beaucoup sont émus, pas un n'est affligé; et si des
larmes coulent, ce sera des larmes sans ameriume, de ces
larmes qui sont versees par la tendresse et non par la douleur. Livrons-nous donc à une sainte joie, nous tous qui
aunons cette enfant; laissons nous aller aux saints tresbillements, parce que les noces de l'Agneau sont venues, et

Amélie de Vilrelles, a vo., in-8º chez Perr n, 1890.

La avril 18-7, feto de sainte Catherine de Sienne.

voici que sam épouse est prête — Quia venerunt napitæ Agni, el acor ejas præparavit se (Apoc. xix, 7.)

- « Saint Jérôme rapporte que le père de sainte Aselle avait vu sa fille, en songe, avant sa naissance, sous l'image d'une petite vierge renfermée dans un cristal très pur (Lettres de saint Jérôme : 21° de la 2° classe,. Telle est la religieuse : vierge qui ne doit rien connaître, rien aimer, rien goûter que son Dieu, et qui ne communique plus avec les créatures qu'à travers le cristal lumineux de la divinité qui l'environne. C'est la sa vraic côture, le cloitre invisible, la mystique cellule qu'elle a choisie et qu'elle doit habiter tous les jours de sa vie. Enveloppée de la lumière d'en haut comme d'un vêtement, ceinte du divin amour comme d'un mur inexpagnable, elle cache sa vie en Dieu avec Jésus—Christ, dans un mystère que le monde voît, mais qu'il ne comprend pas.
- Mon épouse est un jardin fermé, dit l'Époux dans les sacrés cantiques, mon épouse est une source scellee.

Et l'épouse dit aussi

- Mon bien-almé est descendu dans son jardin ... Je suls à mon bien-almé et mon bien-almé à moi, et il repose parmi les lis.
- « Vous serez ce jardin fermé, ma sœur, et l'épous divin y
 prendra son repos parmi les lis odorants de la vinginité et
 les roses éclatantes le la charité¹... □

H

J'ai dit que le besoin d'une vie plus mystique entrainait le P. Hyacinthe vers le cloître. J'ajoutersi que le besoin d'une action plus directe sur la société l'en

· Cette exhoration est inédite

deux ordres religieux : celui des Dominicains, qui avait été sa première pensée et auquel présidait encore le P. Lacordoire, et celui des Carmes dechaussés, dont le caracière plus contemplatif le seduisait et où l'attira t aussi le so ivenir de sainte Thérèse et de saint Jean de la Croix Au fond, le désir qui dominait en lui, celui de la prédication et de l'action sur les hommes, était le désir du perfectionnement moral et religieux de sa propre vie Après avoir passé cinq mois au noviciat de Flavigny, il se décida finalement pour les Carmes, et, au printemps de l'année 1859, il entra dans leur neviciat du Broussey, maison isolée dans la campagne, aux environs de Bordeaux'.

Mais la réalité du cloître répondait infiniment moins à l'idée qu'il s'en était faite, que la realité des sémmaires n avait repondu a leur ideal. Au bout de quelque temps il s'aperçut qu'au lieu de monter i était descendu Le Carmel était en pleine décadence². Il n'y trouva qu'un

I'ul le décida a n'est pas le mot exact Ce fi.t le hasard ou, si l'on veut, la Providence qui le conduisit chez les Carmes à en croire une ancedote que je tiens d'une personne qui e touche de près. Il avait quitte le novicial de Flavign, et hésicait, comme je l'ul dit, entre les Carmes déchaussés et les Dominionins de Lyon. Quelques minutes avant d'arriver su chemin de for, il s'agenoulla pour prier Dieu et se releva en distrit « Le premier train qui passera devant moi, je le prends. » Ce fui le vain du Carmet. Il me semble que cetts ansochte nous point bien l'état d'une âme in bievo.

Del inger disait qu'il n y e pas dans l'Ég'ise d'ardre basé sur des données plus fausses, sur de plus hardres inventions (la descente du prophete Élie, surtout). Lettre me de la marquise de Forbin d'Oppede

seul mome digne de ce nom, le P. Alphonse Ferrari, Italien, alors maître des novices en France. Ce fut la branche à laquelle il s'accrocha désespérément dans l'affreux naufrage de sa vie, il disait un jour qu'il avait tant souffert au couvent, qu'il croyait y avoir traversé la mort. Cependant il fit courageusement son sacrifice et s'efforça de pratiquer la vie monastique, non pas telle qu'elle est, mais telle qu'elle devrait être, telle que, sous plus d'un rapport, elle le fut autrefois, dans les beaux siècles de l'Église!.

La prédication vint bientôt lui ouvrir une nouvelle voie, malheureusement peu en accord avec les exigences de la vie qu'il avait cherchée et embrassée au Carmel.

Bagneres-de Bigorre, Bordeaux, Périgueux, Lyon furent les premières stations de son apostolat naissant. C'était Mer Baudry, son ancien maître, qui l'avait appelé à Périgueux. Ce fut Mer Darboy qui, après un sermon donné à la Madeleine, le chargea de prècher à Notre-Dame les conférences de l'Avent que Lacordaire avait inaugurées

^{&#}x27;Vent-on savoir pourquoi l'abbé Loyson prit le nom de P. Hyacinthe F Voici : il y a su deux frères Polonais chez les Domir icaius, saint Hyacinthe et saint Ces as Le frère du P. Hyacinthe ayant pris a Flavigny le nom de P Ces as, le P. Hyacinthe prit l'autre qu'il garda chez les Carmes Discus à ce propos que le nom de P. Ilyacinthe fut illustré à la fin du diribultème use e par Sermet, prouveuil des Carmes déchaussés, nommé evêque constitutionnel de la Haute-Gironne, mort à Paris, en 1808, après avoir retructe son serment. Sermet avait pris pour devise : a Autre chose est de se soumettre, autre chose est d'approuver, a Ce rapprochement m'a paru curieux.

Ceci se passait en 1864, entre le coup d'éclat du Congrès de Malines et le coup de tounerre du Syllabus. L'neurcétait grave et solennelle. Le catholicisme-libéral, qui venait de planter si fièrement son drapeau par la main de Montalembert, était à la veille d'être condamné à Rome comme une hérésie, ainsi que toutes les libertés qu'il revendiquait. Le P Hyacinthe était donc tenu a beaucoup de prudence, d'autant que sa réputation de liberal avait fait dresser l'oreille aux adeptes de I Univers. Mais il n'était pas homme à dire la moitié de sa pensée, on s'en aperçut plus tard, et Mer Darboy lui avait donné carte blanche. Il commença par faire l'apologie de 89 en plein cercle catholique, disant que e etait un fait accompli et qu'il faudrait l'accomplir s'il ne l'é ait pas Grande irritation dans le parti ultramontain et v.olentes attaques dans le journal le Monde. Quelques jours après, Montalembert lui écrivait la lettre suivante :

« La Rocha-en-Breny (Côte-d Or) de 20 juin 1865

* MUN REVEREND PERE,

r Nos lettres se sont croisées. Yous avez dû recevoir dès ie 19 la tettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire en arrivant ici. Votre lettre de cette date m'arrive ce matin, en mème temps que la dénonciation du Monde. Le pourvoyeur ordinaire de la nouvelle Inquisition, M. l'abbé Jules Morel, si vanté par la Cuità cattolica, n'a pas manqué aux devoirs de sa charge. Yous voilà officiellement dénoncéet, en attendant mieux diffamé aux yeux des trente mille curés de



France qui, avec une béate crédulité, adoptent sur parole tous les jugements de la secte odieuse qui domine et exploite le catholicisme de nos jours. Jusques à quand durera le terrorisme exercé par des journalistes sans mission et sans pudeur, terrorisme dont il n'y a pas d'exemple antérieur dans toute l'histoire ecrlésastique? En vérité, le moment où ce joug impur sera brisé tarde bien à paraître. Mais je cessera s'être catholique, si je pouvais croire que l'Église dut se personnifier dans de fels hommes ou sanctionner de telles doctrines et de tels procedés Maiheureusement, avant de disparaître, ils feront beaucoup de mal et un mal dont la guérison devient de plus en plus difficile.

- e Vous voilà donc du premier coup placé dans leur haine perspicace et implacable entre le père Lacordaire et l'évéque d'Orleans ! C'est un très grand honneur pour vous, mais aussi un tres grand danger. Si vous étiez prêtre séculer, je serais plutôt tenté de vous féliciter d'une attaque aussi grossière. Mais ils savent bien ce qu'ils font, ou je me trompe fort, et ils se croient assurés de vous atteindre au moyen de vos supérieurs directs. Vous m'en d rez des nouvelles dès que vous le pourrez.
- c Comme de rason, vous ae ferez pas à cet effrante l'honneur de lui répondre n'i de réfuter même indurectement la perfidie de ses délations. Vous répondrez à ce coup de poignard empoisonné dans la chaire de Notre-Dame, en y élant irréprochable. Vous avez peu de temps pour vous préparer à cette redoutable épreuve, mais le bon Dieu, j'en ai la confiance, vous donnera la force nécessaire pour la traverser avec honneur. Je n'ai réellement pes qualité pour vous indiquer, comme vous voulez bien me le demander, le choix d'un sujet. M'ai impression est bien que vous devez éviter toute question non seulement politique, mais encore sociale et même historique, jusqu'à nouvel ordre.



- La provocation que nos ennemis viennent de vous adresser cache un piege, en supposant qu'ils ne parvieu nent pas à vous faire interdire l'accès de la chaire de Notre-Dame par un ordre venu de Rome ou de votre provincia. It faut se garder d'y tomber. Le faux mysticisme me paraitrait un sujet à la fois très neul et très important. Il se rattache indirectement à celui que vous m'aviez vous même signalé. De la véritable valeur de l'autorité dans l'Église.
- « À ce propos, je veux vous rappeler l'axiome qui m'a ete signifié il y a un mois environ par un religieux fort an vogue dans un certain monde, et ainsi conçu : Le bon sens et la raison n'ont plus rien à dire quand on est en presence d'une décision de l'autorité ecclésiassique legitime. Le texte . Obsequium vestram sit rationabile, ne s'entrud que de l'usage qu'on doit faire de la raison pour reconnaître si l'autorite est legitime ou non
- « Mais encore une fois, je ne suis à aucun titre compétent pour trancher une question aussi vitale pour vous que le choix d'un sujet. Je n'en s rivrei pas molus avec in profond et affectueux intérêt la carrière que vous allez fournir, si, contrairement à mes appréhensions, il vous est permis d'y entrer. Je ferai en sorte d'assister au moins à une de vos conférences. Donnes moi aussi souvent que vous le voudrez de vos nouvelles, et agréez l'hommage de mon respectueux dévouement!. »

Les appréhet slo is de M mulembert ne se vérifièrent pas, et le P. Hyacinthe put monter dans la chaire de Notre-Dame. Nous venons de voir que le choix d'un sujet le préoccupait vivement. Après y avoir beaucoup réfléchi, il prit son point de départ en Dieu, mais il ne

¹ Lettre ms.

crut pas devoir introduire immédiatement sou auditoire dans le sanctuaire de la théologie surnaturelle, et il se resolut à faire précéder l'exposition du Christianisme par une sorte de préparation évangétique. La question du Dieu personnel et vivant lui apparaissait d'ailleurs, comme le point central de la question religieuse au dixneuvième siècle. Seulement, a tivaut encore en ceci les préoccupations de ses contemporains qui sont fontes pour les applications pratiques, il ne consacra à la théorie de la personnalité de Dieu que la première année de ses conferences, et traita ensuite des conséquences pratiques de cette existence et de cette action d'un Dieu personnel et vivant dans l'ordre de la conscience, dans celui de la famille et dans celui de la societé.

Les premières conférences du P. Hyacinthe ne soulevèrent aucune protestation dans le camp ultramontain. L'Union même les passa dédaigneusement sous silence. En revanche, elles eurent un retentissement considérable dans le public, surtout à partir de la seconde année, où l'orateur s'attaqua à la Morale independante. On peut dire qu'elles ramenèrent à Notre-Damel'auditoire d'elle qui avait suivi le P. Lacordaire dans sa retraite.





[·] Voici le litre exact de ses conférences de l'Avent .

^{864. -} La personnalité de Dieu

^{.855.} La morese indépendante.

^{1866 -} La famile

^{.867. —} La société civile dans son rapport avec le christiarisme

^{1868 —} L'Eglise, dans son idée la plus générale comme société religieuse de l'homme avec Dieu.

de Brog le à Montalembert, et je suis dans un véritable ravissement. Le progrès sur l'an dernier est immense. Il est maintenant très supérieur au P. Lacordaire pour la solidité des raisonnements et presque égal pour la forme. Et tout cela a une saveur liberale, moderne sensée, qui fait plaisir. L'auditoire très emu, plein de jeunes gens, m'a rappelé mes plus beaux jours de 1838 à 1839. Mon fils, à côté de moi, était dans cet enthousiasme qui fait tant de bien à 19 ans. 19

De son côté, M. Henri Brisson écrivait dans le *Temps*, au mois de décembre 1865 :

 Nous reviendrons, lorsqu'elles seront publiées, sur les conférences du P. Hyacinthe, mais nous croyons pouvoir dira dès à présent qu'elles marquent l'un des moments les plus graves de l'histoire intellectuelle de notre siècle, Le premier sermon a en lieu bier devant un auditoire de plus de 5,000 personnes, parmi lesquelles nous avons remarqué, se tenant dans l'entourage de l'archevêque de Paris, l'illustre M. Cousin, Le P. Hyacinthe à rendu le plus sincère hommage à la bonne foi de ses adversaires, et il mesure parfaitement toute la periée de leur œuvre. Il connaît et possede son sujet, le divise, et l'expose avec rigueur. Une forme ordinairement sévère et toujours Lardie le distingue de la plupart des prédicateurs. Dans ce grand cri d'alarme, l'orateur est allé jusqu'à faire de Kant, oui de Kent, le plus grand éloge que nous ayons Jamais entendu. Nos lecteurs nous croiront peut-être, lorsque nous ajouterons que le P. Hyaciuthe a su des paroles de paix et d'encouragement pour les francs-maçons en raison de ce qu'ils ont maintenu la croyance en Dieu

Lettra ms.

et à la vie future dans leur constitution. Voilà les excommuniés d'hier devenus les « auxilia.res » d'aujourd'hui. Ce dernier mot est du P. Hyacinthe . Il a dit oncore en s'adressant à tous les dissidents » : Je vous tends une main amie » La question est donc nettement posée, nous y reviendrons »

Ainsi, catholiques-libéraux et libres-penseurs se trouvaient d'accord pour rendre hommage au libéralisme, à la largeur de vues, à l'éclat de la parole du P. Hyacinthe. C'est le moment de tracer son portrait :

De taille moyenne et bien prise, le front haut et comme nimbé par les cheveux taillés en couronne, le nez arqué surplombant une bouche aux lèvres fines, le menton proéminent, indice d'une âme aventureuse, tout dans la physionomie du P. Hyacinthe respirait la force et le calme et son regard voilé lui donnait je ne sais quelle douceur. Le costume de carme lui sevait à ravir. Je vois toujours sa belle tête pensive noyée dans l'ombre de son capachon blanc. On eût dit une de ces blanches figures de pierre qui montent la garde au

Pour l'expliquer, il suffit de se souvenir que le P. Ilyacinthe soutenait cette thèse que la Morale independante mêne à l'athéisme et l'alhéisme au désordre, « l'ai dit que l'athéisme mene au désordre, et le désordre à la mitraille, voilé le jait. Il est écrit avec le sang leus motre le stoire, et p'avais le druit, sonn le devoir de le rappeler a ceux qui l'out heat. Quant à la loi, je l'ai mée. Ami du péople et de la liberté, loin de faire en endre cet appel à la force, stupide et crimine, à la fois (en lui avait fait dire que l'athèe ne se gouverne pas, mais qu'il se matraide). I ai repoursé en termes exprès et énergiques les doctrines qui ménent le peuple à la mitraille et la liberté au tomboau. » (Lettre à l'Arenir national, du a janvier 1866.)

scuil des cathedrales gothiques Et quelle phrase harmonieuse! quel timbre de voix sympathique, quelle magnificence de langage! Dès l'exorde, il lançait sa voix à toute volée, comme fait un sonneur de cloches, et pendant tout le temps de son discours elle passait d'une octave à l'autre, sans jamais s'étailler ni se couvrir. Au point de vue de la forme, les conférences du P. Hyacinthe sont des chefs-dœuvre qui peuvent être mus en parallèle avec les plus beaux morceaux d'éloquence de Lantiquité et des temps modernes, « Ce n'est pas un orateur qui ait des demi-heures ou des quarts d'heure; mais il a des munutes où il n'est inférieur à qui que ce soit. Il lui est toujours donné, en une heure de parole, de s'élever pendant quelques instants jusqu'à la plénitude du sentiment et de Lemotion dans quelque noble pensée ; il atteint alcre la véritable éloquence, il est llegal des plus grands ; il donne à ceux qui l'ecoutent la sensation de la beauté et de la perfection1, a

Pour ma part, je ne connais qu'un orateur qui ait l'ampleur magistrale de la plirase du P. Hyacinthe : c'est Lamartine. Tous les deux sont orateurs de naissence et donnent un démenti formel au fiant oratores des anciens. Chez l'un et l'autre, l'eloquence coule de source : leurs plus beaux effets viennent de l'improvisation ou plutôt tout est improvisation dans leurs discours. Quelques notes jetees pêle-mêle sur une feuille

Charles Bigot Revue politique et littéraire du 21 avril 18,,

blanche, cela leur suffit lis s'abandonnent pour le reste à l'inspiration, et du premier coup d'aile ils s'élèvent jusqu'aux cîmes. Môme période, même rythme, meme abondance d'images, même éclat, même sonorité !

M. de Cormenin disait que Lamartine parlait une langue à part que personne ne pouvait parler Le P. Hyacinthe a su ressusciter la langue lamartinienne, Le grand poète a d'ailleurs exercé sur le grand predicateur. me influence profonde et que celui-ci u'a jamais cachée. On pourrait même faire entre leurs deux existences plus d'un rapprochement curioux. Lamartine avait appris à lire dans une Bible de Royaumont C'est également la Bible qui for la première lecture du P. Hyacinthe, et, comme les impressions de l'enfance sont toajours les plus durables, il lui demanda plus tard ses plus nobles inspirations, de même qu'il emprunta au poème de Jocelyn, qui l'avait ravi lors de son apparition, ses arguments d'ordre sentimental en faveur du mariage. des prêtres. Lamartine et le P. Hyacinthe, c'est encore une remarque à fa.re, ont eu pour leur mère un amour qui lonchait au culte et convertirent lous deux leur femme au catholicisme avant de leur passer l'anneau au doigt. Le grand poète était, sur la fin de sa vie, un des auditeurs du conférencier de Notre-Dame. Le hasard avait voulu qu'ils habilassent à quelques pas l'un de l'autre, sous ces beaux ombrages de Passy qui ont abrite tant de gloires, et, le souvenir de sononcle aidant, le P. Hyacınthe était devenu l'un des familiers de Lamartine. C'est lul qui l'ensevelit, quand il eut rendu

l'âme, et voici les paroles touchantes qu'il prononça devant sa dépouille mortelle, avant qu'elle prit la route de Saint-Point :

- Je crois interpreter les sentiments de tous en élevant une prière auprès de ce cercueil Toutes les grandeurs s'inclinent, toutes les douleurs se recueillent devant la mort, et il ne reste plus que l'âme en presence de son juge et de son père. Aussi, tandis qu'au dehors la France pleure le grand prète, le grand orateur, le grand citoyen, nous ne nous souvenons lei que du chretlen Oui, le chrétien I parce qu'il est resté tel à travers les défaillances de l'homme et au sein des enivrements du génie; oui, le chrétien parce qu'il fut le fils de sa mere et qu'il avant puisé sur ses genoux et dans ce qu'il a nommé lui-même « le saint lait de son âme », plus encore que dans son propre génie, ces accents inimitables dans lesqueis il a célébré l'âme et Dieu
- * Suivons-le donc en ce moment devant la justice du juge et devant la miséricorde du père, et redisons entemble ce psaume de la mort, tout rempli de pardon et d'espérance, ou plutôt de certitude dans l'amour et dans la foi De Profindis' ' :

Jai dit que le P. Hyacinthe s'inspirait de la Bible. Il est, en effet, l'homme de la Bible, et il n'en rougit pas devant ce siècle². Pour lui « c'est le vieux livre de la vieille sagesse », il en a pénétre le sens profond et l'esprit caché ; il a vécu dans le commerce intime des prophètes, il leur a pris leurs figures et leurs images. Pour

Semaine religieuse de Paris, du 13 mars 1869. ² Voir ses conférences sur la Famille publiées chez Albanel en 1868, p. 27

lui comme pour le vrai cruyant, la Bible est le livre de Dieu, le livre où, e contrairement aux théories modernes. Dieu parle à l'homme », le livre des hommes inspirés par le Saint-Esprit, le livre des patriarches et des psalmistes, de David, « cet homme de douleur, devenu le prince de la prière universelle'. » Aussi doit-elle être, selon lui, la base de notre culte public et de notre calta privé, de l'enseignement et de la prière. Qu'importe qu'il s'y trouve « des fables, des légendes des traces de composition humaine », que ce livre ne soit « pas plus exempt qu'un autre l'vre antique de contra dictions, d'inadvertances et d'erreurs' a ! le P. Hyaciuthe ne lit pas la Bible avec les yeux de M. Renan, c'est-à-dire avec les yeux du philologue et du critique, il la lit avec les yeux de la foi, non de la foi aveugle qui s'en tient à la lettre, mais de la foi éclairée qui sous la lettre cherche l'esprit. Et il faut voir les effets qu'il en tire! Je n'oubtierai jamais l'émotion qui s'empara de son auditoire, au cours de la conférence qu'il fit, en 1877, au Cirque d'hiver, sur le Respect de la vérité, quand, pour établir que l'antagonisme croissant entre la science et la foi venait de ce que les savants et les théologiens donnaient des interprétations excessives ou de la science ou de la révélation, il prit pour exemple leurs récentes disputes sur le transformisme :

[!] Quelques mots sur la lecture de la Bible, analyse d'une instruction familiere adressée à ses paroissiens par Hyaninhe Loyson, curé de Genève, a vol. in-12, chez Cherbuliez et Ch. 1874.

² Ernest Renan ' Souvenirs d'enfance et de jeunesse, p. 203.

- devait être l'attitude réciproque des savants et des théologiens dans ce grand débat? Les savants devaient donner à la théorie nouvelle une place honorable à titre d'hypothèse Les hypothèses sont un des éléments de la science, et alors même qu'elles ne seraient pas appelées à devenir des certitudes alors même qu'elles devraient rentrer un jour non-seulement dans l'ordre des choses à jamais doutsuses, mais dans celui des choses décidément fausses, elles auraient toujours joué un rôle utile et par conséquent honorable, ou mieux glorieux, dans le travail scientifique. Il fallait donc, à quelque école que l'on appartint, donner droit de cité au transformisme à titre d'hypothèse.
- c'est qu'une partie des savants l'ont erigé immediatement en certitude. En second heu, erreur plus grave encoré cette même portion des représentants de la science a tiré du transformisme des conséquences qu'il ne renferme à aucun titre, comme si devant la lumière de Darwin devaient s'évant uir, comme deux fantômes, le christianisme et le spiritualisme lui-même!
- e Maintenant, venons au rôle des théologiens. Vous savet ce que plusieurs ont fait, ils n'out même pas discuté la question, ils ont insulté; puis, cédant à une vieille habitude qui dégénère chez e u en seconde nature, ils ont fait appel au bras séculier! Ni l'insulte, Messieurs, ni le bras séculier! Il faliait simplement établir ca qu'une partie des savants avait meconnu, declarer que le transformisme n'était, jusqu'à present du moins, qu'une hypothèse, et une hypothèse, je le répète, qui a contre elle des faits nombreux et graves, il fallait surtout s'opposer énergiquement aux couséquences fausses que l'on veut en tirer. Il fallait dire qu'alors même qu'il serait aussi certain qu'il est donteux que toutes les espèces sont sorties les unes des autres par

Mary Mary and

des évolutions successives et progressives, il ne serait pas moins necessaire, à l'origine de ces évolutions, en face de la pâle et morne cellule qui renfermalt l'avenir du monde, d'admettre une intelligence souveraine, une puissance înfinie, un génie plus puissant pour créer les lois du monde que les genies humains ne le sont pour les expliquer. Il fallait interroger cette Bible qu'on défend sans la lire; il fallait montrer Dieu, au temoignage de lantique écrivain, suivant dans l'ordre de la création la loi même du progrès, et sous la forme symbolique mais réelle aussi, de la Genèse, s'élevant de gloire en gloire jusqu'à la gloire suprême qui est l'homme ; il fallait le montrer faisant cela, non en fabriquant des créatures de toutes pieces, mais en les faisant sortir par sa pensée de la matière préexistante, 'aisant produire à la terre les animaux, à ∴'eau les poissons, et enfin arrivant à ce que j'appellerat le dernier mot du monde, sur cette planete, et le couronnement de l'étre. vous et moi, Messieurs I II fallait expliquer que notre grandeur n'est pas dans notre origine physique, mais qu'elle est dans notre nature morale ; que peu importe après tout que nous ayons en pour ancâtre, je citrai le mol, un singe, quand la Genèse nous donne un ancêtre plus vil encore, le limon de la terre! Matière organique ou matière inorganique, vivante ou bien inanimée, peu m'importe! A une heure, à un moment qui a marqué le vrai commencement de notre espèce, un souffle a passé sur cette malière, une respiration de l'âme un germe tout au moins de la conscience et de la raison : ce n'était paus de la boue, ce n'était plus de la chair, et l'homme était façonné à l'image et à la ressemblance de Jéhovah! C'est cela qui nous fait forcement religieux, en attendant de nous faire immortels'. »

Ni cléricause ni athées, pp. 56, 57, 58 et 59. iansénistes, r. in



ă

Le P. Hyacinthe avait à peine fini, qu'une triple salve d'applaudissements éclatait dans le cirque, comme pour lui témoigner qu'il avait donné aux cinq mille personnes qui l'écoutaient la sensation du vrai et du beau, et le fait est que je ne connais pas dans l'apologétique chrétienne un plus beau mouvement d'éloquence

C'est avec cette façon large et vraiment nouvelle d'interpréter la parole biblique, que le P. Hyacinthe était alle dès le premier jour au cœur des foules, et qu'il avant acquis, « avant quarante ans, une autorité et une renommée sans rivales dans l'Église de France'. »

Il était devenu si populaire dans les dernières années de l'Empire, qu'aucune solennité catholique n'aurait eu lieu sans lui. S'agissait-il de la bénéaiction d'une chapelle, d'un sermon de charité, de la béatification d'une sainte, on était sûr de le voir paraître dans son grand manteau blanc, et la nouvelle de sa venue mettait en marche un peuple immense. Un de ses plus beaux succès de tribune fut certainement celui qu'il obtint au mois de juillet 1867, dans la petite ville de Paimbœuf.

Du temps qu'il professait la théologie à Nantes, il avait eu pour élève un nommé Mabilleau, natif de cette petite ville Quelques années après l'abbé Mabilleau ayant été martyrisé en Chine, ses concitoyens firent célébrer un service en son honneur et demandèrent au

¹ Lettre de Montalembert au P. Hyacinthe, du 28 septembre 1869.

P Hyacinthe de prononcer son éloge funèbre. Un apôtre faisant le panégyrique d'un martyr! Tout le pays accourut à cette fête, de vingt lieues à la ronde, en sorte que l'église de Paimbœuf se trouvant peaucoup trop étroite pour contenir la foule, on eut l'idée de dresser la chaire sur la place publique. Je vois encore le P. Hyacinthe dans cette tribune improvisée. Il avait le soleil de juillet sur la tête, à ses pieds un auditoire de dix mille personnes, et, derrière cette mer humaine, la grande mer océane dont le murmure semblait prolonger le bruit des applaudissements. De ma vie je n'oublierai ce spectacle. On pensait malgré soi aux prédications des premiers siècles qui se faisaient en plein air, on bien encore à celles du moyen âge qui avaient lieu dans les chaires extérieures des églises. Le soir de cette belle journée, le P. Hyacinthe rentrait en triomphateur à Nantes.

III.

Mais, comme il faut qu'aux joies de ce monde il se mêle toujours un grain d'amertume, le l'. Hyacınthe n'avait pas que des admirateurs. L avait aussi des adversaires, et les pires de tous, ceux qui n'ont pas le courage de vous regarder en face, ceux qui recourent à la délation et au mensonge pour vous perdre'. A peine était-il monté dans la chaire de Notre-Dame, qu'il était appelé à Rome sous prétexte d'assister aux fêtes de la béatification d'une religieuse carmélite du nom de Marie des Auges. Mais les ultramontains ne réussirent pas à lui faire ôter la parole. Il reprit le chemin de Paris fortifié par les encouragements qu'il avait reçus du Seint-Père

Cependant les dénonctations se répétaient d'année en année, plus nombreuses et surtout plus pressantes. Il ne pouvait prononcer un discours dans une réunion

- Le 15 décembre 1864, MP Darboy écrivait au général des Carmes :
- a Japprends avec étonnemnt et avec peins que l'on à porté jusqu'à Rome les accusations les plus floheuses contre le P. Hyacinthe et qu'on l'a présenté comme suspect ou peut-être même comme coupable d'héterodoxie. Je regarde comme un devoir de prendre la défense de ce bon religieux qui travaille dans mon dincèse et qui par là même a droit à ma protect on
- « Non soulement je n'ai rien à reprocher au P. Hyacinthe, mais je n'ai qu'à me fénciter de ses travaux apostoliques.
- Il s'estfait to it de suite, par son talent, un auditoire d'environ 3,000 personnes qu'il tient attentif à sa parole et qu'il cat tres capable de ramoner ou d'affermir dans les honnes croyances. C'est môme là, il faut bien le dire, la cause des désagréments qu'un jui suscite; on ne l'aurait jamais dénonce s'il n'avait pas réussi.
- c Je vats en certre au Saint-Père qu'on a déjà peut-être prévenu contre ce religieux dissingué et méritant; mais je vous autorise, on attendant, à lui presenter ma lettre pour le rassurer si c'est nécessaire.
- c Dites même à Sa Sainteté que si l'on veut me donner les noms de ceux qui accusent le P. Hyacinthe, je ne désespère pas de les confondre. Je connais cette race, brave dans l'ombre et làche au grand soieil, » (La Réforme catholique, lettres, fragments, discours)



quelconque sans qu'il s'ensuivit un échange de dépêches et de lettres entre lui et le général de son Ordre. On savait dans le clan ultramontain qu'il avait l'appui de Mer Darboy, et comme on ne pouvait pas lui nuire dans l'esprit de l'archevèque, on faisai. l'impossible pour le ruiner dans l'esprit du pape. Cette situation dura jusqu'en 1868, époque à laquelle il fut appelé de nouveau à Rome pour prêcher le carême dans l'église de Saint-Louis-des-Français, et aussi pour répondre aux calomnies dont il était l'objet. Le sujet de ses conférences fut . l'Église dans son triple état patriarcal, mosaique et évangélique. » Il le traita avec son libéralisme ord naire, et dans le sens de la conciliation entre les diverses communions chrétiennes; mais il se montra impitoyable pour le pharisaisme, qui, du temps de Jésus, ne cherchait qu'à le trouver en faute et, de nos jours encore, s'efforçait de travestir la pensée de sea disciples. Il avait un auditoire moit é catholique et moihé profestant. Son succès fut si vif qu'il convertit deux dames amé-

A la suite de cesconférences, le P. Modena secrétaire de l'Index, lui adressa une pièce de vers italiens, dont voice la traduction de quelques stances :

Et le héraut de cotte étornolle vérite
Fat anjourd'hal parmi nous : les rives de la Seine
Ont été honorées les premières de sa belle éloquence
Il ouvrait les claires fontaines de Siloé,
Et, telle qu'un lys virginal sur sa tige.
Fleurissait la céleste beauté de sa vertu.
O vive aplendeur é du Carmel
Illustre gloire, je le le dirai, tu sembles
Un séraphin allé venn des cieux

ricaines' et que, après un sermon prêché dans l'église même des Jésuites, le Pape, faisant un de ces jeux de mots qui lui étaient familiers, le nomma Hyacinthe, fleur brillante et pierre précieuse.

La grande crise religieuse de sa vie allait éclater Arrivé à l'àge mûr, après une jeunesse passée presque tout entière dans la solitude des séminaires et des couvents, il avait vu tout à coup et simultanément, sous leur aspect le plus élevé et le plus profond Paris et Rome. La chaire de Notre-Dame lui avait révélé dans l'aris l'état reel du monde moderne et le travail effrayant de la pensée en dehors du christianisme Deux séjours successifs à Rome, bientôt suivis d'un troisième, l'avaient contraint d'ouvrir les yeux sur les réalités non moins tristes de l'Église catholique et sur la decomposition form dable qui s'epérait dans son sein. Rome lui apparut, comme à Lamennais, la grande

Là ou Tullius du haut des rostres célèbres Tonna frâmessant de colere, afin d'exterminer Les farouches ennemis de sa chère patrie.

Plus véhémente et forte nous apparaît Ton éloquence, qui brave et dompte Les vents et les flots d'une mer orageuse l

Venant du socrétaire de l'Index, cet éloge d'illyrambique et qui parut alors dans les journaux de Rome ne laissait pas que d'être embarrassant pour les ultramontains de Paris qui ne cessaient de suspecter l'orthodoxie du P. Hyacinthe.

'Madama de Sartigea, femme de notre ancien ambassadeur à Rome, et madame de Dampierre C'est vers le même temps qu'il opéra la conversion de madame Meriman et celle de madame Arnoult Plessy que George Sand appolait à cause de cela « ma grande diode de t le »



compable. Il n'aurait pas encore osé dire avec lui : a A Rome ils vendra ent tout, s'ils le pouvaient, ils vendraient le Père, ils vendraient le Fils, ils vendraient le Saint-Esprit', » mais il aurait signé des deux mains les lettres navrantes que l'abbé Lequeux adressait à Mg Sibour, pendant le voyage qu'il fit à Rome en 1854, après la condamnation de son Manuel du droit canonique² : « Plus j'étudie Rome, plus je gémis sur l état où j'y vois les choses et en particulier tout ce qui tient à la science. Pour les sciences profanes, nonseulement le clergé y est tout à fait étranger, mais je crois qu'il leur est indifférent, sinon hostile. Quant aux sciences ecclésiastiques, tout est tombé et sans vie, et jusqu'au droit canon, dont on est si fier à Rome, tout est bien faible. La chose a été à ce point que, pour satisfaire aux plaintes des ecclésiastiques français qui étaient venus étudier le droit canon, le Pape a été obligé d'établir un cours tout nouveau dans le

^{*} Affaires de Rome.

L'abbé Lequeux, originaire de Laon et ancien supérieur du séminaire de Soissons, était un ecclésiastique fort libéral, très instruit, canoniste des plus éminents, devenu grand vicaire de MS Sibour après 1848, et que l'on destinait à l'épiscopat, lorsque les Jésuites, ayant résolu de le perdre, dénoncérent à l'Index son Compendium juris canonici. qui, depuis vingt ans, servait à l'enseignement dans les séminaires sons avoir jumnis soulevé aucune réclamation. Il en résults un conflit long et pénible dont j'ai vu le dossier chez M. Jean. Wallon qui se proposait de le publier quand la mort le prit. Le livre fut supprimé, malgre les corrections que l'abbé Lequeux avait consent à y faire. l'éditeur Jouby y perdit quinze mille francs, mais il reçut la croix de Saint-Grégoire à titre de compensation.

seminaire, et encore la méthode du nouveau professeur n'a satisfait que médiocrement les élèves. Le résultat de cette pauvreté est assez clair. Le clergé séculier n'a rien d'intéressant Le ministère paroissial est absolument mort; rien de plus triste que les paroisses. Les milliers de religieux qui couvrent les rues de Rome servent-ils à autre chose qu'à montrer les débris de ce qui a existé autrefois? C'est une question que je me fais souvent'. > Bref, la conception ultramontaine de l'Église qui au fond avait été celle du P. Hyacinthe, quoique sous des formes adoucies, lui échappait tout à fait. Sa foi était ébranlée comme un édifice qui repose sur un fondement factice et rumeux. Je parle de sa foi intellectuelle et non de celle du cœur et de l'âme qui ne l'a jamais été. « Je ne vois pas où je vais, disait-il un jour à Mer Darboy, je sens que je resterai chrétien, mais que je perde ce qu'on appelle la foi catholique-romaine • Et comme il voulait s'abstenir de prêcher l'Avent de 1868, disant qu'il pourrait lui échapper des cris de l'àme, de nature à les compromettre tous les deux, l'archevêque lui répondit : « Vous êtes la seule voix libérate qui se fasse entendre dans nos chaires; si vous nous quittiez, ce scrait un triomphe pour l'ultramontanisme. Vous précherez donc encore cet Avent et vous êtes assez théologien pour ne compromettre ni vous ni mor, » C'est dans cet état d'es-

¹ Lettre ms.

^{* «} Il s'efforçait de me retenir à ses côtés, mais saus condamner la vote interieure où je m'evançais. Comme je lui demandais

prit que le P. Hyacinthe reprit ses conferences de Notre-Dame. Il y développe le même sujet que dans celles de Rome et déchira tous les voiles dans son discours final sur le *Pharisatsme*, qui mit le comble à l'irritation des ultramontains. En voici quelques fragments:

Le pharisaisme, si l'on pénètre au fond des choses, est donc l'aveuglement religieux. l'aveuglement des prètres dépositaires de la lettre et croyant la garder d'autant mieux qu'.ls l'expliquent moins : aveuglement qui porie sur tous les points du dépôt sacré : aveuglement dans la dogme, prédominance de la formule sur la vérité ; aveuglement dans la morale, prédominance de l'œuvre extérieure sur la justice intérieure, aveuglement dans le culte, prédominance du rite extérieur sur le sentiment religieux.

*Aveuglement dans le dogme. — dis enseignent la vérité,
Sur la chaire de Moise se sont assis les scribes et les pharisiens, disait Jesus-Christ; croyes tout ce qu'ils disent, mais ne faites pas ce qu'ils font » Il n'y a pes d'idée révé-lée et viviliant le monde sans un mot qui la contienne, lacerna verbum tuam, Domine. « Ton rayon de lumiere, Seigneur, est là comme dans une lampe. » Mais si le mot se resserre, s'il enferme l'ilée comme une prison étroite et jalouse, s'il l'obscurcit, s'il l'étouffe, c'est le pharisaisme. C'est ce que l'apôtre saint Paul appelait garder la vérité, mais la garder captive dans l'iniquité. C'est ce qui arrachait mux lèvres si douces du Sauveur Jésus cet anallième terrible: Væ vobis' « Vous avez pris la clef de la science et vous n'entrez pas, et tous ceux qui s'efforcent d'entrer, yous les en empèchez malheur à vous! »

un jour s'il ne comprenan pas les santiments qui m'agitaient : » Non seulement je les comprends, me répondit-il, mais je les partage. » (Na cléricaux ni athées, p. 157).

- « Dans la morale, c'est l'œuvre extérieure, c'est la multiplicité des pratiques humaines se posant, comme un poids tyrannique et méprisable, sur la conscience, et lui faisant oublier, dans des rêves malsains, qu'elle est une conscience d'honnête homme et une conscience de chrétien. Les pharisiens dissient à Jésus-Christ : « Pourquol tes disciples ne se lavent-ils pas les mains avant de manger, selon la tradition des vieillards? » Et le Sauveur leur répondant : Pourquoi foules-vous aux pieds les commandements de Dieu pour garder les commandements des hommes? »
- « Mais il n'y a p.us de sentiment religieux, quand le cœur plie comme la conscience sous le poids des pratiques extérieures. « Ah! vraiment, disait encore Jésus-Christ, car l'Évangile est plein de ces choses, l'Évangile est la réprobation éternelle du pharisaisme, ah! vraiment, comme Isaïe le prophète a bien parlé de vous, quand il a dit : « Ce peuple m'honore des levres et des mains, mais son cœur est loin de moi : Cor autem corum longe est a me, »
- « Arrière, hommes de la lettre! arrière, ennemis de tous les humains! Adversantur omnibus hominibus, comme dit saint Paul Et vous, Jésus, levez-vous, mon Sauveur et mon Dieu vous qui n'avez eu que deux colères dans votre viel Jésus n'avait pas de colère contre les pauvres pécheurs! il s'asseyat à leur table, et quand la femme adultère tombait à ses pieds, rougissant de honte et pleurant de remords, il la relevait, ne voulant pas la condamner : « Va en paix et ne pèche plus I » Il n'avait pas non plus de colère contre les heré iques et les schismatiques ; il s'asseyat sur le puits de Jacoh, à côté de la Samaritaine, et lui annonçait avec le selut qui vient des Juifs, quin salus ex Judais est, l'adoration en esprit et en vérité. Mais Jésus eut deux colères : la colère, le fouet à la main, contre ceux qui vendaient les choses de Dieu dans le temple, et la colère, l'anathème à



la bouche, contre ceux qui pervertissaient les choses de Dicu dans la loi.

- * Levez-vous donc, doux Agnesu, dans vos pacifiques colères contre les ennemis de tous les hommes et contre les vrais ennemis du royaume de Dieu, levez-vous et chassez les du temp.o!
- « C'est ainsi que la synagogue a péri et que l'Église chrétienne a surgi
- « Nous allons nous séparer, Messieurs, pour une année encore; permettez-moi de vous prier, en ce moment, de vous unir à moi dans une consécration à ce royanme de Dieu, à cette Église dont nous avons parcouru les parvis. Le christian.sme n'est pas d'aujourd'hui ni d'hier ; il n'est pas seulement de l'epoque historique de Jésus-Christ et des apôtres ; il est de David, il est de Moïse, il est d'Abraham, il est d'Adam, notre père, notre roi, notre pontife à tous! Eh bien! dans cette religion unique, dans cette Église dont la forme change, mais dont le fond est immuable, ah! Messieurs, et - permettez-moi ce mot qui est dans mon eœur. — mes amis, mes freres, consacrons-nous, à l'exemple des prophètes, à l'amour et au service du royaume de Dieu ! Le royaume de Dieu est constitué définitivement dans le christianisme, dans l'Église catholique, apostolique et romaine ; mais cette Église, comme je l'ai dit tout à l'houre, doit aller toujours de forme en forme, de clarté en clarté, transformamur à claritate in claritatem jusqu'à ce qu'elle ait atteint, avec l'humanité, l'âge de l'homme parfait en Jésus-Christ.... »

Ce fut son chant du cygne dans la chaire de Notre-Dame Quelques jours après il recevait l'ordre de se rendre immédiatement à Rome, afin d'expliquer une lettre qui venait de paraître sous sa signature, dans une revue italienne, et qui, disait-on, avait rempli le cœur du Saint-Père de tristesse et d'indignation

De quoi s'agissait-il? Voici. Dans une réunion populaire, à Paris, le P. Hyacinthe avait été accusé par un orateur d'avoir invoqué l'aide de la mitraille contre les athées et les ilbre-penseurs, et bien qu'il eût déjà répondu à cette accusation dans une lettre adressée à l'Avenir national, il crut devoir en écrire une autre au président de cette réunion.

« Je ne pensais pas, y disait-il, qu'il fût nécessaire de séparer ma cause de celle de certains catholiques, qui, sans en appeler à la mitraille, regrettent cependant l'inquisition et les dragonnades. Ils ont pris soin eux mêmes de se séparer de moi par les attaques dont j'ai été l'objet de leux part depuis le commencement de mon ministère, et qui s'adressaient, je le reconnais, aux convictions les plus inébranlables de ma raison et de ma conscience.

Cette lettre du P Hyacinthe mit le comble à l'irriation des partisans de l'Univers, et lui attira une reprimande du général de son Ordre. Elle fut survie de pres d une seconde lettre particulière adressée à M le marquis Salvago, rédacteur de la Rivista universale de Gênes, et qui servait en quelque sorte de préface au discours rel'gieux qui l'accompagnant. Le marquis

La Résista universale était une revue catholique libérale dans le genre du Correspondant, et comptait parmi ses redacteurs, outre le marquis Satvago, membre de la Chambre des deputes, des hommes tels que César Canta et Audisie, un des plus savants théologisms et jurisconsultes de nome

demanda et obtint la permission de publier la lettre particulière en même temps que le discours. Or, cette lettre avait été écrite au moment même où éclatait la révolution d'Espagne, et où la presse ultramontaine excitait les fidèles à s'allier pour la délivrance de l'Église, menacée dans la personne sacrée de la très catholique reine Isabelle.

« La vieille organisation politique du cath dicisme, en Europe, écrivait le l'. Hyacinthe, s'écroule de tous côtés dans le sang, ou, ce qui est pire, dans la bouc, et c'est à ces débris impuissants et honteux que l'on voudrait rattacher l'avenir de l'Église! »

On persuada au pape que cette phrase visait son pouvoir temporel, et Mst Nardi, auditeur de Rete, l'interpréta de la même façon dans une communication à l'Osservatore cattolico de Milan¹, — ce qui remplit d'amertume l'âme impressionnable de Pie IX.

Le P. Hyacinthe n'eut aucune peine à se disculper de cette accusation gratuite, mais il aggrava son cas en adressant une nouvelle lettre à la Rivista, dans laquelle il était clit que « l'organisation politique du catholi cisme en Europe, c'est-à-dire ce qu'on est convenu de nommer l'ancien régime, s'était abimée dans le sang à Sadowa, et, en Espagne, s'était effondrée dans la boue », d'autant que ces lignes étaient suivies d'un rappel à l'esprit libéral des premières années de Pie IX et de cette citation empruntée à sa lettre du 3 mars 1848 à l'em-

[°] a Rien. disaît Mez Nardî, n'est plus éloigné des paroles du P. Hyacinthe, mais rien n'est plus près de sa pensée ! »

pereur Françols-Joseph '« Que la nation germanique ne prenne pas en mauvaise part l'invitation que nous lui adressons pour l'engager à laisser de côté toute haine, et à changer en des relations utiles, telles que doivent être celles d'un voisinage amical, une domina tion qui, reposant sur l'épée seule, ne saurait être ni noble ni prospère

« Nons avons la confiance que cette puissance, fière à juste titre de sa nationalité, ne compromettra pas son honneur dans des tentatives hostiles contre le peuple italien, mais que, bien au contraire, elle se sentira tenue à la reconnaître comme une nation sœur, puisque toutes deux sont des filles bien chères à notre affection, et que chacune d'elles se contentera de vivre dans ses frontières naturelles, sous la foi de traités honorables et avec la hénédiction du Seigneur. »

Cette évocation du passé libéral de l'ie IX n etait point pour plaire à Louis Veuillot; aussi, après avoir reproduit la lettre du P. Hyacinthe à la Rivista, ajoutait il : « Tout cela sonne cre ix ou rend un mauvais son, et l'on est tourmenté de la pensée qu'il y a dans tout cela autre chose qu'ine peut être dit clairement!. »

Le P. Hyacinthe fut donc invité par son général à se rendre à Rome, en janvier 1869. Mais il ne juges pas à propos de déférer immédiatement à cette invitation qui avait toute la sécheresse d'un ordre. Il laissa passer quelque temps pour ne pas révêter au public le motif

L'Univers du 6 décembre 1868.

vrai de sou voyage et, quand tout le bruit se fut apaisé, il se mit en route.

- « Il passa par Florence! où il vit quelques-uns des députés
- italiens, entre autres M. Massarl, l'ami et l'éditeur
- « posthume de Gioberti. Il y assista aussi à la séance de la
- « Chambre (toujours, naturellement, dans son habit
- « monacal), lors de l'installation du nouveau ministère
- « Menabrea. Un moine carme fraternisant à Florence avec
- · les Italiens libéraux, constituait un fait qui ne pouvait
- échapper ni à l'attention générale, ni à la malveillance.
- · Aussi le P. Hyacinthe fut il jugé avec une rare séverité
- par l'Unita cattoitea et par d'autres organes ultramontains.
- Il arriva à Rome au moment de la fête de la Pentecôte,
- « et le même jour que lui y arriverent aussi les journaux
- annonçant et dénonçant sa visite à la Chambre italienne
- « des députés. Bien que sentant que son passage à Florence
- n'était pas fait pour accroître la cordialite de l'accueil qu.
- · l'attendait au Vatican, il ne perdit pas de temps pour
- demander une abdience, et celle-ci lui fut accordée sans
- délai, ce qui, pour quelqu'un qui se trouvalt, comme lui,
- a many to dark from ducator on dark so stantate enumbered
- sous le coup d'une disgrâce, n'était pas ordinaire. Ce fut
- À sa premiere surprise. En se présentant devant le Pape,
- « sa physionomic portait une expression respectueuse, mais
- triste, ainsi qu'il convenant à un homme qui avait éte
- « traité injustement et qui avait conscience de la droiture
- r de ses intentions et de ses actes. Le Pape lui tend.t la
- « main. De même que l'apôtre, refusant de proliter des
- « portes ouvertes pour s'échapper de la prison dans laqueile
- il avait été injustement jelé, le P. Hyacinthe ne pril pas
- « la main qui lui était tendue, et, s'agenouillant, il baisa
- c le pied du Pape, d'après la contume usitée pour tout
- Ildèle. Il se releva alors, et, les mains croisées sous son

Ce réclt est tiré de la Revue chrétienne du 5 février 1870.

- scapulaire, il demeura silencieux. Apres un moment
- « d'attenta de part et d'autre, le Pape lui demanda enfin
- « pourquoi il était venu à Rome. Le P. Hyacinthe ne fit
- « aucune réponse, sachant bien que celui qui le ques-
- « tionnait ainsi n'avait pas plus besoin que lui de cette
- information. Le Pape reprit alors ;
- Jai dit à votre général que je désirais vous parler, mais vous étiez occupé et n'avez pu venir,
- « Le P. Hyacinthe. Très Saint-Père, je n'étais pas seulement occupé, mais souffrant.
- Le Pape. Vous avez écrit des choses qui manquer.
 de prudence et de bon sens mais j'ai oublié dans ce moment ce qu'elles étaient.
- Le P. Hyacinthe. Très Saint-Père, il est tres possible
 que j'aie écrit des choses manquant de prudence et de bon sens, mais, si je l'ai fait, cela a été saus intention
- Le Pape. C'était Jans un journal italien, l'un de ces
 journaux qui s'efforcent de réconcilier Jésus-Christ avec
 Béhal.
 - Le P. Hyacinthe. Je n'al jamais écrit que pour une
- « seule revue italienne, la Ruista universale, mais il est de
- « mon devoir de dire à Votre Sainteté, au sujet de ma let
- c tre à ce journal, que mes ennemis m'ont attribué non-
- « seulement le contraire de mes pensées, mais le contraire
- de mon langage. M⁵ Nardi m'a calomnié!
 - c Ces derniers mots furent répétés en italien et ren-
- forcés par un accent plein d'me fermeté respectueuse.
 Le Pape reprit avec affabilité :
 - Pourquoi alors ne vous êtes-vous pas justifié dans
- « la mème Revue ?
 - Le P. Hyacinthe. Je l'ai fait.
 - Le Pape. Ah! oui, mais yous avez reproduit une



- lettre du Pape à l'Empereur d'Autriche. Ceci était hors
 de saison.
- Le P Hyacinthe. Très Saint-Père, je croyais en cela
- honorer Votre Sainteté. On affirme souvent que le Pape
- « est l'ennemi de l'Italie ; j'ai désiré montrer, par ses pro-
- pres paroles, que s'il condamne les fautes il aime la
- nation.
- Sa Sainteté ne fut pas insensible au compliment que
- contenait cette réponse et parut complétement satis-
- < faite de l'explication du P. Hyacinthe ; elle le retint en
- conversation pendant une demi-heure entière, et cela
- « avec un degré de bonté et de familiarité que le P. Hya-
- cinthe ne lui avait encore trouvé dans aucune de ses pré-
- c cédentes entrevués ils parlèrent de la situation religieuse
- « et politique, du prochain concile, du pouvoir temporel,
- « et particulièrement de l'empereur et de l'archavèque de
- Dane and done done the market and the second
- · Paris, qui tous deux, chacun à sa manière, n'ont pas peu
- contribué à inquieter l'esprit du Saint-Père.
 - Le pape donna au P. Hyacinthe, dans les termes les
- plus généraux, quetques conseils de prodence, partion-
- « l'érement en ce qui regardait la gravité de la situation
- « de l'Église, mais il ne prononça pas une syllabe de répro-
- bation sur ses discours ou sur sa conduite, il ne lui
- « demanda de retracter aucune des peroles qu'il eût pro-
- noncées, ni aucun des actes qu'il eût faits, et il ne lui
- imposa absolument aucune défense
 - « En parlant du pouvoir temporel, Sa Sainteté observa
- qu'elle n'insistait sur ce sujet que comme sur un prin-
- « cipe de justice, et elle ajouta que « l'ambition n'était pas
- de mobile des papes ». Le P. Ilyacinthe profita de cette
- remarque pour ramener à ses propres affaires la con-
- versation devenue trop générale :
 - Si le Saint-Père veut bien excuser une comparaison danséments T. III

- « éloignée entre nous, dit il, je puis affirmer aussi que
- a l'ambition n'est pas le mobile qui m'inspire. Je ne me
- · suls fait prêtre et moine que pour servir Dieu et son
- Eghse, et pour sauver les âmes. On essaie maintenant de
- . détruire le bien que je pule faire en remplissant de
- r calomnies les oreitles de Votre Saintetéet cellés des catho-
- a Lques de France. J'ai beaucoup d'ennemis, Très Saint-
- · Pere, et en particulier les amis de M. Veuillot et les adver-
- « mires de l'archeveque de Paris,
 - A ceci, le pape fit cette réponse étrange :
 - Si l'archevêque de Paris trouve sa position si delicate
- « et pense qu'il soit nécessaire de montrer tant de prudence
- dans ses relations avec le gouvernement, que ne prenez-
- e vous conseil de quelque autre évêque de France ?
 - · Puis i, benit le P. Hyacinthe avec beaucoup d'affection
- e et bui dit :
 - Je vous bénis, cher Hyacinthe, dans l'espoir que
- e wous ne direz jama.s ce que l'on vous accuse d'avoir dit
- « et ce que yous affirmez n'avoir point prononcé. »

Ainsi se termina la troisième et dernière visite du P. Hyacinthe au Vatican. C'était une nouvelle victoire pour lui, puisqu'il reprenait le chemin de son couvent sans avoir été reprimande par le Pape, mais c'était une victoire à la Pyrrhus. Aux observations et aux reproches que lui avait faits son général pendant son séjour à Rome, il sentait très bien que la corde était aussi tendue que possible et qu'un rien pouvait la rompre. Mais it était dans une voie où les évenements qui se précipitaient lui disaient d'aller en avant, quand la prudence lui commandait, sinon de revenir sur ses pas, tout au moins de demeurer dans l'expectative. Il faut dire aussi

que le parti de l'Unwers ne perdait pas une occasion de l'exciter pour le faire sortir de sa réserve. Ainsi, à peine était-il rentré à Paris, que Louis Veuillot donnait de son entrevue avec le pape un compte rendu aussi faux que désobligeant — ce qui lui mettait encore une fois la plume à la main — et voici la note que l'Osservatore romano, fenille servi-officielle, publiait quelques jours après sous la forme d'une communication :

« De Passy, lieu voisin de Paris, et renommé pour ses maisons de santé, dans lesquelles les maladies mentales sont traitées avec succès, un religieux français, carme dechaussé, écrit à un journal catholique (l'*Univers*), à la date du 8 juin, une lettre dont la contenu n'est pas ent-èrement conforme a la vérite. »

Impossible de pousser plus loin l'injure. Le P. Hyacinthe eut le bon esprit de ne pas y répondre, mais, ayant été invité sur ces entrefaites à prendre la parole au Congrès de la Paix, il en profita pour séparer une fois de plus sa cause des « sectaires de tous les temps » dont l'évangile est « étroit comme leur esprit et comme leur cœur », et il termina son discours par ces mots qui le lendemain soulevèrent une véritable tempête : « C'est un fait éclatant qu'il n'y a de place au soleil du monde civilisé que pour ces trois sociétés religieuses : le catholicisme, le protestantisme et le judaïsme! » Cette constatation n'avait rien que d'orthodoxe, et le P. Hyacinthe en la faisant proclamaît tout bennement une vérité selon la Bib'e, mais l'Univers avait trouvé le

moyen de falsifier ses paroles' et lui avait fait dire qu'il y avait trois religions légalement acceptables aux yeux de Dieu, ou du moins trois religions généralement dignes d'être enseignées aux hommes.

li n en fallut pas davantage pour que son général lui écrivit la lettre suivante :

a Rome, le 2 juil et 1869.

- · Mon Révérend Père Hyacinthe, définiteur.
- Jai lu avec une bien grande peine le récit que plusieurs journaux de Paris ont publié da votre discours au Congrès de la Paix. On yous y attribue des propositions extrêmement
- 's ... Je ne m'étonne nullement des altaques dont votre aiscours a éte l'objet lui écrivant de Carlabad madame la marquise de Forbin d'Oppède ; c'était anévitable. L'Issue de votre voyage à Rome. l'abitade que vous avez prise, renvoyant la calounije à ses autours, à dà exaspèrer ceux-ci et les pousser aux dornières extrémités. Elen de surprenant donc à ce qu'ils aient essayé de deligurer votre pensée et qu'ils sient éte chercher pour s'en faire une arme contre vous je ne sais quelle grossière equivoque de l'Ésservatore romano; tout cela ne me paraît pas de grande conséquence, et les in ares parties d'un tel fond ne me sembleraient pas dignes de vous causer un moment de tristesse, si el es nétaient un facheux symptôme de l'état des caprits, surtout si je n'en redoutais le centre-comp sur votre santé abrantée et si je ne craignals qu'elles pussent ajouter quelque chase à l'vos préoccupations . Vous voici, très jeune encore, placé bien hauf pour y être un signe de contradaction, livré à d'infâmes sectaires par ceux-la même qui devalent vous soutenir et dont vous servez la fai, ne pouvant prononcer une parole sans soulever des tempêtes et voyant voire action entravée par ceux même qui fent profession. de tendre au même but, et, ce qui est plus douloureux encore. témoin de l'impopularité toujours crossante du catho iclame, sans pouvoir faire et dire ce qui le réconcilerait avec le monde moderne.
- Ce sont là de grandes épreuves, des épreuves comme Dieu en a envoye à ses saints ... » Lettre ms)



hardies, en opposition avec la doctrine catholique, et même il y a quelques propositions formellement hérétiques. Ma conscience est extrêmement alarmée, et je ne peux supporter qu'un de mes religieux continue d'être accablé sous le poirls de si graves imputations.

- Donc, ou vous avez prononcé de pareilles propositions ou non; si vous les avez prononcées, j exige de vous une rétractation publique et formelle par la voie des journaux; si vous ne les avez pas prononcées, j'exige de vous une protestation publique et formelle par les journaux. Répondezme i au plus tôt sur le parti que vous prenez là-dessus
 - « Je suis de V. R. (votre révérence),
 - « Le très hamble serviteur en J. C.
 - « Fr. Dominique de Saint Joseph
 - « Préposé général. »

Cette lettre était maladroite, et avait lieu d'étonner de la part d'un homme au courant des principes de la hiérarchie catholique. D'après ces principes, le P. Hyacinthe relevait de l'ordinaire de l'archevêque de Paris, en qualité de prédicateur de Notre-Dame, et c'était à lui et non aux journaux qu'il devait compte de ce qu'il enseignait Comment se faisait-il que Rome, dont on connaît e peu de sympathie pour la presse en gériéral, se renseignait cette fois auprès des journaux et poussait le P. Hyacinthe à leur confier sa rétractation ou sa protestation publique? Je sais bien qu'elle n'avait pas l'archevêque en odeur de sainteté depuis qu'il avait eu la prétention, justifiée d'ailleurs, de placer les Jesuites sous le joug de l'Ordinaire, mais ce n'était pas une raisou pour ne pas lui faire part de l'émotion et des

craintes que lui causait le ministère du P. Hyacinthe. Aussi l'illustre carme s'empressa-t-il de rappeler son général au respect de la discipline, ajoutant que la protestation la plus efficace et en même temps la plus compatible avec sa dignité, serait la publication intégrale de son discours qu'il aurait l'honneur de lui adresser.

La réponse du P. Hyscinthe était datée du 9 juillet. Le 22 du même mois, le supérieur genéral des carmes lui accusait réception de son discours, dans une longue lettre où après avoir passé en revue tous les sujets de plainte que lui avoient donnés ses prédications et sa conduite, it lui intimait l'ordre « de ne plus faire imprimer soit lettres, soit discours, de ne plus prendre la parole en dehors des églises, de ne plus paraître dans les Chambres et de ne plus intervenir à la Lique de la paix, comme à toute réunion qui n'aurait pas un but exclusivement catholique et religieux ».

Il terminait par ces mots qui devaient se vérifier quelques mois plus tard : « Maintenant, laissez moi vous parler à cœur ouvert, comme un père à son fils Je vous vois lancé dans une voie extrèmement dangereuse, qui, malgré vos intentions présentes, pourrait vous conduire là où vous seriez aujourd'hui lésolé d'arriver. »

Ces demières paroles durent frapper douloureusement le P. Hyacinthe, car elles confirmaient, à l'insude son général, l'espèce de prédiction que lui avait faite quelque temps avant madame Meriman. Un jour qu'il la pressait d'embrasser la rel gion catholique, elle



lui dit d'un air inspiré : « Ne vous inquiétez pas, mon Père, j'entrerai à l'heure de Dieu dans l'Église catholique romaine, et qui sait ? peut-être qu'alors vous n'y serez plus!... »

Le 6 août, il ecrivant au genéral de son Ordre qu'avant de lui répondre il avait besoin de se recueillix devant sa conscience et devant Dieu, et le 20 septembre un an jour pour jour avant l'entrée des Italiens à Rome

il quittait son couvent et l'habit du Carmel'.

Voici la lettre fameuse par laquelle il annonça sa determination :

Au R P Général des Carmes déchausses à Rome

- « Mon très Révérend Père,
- « Depuis canq années que dure mon ministère à Notre-Dame de Paris, et malgré les attaques ouvertes et les délations cachées dont j'ai été l'objet, votre estima et votre confiance ne m'ent pas fait un seul instant defaut. J'en conserve de nombreux témoignages écrits de votre main, et qui s'adressent à mes prédications autant qu'à ma personne. Quoi qu'il arrive, j'en garderal un souvenir reconnaissant.
- « Aujourd'hui, cependant, par un brusque changement, dont je ne cherche pas la cause dans votre cœur, mais dans les manées d'un parti tout-puissant à Rome, vous accusez ce que vous encouragiez, vous biàmez ce que vous approuviez, et vous exigez que je pacle un langage ou que

^{*} Cet habit dont il s'emit fast une parare au lieu de s'en faire une armure », suivant l'expression de Louis Veuillet l'*Univers* du 22 septembre 1869'.

je garde un silence qui no sergient plus l'entière et loyale expression de ma conscience.

- Je n'hesite pas un instant, avec une parole faussée par un mot d'ordre ou mutilée par des réticences, je ne saurau remonter dans la chaire de Notre-Dame. J'en exprime mes regrels à l'intelligent et courageux archevêque qui me l'a ouverte et m'y a maintenu contre le mauvais vouloir des hommes dont je parlais tout à l'heure. J'en exprime mes regrels à l'imposant auditoire qui m'y environnait de son atten ion, de ses sympathies, j'aliais prosque dire de son am tié. Je ne sernis digne ni de l'auditoire, ni de l'évêque, ni de ma conscience, ni de Dieu, si je pouvais consentir à jot et devant eux un pareil rôle!
- Je m'éloigne en même temps du couvent que j habite, et qui, dans les circonstances nouvelles qui me sont failes, se change pour moi en une prison de l'âme. En agissant ainsi, je ne suis pas infldele à mes yœux, j'ai promis l'obéissance monastique, mais dans les limites de l'honnèteté de ma conscience, de la dignité de ma personne et de mon minutère. Je l'ai promise sous le bénefice de cette los supérieure de justice et de royale liberté, qui est, selon l'apotre saint Jacques, la loi propre du chrétien. C'est la pratique plus parfaite de cette liberté sainte que je suis venu demander au cloitre, votci plus de dix années, dans l'elan d'un enthousiasme pur de tout calcul humain, je n'ose pas ajouter, dégagé de toute illusion de jeunesse. Si, en échange de mes sacrifices, on m'offre aujourd'hui des chalnes, je n'ai pas seulement le droit, j'ai le devoir de les rejeter.
- L'houre présente est solonnelle. L'Église traverse l'una des crises les plus violentes, les plus obscures et les plus décisives de son existence icl-bas. Pour la premiere fois depuis trois cents ans, un concile accaménique est non-seulement convoqué, mais déclaré nécessaire : ce sont les

expressions du Saint-Père. Ce n'est pas dans un pareil moment qu'un prédicateur de l'Évangile, fût-il le dernier de tous, peut consentir à se taire, comme ces chiens muels d'Israël, gardiens infidèles, à qui le Prophète reproche de ne pouvoir point aboyer: Canes muit non valentes latrare Les Saints ne se sont jamais tus. Je ne suis pas l'un d'eux, mais toutefois je me sais de leur race, — Fuit sanctorum sumus, — et j'ai toujours ambitionné de mettre mes pas, mes larmes et, s'il le fallait, mon sang dans les traces ou ils unt laissé les leurs.

- J'élève donc, devant le Saint-Père et devant le Concile, ma protestation de chrétien et de prêtre contre ces doctrines et ces pratiques qui se nomment romaines, mais qui ne sont pas chrétiennes, et qui, dans leurs envahissements, toujours plus andacieux et plus funestes, tendent à changer la constitution de l'Église, le fond comme la forme de son enseignement, et jusqu'à l'esprit de sa pioté. Je proteste contre le divorce impie autant qu'insensé qu'on s efforce d'accomplir entre l'Église, qui est notre mère selon l'éternité, et la société du dix-neuvierna siècle, dont nous sommes les fils selon le temps et envers qui nous avons aussi des devoirs et des tendresses. Je proteste contre cet'e opposition plus radicale et plus effrayante encore avec la noture humaine, alteinte et révoltée par ces faux docteurs dans ses aspirations les plus indestructibles et les plus santes. Je proteste par-dessus tout contre la perversion. sacrilège de l'Évangile du Fils de Dieu lui-même, dont l'esprit et la lettre sont également foules aux pieds par le pharisaïsme de la ioi nouvelle.
- Ma conviction à plus profonde est que, si la France en particulier, et les races latines en général, sont livrees a l'anarchie sociale morale et religieuse, la cause principale en est, non pas sans doute dans le catholicisme lui-même, mais dans la manière dont le catholicisme est depuis longtemps compris et pratiqué



- J'en appelle au Concile qui va se réunit pour chercher des remêdes à l'excès de nos maux et pour les appliquer avec autant de force que de douceur. Mais si des craintes, que je ne veux point partager, venaient à se réaliser, si l'auguste Assemblée n'avait pas plus de liberté dans ses délibérations qu'elle n'en a déjà dans sa préparation ; si, en un mot, elle était privée des caractères essentiels à un Concile cocumentque, je crierais vers Dieu et vers les hommes pour en réclamer un autre, ventablement reuni dans le Saint-Esprit, non dans l'esprit des partis, représentant récliement l'Eglise universelle, non le silence des uns et l'oppression des autres. « Je souffre cruellement à cause de la souffrance de la fille de mon penple, je pousse des cris de douleur et l'épouvante m'a saisi. N'est-i, plus de baume en Galaad, et n'y a-t-il plus là de médecin? Pourquoi donc n'est elle pas fermée, la blessure de la fille de mon peup.e ? » (Jérémie, VIII.)
- Let enfin, j'en appelle à votre tribanal, è Seigneur Jésus! Ad taum, Domine Jesu, tribanal appelle C'est en votre présence que j'ecris ces lignes : c'est à vos pieds, après avoir beaucoup prie, beaucoup réflécht, beaucoup souffert, beaucoup attendu, c'est à vos pieds que je les signe. J'en ai la confiance, si les hommes les condamnent sur la terre, vous les approuverez dans le ciel. Cela me suffit pour vivre et pour mourir.

◆ Fr. HYACINTHE.

- Supérieur des Carmes déchaussés de Paris, deuxième définiteur de l'Ordre dans la province d'Avignon.
 - « Paris-Passy, le 20 septembre 1869. »

Cette protestation, qui semblait un éche des Paroles d'un Croyant, produisit dans le monde catholique une émotion mélée de stupeur. Personne ne s'y attendait

dans l'un ou dans l'autre camp, à l'exception peut-être de la marquise de Forbin d'Oppède' avec qui il était en relations suivies depuis quelques années Madame de Forbin d'Oppède, née Roselyne de Villeneuve-Bargemont et arrière petite fille du président de Brosses, était entrée par son mariage dans une vieille famille janseniste de Provence dont elle avait repris les fortes traditions?. C'était une petite femme d'un esprit très vif et à la fois très réfléchi, avec quelque chose d'un peu arrêté

Née à Vesoul en 1822, morte au château de Saint-Marcel (Provence) en 1884.

M. de Forbin d'Oppede etait de la famille de cet abbé forbin d'Oppède, fils et petit-fils de deux premiers présidents au Parlement de Provence, qui, à l'ige de 40 sus, pourvu de quantite de benéfices et de diguilés exclésiastiques et sur le point d'être nommé évêque, renonça à tout et vint se mettre, vers 1705, sous la direction du P. Marrot e dans le désert de Notre-Dame-des-Anges ». Cet antique pélerinage de la Vierge, situé non loin de Murseille. servait ordina.rement de retra.te aux Oraloriens àgés de la Provence, lorsque le P. Marrot entreprit d'y organiser une sorte de Port-Royal où les ecclésiastiques et les fideles de l'un el l'autre sexe pourraient venir se retremper dans la solitade. Sa reputation universelle de sainteté y attira bientôt un grand numbre de pénitents dont Joseph Laillard, un des plus célebres avocats d'Aix et frère du P. Honort Gaillard, jésulte, prédicateur du roy le comte de Grignon, lieutenant general de la province. la vicomie de l'Escouet, ancien colonel du régiment de Bretagne. Paul Dusson de la Quère, capitaine de galères et commandant du port de Marseible, le pieux abbé de Beaulieu, fondaleur de l'hôpital des convalescer. La de Marsel le, Honoré de Cartolis, La Bastide, frère du président de la Chambre des Comptes et sides de Provence, madame de Lastours et se fille, et enfin l'abbé Forbin d'Oppède qui, après avoir vécu quelque temps à Notre-Dame des-Anges, alla sur le conseil du P. Marrot s'ensevelir dans la Trappe de Sept-Funds, (Voir à ce sujet la notice biographique el bibliographique du P. Bougerel, publiée en 1882 dens la petite bibliothèque ératorienne.)

dans sa manière d'être. On pouvait lui appliquer ce qu'elle disait de la duchesse de Liancourt dans son introduction au Règlement de la duchesse à la princesse de Marsulac, réédité par elle en 1881 ; « Elle avait pris surtout de Port-Royal ce qu'il evai, d'incontestablement bon, savoir sa pratique virile de la morale evangélique. » Amie de Montalembert et de MV Dupanloup, elle s était adonnée de bonne heure à l'étude de l'histoire. religieuse et connaissait le seizième siècle sur le bout du doigt. C'est ainsi qu'apres avoir écrit presque entièrement la vie de Sixte V, elle avait entrepris, sur les conseils de l'évêque d'Orléans, une histoire du Concile de Trente dont elle publia le premier tome, sous le pseudonyme de L. Maynier, pour le retirer à peine m's en vente'. Ce premier volume est tout à fait remarquable. Il s'ouvre sur une introduction qui n'a pas moins de .62 pages et où je relève ces lignes qui, dans l'esprit de la marquise, s'appliquaient évidemment aussi bien aux circonstances actuelles qu'à celles qui déterminèrent la réunion du Concile de Trente : « Le pharisaisme faussait la conscience en substituant des artes purement matériels et parfois superstitieux à l'adoration en esprit et en vérité que Dieu exige de nous. Beaucoup de chrétiens en étaient arrivés à

Ce volume parat en 1874 à la libroire académique Didier sous le titre de Etude historique sur le Concile de Trente 11º partie (1545-1562). Il est divise en quatre chapitres : 10 Ouverture du Concile; 20 En formes et discordes ; 30 Translation du Concile à Bologne; 4º Junes III et refour du Concile à Trente.

attendre leur salut non de l'accomplissement serupuleux de leurs devoirs et d'efforts généreux imprimés et soutenus par la grâce divine, mais de pratiques extérieures. Une dévotion puérile avait pris chez les moins croyants, mais grossiers et ignorants, la place de la vraie pieté, et il semblait trop souvent qu'on pût acheter dans les penitenciers, parmi les dispenses dont ils étaient si prodigues, celle d'oublier le Décalogue, n

Mélée d'une laçon très active au mouvement du catholicisme libéral, la marquise partageait les esperances de ses amis, sans épouser toutes leurs querelles En religion comme en politique, elle était plus large, plus indépendante et, pourquoi ne pas le dire plus juste et plus clauvoyante qu'eux. En un mot, elle était plus près de Ms' Darboy que de Montalembert Elle faisait volontiers son deuil du pouvoir temporel du Pape' et tenait moms à demolir le régime impérial qu'à

Dans une lettre datée de 1818, elle disait frappée de l'idée que la plupart des griefs contre le gouvernement actuel de l'Église tiennent à ce fait que l'Église romaine a soule, au pri ien, du monde moderne, conservé des institutions et l'esprit de l'ancien régime. L'ensien regime avait du bon, alors qu'il était en rapport avec l'état des esprets, et suriout lorsqu'il n'avait pas encore, en vicilissant, contracté une foule de mauvaises habitudes ' il est de l'essence des abus d'aller tonjours en grandissant et des maavaises astitutions de derenar toujours plus mauvaises et de s'exagérer avec le temps. Je ne saurais mieux comparer la conduite de certaines geus qu'à celles d'institutions qui s'obstinaraient à coucher un homme fait dans le berecau où s'est reposée son anfance. Le herceau est une bonne chose en soi, il a même élé, dans un temps, la meilleure chose, mais à présent que l'enfant a grandi, il faut mettre respectueusement au gardemanble ce te vieillerie et chercher autre chose. Le gouvernement

le réformer, à l'améliorer!. C'est par Montalembert qu'elle avait cam u le P. Hyacinthe Dès sa première viente au couvent de Passy, elle s'était sentie attirée vers lui par une douce conflance, et cette impression avait élé confirmée et accrue par les quelques moments

temporel, quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse, ne me parait pas destine à durer longtemps, et sa chûte entrainera une fransformation inévitable qu'il faut préparer et dont vous étes appelé, mon Père, à être un des ouvriers; vous êtes asses jeune pour sa uer la Jérusalem nouvelle, »

Dans une autre de la même année : « Je ne seis si ce rève ne serait pus condamné par le Syllabet mais l'étude de l'histoire, qui est me principale distract ou, non de l'histoire convenue, arrangée, qu'on enseigne d'ordinaire, insis de l'histoire dans toute se brittalité, m'empèche d'accorder un regret à la perte des anciens États de l'Égisse, et autant il me paraît nécessaire que le pape soit ches fiel, à flome, et qu'il y demeure le maitre absolu, autant j'ai la conflance que son indépendance peut se constituer dans la société moderne sur des basse meilleures et plus solides que celles que lui avaient données le moyes âge, n

Dans une autre, detés du 1ºº octobre 1870 : « ... Voici la question romaine en vois de solution ; s'est déja que, que chose que d'être dérivrée du pouvoir temporel. »

Dans une dornière, datée du 4 fevrier 1871 : « Je ne dirais pas comme vous que Rome est délivrée, je drais plutôt que c'est l'Egliss que cet delivrée de Rome, de ce poids d'une couronne temporeire qui l'écrassit et arrêtait su marche dans le monde des esprits, et que l'Église gagne benucoup plus encore que les Romains à cette séparation définitive » (Lettret mus)

"« Pour moi, écrivais elle, qui apportiens au passé par tradation et qui nime certaines choses dans es passé dont la liberté n'était pes si absente qu'on l'avait oru, j'eprouve souvent le sentiment périble de celui qui verrait démolir plèce à plèce le vieux toit de ses pères pour bâtir un édifice nouveau et qui, tout en approuvant la reconstruction dans en qu'elle a de pass large, de plus accessable à tous, donnerait un regret aux vieules pierres qui ont abrité tant de générations. Je trouve beureux ceux qui, comme le l' Lacordoire, sans hens avec ce qui est condamné



qu'il lui avait donnés à son château de Sa nt-Marcel.

« Il me semble, lui écrivait-elle que vous êtes déjà pour moi un ancien ami et non une relation nouvelle, et que ces heures que vous avez passées sous mon toit, votre messe dans la chapelle, ont tout de suite et de prime abord formé de ces liens solides qui ne se brisent qu'avec la vie. »

De ce jour el e lui voua l'amitié la plus éclairée et la plus fidèle. Elle entretint avec lui une correspondance dont on peut juger de l'effosion et du haut intérêt par les nombreux fragments que j'en donne ici. Elles attacha à lui comme madame Swetchine s'etait attachée au P. Lacordaire, mais, soit qu'elle ne fût pas assez mystique ou que la raison chez elle tint plus de place que le sentiment, elle n'exerça jamais sur l'esprit du carme déchaussé l'empire que madame Swetchine exerçait sur l'esprit du dominicain. Elle fut sa considente, son appui, sa consolatrice, mais elle ne fut

à périr, peuvent aller an-devant du monde nouveau saus exciter sa déflance et entreprendre la grande œuvre de christianiser a démocratie. Il me semble que je sous si bien que les vielles choses ont fait leur temps, que leut en ayant le plus profond dégoût pour le gouvernement actuel de la France, si corrupteur et si antilibéral, j'a merais miei x, si j'avais le pouvoir de houseverser la France pendant une heure, améliorer le régime impérial que de le détruire; je ne voudrals point— et c'est peut-être en cela que je m'écarte un peu de mes amis — renverser l'houme qui regne sur nous, quels que soient ses torts, d'abord parce que les revolutions sont toujours désastrei ses et ensuite parce que le crois qu'il vaudrait mieux forcer le chef de la démocratie à devenir abéral que de chercher à faire accepter à la démocratie des hommes dont elle se défiera loujours, quelque libéraux qu'ils scient. In (Lettre ms.)

gamais à proprement parler son Égérie, quoiqu'ello fût très digue de l'être. Elle avait rêvé, en 1868, de la mettre à la tête d'une Sainte-Ligue dont l'idée avait traversé l'esprit du P. Gratry, alors que la petite chapelle de l'Oratoire réunissant chaque dimanche au pied de sa chaire des âmes de bonne volonté. « Cette association, lui disait-elle, s'approprierait cette magnifique devise : D'en est esprut, et il faut que ceux qui l'adorent le fassent en esprit et en vértlé et elle aurait sur sa bannière la pauvre femme de Samarie, écoutant la parole du Christ Vous en seriez le chef et la vie; yous précheriez l'Evangile dont on ne parle plus dans nos églises, et avec lequel on croit se motire en règle lorsqu'on lu. a emprunté un texte; vous apprendriez aux chretiens ce que c'est que le christianisme vrai, et à ceux qui ne le sont pas, que ce qu'ils attaquent est le masque du christianisme, le travestissement que lui ont fait subir de soi-disant disciples, et qu'ils ne con naissaient pas la religion chrétienne Puis, de ce grain de sénevé pourrait sortir un grand arbre, à l'ombre duquel les esprits fatigués de notre temps viendraient se réumir et a'asseoir, et l'œuvre de la Réforme — cette œuvre qu'il faut recommencer et poursuivre toujours. que toutes les générations, tous les peuples et tous les temps sont tenus d'opérer sous peine de périr, comme le laboureur est tenu à cultiver son champ chaque année sous petne de le voir encombré d'herbes parasites - cette grande œuvre de la Réforme aurait fait un pas. »

Mais les événements ne lui donnérent pas le temps de réaliser son rêve, et c'est en dehors de l'Église catholique-romaine que le P. Hyacinthe devait poursuivre l'œuvre de la Reforme à laquelle elle le conviait avec tant d'eloquence.

Quelques jours avant sa sortie du convent, elle lui ecrivait l'admirable lettre que voici :

- « Mon bien cher Père, il me semble que j'ai dejà essayé de vous dire l'autre jour ce que j'avais commencé à vous écrire, et j'ai d'ailleurs emporté de notre dernière couversation une impression beaucoup plus douce et une sorte de contiance que les choses n'iront pas jusqu'à l'extremité. C'est donc par obéissance que j'en reviens à vous étrire.
- « Je crois que vous êtes souffrant et que cet etat de souffrance ajoute d'une manière facheuse aux pémbles impressions du dehors, en les rendant plus vives et plus profondes ; je crois surtout que vous n'éles pas où Dieu yout que yous soyez et que la vie tout exceptionnelle que vous menez, n'y clant pas appelé, vous met dans un état de gêne intolérable à la longue. Je crois que pour les esprits pt ilosophiques habitués à vivre avec des idées plus qu'avec des hommes, la vie monastique présente les plus grands dangers en doublant leur puissance d'abstruction et les mettant continuellement aux prises avec l'absolu, fandis qu'.c. bas tout est relatif et contingent. le commerce des hommes, le mouvement de la vie, l'action ne faisant plus contrepoids à la méditation, l'équilibre s'altère. Je pense denc que vous ne devez pas persevérer dans une voie inu Llement douloureuse, et que, malgré les très graves inconvénients attachés à un changement de position, il vaut mieux les braver puisqu'ils ne sont après tout que secondaires, que de s'exposer à se pousser soi-même à bout et à

JANGÉRISTES, T. III

venir enfin à rejeter à la fois ce qui peut être rejeté et ce qu'il faut garder. Je suis persuadés que si vous êtiez défivré d'un joug, léger pour ceux qui ont la vocation, écrasant pour ceux qui le portent seuls, puisqu'ils ne sont pas soutenus par une grâce providentielle tout exceptionnelle, blen des choies s'adouctraient.

« Maintenant, mon bien cher Père, que vous dirai-je! Je n'ai pes la prétention de faire, avec vous de la théologie, je ne puls vous dire que ce que je sens. Je partage d'ailleurs entièrement, vous le savez, votre manière de voir sur les misères actuelles de notre Eglise, et sur les nécessifés d'une transformation radicale, mais où serait le mérite de notre foi si elle ne nous amenait pas à reconnaître ce qu'i, y a de divin dans l'inflemité humaine ; l'nonneur du bon larron n'est-ce pas d'avoir recunnu et adoré un Père sous une forme humaine défigurée par la souffrance et converte de plaies hideuses, et nous, enfants de l'Église romaine, renierons-nous notre mère parce qu'elle est défigurée par les fautes de ses ministres ? Jésus-Christ ctait il moins Diou, lorsqu'il était couvert des crachats des soldats? Je crois que la sommission dans une certaine mesure, la mesure que comporte l'honneur, le sentiment de ce que tout homme se doit à soi-même et de ce qu'il doit à la verité, est féconde, que la séparation est stérile La séparation, c'est le procédé révolutionnaire, qui n'a boutit à rien, pas plus en religion qu'en politique. Pour réformer l'Égilse, pour y exercer une action efficace pour apporter sa pierre à l'édifice de l'avenir, pour opérer en un mot le bien que vous avez en vue, il faut être dans l'Eglise, pour que la jeune pousse verdisse et devienne un arbre il faut qu'elle tienne à la racine ; si elle en est violemment séparée, elle se dessèche et ne produit ni fleurs of fruits.

« Je ne compare point assurément : l'abbé de Lamennais

avail tort et vous avez raison. Il en avait d'ailleurs librement el de propos délibéré appelé ou jugement de Rome, mais lui aussi a eté durement traité, et ceux qui ont va les choses de près ont pu dans le moment croire qu'il avait le droit de faire ce qu'il a fait. Cependant, qu'a produit sa séparation? Le néant! Cet homme, ce chef d'école dont les idées sur quelques points n'avaient que le tort de devancer son temps, a été condamné à l'impuissance et s'est éteint dans le vide Combien a été féxade, an contraire, la soumission du P Lacordaire ! On peut contester l'opportunité de sa tentative pour rétablir, sur un sol qui n'est plus fait pour les porter, des congrégations religiouses ; on ne saurait nier son heureuse et immense influence sur la jeunesse de son temps. Il a commence la réconciliation du monde moderne avec le catholicisme, et si les circonstances fatales semblent pour le moment retarder l'accomplissement de son œuvre, elle n'en subsistera pas moins. Le P. Lacordaire a travaille à ensemencer le champ, sil ne lui a pas éte donné de recuei.lir la moisson, n'est-ce point parce quici-bas celui qui sème est rarement appeté à recueillir, et n'est-ce pas yous qui êtes destiné à terminer l'œuvre, à faire mûrir les gerbes ?

- « Souffrir pour ceux-là même qui devraient être nos frères et nos pères, souffrir pour la vérité et la justice, c'est la plus douce des épreuves, celle que Dieu réserve aux âmes privilegiées, à celles qu'il sait assez fortes pour y résister avec sa grâce; c'est pour ceux qui ont été martyrises de la sorte qu'il a été dit : « Bienheureux ceux qui souffrent pour la justice! »
- r Je exois que sans rien rétracter, parce qu'il n'y a pas matière à rétractation, sans rien desavouer, pusqu'il n'y a rien à désavouer, vous pouvez devenir, avec toute l'autorite de votre caractère sacardotal, libre de toute sol.darité avec une congrégation religieuse, et n'ayant plus à compter

qu'avec votre conscience et l'autorité épiscopale. Il me semble que je vous vois, dans une petite chambre de mon quartier, ecrivant, car il faut faire des livres, la parole ne suffit par, préchant dirigoant, ramenant à l'unité extérieure les âmes qui appartiennent dejà par le fond à l'unité; arrachant les àmes catholiques à leur sommei, et les tirant de l'ombre de la mort pour les faire s'épanouix au solei, de la vérité ; opérant dans la piété une réforme urgente, rapprochant co qui n'est separé qu'en apparence, enseignant le christianisme des premiers femps et des dermers, le christiaoisme des Apòtres qui est celui auquel nous aspirons et dont nous avons besoin, à ceux qui ne connaissent que le catholicisme de l'ancien regime accomplissant en un mot la plus belle mission qui peut être donnée à un homme ci-bas, et faisant la tâche d'un fidèle secretaire du Père céleste, d'un fidèle ami de l'h imanité

A Pardonnez-moi, mon Perc, d'exprimer si mai ce qu'il me semble que je sens bien profondément, je ne saurais enviseger les choses autrement devant. Dieu, et lui qu'i voit au fond des cœurs, salt combien je lui demande d'être votre conseil et votre appui. Tout ce que je puis faire, c'est de vous répéter que, quoi qu'il arrive, je vous resterai profon dément et respectueusement attachée en ce monde et dans l'autre.'

Ainsi, la marquise de Forbin d'Oppède avait été mise par le P Hyacinthe dans le secret de ses luttes interieures et lui avait donné le conseil de se faire séculariser. Sa brusque sortie du couvent ne lui causa donc qu'une demi-surprise². Il n'en fut pas de même pour

[·] Lettre mss.

^{2 «} Mon bien chez Pere, lui écrivait-elle du château de Saint-Marcel à la date du 23 septembre, je vous écris sous le coup d'une émotion trop vive pour le faire longuement. La Gasette

les catholiques libéraux, ses amis, qu'elle foudroya l'étéralement. Si l'on s'en rapporte à la lettre de blàme que l'évêque d'Orléans lui adressa cinq jours après et dans laquelle la marquise disnit qu'il avait parlé pour Rome, Ms. Dupanloup aurait apprès le soir même ce que le P. Hyacinthe était sur le point de faire, et, pour lui éviter à tout prix ce qui devait être pour lui « une si grande faute et un si grand malheur, en même temps qu'une profonde tristesse pour l'Eglise », il aurait fait partir de nuit un de ses anciens condisciples pour l'arrêter, s'il était possible, « Mais il était trop tard, le scandale était consommé », la lettre avait paru dans le Temps, et la presse entière s'apprêtait à la reproduire.

Dainteurs, fut il arrivé à temps, cet ami n'aurait rien empêché Le P. Hyacinthe est de ces natures hésitantes et absolues qui sont longues à prendre un parti, mais qu'aucune considération n'arrête une fois qu'elles

de France m'apporte aujourd'hui votre te tre Elle est très belle, très éloquente, très touchante, on ne saurant la lire saus que les yeux se rempissent de larmes Je ne l'approuve ni ne la tendemme, l'avenir seu, lui donnera sa signification. Qui pourrait vous blamer d'aveir osé dire tout haut ce que beaucoup pensent tout bas, d'aveir parlé aux chrétiens, déshabitués de l'entendre, le langage de la vérité, si vous n'altez pas p'us loin? Mais si cette lettre étai, un premier pus dans la voie par où l'on sort de l'Église, je ne vous en serais pas moins attaches, mais je serais désolée J'ai un besoin extrême de vous voir, si l'étais libre, je serais déjà à Paris, mais tout me retiont ici. Des que vous le pourrez, écrivez-moi deux lignes seulement pour me dire comment vous entendez regler votre vie. n' (Lettre ms.)

• M. Lagrange, alors vicaire général de l'évêque d'Orléans, aujourd'hui évêque de Chartres

l'ont pris Il n'avait consulté personne pour quitter sou couvent, pas même ce « courageux archevêque » qui lui avait ouvert la chaire de Notre-Dame et l'y avait « maintenu contre le mauvais vouloir » des ul ramontains ; pas même ce genéreux Monta embert qui l'aimait comme a le fils chéri de son âme » et qui, le leudemain, dans une lettre admirable et toute pleine de « la colère de l'amour », lui reprocha si durement de n'avoir pas daigné discuter avec lui les termes du « congé injurieux et calomnieux » qu'il venait de signifier à l'Église. Il a toujours fait ainsi Quand il épousa madame Meriman, il prit conseil de quelques personnes catholiques et protestantes qu'il savait lui être absolument dévouées, mais il ne tintaucun comptede leurs observations qui contranaient ses desseins. « C'est un suicide moral", » lui écrivait la marquise de Forbin d'Oppède « C'est l'acte le plus important de ma vie n. Iur repondit il. Un peu plus tard, quand il donna sa démission de curé de Genève, il n'écouta que le cri de sa conscience. Depuis quelque temps, le Grand Conseil avait imprimé au mouvement vieuxcatholique une direction qui froissait ses sentiments politiques et religieux. Il se retira à la Grande-Chartreuse, et, après s'être recueilli plusieurs jours dans

Il faut dire à son honneur qu'il s toujours fait litière de ses atérêts Et 1869 M. Emile Oil.vier lui ayant proposé l'archevéché de Lyon, il le refuse. Que que temps superavant, Lomartine, Guizot. Mantalembert lui avaient offert un niège à l'Académie française. Il n'aveit qu'à restor dens l'Eglise pour arriver à tout ce qu'il aurait voulu



le silence, il revint à Genève pour se séparer publiquement de ceux qu'il avait entraînés dans le schisme. Montalembert lui écrivait, après sa sortie du couvent : a Laissez-moi vous le dire avec ma liberté ordinaire : vous êtes très enfant. Vous ne counaissez pas les hommes, ni ce qu'ils sont, ni le peu qu'ils valent. » C'est peut être à cause de cela que cet enfant terrible n'en a jamais fait qu'à sa tête.

Quoi qu'il en soit, à dater de sa protestation du 20 septembre, le P. Hyacinthe appartint au parti janséniste ; il renoua la chaîne de l'Appel ; il fut un appelant et un réappelant dans toute la force du terme, et c'est aux Pensées de Fascal qu'il avait emprunté les plus beaux cris de sa lettre : « Les saints ne se sont jamais tus!.... Ad tuum, Domine Jesu, tribunal appello . v D'ailleurs, il suffisait de l'observer, de le suivre, pour voir qu'il avait un penchant secret vers le Jansenisme et qu'il y glissait doucement. Son esprit était trop nourri des Ecritures, il prenait trop de plassir à leur interprétation scientifique, il y cherchait avec tropd'amour « l'idée de Dieu qui se retirant du monde » pour ne pas y découvrir un jour la vérité dernière. Il aveit déjà un pied dans le parti quand il faisait à Notre-Dame le procès du pharisaïsme ecclésiastique et qu'il opposait au sacerdoce du prêtre le sacerdoce universel du père de famille dans l'enceinte du foyer domestique. Il s enfonça jusqu'au cou dans l'ornière du parti quand

^{*} Penedes, t m, p. 44 éd. Plon.

il accepta, après le Concile, les fonctions de curé constitutionnel à Genève, et tout recemment encore, en dépit de son mariage qui l'avait exclu de la communion jauscuiste, il se reclamait de Port Royal en deman dant à l'archevêque d'Utrecht de prendre sa petite église sous sa juridiction.

Mais n anticipons pas sur les evénements, et revenons à son manifeste du 20 septembre. Il porta donc un coup terrible à ses plus chers compagnons de lutte, à Mª Dupanloup a Montalembert, à M. Audisio qui, dans une très belle lettre en date du 4 octobre 1869, lui disait : « Permettez-moi, mon cher ami, d'offrir pour texte à vos meditations cette maxime de Leibnitz, dans son Syxême thêologique. Elle est d'un catholique plus que d'un protestant : Quidois enum libentius pati debe-MUS, ETIAM CUM MAGNA JACTURA NOSTRA, quam ab Ecclesia divellamur et schismati causam præbeamus « Nous devons souffar tout, sans exception, pluiôt que de nous séparer de l'Église et de faire un seul pas vers le schisme » Cependant tous ne le blamèrent pas, et Montalembert lui même lui écrivait, dans sa fameuse lettre de la Roche-en-Breny', que, s'il avait sa se borner aux cinq premiers alinéas de son manifeste, il eût grandi de cent coudées aux yeux du public, tout en restant irréprochable devant tous ceux d'entre ses amis qui youla.ent rester catholiques. C'est à dire qu'il approuvait sa sortie du couvent. Mais s'il encourut de

On trouvers cette lettre p us foin.

ce chef les injures des fanatiques et les reproches des politiciens, des esprits timores ou des âmes tendres, il reçut aussi de toutes parts des témoignages de sympathie et des encouragements précieux. M. Bonjean, président de la Cour de cassation, qui devait être fusillé par les scélérats de la Commune à côté de MF Darboy, lui envoya sa carte en y ajoutant ces mots: « Avec l'expression de mon ardente et respectueuse sympathie pour son noble courage. Les convictions qu'il vient de proclamer sont les miennes depuis ma jeunesse, et moi aussi j'ai subi, pour leur défense, plus d'une injurieuse attaque, mais il est doux et bon de souffrir pour la cause du Christ et de la verité. » (Château d'Orgeville, près Pacy-sur Eure, le 22 septembre 1869.)

De son côté, M. Saint-René Taillandier lui adressait la lettre suivante :

- « Bagneres-de Luchon, 27 septembre 1869
- Mon Révérend Père,
- vous serez outrage par les pharisiens, par les Veuillot, par tous les hommes qui, il y a dix-huit siècles, auraient craché à la face du Sauveir. Ce n'est pas de quoi troubler une âme telle que la vôtre. La grande, la douloureuse

épreuve, ce seront les alarmes des cœurs timides, les reproches affectueux des àmes tendres qui se méprendront sur le sens de votre résolution. Voilà si longtemps que le vieil esprit du Christianisme semble avoir disparu de la terre! Parce que vous vous éloignez d'un couvent devenu la prison de votre àme, on verra en vous un Luther no ivesu un nouveau Lamennais! — Quelle erreur! Lamennais s'éloi guaît du christianisme, Luther rompait avec le catholicisme; vous, au contraîre, vous avez la minte ambition de relever le grand catholicisme, défiguré, dénaturé, detruit par les doctrines des pharisiens.

- courage, mon Révérend Père, des millions de cœurs vous attendament. L'humanité ne veul renoncer ni à l'Évanglie ni aux principes du monde moderne. Ceux qui enseignent l'opposition absolue, irréconciliable du christianisme et de la Revolution, sont les ennemis de Dieu et du genre humain, il faut les combettre au même titre ; il faut prouver aux pharisiens comme aux démagogues, aux falsificateurs de l'Évangile comme aux falsificateurs de l'esprit de 89, que tout ce que la Révolution a fait de légitime et de durable est l'application temporelle des principes de l'Évangile.
- La crise que la chrét.enté traverse était peut-être nécessaire pour fonder le grand « Catholicisme », le catholicisme universel, dont le monde n'a encore vu que les commencements, et dont le pharisaïsme jésuitique nous éloignait chaque jour davantage. Si le Concile qui se prépare assure le triomphe de ce pharisaïsme, il faulta lui opposer le Concile de to ites les consciences chrétiennes. Vous avez un grand rôle à jouer. Que Dieu soit votre guide! Que Jésus-Christ soit votre force!
- Permettez-moi de me dire, avec la sympathic la plus tendre et le respect le plus profond votre tout dévoué serviteur »

Enfin, le docteur Pusey lui écrivait de l'Université d'Oxford : a C'est avec la plus grande admiration et en même temps avec une certaine sollicitude, que j'ai lu et rein dans les journaux voire puissante lettre de protestation. Comme la vieille doctrine de votre grand Bossuet, ce grand gallicanisme presque anéanti est dans notre conviction l'unique espoir d'union entre les éguses : nos yeux à nous lous sont tournés vers vous qui l'avez défendue, croyons-nous, au prix de bien des souf-frances, contre les idées nouvelles de la curie romaine n

Quant à Mer Darboy, dont je n'ai encore rien dit, à peine avait-il pris connaissance de la lettre du P. Hyacinthe, qu'il lui envoyait Mer Thomas, évêque de la Rochelle, en se priant de venir immédiatement à l'archevêché. Certes, si quelqu'un avait le droit de se plaindre de n'avoir pas été consulté dans la circonstance, c'était surtout lui qui depuis cinq ans avait essuyé loutes sortes d'attaques à cause de son prédicateur. Il ne lui fit cependant entendre aucune plainte; mais prenant son air ironique, sous lequel il avait coutume de dissimuler son dépit ou son chagrin, il lui dit affectueusement : « Oh! moi, mon cher Père, je n'aurais pas écrit ces choses-là. Celamene au bûcher de Savonarole, et je suis politique, je ne veux pas y aller... »

Helas : tout politique qu'il était, cela ne l'empêcha pas de mourir dans le chemin de ronde de la Roquette !..

CHAPITRE V

Montalembert et la dictature — Son erreur de quinze jours. -- Il ne peut se résigner au pouvoir absolu --Comment le définissait Doudan. — Entêté des idées parlementaires. - Montalembert et les Jésuites. - Explication de sa volte-face. - Sa lettre à un avocat - Le gallicanisme ressuscite. — La double idolâtrie d'après Mr Sibour. — Montalembert et le P Hyacinthe. — Histoire de son livre sur l'Espagne et la liberté. — Les Jésultes d'Espagno et les Peres de la Civillà La chute de la reine Isabelle jugée par la marquise de Forbin d'Oppede. L'Espagne et la liberté corrigée par M. Guizot et Mer Dupanloup. - Les Jansénistes et les Pensées de Pascal. — Lettre de Montalembert à Arnaud de l'Ariege. - Un catholique républicain. - Procès fait au P. Hyacinthe à propos de l'Espagne et la Roerlé. — Un mandat post mortem. - Lettre de Montalembert au P. Hyacinthe après sa sortie du couvent - Il lai ouvre sa bourse comme M. Dupanloup avait ouvert la sienne à M. Renan à sa sortie de Samt-Sulpice. — Le P. Hyac nihe et M. de Pressensé, - Montalembert et la marquise de Forbin d'Oppède le conjurent de garder le sllence. - Son départ pour l'Amérique,

[.

Il était du parti de la liberté, le chevalier sans peur . et sans reproche qui porta le nom de Montalembert. Sans reproche, hélas! pas tout à fait, et lui même s'est repenti publiquement d'avoir trahi la liberté dans une heure de meprise ou d'illusion. Que celui qui ne s'est jamais trompé lui jette la première pierre!

Lorsqu'il prêta la main à l'établissement de la dictature Montalembert croyait servir l'Église, car, ainsi que le vieux Polonais de la confédération de Bar, s'il aimait la liberté plus que tout au monde, il aimait la religion catholique plus que la liberte. Encore eut-il soin de dégager sa responsabilité des événements qui pouvaient sortir de cette dictature. Il disait dans son discours sur la dotation du prince-prési leut « Il y a bien des points sur lesquels je ne suis pas d'accord avec le président de la République Je ne suis ni son garant, ni son ami, ni son conseiller, ni son avocat. Il pourra me faire regrettet le témoignage que je lui rends...»

Et encore dans sa lettre aux catholiques, en date du 12 décembre 1851 :

« Je ne prétends pas plus garantir l'avenir que juger le passe. Voter pour Louis-Napoléon, ce n'est pas approuver tout ce qu'il a fait, c'est choisir entre lui et la rume totale de la France.» Il croyait de bonne soi que la dictature sauversit la France de l'anarchie.

 C est vrai, a-t-il dit depuis, j'ai commis alors une grande faute, la plus grande de ma vic. Il m'en coule peu de l'avouer : il m'en a coûte beaucoup plus de la commettre. Après mille hésitations et avec mille réserves, j'ai partagé l'illusion de l'immense majorité des Français. Trompé sur la nature et l'étendue du danger reel que nous courions alors, j'ai cru à la necessité d'un coup d'État pour sauver la société et la liberté qui me semblaient toutes deux menacées par l'anarchie. Je l'ai cru, et ce que j'ai cru, j'ai eu le tort de le dire. Saus avoir pris la moindre part au renversement de l'ordre légal ni à la création de ce pouvoir nouveau, j'ai pensé un moment que l'on pourrait tirer parti de ce nouveau pouvoir, comme de la République en 1848, pour le bien. Ce tort incontestable, je crois l'avoir suffisamment expié. Une longue suite de luttes et de protestations sans relâche, qui nont pas toujours. été sans péril, perment bleu contrebalancer une erreur de quinze jours ... »

Son illusion, en effet, ne dura pas davantage. Après avoir refusé le poste de sénateur que lui offrait le prince-président, il rompit avec l'Elysée, le jour même où furent rendus les décrets sur les biens de la famille d'Orléans; il donna sa démission de membre de la commission consultative; en un mot, dès qu'il eut reconnu son erreur, il ne voulut pas « devenir le complice de l'ennemi victorieux. »

Vainement le duc Pasquier, qui recevait ses confidences, lui prêchait-illa résignation au pouvoir absolu, « comme une pénitence de nos fautes, de nos sottises, de nos folies même, pendant le cours de trente six années où toute liberté nous a été accordée pour arriver, en matière de gouvernement, au bien que nous n'avons jamais su faire, que nous ayons même plus d'une fois repoussél, » Montalembert ne pouvait se resigner à jouer le rôle de comparse après avoir refusé celui de compère « Entêté » comme il l'était, des « idées parlementaires² », le silence de la tribune lui pesait plus qu'a tout autre, car, amsi qu'il l'a dit lui même, il avait « le tourment de la parole publique ». Il tailla sa plume et, pendant to de la durée de l'Empire, il se tent debout, ferraillant avec ce glaive improvise contre tous les sectaires de « l'alliance du corps de garde et de la sacristie. »

Dondan disait qu'il avait rempli pendant quarante ans le monde de ses invectives contradictoires et de son éloquente inquiétude Sa vie, en effet, ne fut qu'une longue série de révoltes. Seulement, il savait à l'occasion se rétracter et se soumettre. En matière religieuse surtout, il se montra jusqu'au bout catholique pénitent. « Je suis de l'opposition autant qu'on peut l'être, écrivait-il un jour à Lady Herbert, mais je suis très résolu, quoi qu'il arrive et quoi qu'il m'en coûte, à ne

[·] Favre : Vie du chancelier Pasquier. p. 234

¹ Louis Vauillot: Rome pendant le Concile

jemeis franchir les limites inviolables!, will s'était soumis, en 1832, après l'encyclique de Grégoire XVI qui condamnait les doctrines de l'Avenir. Nul doute qu'il se fût incliné, s'il avait vécu, devant le dogme de l'infaillibitité du Pape qu'il avait combattu sans espoir ni peur, fidèle à sa fière devise. Mais autant il se montrait. soumia dans les choses qui touchaient au dogme on à la discipline de l'Église, autant il savait « garder inviolable cette part de son âme et de sa conscience où il n'admettait pas que la foi pût prévaloir2 ». C'est ainsi qu'à dater du Syllabus, les Jésuites trouvèrent en lui un Montalte aussi ardent à les combattre qu'il l'avait ete autrefois à les défendre. J ai dit Montalte et ne m'en dédis point, car je ne crois pas que, depuis les Provinciales, les Jésuites aient été traités par une plume catholique comme ils le furent par Montalembert dans son livre de l'Espagne et la Liberté.

Quelle fut donc la cause de cette volte-face? Il nous l'a expliquée lui-même dans une lettre du 28 février 1870 et publiée par la Gazette de France cinq jours avant sa mort. Un avocat lui avaît reproché de contre-dire le discours qu'il avaît prononcé en 1847, à la Chambre des pairs, en donnant son approbation aux lettres récentes du P Gratry à l'archevêque de Malines Il lui répondit:

¹ Lettre du 9 octobre .869, publiée par M. Foisset dans son Lere: Le comte de Montalembert.

Plaidoirse de Mª Ation dans le procès des héritsers de Monta embert contre la P. Hyacintha.

- .. Je vous prie de remarquer que le gallicanisme dont j'étals l'adversaire résolu et victorieux il y a vingtonq ans, n'avait de commun que le nom avec celui que vous reprochez au R. F. Gratry. Le ga licanisme que je traite de momis n'était autre que celui dont mon ancien collègue et ami, le comte Daru, se moquait l'antre jour en répondant à M. Rouland, et en lui disant vous vous trompez de siècle! C'était uniquement l'intervention oppressive ou tracassière du pouvoir tempore, dans les interêts spirituels, intervention qu'une portion de notre ancien et diestre clergé de France avait quelquefois trup facilement acceptée.
- Mais vous ne trouverez, jose le croire, pas plus dans mes discours de 1847 que dans mes autres discours ou écrits, un mot, un seul mot conforme aux doctrines ou aux présentions des ultramontains d'aujourd'hui, et cela par une excellente raison, c'est que personne n'avait imaginé de les soutenir ou de les soulever depuis mon entrée dans la vie publique jusqu'à l'avénement du Second Empire. Jamais, grace au ciel, je n'ai pensé, dit ou écrit men de favorable à l'infaillibilité personnelle et séparée du Pape telle qu'on veut nons l'imposer, ni à la théocratie ou à la dictature de l'Église que j ai réprouvée de mon mieux dans l'Histoire des Moines d'Occident, ni enfin à cet absolutisme de Rome dont le discours que vous me entez contestart l'existence, même au moyen âge, tandis qu'il forme aujourd'hut le symbole et le programme de la faction dominante parmi nous
- Assurément, at quelq t'un voulait bien m'indiquer quelque chose à corriger ou à retracter dans ce que j'ai pu dire à la tribune du Luxembourg ou à celle du Palais-Bourbon, et si je me sentais convaincu de mon tort, il ne m'en coûterait nullement de faire droit à sa reclamation, car quel est l'homme public à qui vingt trois années d'expérience et de revolution n'auraient pas appris quelque choses

JANSĒNISTES, T. III.

- Mais en relisant avec vous mes paroles de 1847, je ne trouve rien ou presque rien à y changer. Je sens que je combattrais encore et que je proclamerais, Lout comme alors, l'incompétence réciproque de l'Église et de l'État en dehors de leur domaine propre, sans admettre que leur indépendance mutueile doive aboutir à leur séparation absolue.
- retrancher, jaurais beaucoup à ajouter. Jai pêché par omission, ou plutôt par imprévoyance. Je disais à la Chambre des pairs : « Le gallicanisme est mort parce qu'il s'est dit le serviteur de l'État; il ne vous reste plus qu'à lenterrer! »
- Je crois que je disais vrai alors. Il était mort et bien mort. Comment donc est il ressuscité i Je n'hesite pas à répondre , par suite des encouragements prodigués, sous le pontificat de Pie IX, à des doctrines outrees et outrageantes pour le bon sens comme pour l'honneur du genre humain, doctrines dont on n'entrevoyait pas même une ombre sous la royauté parlementaire.
- r Il manque donc à ce discours, comme à celui que j'ai prononcé à l'Assemblée nationale sur l'expédition romaine, des réserves essentielles contre le despotisme spirituel, contre la monarchie absolue que j'ai toujours détestée dans l'État, et qui ne m'inspire pas moins de répugnance dans l'Éulise.
- a Mais qu'est-ce qui pouvait nous faire soupçonner, en 1847, que le pontificat libéral de Pie IX, acclamé par tous les libéraix des deux mondes, deviendrait le pontificat représenté et personnifié par l'Univers et la Caulta ! Au milieu des cris unanimes que poussait alors le clergé en faveur de la liberté comme en Belgique, de la liberté en tout et pour tous, qu'est-ce qui pouvait nous faire deviner l'incroyable volte-face de presque tout ce même clergé en 1852 ? Qui

est-ce qui pouvait prévoir l'enthous asme de la plupari des docteurs ultramontains pour la renaissance du césarisme, les harangues de Mer Parisis, les mandements de Mr Salinis, et surtout le triomphe permanent de ces théologiens laïques de l'absolutisme, qui ont commencé par faire litière de toutes nos libertés, de tous nos principes, de toutes nos idées d'autrefois, devant Napoléon III, pour venir ensuite immoler la justice et la vérité, la raison et l'histoire en holocauste à l'idole qu'ils se sont érigee au Vatican?

- Que si ce mot d'édole vous semble trop fort, veuille vous en prendre à ce que m'écrivait, des le 10 septembre 1853, M^{et} Sibour, archevêque de Paris;
- · La nouvelle école ultramontaine nous mêne à une
- « double idolàtrie : l'idolàtrie d'a pouvoir temporel et
- * l'idolàtrie du pouvoir spirituel. Quand vous avez fait
- e autrefois comme nous, monsieur le comte, profession
- « d'ultramontanisme, vous n'entendiez pas les choses ainsi.
- c Nous défendions contre les prétentions et les empréte-
- « ments du pouvoir temporel l'independance du pouvoir
- « spirituel ; mais nous respections la constitution de l'État
- « et la constitution de l'Église. Nous ne faisions pas dispa-
- « raitre toute hiérarchie, toute discussion raisonnable,
- toute résistance légit me, toute individualité, toute spon-
- · tauéité. Le Pape et l'Empereur n'étaient pas l'un toute
- · l'Eglise et l'autre tout l'État.
 - « Sans doute, il y a des temps où le Pape peul s'élever
- « au-dessus de toutes les règles qui ne sont que pour les
- c temps ordinaires, et où son pouvoir est aussi étendu que
- e les nécessités de l'Église... Les ultramontains anciens en
- * tensient compte ; mais ils ne fassaient pas de l'exception
- « la regle Les nouveaux ultramontains ont poussé to it à
- « l'extrème, et ont raisonné à outrance contre toutes les
- libertés, celles de l'État comme celles de l'Église.
 - « Si de pareus systèmes n'étaient pas de nature à com

- promettre les plus graves interêts de la rengion dans le
- présent et surtout dans l'avenir, on pourrait se contenter
- c de les mepriser ; mais, quand on a le pressentiment des
- maux qu'ils nous préparent, il est diffic le de se taire et
- « de se resigner. Yous avez donc bien fait, Monsieur le
- « comte, de les sligmatiser »
- « Voilà, Monsieur, comment s'exprimait, il y a dix-sept ans, le pasteur du plus vaste diocèse de la chrétienté, en me felicitant d'une de mes premières protestations confre l'esprit que je n'ai cessé de combattre depuis lors. Car ce n'est pas aujourd'hut, c'est des 1852 que j'ai commencé à lutter contre les detestables aberrations poutiques et religieuses qui se résument dans l'ultramontanisme contemporain.
- « Voità dout, tracée par la plume d'un archevêque de Paris, l'explication du *mysière* qui vois préoccupe et du contraste que vous signalez entre mon ultramontanisme de 1847 et mon gallicanisme de 1870...»

J'aime à croire que le correspondant de Montakmbert fut satisfait de cette explication. Quant à moi, je ne trouve rien à répliquer et je passe.

II.

On connaît les rapports de Montalembert avec le P. Hyacınthe. Du jour où il l'entendit, il crut revoir le P Lacordaire; il l'adopta « comme le fits chéri de son âme » — « Il n'est personne au monde vers qui je

me sente plus entraîné que vers vous, lui écrivait îl. Chacune de vos lettres, chacune de vos paroles resserrent le lien déjà si fort et si doux qui m'attache à vous. — Comptez qu'il n'y a pas d'àme plus capable de vous comprendre et de vous aimer que la micane'. » On a lu plus haut sa lettre du 20 juin 1864, dans laquelle, après avoir flétri le terrorisme exercé par des journalistes sans mission et sans pudeur, il ajoutait : « Je cesserais d'être catholique, si je pouvais croire que l'Église dût se personnifier dans de tets hommes! »

Jusqu'à sa sortie du couvent, il ne cessa d'être en communauté d'idées avec le P. Hyacinthe, de l'encourager, de le soutenir dans sa lutte de tous les jours contre la faction ultramontaine. Quand il se sentit mourir, il lui légua ses dossiers de notes manuscrites et le chapelet du P. Lacordaire, et ne révoqua ce legs que lorsqu'il eut quitté l'habit du Carmel. Enfin il le chargea par mandat spécial de publier après sa mort l'Espagne et la Liberte, qu'il regardait comme son testament politique et religieux.

Ce livre a donné lieu, en 1877. À un procès si retentissant que je ne puis me dispenser d'écrire son histoire *Habent sua fata libelli?* Il était dans la destinée de cet écrit de circonstance de révéler au public les dissentiments que l'approche du Concile avait fait éclater parmi les catholiques libéraux.

^{*} Lettre de 1868

C'était en 1868. Le P Hyacinthe veusit d'adresser à la Rivisia universale de Gênes sa fameuse lettre sur la révolution en Espagne. Montalembert, malgré le déplorable état où il languissait, voulut écrire pour le Correspondant quelques pages dans le même sens, e mais M. Foisset et d'autres se récrièrent avant même de savoir ce qu'il voulait dire, et montèrent un coup pour le redaire au silence!, « Cependant il se mit au travail, et le 25 décembre 1868, soit trois mois après la chute de la reine Isabelle, il livra sa brochure au Correspondant qui la lui refusa, sans même lui faire I huneur de l'admetire à correction? Que contenaitelle donc de si extraordinaire? C'est ce que nous allons voir, d'après le compte rendu du procès de 1877 et les fragments publiés par le Journal de Genève le 5 juillet 1872.

Rappe.ons d'abord que Mon.alembert avait pris la plume sous le coup des mesures violentes exercées contre le clergé, alors qu'on proclamant en Espagne la liberté de toutes les Églises, à l'exception, comque disait spirituellement M. Weiss dans le Journat de Paris, à l'exception de la seule Eglise que connaissent les Espagnols.

« Montalembert commence par demander au passé le secret du présent. Il interruge ces huit siècles de grandeur qu'il dépeint dans un langage éclatant, poétique; puis tout change par l'union trop intime, trop absurde, du Trêne et de l'Autel; il a alors des pages ardentes sur l'Inquisition d'Espagne. Luf qui avait dit déjà : « L'Inquisition plus

Lettre ms. de Montalembert.



hideuse à mon sent que la Terreur. » dit de Philippe II : « L'âme de l'Espagne se pétrifa entre ses maine sanglantes. » Il poursuit et se fait le juge impitoyable de ce pays qui s'abandonne au despotisme spirituel et temporel. Il a. pour ces souverains abatisés qui se succèdent, des stigmates ineffaçables; il dit de Philippe IV : « Ce roi catholique a trente-deux bâtards, et ne tausse pour fils legitime qu'un avorton! »

- a Il ressort, écrit-il, de toute l'histoire de l'Espagne moderne, la plus terrible et la plus nécessaire des leçons. C'est la décadence, l'irrémédiable déchéance d'un pays qui par amour excessif de l'unité, du rapos, de l'ordre apparent, s'abandonne au despotisme spirituel et temporel. Tout a péri en Espagne sous cette influence mortelle. Nulle part l'absolutisme n'a été plus complet, plus universel nulle part les résistances générales, provinciales, locales, personnelles n'ont été plus etouffées, et nulle part aussi la déchéance n'a été plus universelle, plus rapide, plus irrémédiable. La lutte y avait tout vivifie, le monopole y a tout perdu. 1
- Puis, après avoir acheté par la condamnation du passé le droit de juger le present, il se retourne du côté du parti révolutionnaire et lui demande compte, avec la même âprete, des sacrifices imposés par lui, au nom de la liberté, à la croyance et à la foi.

Mais le morceau capital de l'ouvrage est le chapitre XIII qui concerne les Jésuites II occupait, au dire de M. Jean Wallon, les pages 95 à 99 des exemplaires d'épreuves. Le voici :

- « Ces pères de la Cività m'obligent à ouvrir ici une parenthèse très essentielle, pour bien établir que, si
- * Le Comte de Montalembert et le P. Hyacinthe, x vol. n-80 chez Dentu

E AL PROPERTY

je suis encore, comme J'ai toujours été, l'avocat des Jésuites, con est pas que je les trouve l'aus également irréprochables ; sans avoir été leur eleve ou teur allitié, j'ai été pendant toute ma vie militante leur ami ou leur defenseur : et j'en auts fier. Mais au moment su je pousse, sans doute pour la dernière fois, un cri, co nme il y a vingt-cinq ans, pour revendiquer leur droit et proclamer leur innocence, il faut blen que je fasse mes réserves. Si je platde vulontiers pour les Jésuites de France et d'Espagne, victames d'une persécution aussi stupide que perverses, il n'en est par de même de ceux de Home, qui prennent chaque Jour à tâche, en défendant l'Église et le Saint-Siège, d'outrager la raison, la justice et thonneur. Je ne puis ni ne veux me taire sur les monstrasus articles de la Civad catholica publiés en cette même anuée de 1868 contre la liberté en général, et précisément contre les libéraux catholiques qui ont eu la naï-

! Go n'éta t point l'avis du chambine Drellinger, qui, dans son livre de la Réumion des Églisés, s'exprime sinsi sur le compte des Jésuites d'Espagne;

« C'est à l'Espagne, son berceau, que le Societé de Jésus a consecré ses meilleurs services. Fille de la race espagnole, béritiere du caractère espagnol, elle a, pendant soixante ans, déployé dans toute l'aurope son zèle pour l'Espagne. Elle a travaillé avec ardeur à étendre et à consolider la monarchie universe le de l'Espagne. Just a été le résultat ? La banqueroute et la depopulation de ce paissant royanme, la perte de ses professions les unes après les autres, une condition telle qu'à la fin du XVIII siècle un auteur espagnol le comparait à un corps inanimé, au squeleite d'un géant. Au sein meme de la péninsu e, les Jésuites ent, de concert avec l'inquis tion, travaillé, durant deux nècles, à imprimer leur esprit dans le vie du peuple lls n'ont réussi qu'à detruire l'esprit scientifique. à étouffer l'éducation supérieure, et leur pays, ruiné pour aiusi d're dans chaque département de la pensée et de la vie, est descendu, auprès de la Turquie, au dernier rang des notions de l'Europe. Quand cot ordre fut supprimé, un diplomate espagnol à Rome, disa t avec raison : « Les Jésuites sont to ver qui nous rouge les entrairles, > (p. 165).

veté, comme moi de faire valoir et triompher à la tribune parlementaire le droit public des Jésuites, au nom de la liberté.

c Si les libératres espagnols avaient eu assez d'esprit ou assez de connaissance des choses dont ils parlent pour explorter cette mine précieuse, ils auraient certainement reussi à s attribuer le benéfice des circonstances atténuantes dans la récente campagne contre la pauvre Compagnic. Car, d'après les Peres de la Gwilto, l'Eglise ne peut coexister avec aucune liberté moderne C'est M. Renan, parmi les publicistes contemporains, qui, toujours selon eux, a le premier et le mieux compris la vérité, quand il a proclamé dès 1848 que l'Eglise n'a jameis élé tolerante et ne le sera jamais, et qu'un catholique liberal ou un libéral catholique ne pouvait être qu'un hypocrite ou un sot, Nous autres, qui, en cette même année 1848 et 1849, réclamions et obtenions le droit d'enseigner pour les Jésuites comme pour tous les autres Français, au nom de la liberlé et de la tolérance, nous n'y entendions absolument rien, ou, pour mieux dire, nous n'éliens pas de bonne foi, car aucun catholique-lihéral ne peut être de bonne foi. Nous sommes « le juste objet de dérision et des catholiques qui ne sont pas libéraux et des liberaux qui ne sont pas catholiques ».

« Pour bien servir la cause catholique dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle, il n'y a rien de mieux que d'étaler aux yeux de l'Europe contemporaine toutes les theories et tous les exemples de persécution que l'on peut

^{&#}x27;Voir les articles de la Cirito, celui surtout du 6 mai 1868 sur le cas de conscience presidé par l'archevêque de Paris au milieu de son cierge plus divers autres soigneusement reproduits par l'Univers, et non moins favorablement accueilles par le Journal des D'bais comme par d'autres fouilles ennemics de la mise cathologue.

Voir l'article traduit dans l'Illuiners du 25 juillet 1848.

découvrir dans le moyen âge, et de les justifier en les plaçant sous l'étiquette d'un pape ou d'un saint. Pour l'Espagne, per exemple, il faut avoir som, avec un à-propos tout à fait divinatoire, de remettre en lumière une certaine instruction de saint Pie V au nonce accrédité près de Philippe il, pour déplorer la mollesse de ce roi dans la poursuite des hérétiques et pour insister sur la nécessité de leur infliger des châtiments temporels'. En these générale, il faut déclarer tout haut et tout net, qu'il n'y a pas de liberté moderne qui no soit en elle-même une chose déréglée, pernicieuse « et mortelle en ses effets », que la liberté, non pas la liberté absolue et illimitée, mais telle liberté en soi, est une peste, une peste spirituelle et bien plus funeste. que la peste corporelle, le tout assaisonné de citations, de définitions et de dissertations théologiques que l'on a parfaitement résumées en bon français, ainsi qu'il suit : il n'y a pas de liberté sainte, toute liberté est une maladie; il n'y a par de liberté sage, toute liberté est un délire. Et à l'encontre de ce que nous citions plus haut du métropolitain espagnol et de ses suffragants² : il n'y a pas une bonne et une mauvaise liberté de la presse, c'est toute liberte de la presse qui est en elle même essantiellément mauvaise; il ny a pas uno bonne et une mauvaise L'herté de conscience qui ne porte avec elle sa propre condamnation; il n'y a pas une bonne et mauveise liberté des cultes, c'est la liberté des cultes qui doit être reprouvée en e.k-même d'une manière absolue. Et ainsi de suite pour toutes les libertés, toutes les franchises, toutes les émancipations dont se glorifle la société moderne,

 Sur quoi je remarque que, quand mes contemporains et moi nous avons réclamé pendant vingt ans, à la Chambre

¹ Voir l'article traduit dans l'Univers du 23 juillet 1848.

^{&#}x27; 3 Allusion à la page 81 de l'exemplaire d'épreuvet.

des pairs, à la Chambre des députés et à l'Assemblée nationale, au profit de l'Église et specialement des Jésuites, la liberté d'enseignement et d'association, c'était uniquement au nom et au moyen des chartes et des constitutions modernes, au nom de la liberté moderne, de la liberté de conscience, et au moyen de la liberté de la presse comme de la liberté de la tribune. Quand nous cherchions à nous préserver nous-mêmes des passions et des préjugés du jour, à nous échirer sur la vrais nature des Jésuites modernes et de leur institut, nous reacoutrions le bon et saint Père de Ravignan, retranché comme nous sur le terrain de la charte, et qui dissit à son pays avec une loyauté incontestable : « Français, j'ai eru à la liberté reli s gieuse de mon pays... Je compte sur la liberté de conscience que m'assure la loi fondamentale e liberté de conscience est la promesse solennelle de la « charte... Je prétends qu'elle soit une réalité comme en · Angleterre en Belgique, aux États-Unis... Si nous « devons succomber dans la lutte, nous laissons derrière nons la charte violee la liberté de conscience opprimée*. Quandi dans la mémorable séance du 24 février 1850, mon illustre ami et collegue M. Thiers, au nom de la commission dont je farsais partie avec lui, a gagné la bataille définitive qui a fait ouvrir en France tous les colléges des Jésuites, ce fut en agitant devant les yeux de l'Assemblée, et à la face des Montagnards furieux, le texte de la constitution républicaine ainsi conçu · «Chacun professe librement sa religion, « et reçoit de l'État, pour l'exercice de son culte, une égale protection...; les citoyens ont le droit de s'associer,

De l'Existence et de l'Institut des Jésuites, p. 11, 23, 25, 26, cf. p. 207. Edit. de 1855.

Par le rejet, à la majorité de 150 voix contre 143, de l'amendement Bourzat, qui interdissit sun Jésuiles le droit d'enseigner,

- de manifester leurs pensées par la voie de le presse ou
 autrement.
- A Nous avions tous tort alors, cela est clair. En bonne théologie, M. Renan seul avait raison, lui et ses pareits, qui soutenaient que le catholicisme et surtout les Jésuites, étaient absolument incompatibles avec la liberté! Seu lement it fallait nous le dire alors. C'était alors et non pas maintenant, qu'il fallait nous apprendre que la liberte est une peste au lien d'en profiler, grâce à nous, pour venir vingt ans plus tard, l'insulter et la renier en même temps que nous.
- des émotions passionnées, mais j'avoue que, à la lecture de ces patmodies effrontées, j'ai rougi jusqu'au blanc des yeux et fremi jusqu'au bout des ongles. Je ne suis plus assez cafant pour me plandre de l'inconséquence ou de l'ingratitude des hommes en général et des Jésuites en particulier, mais je dis tout haut que ce tou de fa quin et de pédagogue, appliqué à d'anciens défenseurs qui ne sont pas tous morts, à d'anciennes luttes qui pourront se renou veler demain, ne convient ni à des religieux ni à d'homnètes gens : cela est peut-être parfaitement orthodoxe, je ne suis pas juge en fait de théologie, mais je crois l'être en fait d'honnète et d'honnète et j'affirme que cela est parfaitement malhonnète
- cisément cette ma adresse qui les excuse et qui les sauve. Ils savent sans doute ce qu'ils disent, mais ils ne savent certa nement pas ce qu'ils font. S'ils avaient l'ombre de prévoyance, je ne dis pas de ce te polit que profonde et calculatrice que leur attribue le vulgaire, mais de ce bon sens qui sait simplement ouvrir les yeux sur ce qui se passe dans un monde ou, apres tout on tient beaucoup à vivre et à prospérer, ils seraient les derniers à professer de telles

doctrines et à se créer de tels antécédents. Le passé, un passé si rapproche, aurait pu et dù les éclairer, en attendant les leçons, les dangers, surtout les besoins d'un très prochain avenir. Si un seu, jésuite, tant solt peu accrédité à Rome, s'était exprime de 1848 à 1850 comme la Ctoîté de nos jours, on peut è re bien son que pas un seul collège de Jésuites n'eût éte ouvert en France, et, en outre, que pas un seul soidat français n'eût marché pour rétablir le pouvoir temporel à Rome! Voilà pour le passé, et quant à l'avenir, sans se posei en prophète, on peut affirmer que plus d'un jésuite des deux mondes versers des larmes amères en retrouvant sur le chemin de la Compagnie les pages que leurs confrères romains viennent d'imprimer dans leur Journal officiel.

t Lequel d'entre ces bons Peres peut s'étonner ou se plaindre de ce que, trois mois après la publication de ce manifeste, les libérâtres espagnois, en proclamant la liberté des cultes, aient supprimé et dépouillé les Jésuites'. On n a

[•] Madame la marquise de Forbin d'Oppède écrivait à ce sujet au P. Hyacinthe, le 3o novembre 1808 :

e ... Tandas que les Jésuites prospèrent aux Élais-Uns, sur cette terre où la liberté des cultes est poussée à ses dornieres limites, ils sont chassés de Loyola et forcés de quitter un pays où hier encore le fait de posseder une Bible protestante étail puni des galeres. Et ce qui est pire, lorsqu'on entend répéter ce qu'un homme malmeureusement éloigné du christianisme me disait dermèrement en parlant de le rome les Jésuites lui perdonnaient sa morale en faveur de sa politique et lui passaient Marforl en raison de son dévouement au pouvoir temporel du Saint-Siège.

[«] Quand on entend cela on ne sait que répondre, cav si rien ne deil être plus sacré et hors de tout evemen que les rapports d'un confesseur avçe ses pénitents, tent qu'ils restent dans l'embre, autent l'en est en droit de demander à un personnage pourvu d'un traitement et d'une charge officielle compte de la manière dont il l'exerce. Cette aventure espagnole, cette chuie d'une monatebie Jana le pays resté le plus monarchique de . Europe me

fait, au fond, que les prendre au mot et leur fournir un argument à l'appui de leur these. Mais est-ce bien fait ? Non, mille fois non ! Faut-il leur appuquer leurs propres doctrines, et, parce qu'ils se trompent, selon nous, leur refuser le droit de vivre et de précher même contre nous ? Non, mille fois non ! Celui qui ne sait pas défendre et invoquer la liberté au profit de ses adversaires, ne l'aime ni ne la comprend C'est surtout à ceux qui la nient et qui la calimnient qu'il faut l'infliger. C'est le vrai, le seul châtiment qui leur convient. Pour qui danc est faite la liberté et ce n'est pour ses adversaires, pais et surtout pour ceux qui ne sont pas les plus forts ? Double raison pour la donner aux Jesuites, même malgré eux.

- « La liberté pour soi et pour autrui! Chère et sainte liberte i Malgré les sots qui la blasphèment et malgré les méchants qui la souilient, elle sera toujours le meilleur remede à tous les maux, comme la plus belle récompense de toutes les vertus. Dussé-je passer pour un vieux radoteur, pour un triple sot, ou, ce qui est pire, pour un triple herétique, ce sera sà, jusqu'à mon demier soupir, le cri de ma conscience et de mon cœur.
- Quant à ces pauvres casuistes, qui compromettent si gravement l'honneur et l'avenir de leur Compagnie, recommaissons bien vite que nous n'avons affaire qu'à de simples théoricieus, et qu'il y aura toujours que différence considérable entre eux et leurs persécuteurs modernes Ceux-ci professent en théorie des principes excellents, basés sur la justice et l'humanité, mais qu'ils n hésitent pas à

paraît contenir de graves enseignements, et de nature à grossir l'acte d'accusation qu'on pourrait dresser contre la pharisaisme moderne, car n'est-ce pas italier les pharisiens que d'attacher une si extrème importance à maintenir le dogme à l'abri de toute controverse, sans s'inquiéter de préserver le véritable esprit chrétien ? a Lettre ms.)



L Street will

violer sans pudeur quand il s'agit de leurs adversaires; les autres recherchent et paradent tout ce qu'il y a de plus violent, de plus inhumain, de plus impitoyable en fait de théories, mais ils sont heureusement incapables de les appliquer. Ils ne le voudraient pas, quand ils le pourraient de suis convaincu que, malgré leur zele rétrospectif pour l'extermination des hérétiques et la persecution des impies, il n'y en a pas une qui ferait le moindre mal à un petit oiseau pour la plus grande gloire de Dieu et du Saint-Office.

« Seulement il faut convenir qu'ils ont inventé une singulare façon de servir la religion, de la faire accepter, comprendre et aimer du monde moderne. Un dirait qu'ils traitent l'Église comme une de ces bêtes féroces que l'on promène dans les ménageries Regardez-la bien, semblentils dire, et comprenez ce qu'elle veut, ce qui est le fond de sa nature. Aujourd'hui elle est en cage, apprivoisée et domptée par la force des choses; elle ne peui pas vous faire de mal quant à présent mais sachez bien qu'elle a des griffes et des crocs, et, si jamais elle est lâchée, on vous le fera bien voir. »

HE.

Voilà le livre dans ses grandes lignes, « dans son courant turnultueux et debordant, » ainsi que M Allou le disait à la barre du tribunal Certes, les Jésuites de Rome y sont fortement houspillés, mais comme ceux de France et d'Espagne y sont traités avec beaucoup de ménagements, je ne peuse pas qu'il ait été refusé par le

Correspondant à cause de ces pages qui ue sont pas plus vehémentes, en somme, que beaucoup d'autres de Montalembert. Ne serait ce pas plutôt le morceau sur l'Inquisition, par lequel s'ouvre le volume, qui surait été le véritable motif du refus de publication? On serait tenté de le croire, à l'examen des corrections que M Guizot indiqua sur l'exemplaire qui lui avait été soumis. Car, chose digne de remarque et qui dénote que l'école du Correspondant avait perdu peu à peuson homogenéité première, c'est ce doctrinaire protestant qui dans la circonstance fit l'office de l'index avec Mer Dupanioup. L'évêque d'Orleans demanda, paraît-îl, la suppression pure et simple du chapitre sur les Jésuites. M. Guizot, en vieux routier politique, qui savait la valeur des mots et le poids exact des paroles, biffales phrases suivantes des chapitres sur l'Inquisition:

Page 6 : « ... L'Espagne deshonorée par la monarchie absolue et l'Inquisition. »

Page 10 : « Avant que la royauté est tout absorbé, confisque et anéants à son profit... »

Page 12 : a . . . L'esprit de la liberté . . . »

Page 12 encore : « Les droits toujours et partout réclamés par les esprits sains et libres, et que la France moderne a tant de peine à se faire reconnaître et restituer... »

Page 18: a... Le double vampire du despotisme religieux et monarchique...»

Page 22 : « L'esprit de cour et d'inquisition. »

Page 23 : « Cette autocratie dont tant de catholiques sont encore si jollement épris... »

Page 53 : « Parmi les catholiques et même parmi les Jésuites

Toutes ces suppressions ont leur éloquence et mafont songer au petit travail d'éclaircissement et d'embethssement auquel se livrèrent jadis, sur les Pensées de Pascal, les meilleurs de ses amis Seulement Arnauld et Nicole étaient mus par un sentiment plus noble : ils avaient des scrupules d'orthodoxie ; l'espri, qui les animait était avant tout chretien; ils craignaient de donner prise aux attaques des adversaires de Port Royal, en imprimant telles quetles les Pensees du grand Biase, Tandis que M Gu'zot, en éplachant ainsi l'Espagne et la Luberté, cédail évidemment à des preoccupations toutes politiques. Ce n etait pas le réquisitoire de Montalembert contre l'Inquisition qui lui faisait peur, — i. réprouvait au fond comme lui « le despotisme religieux e. monarchique », - mais semblable à ces républicains qui dans leur for interieur rougissent des abominations de la Terreur et ne veulent pas qu'on leur en parle, de crain.e des éclaboussures, il estin ait sans doute que ce procès était inopportun, au lendemain de la chute de la reine. Isabelle. N'est il pas des morts qu'il faut laisser dormir? Mais le comte de Montalembert n'entendait rien aux finesses de la politique. Ce n'était pas un diplomate, c'était un soldat qui ne connaissait que son devoir, et

il faut lui rendre cette justice qu'il sut toujours le faire, quoi qu'il pût lui en coûter. Aussi, tout en étant a disposé à accepter les corrections et même les suppressions qu'on jugerait nécessaires », comme il le dit dans une lettre que l'on trouvera plus loin. se révolta-t-il à la nouvelle que ses amis du Correspondant avaient parlé de mettre son œuvre au rebut. Tout d'abord il voulut passer outre et la publier quand même, après avoir effacé ces mots qui avaient choqué M. Guizot: le double vampire au despotisme religieux et monarchique, et corrige quelques fautes d'orthographe ou de style. Mais il subit « l'influence plus tendre, plus délicate, des affections qui l'entouraient » et il ajourna la publication de son livre jusqu'à sa mort Scalement, comme il avait quelque raison de se méfier de ses exécuteurs testamentaires, qui appartenaient à la rédaction du Correspondant, il en fit tirer et brocher, avec titre et faux titre, une dizaine d'exemplaires d'épreuves' qu'il distribua à des amis fidèles, notamment au P. Hyacinthe et à M. Arnaud de l'Ariège.

On a reproché au P. Hyacinthe d'avoir abusé du mandat post mortem qui lui avait été confié, en publiant, en 1877, l'Espagne et la Liberte dans la Biblio-



^{&#}x27;Celles-ti par exemple: à l'envie pour à l'envi; sachons grave pour sachons gré (Le comte de Montalembert et le P. Hyacinihe, p. 60).

² Ges exemplaires avaiont . 14 pages, texte, imprimeur et format du Correspondant, et portaient : 1 Espagne et la Liberts, par le comte de Montalembert, de l'Académie française. — Douniel libraire éditeur, 1869.

thèque universelle et le tribunal civil de la Seine a donné gain de cause aux héritiers de Montalembert qui l'avaient poursuivi de ce chef. Sans vouloir faire appel de ce jugement, il est permis de se demander si la lettre suivante adressée par Montalembert à M. Arnaud de l'Ariège, le jour même (7 mai 1869) où il léguait au P. Hyacinthe les dossiers de ses notes manuscrites, n'est pas de nature à l'infirmer

Paris, le 7 mai 1859

MON CHER ANCIEN COLLÈGUE,

- « Ma fille a dù vous écrire, il y a quelques jours, en mon nom, pour vous dire combien votre lettre, arrivée au plus fort de la crise douloureuse que je subis depuis deux mois, m'avait touché et consolé et combien je vous en étais reconnaissant!
- Je vais maintenant un peu mieux, sans entrevoir encore la chance de retrouver l'état relativement supportable uù vous m'avez vo Mais je veux profiter de cette éclaircie pour vous donner une nouvelle marque de la reconnaissance et de la sympath.e que vous m'inspirez.
- Je vous fais adresser sous hande l'épreuve d'un écrit intitulé l'Espagne et la Liberté, que j'avais très lentement et très laborieusement rédigé pendant les derniers mois de l'année dernière, et où j'avais distillé goutte à goutte une partie des émotions dont mon âme était encore inoudée. Cet écrit était destiné au Correspondant; mais a ma grande surprise, MM. de Falloux, Cochin et autres principaux rédacteurs de ce recueil ont jugé qu'il ne devait ni ne pouvait être publié. L'étais disposé à accepter les ex rections et même les suppressions qu'on jugerait nécessaires. Mais

pavoue qu'il m'a semble très dur de voir ainsi mettre au rebut l'ensemble d'un travail si considérable qui était comme la dernière e fusion de ma plume, le dernière uri de mon âme sur le passe, le présent et l'avenir Dans l'état miserable où je suis, j'ai dû céder et même promettre a mes anciens collaborateurs effarés que je ne chercherais pas ailleurs la publicité qui métait refusée au Correspondant. Mais je ne me suis pas interdit de communiquer ces pages, comme une sorte de testament, au tout peut numbre d'hommes, tels que le P. Hyacinthe et vous, qui sentent et souffrent comme moi. Seulement vous me permettrez de vous imposer, comme un devoir d'homme chrétien, l'obbegation de ne tui donner aucune publicité directe ni indirecte, tant que je vivrai. Quand je serai mort vous en ferez ce que vous voudrez

- * Jappelle toute votre indulgence sur ce pauvre produit de la verve expirante d'un vieux malade, les imperfections du style et de la car question duivent y être innomi rables. Il n'ai eu ut la force ni le loisir de me livrer à une revision attentive. Il y à d'ailleurs une grande moutié de l'argumentation et surtout des citations qui est devenue tout à fait surannée, grâce à la marche des événements depuis l'automne dernier. Je vous paraîtrai sans doute aussi avoir frappe trup fort sur quelques-mos de vos amis déin prates.
- l'accuellerat à cet égard toutes les observations et toutes les rectifications que vous voudrez bien m'adresser, surtoul en ce qui touche, s'il y a lieu, l'Emancipation de Toulouse, dont j'si cite, d'après un autre journal, un passage visiment indigne. Mais je ne crois pas me tromper en supposant que, après avoir passé rapidement sur toutes les longueurs inutiles, vous trouverez des pages qui vous iront au cœur, à cause de notre horreur commune pour la contrainte en matière de foi, et de notre invlacible conflance dans l'abiance future de la rel g on et de la liberté.



« Je yous demande pardon de vous importuner ainsi au milieu de vos ag tations electorales mais n'ayant jamais pu savoir votre adresse hors de l'Ariège, je profite de celle que vous m'avez donnée pour vous faire mon envol Ayez is chanté de m'écure un mot pour me d're s'il vous arrive à bon port, où si la poste unpérvale le contisque en route.

 \ast Groyez encore et toujours à mon affectueuse sympathie $^{\epsilon}$. \bullet

Je ne sais pas si je me trompe, mais il me semble que cette lettre confirme pleinement le mandat spécial donné au P. Hyacinthe, et que, si le tribunal en avait eu connaissance, il aurait été mal venu à déclarer, comme il l'a fait, que le codicille du 7 octobre 1869, par lequel Montalempert révoquait son legs du 7 mai, avait rendu ce mandat caduc. En tout cas elle prouve clair comme le jour qu'en communiquant son testament « au to it petit nombre d'hommes, tels que le P. Hyacinthe et M. Arnaud de l'Ariège, qui sentuient et sonfirmient comme lui Montalembert entendait qu'il fut publié apres sa mort, »

Amaud de l'Anège etait un catholique liberal d'une espèce toute part culière. Il etait républicain, et c est comme républicain catholique qu'il se glorifiait, en 1849, dans une adresso au l'ape, d'avoir, avec ses amis de l'Ere nouvelle, accepté la démocratie et fait alliance avec elle. Très lié avec l'abbé Maret qui lui avait donné asile au 2 decembre, il 1 e cessa de mirrespondre avec lui pendant toute la durée de l'Empire. Par contre

Lettre ms.

le comp d'État l'éloigna quelque temps de Montalembert dont la foi avait été ébranlée, disait-il, par les mêmes causes qui avaient affermi la sienne'. Mais l'attitude franchement libérale du comte les rapprochapen à peu, en dépit de leurs dissentiments sur la question romaine Partisan résolu de la separation de l'Église et de l'État, tandis que le Correspondant défendait le pouvoir temporel contre les entreprises des Piémontais, Arnaud de l'Ariège protestait ouvertement contre « les funestes confusions de la foi et de la politique ». Et voici en quels termes il parlait de la souveraineté temporelle du Pape, en 1858 :

- ◆ Dès qu'en un point quelconque du monde civilisé une atteinte grave est portée au droit de la conscience, toute conscience se sent solidaire, et a l'instant même s'éleve une protestation universelle.
- Qu'à Rome, un enfant juif soit enlevé à sa famille par des prêtres fanaisques, tout homme, ami de la justice, qu'il soit rationaliste, qu'il soit protestant, qu'il soit catholique, oublie sa foi religieuse pour ne songer qu'au droit du pere outragé. Qu'en Espagne, des chrétiens dissidents soient condamnés pour leurs actes religieux par la justice temporelle, l'Atliance israélite universelle fait entendre, en faveur de ses frères chrétiens, la plus noble, la plus touchante des revendications.
- « Rome seule, au milieu de ce concert des peuples givilisés, manquera-t-elle à sa mission? Lorsque la liberté est le premier besoin de ce siècle, besoin tellement impérieux que ceux-là mêmes qui la maudissent au fond du cœur
 - G. Bazin . Vie de Mk. Maret, t r p. 450





sont obliges d'en prendre le masque ; lorsqu'elle est l'étoile vers laquelle sont tournes les regards de tous les opprimés de la terre, la Rome temporelle des papes restera-t-elle l'obstacle insurmontable? Cette situation qu'itient en échec et l'Italic et l'univers chrétien est un immense malheur et presque un défi de l'esprit du passé aux aspirations du monde civilisé.

- « Aussi, nul événement s'accomplissant en Europe ne doit faire perdre de vue ce grand intérêt qui domine tous les auites Que les peuples ne l'oublient pas toute conquête libérale sera précaire, toute solution sera incomplète, tant que la question ne sera pas radicalement tranchés à Rome par l'abolition de la papaute temporelle. Voilà pourquoi, depuis des années, nous en avons fait notre Delenda Carthago.
- * Il faut, du reste, que toute institution subisse l'épreuve de la liberté. L'of stination du clergé catholique à s'appuyer sur une base poutique ne persuade que trop au monde libéral que i Église n'a pas d'autre fondement, et que ce fondoment venent à manquer, l'edifice eroulera tout d'une pièce*.

Ce langage était en contradiction formelle avec celui que tenait sur la question romaine l'organe officiel des catholiques-libéraux. Comment donc se fait-il que Montalembert, qui éta t leur chef avoué et reconnu, se rapprochât d'Arnaud de l'Ariège vers le temps où celui-ci battait en brèche la souveraineté politique du Saint Père? C'est d'abord que Montalembert avait toujours été à la gauche de son parti; qu'il ne redoutait pas au contraire, l'alliance du catholicisme avec la démocrat e, telle que la comprenaît Arnaud de l'Ariège,

A mand de l'Ariège : l'Italie.

et qu'il était à la veille de feire à sa sui e un pas décisif vers la séparation de l'Église et de l'État. En avait-il bien conscience) Je ne saurais le dire, car son système était rempli d'inconséquences, mass au fond som discours de Malines n'etait pas autre chose que la condamnation du régime theocratique et de l'union des deux pouvoirs à Rome bien qu'il essayât de justifier cette union dans une phrase retentissante. La preuve en est que le fondateur de l'unité ital.enne, Cayour, qu'il appelait un grand criminel, devait s'emparer de sa devise : l'Église libre dans l'État libre. Le Syllabus acheva de le convertir. Après s'être rapproché d Arnaud, de l'Ariège, il se rapprocha de Mª Darboy à l'égard duquel il ne partageait pas, disait-il les imple cables rancunes de plusieurs de ses amis », et auquei d était disposé à pardonner « toutes les platitudes imiginables à cause du service immense qu'il avait rendu à l'Église en lui donnant un orateur tel que le Père Hyacinthe'. »

Hélas' cet orateur, l'Eglise ne devait pas le gardet longtemps, en dépit des efforts que deploya Montalembert pour l'empêcher de rompre avec elle. « Soyez aré prochable, lui disait-il, en 1864, quand il s'apprétait à monter dans la chaire de Notre-Dame, Irréprochable, il l'avait été sous le rapport des doctrines, de l'avis même de Mér Darboy, mais sons le rapport de la discipline on est bien force de reconnaître que sa conduite laissait un

Your, au chapitre VII de ce volume, la lettre de Montelembert au P. Hyscinthe.

peu à désirer. Le P. Hyacınthe se repandait trop en dehors de l'Église et montrait trop de goût pour la controverse. Il était trop séculier pour un régulier. Cioq ans après, au mois de février 1869, Montalembert .ni criait encore: a Soyez prudent, très prudent, trop prudent, a il le faut le Cette recommandation, comme il en convensit lui-même, était contraire à ses antécédents, à sa nature, mais, connaissant le caractère impressionnable du P Hyacinthe, il redoutait qu'il ne fit un coup d'eclat et le conjurait de ne rien compromettre par des mouvements trop précipités, a Vous ne servirez bien la cause qui nous est si chère, ajoutait-il, qu'en restant au dedans, au heu de vous laisser entraîner ou rejeter au dehors. C'est par là seulement que vous pouvez deconcerter nos implacables adversaires : ils seraient trop heureux sils pouvaient, à force de provocations et de dénonciations, vous faire sortir du giron de l'Église'. » On sait quel cas le P. Hyacinthe fit de ces sages conseils Quand Moutalembert aj prit sa sortie du couvent, il était malade dans son beau domaine de la Roche-en-Breny Huit jours après c'està dire le temps de se remettre un peu du coup terrible qu'il avait recu de son manifeste, il lui adressa l'admirable lettre suivante d'int il dicta les quatre premières pages à son secretaire et dont il écrivit les trois dernières, comme pour mieux l'il marquer sa douleur :

Lettre du 9 février 1869.

- La Roche-en-Breny, le 18 septembre 1869.
- · MON PAUVRE CHER AMI,
- Hult jours se sont écoulés depuis le coup terrible que vous mavez infligé par la publication de votre lettre dans te Temps, et je n'en suis pas encore revenu. Pourquoi donc faut il que j'aic été condamné d'assister deux fois, dans une trop longue vie et de si prés, à des catastrophes comme celles de M. de Lamennais et la vôtre? La sienne, du moins, s'est fait attendre trois ans, et pendant tout ce temps j'ai fait tous les efforts que comportaient ma jeunesse et ma faiblesse pour détourner le coup, Mais vous, mon pauvre ann, vous m'avez foudroyé! Comment avez-vous pu mépriser à ce point mes conseils, mes avertissements, mes prieres? Je vous ai aimé avec la tendresse d'un vieillard et d'un moumnt pour le fils chéri de son âme. Je vous ai prodigué toute la lumière que je puisais dans cette affection. dans les nombreuses et profondes sympathies qui nous un ssaient, et aussi dans une longue et rude expérience des luttes dici-bas. Et vous avez pris cet affreux parti, que vous nous laissiez a peine entrevoir, non seulement sans me consulter, mais sans même daigner discuter avec moi les termes de ce congé injurieux et calomnieux que vous venez de signifier à l'Église et à vos frères, à vos amis les plus chers et les plus dévoués !
- « Vous avez méprisé bien plus encore que mon amitié : le gras d'esemple du P. Lacordaire, que je vous ai tant de fois cité, qui a rencontré, tout le long de sa vie, des croix bien autrement lourdes, des calices bien autrement amers que les vôtres, et dont le nom surgit dans toutes les mémoires et sur toutes les lèvres dans cet orage que vous venez de soulever si follement.

- Si vous aviez su vous borner aux cinq alinéas de votre lettre, vous eussiez grandi de cent coudées aux yeux du public, tout en restant irréprochable devant tous ceux d'entre vos amis qui veulent rester catholiques. Mais dans tout ce qui suit, tout est inexe isable.
- « Vous n'avez pas été persécuté, comme on le croirait, à vous entendre ; de ce pharisaisme que vous aves mille fois raison de détester et de dénoncer, personne n'a moins souffert que vous puisqu'il ne vous a pas empéché d'acquérir avant quarante ans une autorité et une renommée sans riviles dans l'Église de France. Vos superieurs, religioux eux-mêmes vous avaient traité jusqu'ici avec une indulgence singutère et vous avaient laissé une liberté à pen près complèle. Ce qui a manqué precisément à votre gloire, ce sont les persér itions et les adversités où le génie et le cœur de Lacordaire ont pris leur trempe surnaturelle.
- Vous aurrez eu encore mille fois raison de signaler la guerre déclarée par l'école dominante à la société moderne et à la nature humaine; mais nul chrétien ne comprendra que vous en ayez rendu responsable le catholicisme tout entier, et qu'un prêtre, un religieux, en parant de la façon dont la religion est depuis longtemps comprise et pratiquée, n'ait pas trouvé un mot, un seul mot de justice et de vérité au profit de ces mervei les de charité, de chasteté, d'humilité et d'abnégation que l'Église enfante chaque jour avec une fécondrie sans pareille dans son histoire.
- « Vous en appelez au Concile et vous ne l'attendez pas, alors que deux mois à peine nous séparent de sa réunion. Mais d'avance vous l'accusez, vous le déclarez suspect, et avec une iniquité par trop criante, vous lui imputez de n'être pas libre dans sa preparation, au moment même ou les évêques d'Allemagne viennent de manifester à la fois

le ir souveraine indépendance et leur résolution de n'admettre aucun decret incompatible avec la civilisation et la
science, avec la juste liberté des peuples et les besoins des
temps actuels, au moment où vingt symptômes divers
démontrent que ce qui a tout arrêté jusqu'à présent, ce
n'est pas la pression den haut, mals la mollesse et la
diplomatie mat avisée de ceux qui avaient le droit et le
devoir d'agir et de parler, qui allaient enfin se réveiller
et que votre chute va peut-être replonger dans une
maction et une prostration dont vous mon pauvre et
cher ami, vous serez responsable devant Dieu et devant les
hommes.

- « Mais le plus grand des reproches que j'ai à vous adresser, é'est d'avoir trahi vos amis, vos frères d'armes, en procerant le triomphe le plus eclatant aux délations et aux previsions insultantes de nos adversaires J'ai vu, pendant quinze ans, le nom de Lamennals servir d'epouvantail, exploité par tous les esprits etroits et soupçonneux, serviles et jaloux Si j'avais le malheur de vivre quinze ans de plus, j'entendrais de même opposer chaque jour votré nom à tout prêtre, à tout chrétien chez qui l'on verrait poindre une étinche d'intelligence ou de genérosité.
- « En trahissant vos amis, vous avez surtout trahi no tre cause, celle que nous vous avions tous confiée, nous champions jeunes et vieux de cette royale liberté qui est la loi propre du chretien. Yous avez agi comme agirai. M. Thiers, s'il s'avisalt de qui tter le terra u légal et constitutionnel ou il a remporté des victoires si imprévues et si fecondes, pour aller construire une barricade dans le faubourg Saint-Autome
- terrible! En perdant toute autorite sur le vrai public, vous avez perdu tout moyen de servir la hberté, la justice, la vérité, que vous avez si noblement servies jusqu'à présent.

que vous avez tant aimées, que vous aimez encora avec une passion si légitime.

 Je ne dis pas, du reste, que votre faute soit aussi irreparable qu'elle me paraît inexcusable. Si après cette explosion terrible your savez your tenir tranquille, your condamner au suence, à un silence absolu pendant plusieurs années ; si vo is savez réclamer une place obscure. mais régulièrement obtenue dans les rangs du clergé séculier et pratiquer avec lui les vertus modestes et austères qui le distinguent; si vous étes capable, comme je n'en doute pas, de vous imposer ce sacrifice ne fut-ce qu'en expiation de la douleur cuisante où vous venez de plonger tant d'ames chretiennes, alors vous pourres désarmer non seulement lacharmement de vos trop heureux adversaires, mais encore le désespoir de vos amis et admirateurs, et avec l'aide du temps et des événements vous remonterez peut être dans la chaire où vous aviez encore tant de conquêtes à faire et qui est la seule tribune où vous puissiez parler avec honneur, je d.raj même avec decence. Mals si vous avez le malbeur de céder aux invitations, aux provocations dont les libres penseurs et les protestants surtout vont vous assailar; si vous entreprenez de vous justifier en attaquant l'Eglise votre mère ; si vous devenez un orateur de rémions profanes et vulgaires, vous tomberez dans le néant, au-dessous de Lamennais lui-ouène, qui a au moins fini per se retrancher dans le silence, et tandis que vos amia, comme moi ne pourront que pleurer en silence sur votre déchéance, vous d-viendrez le jouet d'une pub.icité sans entrailles et sans frei i lanibrium valgi, comme ces gladiateurs captifs, exploités et deshonorés, malgré le ir noblesse naturelle, par les caprices de la foule obscène des

« Vous le voyez, je vous parle sans detour, sans précaution, sans réserve ; je ne vous parle pas en chrétien, en confesseur, en doctour. Je n'en aurais pas plus le droit que l'envie. Je vous parle uniquement en ami, en homme du monde, en vieux liberal, en vieux soldat amoureux de la lutte, de l'honneur, de la gloire et de la vôtre, non moins et peut être plus que de la sienne. Ecoutes, je vous en conjure, celte voix qui ne vous a jamais trompé, jamais trahi, jamais flatté, et qui vous indique aujourd'ibbi votre dernière chance de saiut.

- de cette affection, dont vous n'avez évidemment jamais mesuré la profondeur, ni compris l'intensité. Mon âge me donne à la fois la triste expérience des nécessités de la vie et le droit de prendre avec vous une liberte devant laquelle d'autres reculquient pe d'étre. Vous devez être sans ressources matérielles, et cette pénurle ne peut qu'aggraver les difficultés inexprimables de votre situation. En bien, je vous en supplie, confles-moi vos emberras, et pour en sortir, ne vous adressez qu'à moi et à ceux qui, comme moi, sont avant tout les amis de votre passé. Je ne suis pas opulent, mais jui une grande aisance, et jamais je n'aurai fait du superflu que Dieu m'a accordé un usage plus doux à mon cœur.
- donnez à ce cœur, et lui seul, qui a dicté cette lettre. Pardonnez à ce cœur blessé, meurtri, profondément troublé
 par vous ; pardonnez l'àpre franchise de mon langage.
 Sachez reconnaître cette « colère de l'amour » de nt parle
 M. de Maistre, Surtout plaignez-moi de cette épreuve
 dont yous êtes l'auteur, épreuve ajoutée à tant d'autres et
 d'autant plus crueile qu'elle tombe sur moi au moment où
 vient de m'être arrachee cette chère sœur Saint-Marcellin,
 que vous avez vue chez moi, et dont les soint incomparables, prodigués depuis plus de trois ans, avaient un peu
 adouci mon triste sort. Mais, certes, de toutes les peines
 qui pouvaient m'être encore infligées avant ma fin aucune
 ne saurait dépasser ni même égaler la cuisante amertume



que vous me vaudriez, si je vous voyais poursuivre la voie fatale ou vous êtes entré et sortir misérablement de cette Église que vous êtes fait pour servir, pour affranchir, pour honorer mieux que tous vos contemporains. Je m'arrête, après en avoir dit beaucoup trop pour ce qu'il nous reste, à moi de force, à vous peut-être de patience. Je vous embrasse encore avec une triste, mais invincinle affection. »

Je ne crois pas que Montalembert ait jamais écrit une plus belle page. Quelle élévation! quelle grandeur! quel en de colère et de tendresse! Il n'y a vraiment que la religion pour inspirer de pareils élans. Lorsque M. Renan quitta le séminaire de Saint-Sulpice, il raconte non sans émotion, dans ses Souvenurs, que Mer Dupanloup lui offrit sa bourse. On vient de voir que Montalembert mit le superflu que Dieu lui avait accor de à la disposition du P. Hyacinthe. Il m'a paru que ces traits de délicatesse, accomplis dans des circonstances presque identiques, valaient la peine d'être rapprochés. Mais M. Renan avait sa sœur Henriette, et le P. Hyacinthe avait sa mère : ces deux cœurs de femme furent leur refuge et leur providence à tous deux : ils n'acceptèrent rien de l'ancien supérieur et de l'ami. Montalembert n'avait pas besoin, d'ailleurs, de mettre le P Hyacinthe en garde cantre les provocations des protestants. Les seuls hommes qu'il ait jamais eus pour amis dans l'Église réformée étaient incapables de lui donner un mauvais conseil. Bien loin de l'attirer à eux, je sais pertinemment qu'ils le dissuadèrent de commettre l'acte qui dans l'esprit public pouvait

passer pour une abjuration. Je yeux parler de son mamage M de Pressensé, surtout, était un protestant de la grande école pour qui la véritése trouvait, dans la réforme catholique accomplie au sein même du catholicisme transformé, dégagé des pratiques id Matres de l'ultramontanisme. Il etait convaincu que ce n'était pas sous la forme du protestant sme actuel que la France recevrait l'Évangile¹. Quand il visitait le P Hyacinthe ce qui lui arrivait souvent dans sa cellule donc pas pour le faire sortir de l'Église, mais pour le consoler et le fortifier2. J'ajouterai, pour montrer son independance, que lorsque le P. Hyacinthe était en Suisse à la tête du mouvement vieux catholique M. de Pressensé fut un des premiers à elever la voix contre la persécution religieuse qui avait suivi ce mouvement. Mais au moment où l'illustre prédicateur dépouilla la robe du moine, Montalembert n'était pas seul à crainqre qu'il ne passat au protestantisme. Madame la marquise de Forbin d'Oppede Lif écrivait le 4 octobre 1869 : « . . . Non, Dieu ne permettra pas que, selon l'expression dont your your serviez cet hiver, your your soyez brisë et que vous nous ayez brises avec vous, car il est évident que les catholiques-liberaux vont avoir beaucoup à souffrir à cause de vous. Pour qu'il y ait en France un protestant de plus, le resultat serait hors de toute proportion avec le sacrifice, et si cela arrivait

Le Concile du Vatican, par Edmend de Pressensé .

² Edmond de Pressensé par Hyacinthe Loyson.

jamais, mon cher Père, j'éprouverais la seconde grande douleur de ma vie et je porterais ma seconde blessure a côté de celle qui ne se fermera jamais. Je ne crois pas que personne puisse m'accuser d'intolérance; bien souvent même mes meilleurs amis m'ont adresse le reproche contraire Je suis persuadée que la plupart de nos freres séparés appartiennent à l'âme de l'Église, j'ai souvent admiré leur foi, leur piété, et des vertus que nous devrions prendre pour exemple, mais enfin As n'ont pas la vérite complète, et si Dicu, eu égard à la sincerité de leur foi supplés dans sa bonté à ce qui leur manque de ce côté et permet qu'ayec moins de secours ils fassent souvent mienx que nous, parce que l'ad de leur intention est plus droit, ces grâces ne peuvent être accordées à celui qui a posséde la verité pleine et entièxe et qui s'est detourné d'elle, à celui qui a quitté la source abondante dont. Notre-Seigneur parlait à la Samaritaine pour demander au ruisseau d'etancher sa SOIf1 ... »

Et la conclusion de tout ceci. la recommandation suprême que lui faisaient Montalembert et la marquise de Forbin d'Oppède, c'était de se recueillir, de s'enfermer dans le plus profond silence. « Je vous supplie de vous l'imposer tant que durera l'orage que vous avez suscité. Comment le coup de tonnerre que vous venez de faire entendre ne vous suffirait-il pas quant à présent? Comment ne sentiriez-vous pas que toute

· Leitre ms

janbénistes t itt.

10

réplique, toute explication, toute démonstration nouvelle ne saurait qu'en affaiblir l'effet? Au contraire, le sulence déconcertera tous vos adversaires et vous gardera à vous même la liberté de l'avenir. » Ainsi parlait Montalembert. La marquise de Forbin d'Oppède lui écrivait de son côté:

· Mon bien cher Père, aujourd'hui, je viens yous supplier de toute la force de mon attachement et de ma conviction de garder le silence. Fermez l'oreille à tout ce qui se dit pour vous et contre vous, ignorez les éloges et les injures, ne faites rien, ne dites rien, enfermez vous avec votre crucifix et vos livres et oubliez ce qui se passe en contemplant les beautés éternelles toujours anciennes et toujours nouvelles. Soyez persuadé que toute demande, toute parole, quelle qu'elle fût, vous placerait maintenant dans la position la plus fâcheuse et compromettrait les vérités et les idées que yous voulez servir. Yous les avez affirmées assez hautement, vous avez poussé un cri assez retentissant pour révelller les consciences catholiques : maintenant, je vous en supplie, no proférez plus une parole ; que ni l'infâme joie de soi-disant chrétiens en vous voyant affronter le péral d'un blâme faffigé de laut, ni les felicitations des autres ne vous arrachent un mot ; oubliez tout, fa.tes-yous oublier et dans deux ans peut-être, dans moins de temps encore yous pourrez retrouver votre autorité qui est en ce moment trop contestés pour yous permettre de faire du bien | Yous pourrez après cette retraite commencer cet apostolat dont nous avons a souvent parid ensemble. L'Église sera toujours catholique, apostolique et romaine, il faut seulement qu'elle devienne de plus en plus catholique et apostolique et de maius en moins romaine !

Lettre du 4 octobre 1860



- Si j'avais le bonheur de vous posséder sous mon toit, je ne permettrais pas qu'un journal vous arrive, quel qu'il solt, je voudrais vous faire vivre avec hos Pères dans la foi et ne permettre à aucun bruit du jour de parvenir jusqu'à vos orellies. Ne vous verrai je pas ? Vous savez que je ne suis pas libre d'aller à Paris. Croyez à mon bien profond et sincère attachement.
- Le P. Hyacinthe partit pour l'Amérique, afin de se dérober à la ruriosité malsaine des reporters, et trouva, à son retour, l'Église de France dans une agitation extraordinaire.

· Lettre ms

CHAPITRE VI

Imprévoyance des catholiques-libéraux. — Enthousiasme de Mr' Dupanioup à l'annonce du Concile, d'après une lettre de la marquise de Forbiu d'Oppède. 🖚 Mauya s présages. -- Pie IX dommé par les Jésuites. -- Démèles du P. Theiner avec la Compagn e de Jésus. — Ses leitres au professeur Friedrich - Intervention du Pape dans la préparation et la conduite du Concile — Le cardinal Mathieu « enterré tout vif » par Pie IX. - Brefs du Pape au P. Ramière, à Mø Deschamps, à dom Guéranger, à Mr de Segur. - Mort de Montalembert. - Pie IX fait célébrer un service en son honneur. - Lettres de Montalembert à Dœllinger et au P. Hyacinthe. — Montalembert et le Correspondant. - Le courant Foisset dans cette revue a partir du Congrès de Malines. — Le manifeste du Correspondant juge par Louis Veuillot, - Le duc de Broglie historien de l'Église au IV^a siècle. — Comment il entendait l'austoire. - Il est accusé de naturalisme. - Les évèques de France avant et pendant le Concile. — Un mot de Mar Meignan — La thèse de l'inopportunité. — Le Conche était-il libre ? Pourquoi les évêques n'agirentils pas collectivement auprès de M Émile Ollivier. 🕳 Le rûle de M^{re} Varet. — Gall can à la façon d'Arnauld — Il est traité de schismatique par les ultramoutains —

Google

D UNIVERSIT

In which

Il contribue à la réorganisation des Facultés de théologie.

— Ce qui le sépare des catholiques-libéraux du Correspondani. — Plus clairvoyant qu'eux. — Il sappure sur le ministre des cultes. — Ses mémoires à l'Empereur sur le Concile. — Conditions que mettait Pie IX à l'admission des princes dans l'assemblée conciliaire. — L'Empereur se charge des trais du livre de Ms Maret. — Analyse du Concile général et la paix religieuse. — Réfutation de dom Guéranger dans la Monarchie pontificale. — L'abbé de Solesmes et la liturgie. — Casuistique, ultramontaine et fals.fications romaines. — Ms Deschamps pris en flagrant délit d'erreur a propos de la déclaration de 1682. — Lettres du P Gratry à l'archevêque de Malines. — Son portrait, sa science, son style — Ses lettres font songer aux Provinciales.—Il appelait Louis Veuillot le Thersite du XIX mecle.

Louis Veuillot à Rome. — Ses lettres à l'Univers. — A lui seul il est une armée. — Ce qu'il dit des laïques et des ecclésiastiques. — Comment il définit le talent de Ms. Dupanloup. — Ses attaques contre la P. Gratry. — Pourquoi il ménage Ms. Darboy. — Une ambulance! — Comme quoi Louis Veuillot aurait pu remplir les fonctions de brancard.er

Ι

Montalembert confessant à la veille de mourir, qu'il avait péché par imprévoyance On pourrait faire le même reproche à l'é.at-major de son parti si ondoyant, si divers, si rempli surtout de mouvements contradictoires. La plupart des catholiques-libéraux furent surpris par les événements; quelques-uns même

les préparerent à leur insu en poussant à la réunion du Concile après avoir applaudi à la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception. Dans le courant de l'été de 1867, madame la marquise de Forbin d'Op pède écrivait de Kissengen au P. Hyacinthe:

🚛 . . . Jui eu, en venant ici, la bonne fortune de passer quelques heures avec l'évêque d'Orléans, il est si heureux du résultat de son sejour à Rome que sa santé est vralment meilleure. It regarde comme un fait qui tient du miracle la résolution du Saint-Père. Assurément, ce n'est point par goût et penchant naturel que le Pape convoque un Concile, et personne autour de lui ne veut en entendre parler; mais chez ceux qui ont charge d'âmes, Dieuagit parfois directement en les obligeant à faire en quelque sorte malgre eux et malgré leurs dispositions naturelles ce qui est de son service. Personne à Rome n'est pour la réunin du Concile et blen des évêques français or tlété aussi d'avis qu'on n'en avait pas besoin, t \$ il y a des questions à résoudre, disaient-ils, n'avons-nous pas le Pape ? » « On dit que la société se transforme », ajoutaient-ils ; eh bien, attendons que sa transformation soit achevée, il sera bien temps alors de voir ce qu'il y a à faire L'évêque d'Orléans a, je crois, contribué plus que tous les autres à confirmer le Pape dans sa résolution et il se dévoue quec son ardear ordinaire à en presser la réalisation. Vous avez d'à être content de sa lettre sur les conciles; je trouve que c'est une des belles choses qu'il ait écrites et qui tranche. J'une manière éclatante sur les mandements dont nous sommes accablés. Là où les autres ne parlent que du Pape, resserrant éternellement les mèmes choses, lui parle de l'Égliso en évêque des anciens jours C'est déjà une grande chose que la convocation du Concile, alors mêrice que les circonstances ne permettraient pas de le réunir immédiatement ; un nom comme celui-là n'est jamais

prononce inulitement, tout le monde salt maintenant que l'Église a besoin d'un Concile, que là est le remede, que là seulement l'Église et la société moderne pourront s'embrasser et s'unir pour marcher ensemble de concert dans des voies nouvelles; on ne l'oubliera plus désormais et le Concile se tiendra dans quelque couvent ignoré, s'il ne peut se réunir à Latran, mais j'ai la conflance qu'il se tiendra à Rome'. »

Ainsi donc, ò cruelle ironie des choses de ce monde. ce sont ceux la même que devait écraser le Concile qui en conçurent le plus d'enthousiasme Encore si leur avenglement n'avait duré qu'un jour 1 mais il dura deux années et même davantage, en dépit des avertissements qu'ils reçurent de tous les côtés. Ni la bulle d'indiction où Pie IX affirmait son infaillibilité en se qualifiant d'évèque universel : Ego Pius catholicæ Ecclesiæ episcopus, — ni la convocation du Concile à la date fatidique du 8 décembre, — ni la lettre du Pape à Mº Darboy, l'accusant de febronianisme, — ni le programme des Jésuites romains publié par la Civittà, ni la lettre pastorale de l'archevêque de Westminster, - ni les dénonciations dont était l'objet, avant son apparition, l'ouvrage de MC Maret, — ni le silence obstiné gardé par le nonce à l'endroit des evêques sur les questions qu'ils devaient préparer. - ni le refus des chrétiens schismatiques d'Orient et d'Occident de prendre part au Concile³, — rien n'avait réussi à leur ouvrir

[·] Lettre ms

Eh l qu'y soraient-ils venus faire, grand Dieu ? On ne les aurait pas plus entendus que les de égués de la Petite Eglise dont je reconte à l'Appendice la mission à Rome à la fin de l'année 1869

les yeux. Ce fut le P Hyacinthe qui, le premier, jeta le cri d'alarme, déclarant qu'il ne voulait être ni d'ape, ni complice. Or, voict ce que lui répondit Montalembert: « Vous en appelez au Concile et vous ne l'attendez pas, alors que deux mois à peine nous séparent de sa réunion. Mais d'avance vous l'accusez, vous le déclarez suspect, et avec une iniquité par trop criante vous lui imputez de n'être pas libre dans sa préparation... »

La marquise de Forbin d'Oppède, d'ordinaire si clairvoyante, parlageait à ce sujet l'optim'sme de Montalembert. « Le Concile qui va s'assembler, disaitelle, rien ne yous autorise humainement à en désespérer à l'avance. Le manifeste des évêques de Fulda est bien propre à ranimer notre confiance, et nous ne pouvons oublier que c'est le Pape seul qui, de son propre mouvement, alors qu'il n'était nullement poussé par l'opinion publique, a convoqué le Concile et la voulu malgré toutes les oppositions.

Hé, mais, c'est précisément ce qui faisait le danger de cette convocation conciliaire, car le Pape était à la merci des Jesuites, quoi qu'en dise M.Émile Olhvier, et, comme on l'écrivait de Rome à Ms Maret, les Jésuites n'auraient pas voulu du Concile, le Concile n'aurait pas eu lieu, si le Pape n'avait été persuade que le Syllabus, l'infallibilité papale et tout le reste du moyen âge y triompheraient a Il ne faudra pas nègliger de rendre dans tous vos écrits les Jésuites responsables

¹ Lettre ms.

Vie de Mgr Maret, par l'abbé G Bazin, t. m, p. 86.

des dogmes du Vatican, parce qu'ils en sont les uniques auteurs, écrivait le P. Theiner au professeur Friedrich en 1871. Ces avengles et mauvais religieux n'ont fait que faire adopter les opinions excentriques de leur école, nullement par amour de l'Église, mais pour la gloristcation de leur orgueil et au plus grand detriment de l'Église et du Saint Siége. Ils n'ont pas eu grand'peine à réussir avec un épiscopat d'une ignorance dont on no peut se faire une idée, et avec un Pape qui n'a presque aucune connaissance on qui n'a du moins que des notions superficielles d'histoire, aussi bien ecclésiastique que profane, de théologie et de droit canonique, et qui ne se distingue que par une foi de charbonnier digne de vieilles femmes, qui la rend souvent même ridicule. Je passe sous silence ses a rires qualités, et je confesse ouvertement que jamais Pape ne s'est rendu l'instrument si volontaire des Jésuites que Pie IX. »

On ne tarda pas à s'en apercevoir. Dans une question de la nature de celle qui était en jeu au Concile, le Pape

Le P. Theiner, prêtre de l'Oratoire, fui pendant trente ans honoré de la confiance de Pie IX qui l'avoit nomme préfet des Archives serrètes du Vaucan à la mort de Marino-Marir i dont il était coadjuteur. C étoit un prêtre d'une pieté exemplaire et d'une vaste et soude érudition. On lui doit l'Histoire des deux Concordais et la publication du Journau du Concile de Trente, dont le chancine Dœllinger a surveillé. Impression. Après le Concile, le P. Theinor fut en hutte aux persécutions des Jésu les qui lui firent enlever les clefe des archives et dont it se vongea dons une serie de lettres adressées au professeur Friedrich et publices peu de temps après sa mort, laquelle arriva le 10 acût 1874. Ces lettres ont été traduites en italien et en allemand et recuellus per M. Jean Wallon dans con onvrage in itulé: Jésus et les Jésuites.

aurant dù s'abstenir de toute intervention directe, ne fût-ce que pour sauver les apparences. Du commencement à la fin, au contraire, dans la préparation comme dans la conduite du Concile, il s'arrangea de façon à ce qu'on vit sa main partout. Il fit de l'infaillibilité une affaire personnelle, et fut en toute vérité le Deux ex machinà de ce que la marquise de Forbin d'Oppede appelait « un simulacre de Concile' ».

« Moi, Jean-Marie Mastaï, disait-il au cardinal Schwarzenberg, je crois à l'infaillibilité. Pape, je n'ai men à demander au Concile, le Saint-Esprit l'éclairera.»

Et comme s'il n'avait eu qu'une confiance médiocre dans les lumières du Saint-Esprit, il exaltait ses par-L'sans et combattait ceux qui résistaient à son apothéose « avec l'ardeur d'un homme de parti et l'autorité du souverain qui ne permet pas qu'on le discute¹ ». Le cardinal Nathieu, revenant de présider les fêtes de Noel à Besançon, disait · « Que voulez-vous, le Pape m'a enterré tout vif². » Après avoir refusé de recevoir l'évêque de Sura et menacé de mettre son livre à l'andex, il

^{*} v Je vous envoie, écr.vait-elle » i P Hyscintile au mois de levrier 1870, quelques numéros de l'Univers, vous y remarquerez a manière dont ce parti comprend le rôle des Conciles devant la Papauté; on no s'étonné que d'une chose, après avoir lu ces lignes, c'est qu'on ait voulu faire à Rome les freis d'une cérémonie auss, inutile et qu'on ait assemble un simulacre de Concile. »

^{*} Le Concile du Vatican, par E. de Pressensé, p. 303.

³ Mélanges sur quelques questions agitées de mon temps et dans mon coin de pays, par l'albé Bullut, cuié de la Madeleine de Besançon p. 80.

adressait un bref au P. Ramière pour le feliciter «dayoir si bien mis son adversaire (Mer Maret) aux prises avec lui-même, qu'il a dispensé ses contradicteurs du soin de renverser l'édifice' ». Il faisait défense aux imprimeurs de Roma d'imprimer les écrits de la minorité, et l'évêque d'Orléans dont il qualifiait les leures de a vains sophismes ennemis, seule et unique cause du trouble qui s'est éleve dans les consciences2 », était obligé de confier aux presses de Naples sa reponse à Mr Deschamps Dans un bref d'honneur à dom Guéranger qui dans la Monarchie pontificale avait dit que « le papisme est la grâce de ce temps », il traitalt les catnoliques liberaux « d hommes qui, tout en se falsant gloire de ce nom, se montrent complètement imbus de principes corrompus et ne savent plus se soum~ttre au jugement du Saint-Siège. » a Leur folie. ajoutant il, est montée à l'excès depuis qu'ils ont entrepris d'adapter la divine constitution de l'Église aux formes modernes, afin d'abaisser plus aisément l'autorité du chef suprême. Ils mettent en avant avec andace certaines doctrines maintes fois réprouvées, ressassent des chicanes historiques, des calomnies, des sophismes de tout genre. Ils nous réduisent à déplorer dans leur conduite une déraison égale à leur audace n Dans un autre bref du pajanvier 1870 adressé à Mer de Segur pour qui le Pape est « tout », il disait : « Si les puis sances de l'enfer déploient leur force contre le

i Bref du 22 janvier 1870.

² Brof du 12 fevrier.

Concile assemblé, si elles dressent des pièges aux esprits honnêtes en les divisant de sentiment, afin du moins de tirer parti des maux qu'enfante la discussion de trainer les choses en longueur, elles n'echapperont point au coup fatal qu'elles voudraient reculer le plus possible. » Le o janvier 1870, recevant un grand nombre de prélats et d'ecclésiastiques, il prononçait ces graves paroles : « Je suis le pape, le vicaire de Jésus-Christ, le chef de l'Église catholique, et j'ai réuni ce Concile qui fera son œuvre. De prétendus sages voudraient qu'on ménageât certaines questions et qu'on ne marchat pas contre les idées du temps, mais ce sont des capitaines d'avengles. Je veux être libra ains, que le vent. Des affaires de ce monde, je ne m'en occupe pas. Priez donc, forcez le Saint-Esprit par vos supplications à éclairer les Pères. » Enfin, quand il apprit la mort de Montalembert, son premier mot fut pour l'appeler « un monstre d'orgueil », et il interdit le service solennel qu'on avait commandé dans l'égl.se d'Ara Cœli pour en faire célebrer un il assista de la loge grillée - dans une petite église du Transtevère en faveur d'un certo Carlo.

Or, « ce certain Charles » n'était autre que celui à qui P e IX écrivait, en 1849, après son magnifique discours sur l'expédition de Rome, que « cet acte vivrait à jamais dans la mémoire des gens de bien. »

Pauvre Montalembert! le bon Dieu lui fit une belle grâce en le rappelant à lui avant la fin du Concile, car malgré les défections des una et le découragement des autres, il no cossa d'espérer contre toute espérance. De temps à autre cependant, ses craintes se faisaient jour, comme dans sa lettre du 7 novembre à Dœllinger', mais il ne pouvait croire « aux bassesses qui aliaient se produire et qui risquaient de triompher ». Le bruit qui se faisait autour des mandements et brochures des evêques de la minorité l'abusait et lui rendait courage. Le 4 décembre il écrivait au P. Hyacinthe de la Roche-en Breny:

- Dans cette le tre, Montalembert suppliant Dællinger de se rendre à Rome : « Rien ici bas, lui disant-n, ne paut just fler ou même excuser l'abstantion , dest le signe certain de la décrépitude de l'interligence pour ses partis comme pour les individus. Je vous jure que si j'entrev iyais pour moi, simple raïque, un moyen quelconque d'être, admis au Concile, rien ne m'arrêterait. Tout misérable que je suis, "'essalerais de me trainer jusqu'à Rome, dussé-je périr en route, et quand nême, une fots arrivé, je ne dusse point obtenir la parole ; mais j'irais, ne fût-ce que pour protester par ma presence, par le triste et intrépide régard dont parle Bossuet, contre es bassesses qui vont se produiré et qui risquent de triompher.
- e Vous admirez sens doute beaucoup l'évêque d'Orléans, mais vous l'admireriez bien plus encore si vous pouviez vous figurer l'abime d'idolétrie où est tombé le ciergé français. Ce a dépasse tout ce qu'on aurait jamais plus'imaginer aux jours de ma jeunesse, au temps de Frayssinous et de Lamenna a le pauvre Mer Maret, pour avoir exposé des idées très modérées, dans un langage plein d'urbanité et de charité, est traité publiquement, dans les journaux soi-disant religieux, d'héressarque et d'apostat par les dernières de nos curés l'De tous les mystèrés que présente en si grand nombre l'histoire de l'Église, je n'en connais pas qui égale ou depasse cetle transformation si prompte et si complete de la France cathulique en me basse-caur de l'auti-camera du Vatican. J'en serais encore plus désesperé qu'humilié si, comme partout, dans les regions illuminées par la foi, la misèricorde et l'espérance ne se laissalent entrevoir à travers les téuèbass. »

* .. L'évêque d'Orléans vient de donner un bien grand exemple de ce qu'il est encore possible de faire, au sein de l'Église actuelle, pour servir la vérite et la liberté. Il a parté beaucoup trop tard, mais ses deux coups de tounerre n'en ont pas moins eu un retentissement prodigieux. Il est parti, calme et plein de confiance, pour entrer dans la lutte qui va couronner sa glorieuse vie. En rapprochant ses deux lettres contre l'infaillibilité et contre l'Univers des mandements de l'archevêque de Paris, du manifeste des évêques de Fuida, vous aures reconnu que tout n'était pas perdu, et que si vous aviez seulement su attendre un peu, vous auriez été à même de combattre plus que jamais le bon combat. »

Et encore le 16 janvier 1870 :

 bxcepté en ce qui touche les soi-diant catholiquesliberaux de France, q il sont, à mes yeux comme aux vôtres, des prévaricateurs, je n'adhère pas à votre appréciation du moment actuel. Je crois que les choses marchent mieux que vous ne le supposez, et cependant, vous le savez, je ne suis pas optimiste...»

Enfin, dans sa fameuse lettre du 28 février, publiée cinq jours avant sa mort par la Gazette de France, il disait.

« Sans vordoir ni pouvoir entrer dans la discussion de la question qui va se décider au Concile, je salue avec la plus reconnaissante admiration d'abord le grand et généreux évêque d'Orléans, puis le prêtre évoquent et intrépide, qui ont eu le courage de se mettre en travers du torrent d'adulation, d'imposture et de servilité où nous risquons d'être engloutis. — Grâce à Dieu, la France catholique ne

sera pas restée trop au-dessous de l'A) emagne, de la Hongrie et de l'Amerique. — Je m'honore publiquement et plus que je ne puis dire de les avon pour amis, pour confrères à l'Académie. Je n ai qu'un regrel, celui d'être empèché par la maladie de descendre dans l'arène à leur suite, non certes sur le terrain de la théologie, mais sur celui de l'aistoire et des conséquences sociales et politiques du système qu'ils combattent. Je mériterais ainsi ma part, et c'est la seule ambition qui me reste, dans ces lilanies d'injures, journellement décochées contre mes illustres amis par une portion trop nombreuse de ce pauvre clergé qui se prépare de si tristes destinées, et que j'a autrefois aussi défendu et honoré comme il ne l'avait encore été par personne dans la France moderne.

- « Du reste, j'ai pleine confiance en l'avenir Dans l'ordre politique, nous sommes dejà dénvres du système que tant d'esprits faux et serviles avaient acclame comme l'apogée de l'ordre et du progres, et nous voyons renaître la vie publance avec la liberté.
- « Dans l'ordre religieux, je reste convaincu, malgré toutes les apparences contraires, que la religion catholique, sans subir la moindre alteration dans la majestueuse immuta-mité de ses dogmes ou de sa morale, saura s'adapter en Europe, comme elle l'a dejà fait en Amérique, aux conditions inévitables de la société moderne et qu'elle demenrera comme toujours la grande consolat.on et la grande lumière du geure humain. »

N'avais-je pas raison de dire qu'il espéra jusqu'à la flu? Quant aux catholiques-libéraux de son parti qu'il traitait de prévancateurs les evénements ont démontré qu'en étant plus politiques que lui ils avaient été beaucoup plus sages. On ne coupe pas les ponts

dernère son quand on veut se ménager une retraite. D'allleurs, avant d'être libéraux ils étaient catholiques et, comme tels, a ils avaient à cœur de me laisser aucun doute sur leur volonté absolue de demeurer orthodoxes'. « C est ainsi qu'au lendemain du Syllabus qui les visait tout particulièrement, ils delibérèrent sur le point de savoir s'ils ne devaient pas suspendre la publication du Correspondant'. A dater du Congrès de Malines il s'établit dans le parti deux courants très distincts : le courant Foisset qui côtoyait l'ultramontanisme de l'Univers d'aussi près que possible, et le courant Montalembert qui s'en éloignait chaque jour davantage. M. Foisset se prononçait pour la soumission quand meme et prealablement à toute discussion théologique. Montalembert ne l'admettait qu après la bataille et tout à fait in extremis. Ce fut le courant Foisset qui l'emporta. Déjà, lors du Congrès de Malines, M roisset avait trouvé que Montalembert était allé trop loin et il avait eté charge par le Correspondant de dissiper les équivoques résultant de son discours. Au mement de la réunion du Concile, il admit sans hésiter l'infaillibilite du Souverain Pontife, tout en ayant des doutes sur l'opportunité du dogme. Aussi aurait-il désiré que le Correspondant se renfermat dans un silence absolu. Ses amis furent d'un avis contraire. « Après tout, lui disaient ils, on n'a un cheval de

¹ Theophile Foisset, par Henry Boissard, p. 200.

id. p. 216.

bataille que pour le moner au feu, le jour de péril, et non pour le laisser à l'écurse . »

Ils se décidèrent donc à publier le 10 octobre 1869 un article-manifeste sur le Concile, mais comme si aucun d'eux n'avait osé en prendre la responsabilité, personne ne le signa --- ce qui fit dire à Louis Veuillot : « C'est l'œuvre d'une plume habile, d'une science inexacte et d'une conscience passionnée... En attestant sa foi, l'auteur anonyme ne laisse voir que ses doutes, et il prend si grand soi i de justifier ses dontes qu'ils semblent former le capital de sa foi... Cela fait, il signe : Pour la rédaction du Correspondant : P. Douhaire. Cette formule de signature est la chose sérieuse da cette pièce ardente et médiocre. Elle lui donne le caractère d'un manifeste, elle révèle, non pas une légion, mais une École qui ne s'était pas encore si clairement accusée... Il importe de savoir qui est là. MM. de Montalembert, Falloux, Albert de Broglie, Th. Foisset, Louis de Carné, Augustin Cochin, les RR. PP. Perraud et Largent, membres de l'Oratoire font tout le talent et toute l'importance du Correspondant Ces patriciens ont-ils donné leur assentiment au manifeste de la Rédaction?... L'importance du document serait autre pour nous et pour tout le monde s'il émanait des personnages notables que nous venons de nommer, que s'il ne contenait que l'expression des communes pensées de MM. Doubuire, Gaillard, Lavedan et Marius Topin². n

^{*} Théophile Foisset, per Henry Boissard, p. 260.

Rome pendant le Concile, 31 octobre 1969. JANSÉNISTES, T. III.

Louis Veuillot avait raison, et le Correspondant n'avait pas tort. Il était inutile d'étaler, au grand jour les divisions du parti libéral, au moment même où il avait le plus bescin d'être uni. Quels cris de joie n'aurait pas pousses le le directeur de l'*Univers* s'il avait vu que le manifeste ne portait ni la signature de M. Foisset qui Lavait désapprouvé, ni celle de Montalembert à qui peutêtre il n'avait pas éte soumis! Quant aux PP Perraud et Largent, Louis Veuillot u'avait qu'à rehre l'article du Correspondant pour s'apercevoir qu'ils y étaient étrangers, puisque la rédaction déclarait qu'il n'engageait que les laïques, « On conçoi, quelle réserve est imposée, sur un point qui est à ce degré du ressort de la théologie, à une rédaction laïque comme la nôtre, dont la prétention a toujours été de défendre la loi, non de la commenter ou de la définir. » Ce qui n'empêchait pas le rédacteur de dire très librement son sentiment sur la guestion capitale qui al-ait être débattue au Concile.

Après avoir rendu hommage à « la hardiesse et à la perspicacité » de Pie IX, il affectait d'avoir pleine confiance dans la réunion solennelle de tous les représentants de l'Église. « Comment penserions-nous, disait-il, que ce qu'on pourrait appeier par une expression profane la convocation des États-Généraux de l'Église out pour effet de créer dans son sein une monarchie desposique qui n'y a jamais existé? Il y a là quelque chose de contradicteire dans les idees comme dans les termes qui repugne au sens commun. Ce n'est ni l'usage, ni le penchant naturel des grandes assemblees de consommer

elles-mêmes leur propre abd cation .. Rien ne peut sortir du Concile que de son libre et commun consentement. De quoi donc gens de peu de foi, irions-nous nous alarmer à Comment proire qu'une assemblée véetablement œcuménique, sur laquelle ne pese aucune pression, dont n'est exclu aucun membre légitime, sera assez abandonnée de l'Esprit-Saint pour se dépouiller elle même sans motif, au profit d'un autre pouvoir de ce qu'il y aurait d'essentiel, d'exclusif et de divin dans ses prérogatives? Supposer chez une assemblée purement humaine un renoncement irréfléchi de cette nature, ce serait déjà une absurde hypothèse; mais appliquée à une assemblée infaillible, la supposition est presque sacrilége, car c'est admettre que l'Esprit-Saint prendrait plaisir à nous égarer sur le choix de ses interprètes. Le Concile a le droit de nous demander de n'être pas plus difficile que lui-même sur l'otondue de ses droits et l'usage qu'il en peut faire.

« Et quand nous nous en remettons ainsi avec pleine soumission à la décision du Concile, it est blen enter du que c'est au Concile tout entier et à son chef que s'adresse notre confiance. Il n'est point d'usage, on le sait, dans les Conciles de procéder par la voie parlementaire des majorités relatives ou absolues. Les décisions ne sont prises, surie it en matière dogmatique, que par un concours de suffrages suffisants pour que le décret puisse être réputé l'œuvre de l'Église entière. La raison de ce scrupule est simple, c'est que les Conciles ne créent pas les dogmes, ils les recon-

naissent seulement et les déclarent. Ils proclament avec une rigueur et une netteté nouvelles ce que l'Eglise. partout et toujours a cru par une foi au moins explicite : Quod semper et ubique et ab omnibus creditum est. Il suffit donc qu'une croyance soit contestée par une partie notable et pieuse de l'Église, qui n'est jamais sortie du giron commun, pour qu'un Concile hesite à la faire passer à l'état dogmatique. Telle est la réserve qui a toujours prévalu en toute matière; mais dans celle-ci en particulier, dans ce qui touche aux rapports mutuels du Pape, du Concile et des évêques, il y a une jurisprudence établie à Trente dont à coup sûr le Vatican ne s'écartera pas. On sait en effet que si rien n'a été décrété au concile de Trente sur ces points épineux, c'est qu'on n'y put tomber d'accord d'une rédaction commune avec les prélats qui représentaient l'Église de France, et le pape Pie IV fut le premier à demander que le sujet fût entièrement écarté, pour qu'aucune définition n'eût lieu sans le consentement unanime de tous les Peres. »

Et comme s'il avait eu le pressentiment de ce qui devait arriver, l'auteur du manifeste ajoutait : « Pro-clamer n'est pas définir e, c'est une définition avant tout qui serait nécessaire au principe de l'infaillibilité pontificale si le Concile jugeait à propos de lui rendre hommage. » Nous verrons plus loin qu'après la proclamation du dogme les catholiques-libéraux s'échappèrent par cette porte dérobée.

Louis Veuillot ne dissit donc que la moitié de la

Google

Orginal from UNIVERSITY OF WISCOM

vérité quand il écrivait que l'article du Correspondant était « l'œuvre d'une plume habile, d'une science ineracte et d'une conscience passionnée. » Plume habile oui, et il n'était pas possible que le rédacteur de l'Univers n'eût pas reconnu dans ce morceau magistral le style alerte, incisif, et de grande tournure, qui distingue l'nistorien de l'Eglise au IV siècle. Mais la passion en était absente et il fallait toute la manyaise foi du pamphlétaire ultramontrain pour y voir l'œuvre d'une science inexacte. M. le due de Broglie ne s'est jamais piqué de théologie, mais en matière d'histoire religieuse il pouvait en remontrer à Louis Veuillot. En lout, cas il entendait l'histoire autrement que lui.

 Il semble, écrivait à ce sujet la marquise de Forbin d'Oppède, il semble, lorsqu'on étudie l'Égisse, non-seulement dans sa doctrine, mais dans les moindres détails de sa discipline, qu'on y trouve les plus grandes comme les plus petites choses marquées an coin d'une souversine raison, et s'il est permis de parler ainsi, de ce bon sens qui mêne le monde en derniere analyse. Les doctrines cainoliques trennent toujours le milieu entre deux opinions extrêmes ; les règles de discipline sont placées le plus ordinairement entre deux exagérations, pourquoi faut-il que de notre temps ceux qui gouvernent les choses de Dieu semblent vouloir quitter cette voie tracée par les siècles et toujours reconnaissable malgré des deviations passagères, et tomber dans les exagérations en versant d'un côté au lieu de rester au milieu) Il me semble qu'une des innombrables erreurs de l'école historique néo catholique, qui en a tant commis et en commet tant encore, consiste à envisager l'histoire de l'Église dans son dévelop-

pement matériel et hamain comme etant en debors du mouvement général et ayant sa vie propre, étrangere aux transformations que les sociétés subissent autour d'elle. Le prince de Brogile, dans ses beanx volumes, a réagi contre cette menière de voir, ce qui tout aussitôt l'a fait accuser de naturalume. Je suis frappée tout au contraire de la simultanéité qui se rencontre entre les tendances des esprits en politique et dans les questions religieuses, cela n'a assurément rien détonnant et ce serait plutôt le contraire qui serait extraordinaire, puisqu'après tout l'homme qui s'occupe de religion n'est pas un autre homme que celui qui s'occupe de politique. Qu'on l'attribue au travail de dérirelition de l'école soi-disent philosophique du siècle dernier, aux violentes seconses imprimée, à l'ordre social par notre Révolution et les crises qui l'ont suivie, le caractère particulier de notre temps que personne ne nie est le doute répandu sur toutes les questions qu'on avait pu croire résolues. L'ancienne societé vivait sur certaines idees incontestées, qu'on peut appeler des principes, qu'on ne songeait pas plus à disc iter qu'un axiome de geométrie, a present rien de semblable, rien que soit généralement admis, beaucoup de matériaux de toute sorte répandus sur le sol et pas une construction ; un so, qui semble rejeter les fondations qu'on y creuse, comme celui de férusalem rejetait les pierres avec lesquelles Julien l'Apostat prétendait refaire le temple. La terreur causée par cette situation porte les esprits à se réfugier en politique dans les bras du pouvoir absolu, à qui ils ne demandent plus que de les protéger par la force contre les désordres matériels, et en religion à demander à l'omnipotence papale le privilege d'avoir le mojns possible à penser et à agir, et de s'endormir sur toutes les difficultés de la vie en laissant au Souverain-Pontife le soin de les régler. C'est cette coincidence qui me paraît constituer le plus grand danger ; le parti qui nous perd va dans le sens du courant, cela est certain, et le

nôtre qui a pour lui l'expérience du passé et les espérances de l'avenir doit lutter dans le présent contre ce courant Il y aurait, je crois, un curieux livre à faire sur l'histoire des idees qui prenuent le dessus en ce moment, mais ce qui vaut mieux que tous les livres, c'est l'action et la parole, la plus puissante des actions.

П.

La marquise de Forbin d'Oppède voyait juste; par malheur les catholiques-libéraux qui pensaient comme elle avaient marché trop longtemps dans le sens du courant, et maintenant que le torrent était déchaîné, il était hien difficile de l'arrêter². La majorité des catho liques avait abdiqué, comme on le leur reprochaît à Notre-Dame Quant au peut groupe qui s'élait rangé autour de Montalembert, que pouvait-il, divisé comme il l'était lui-même, que protester pour l'honneur, au nom du bon sens, de l'histoire, des traditions et des principes de l'Église gallicane? C'était aux evêques à faire tout leur devoir, à éclairer le Concile dont ils étaient membres, à le retenir sur la pente fatale où le

¹ Lettre ms.

Parelques-une même a dans un but d'apaisement faissient détranges concessions aux intransigeants. Le Français, par exemple, allait jusqu'à reconnaître que l'infailitaité du Pape est une conséquence de l'infaillibilité de l'Eques. » (Vie de Min Maret par l'abbé G. Bazin e 111, p. 90)

poussait l'ultramontanisme. Or, il faut bien le dire, si quelques-uns d'entre eux s'étaient jetés courageuse-ment dans la mélée, la plupart se résignaient d'avance à la défaite et à la capitulation.

- Il faut descendre dans la rue, disait M^r Meignan au P. Hyacınthe.
- Pardon, Monseigneur, répliquait l'ancien carme, c'est aux évêques à nous donner l'exemple.
- Mais non. Nous ne sommes que les grands prêtres et vous, vous êtes un prophète'.

Ils en étaient presque tous là Quand ils ne poussaient pas le P Hyacinthe, ils excitaient le P. Gratry, ils le complimentaient de ses vailantes lettres, sauf à l'abandonner ensuite aux coups de Mer Deschamps et de doin Guéranger, ou même à le désavouer si par malheur une indiscrétion quelconque rendait leur témoignage public. « Et quand tant de gens qui se por taient bien ne disalent rien pour soutenir leurs champions, c'était un malade qui se levait de son grabat pour parter. » Au fur et à mesure que le peril augmentait on les voyait se décontenancer, perdre la foi dans leur cause. Tout d'abord ils avaient combattu le

^{*} Un prophète de malheurs à qui l'on avait fini par donner raison. Le 1^{ex} juillet 1870, pendant un dejeuner chez M. Cochin, celu -ci lui dit 'a Ma foi est comme une fiamme qui vacille et qu'il faut tenir à l'ocart du vent de la tempéte. Nous nous refusons une foi meilleure, plus solide, plus viale et qui sera l'apput sur lequel nous vivrons, l'oreiller sur lequel nous mourrons. » Il ajouta qu'après l'avoir blâmé en septembre, il ne le comprenait que trop à présent.

^{*} Lettre de Montalembert à M. Cuvillier Floury-

dogme au nom du principe, peu à peu ils ne s'y opposèrent plus qu'au nom de l'inopportanité'. C'était l'euphémisme sous lequel ils masquaient leur retraite. Aussi l'évêque d'Angoulème disait-i, fort spirituellement à Pie IX. « Quod inopportanum diverunt necessarium jecerunt. » Un article du réglement — violant la liberté du Concile et dirigé plus particulièrement contre les gallicans de l'opposition — défendait expressément aux évêques de se réunir par nation et de se concerter. Ils pouvaient en prendre texte — et de combien d'autres — pour adresser une plainte collective au ministre des cultes qui déclarait n'attendre que cela pour agir. Ils s'y refusèrent pour des raisons

Comme s'il pouvait être jamais inopportun, selon le mot de Dœlinge. « de donner aux croyants la clef de tout l'éd.fice de la foi, de promu guer l'article fondamental duquel dépendent tous les autres »

^{*} Rappelleraije ici toutes les entraves apportees par le Vatican à la libe lé du Concile : la mauvalse disposition de la saile. — la remise par le Pape a chaque évêque d'une bulle réglementaire du Concile, bulle qui souteva la plus vive opposition et sit rappeler trois sois à l'ordre un évêque hongreis qui protestait contre ces mœurs modies. — l'exclusion de la minorité de la commission des prepositions. — la mise à l'Index du manifeste des opposants et l'interdiction de la lecture de Janus, — l'affichage sur les murs de Rome peu de jours après l'ouverture du Concile de la Bulle frappant d'excommunication majeure tous ceux qui n'admettaient pas les doctrines du Sylabus ou qui contesteraient le moindre bref papal è etc., etc. Il fallait s'appe et Louis Veuillot pour oser écrire que le Concile était libre parce que Mer Maret y avait été admis malgré les poémiques de l'Univers aux le mon-droit des éveq les annulaires.

¹ L'Église et l'État un Consile du Vatican, par Ém.le Ohivier, ², n, p. ²³9

d'ordre politique, ce qui ne les empêchait pas d'écrire séparément lettre sur lettre à M. Émile Ollivier et de deleguer le P. Gratry auprès de l'empereur pour appuyer le projet d'ultimatum' qu'ils avaient envoyé à son premier ministre. En un mot ils manguaient de cet esprit d'entente et de sol darité qui double la force du nombre Ils ne s'entendirent que pour faire des démonstrations platoniques, jamais pour une action qui pût être efficace. Leur derniere demonstration de ce genre fut leur adresse au pape, la veille de la proclamation de l'infaillibilité, c'est-à-dire quand le dogme avait déjà « triemphé de l'histoire ».

Il n'y eut vraiment parmi eux que deux hommes dont la conduite avant et pendant le Concile ait été irréprochable — au point de vue libéral, s'enteud et qui aient eu jusqu'au bout le courage de leur opinion. J'ai nommé M⁸ Darboy et M¹ Maret. Un politique de l'école de Richelleu, un théologien de l'école du grand Arnauld. Nous verrons plus loin quel fut le rôle de l'archevêque le Paris. Disons tout de suite quel fut celui de l'évêque de Sura.

Mr Maret rappelait Antoine Arnauld par la science, la logique la méthode, l'opiniatreté, l'esprit belliqueux et aussi par l'invincible démangeaison d'écrire Il eut toute sa vie la phime à la main. Arnauld avait été poursuivi, traque, condamné pour ses opinions jansénistes, bien qu'à différentes reprises il cut désavoué les cinq pro-



UNIVERSITY OF WISCOND N

¹ I'Église et l'État au Coucile du Vaticem par Émile Othv.er, t. n. p. 238,

positions et qu'en toute circonstance il eût protesté de son attachement au Saint-Siège. Ms Maret, devenu comme Arnauld le centre de la controverse théologique de son temps, fut en butte aux mêmes persécutions pour ses opinions gallicanes et représenté à Rome comme un futur instrument de schisme, hien qu'il eût donné vingt fois la preuve de son orthodoxie, notamment dans le procès du traduanatisme qu'il dénonça un des premiers.

A une autre époque sous M. de Frayssinous', par exemple, son gallicanisme aurait reçu l'approbation du ches même de l'Église. Il se reduisant en lestet a ces quatre articles 1º Indépendance du pouvoir séculierà l'égard de toute juridiction politique attribuée à l'Église. — 2º Légitimité des principes de 1789 et de la Constitution de la société moderne. — 3º Résidence de la souveraineté spirituelle dans le corps épiscopal uni au Souverain-Pontife. 4º Caractère tempéré de la monarchie pontificale'. Mais depuis, l'ultramontanisme avait fait en France de tels progrès que Louis Veuillot se vantait, en 1257, d'avoir trente mulle sectateurs. Dès lors le gallicanisme de MC Maret ne pouvait être que suspect à la faction ultramontaine puisqu'il ne tendait à men moins qu'à endiguer le courant qui entraînait l'Église vers la dictature universelle du pape.

L'évêque de Sura avait déja pris position dans l'Ére

N'est-co pas lui qui disast qu'on rendrait plutôt la Franco protestante qu'ultramontaine?

Viz de Mtr Maret, par l'abbe G Bazin, t. n p 3:

nouvelle. Il s'affirma davantage encore quand il fat nomme doyen de la Faculté de théologie de Paris. On sait quelle importance il attachait à la réorganisation de ces Facultes Pour lui, c'etait le seul moyen de relever le niveau des études théologiques et la pépinière indiquee d'un episcopat vraiment national. Mais la Courde Rome voyant ces Facultes d'un mauvais cent, d'abord parce qu'elles n'étaient point instituées canoniquement et qu'elles dépendaient uniquement de l'Université, ensuite parce qu'elle sentait qu'un jour ou l'autre elle se heurterait à la résistance des théologiens de la Sorbonne. Il n'est pas jusqu'aux catholiques du Correspondant qui ne tinssent en suspicion le doyen de la Faculté de théologie, non qu'ils fussent en désaccord avec lui sur la question religieuse, mais ils étaient séparés par le bonapartisme : ils lui reprochaient de s'être rallié à l'Empire après l'avoir o rvertement combattu, sans se rendre compte des raisons vraies de sa conversion. Ce n'est que plus tard, à l'approche du Concile, qu'ils se départirent à sou endroit de leur froide reserve. « Je yous sais un gré infini, lui ecrivait Montalembert le 28 septembre 1869, après avoir lu son livre Du Concile général, d'avoir bien voulu vous souvenir que nos dissentiments n'on jamais roulé que sur la politique, et que sur les questions vitales qui touchent à la liberté religieuse ou à la constitution de l'Église, nons sommes toujours restés ce que nous étions l'un et l'autre, lorsque, il y a vingt ans, j'ai eu l'honneur de vous être associe dans la direction du Correspon-



Original in UNIVERSITY OF a dant'. > Avec un peu plus de perspicacité ou un peu moins de préventic n politique, ils auraient vu que Mº Maret était dans le vrai en s'appuyant sur le ministère des cultes pour arrêter le flot montant de l'ultramontanisme. N'est ce pas au ministère des cultes que se font les nominations des évêques, et n'est-ce pas par la main des évêques qu'on pouvait espèrer de revirer l'opinion? Mº Maret l'avait si bien compris que, du jour où il fut en rapport avec le ministre des cultes, il appela son attention de ce côté. Il avait déjà contribue dans le temps à la nomination de Mº Sibour, il contribua également à celle de Mº Darboy, et obtint peu à peu de M. Rouland qu'il nommàt aux évêchés vacants des gallicans avérés, de préférence à des hommes « peutres ».

Je passe sur le scandale auquel donna lieu sa nomination au siège épiscopal de Vannes et j'arrive à son grand ouvrage sur le *Concile général* qui fut l'acte capital de sa vie.

a Il y avait quinze ans, mous dit son biographe, que Mer Maret pensait à la question du Concile quand le Pape la mit à l'ordre du jour. » Il y était donc suffisamment préparé lorsque les évêques furent convoqués à Rome pour célébrer le dix-huit.èma centenaire du martyre de saint Pierre. Immédiatement il se mit à l'œuvre et fit imprimer sans nom d'auteur un Mémoire qu'il distribua au petit nombre d'évêques qui étaient

I Vie de Mr Maret, par l'abbé G. Basin, t. m., p. 112.

en relations avec lui. Dans ce Mémoire qu'on peut regarder comme la préface de son livre, il possit les trois questions suivantes : « La définition de l'infail-libilité est elle utile ? est elle nécessaire ? est-elle possible ? » Il y repondit par la négative et, comme conclusion, il émit le vœu que les évêques profitassent de teur prochaine réunion à Rome pour demander au pape Pie IX la convocation d'un Concile général « seul competent pour chercher, trouver, proposer les grands moyens qui doivent faire refleurir les beaux jours de l'Église »

Il applaudit donc, lui aussi à la résolution de Pie IX, mais à l'encontre de lant d'évêques qui s'en remettaient à la Providence du soin de faire sortir du Concile « la victoire de l'Église sur ses ennemis et une paix perpétuelle », il entreprit de mantcer à tous les périls auxquels serait exposée l'Église par le changement radical que les ultramontains projetaient d'apporter dans sa Constitution. De là son Mémoire à l'empereur en date du 25 mars 1867, son entretien avec lui au mois de juin 1868, et la lettre qu'il lui adressa après cette conversation.

« Le Concile, disait il dans cette lettre, pourrait faire un bien infini : 1° rendre la Papauté plus respectée et plus ferte en modérant son pouvoir par la mise en vigueur d'une loi de l'Eglise qui prescrit la tenne déconnale des Conciles generaux ; 2° concilier la societé moderne avec l'Église par de sages explications qui feraient justice de ce qu'il y a d'excessif et d'erroné



dans les doctrines théocratiques, par la renonciation au régime de la contrainte matérielle dans les choses de la conscience; par l'acceptation de tout ce qu'il y a de legitime et de nécessaire dans les institutions soc alcs des temps modernes; 3° favoriser l'accord de la science avec la foi par une sage déclaration touchant la liberté de la science. Avec et après ces réformations gérérales, le Concile opérerait toutes les reformes particulières : celle de la cour romaine, des ordres religieux, de la jandiction épiscopale, des études ecclésiastiques, du culta chrétien.

a Le Concile qui opérerait toutes ces réformes et ces améliorations mettrait sin au moyen âge, ouvrirait une ère nouvelle aux sociétés chrétiennes et renduait possible le retour à l'unité catholique de nombreux dissidents dans les commun ons grecques et protestantes et dans les rangs de la philosophie. »

Il terminait en demandant à l'empereur d'appuyer les évêques et en s'affl'geant de l'exclusion prononcée contre les princes catholiques : « Quoi ! l'empereur des Français qui a donné, qui donne tous les jours tant de témoignages de sa loi chrétienne, l'empereur des Français qui soutient seul le pouvoir temporel du Saint-Père sera exclu du Cancile? On accepte ses bienfaits on vit de ses bienfaits, et on traitera sans lui, et peut-être contre lui, des questions qui intéressent au plus haut degré le bien de la France! Cela n'est pas possible. Je sais tout ce qu'on peut dire pour justifier ces exclusions générales. Mais le Concordat est une

réponse à tout. Les princes qui nomment les évêques, qui agréent les curés, ne peuvent être considérés, sans injustice, comme étrangers à l'Église' »

C'est pourtant ce qu. leur arriva. D'apres Mr Maret le Pap e n'aurait pas eté éloigné de consentir à l'entrée des princes au Concile : il n'y aurait mis qu'une condition, à savoir qu'ils s'engageraient à accepter les décisions de la majorité concliaire. Si cette assertion était prouvée, et il y a tout heu de la croire vraie puisque l'évêque de Sara la tenait de l'empereur et qu'elle figure dans la lettre qu'il lui adressait, il serait acquis à l'histoire que Pie IX, en convoquant le Concile, avait l'idec bien arrêtée dy faire définir l'infaillibilité personnelle, absolue, et séparée du pape. Et le mot du P. Gratry se trouverait ainsi vérifié : « C'est un guet apens qui s'est terminé comme un coup d'État. »

Quoi qu'il en soit, l'empereur fut tellement trappé des conclusions de ce Mémoire, qu'il se chargea de l'impression de l'ouvrage de M¹ Maret sur le Concile général et la paix religieuse — A cette nouvelle, grand émoi dans le camp des ultramontains! Il s'agit d'empêcher à tout prix l'apparition de ce livre, carla science de M¹ Maret les effraie encore plus que ses doctrines. Pour le discréditer aux yeux des catholiques, on répand le bruit qu'il a été soumis à la censure impériale; l'Univers, plaidant le faux pour savoir le vrai, insinue

[•] Vie de Mr Marei, t. m, p. 10

³ Ibidem.

que l'auteur y parle de l'infaillib.lité comme vient d'en parler le patriarche schismatique de Constantinople. On hii prête des opinions qui ne sont pas les siennes. On le représente comme un ennemi du pouvoir temporel, et un père de l'Oratoire, désavoué immédiate ment d'ailleurs par le supérieur de la Congrégation, ose lui contester le droit de sièger au Courile. Le nonce cherche à se procurer les épreuves de son livre et, comme il n'y réussit pas, on le menace de le mettre à l'index, aussitôt paru. Mais les évêques de l'opposition sont là qui veillent. Me Maret n'a rien voulu faire sans les consulter. Avant d'accepter l'offre de l'empereur et de donner son livre à l'impression, il leur a soumis son plan qu'ils ont approuvé; il a tenu compte de leurs observations, de leurs conseils. Aussi n'hésiteront-ils pas à le défendre contre les censures dont il est menacé. A peine l'ouvrage est-il mis en vente, que tout le monde est obligé de reconnaître sa parfaite orthodoxie et le ton mesuré et grave sur lequel il est écrit d'un bout à l'autre. Point d'invectives contre qui que ce soit, ni de personnalités blessantes ! Mer Maret évite soigneusement toute vivacité de polémique et de peur d'envenimer le débat n'effleure même pas la question des falsifications remaines. Il est plein de respect pour la primau e du Pape , il admet l'indéfectibilité du siege de Rome, mais l'infaillibilité implique à ses yeux l'union de la tête et des membres dans le corps mystique de l'Église. Dès qu'ils se séparent, la garantie. n'existe plus. En d'antres termes, l'Églisa est une JANSÉNISTES, T. III

monarchie efficacement tempérée d'aristocratie. Les textes évangéliques et les actes des Conciles généraux nous fournissent des preuves abondantes et invincibles de ce grand caractère tempéré, imprimé par la sagesse divine à la constitution de l'Église A l'appui de cette assertion, il démontre de la façon la plus claire, toutes pièces en main, a quel point l'idée de l'infaillibilité personnelle et séparée du Pape a été étrangère à tous les grands conseils œcaméniques , il établit que dans toutes les discussions dogmatiques le dernier mot a toujours appartenu au Conc.le ; que malgré toute leur déférence pour le Saint-Siege, les évêques ne se sont pas fait faute d'exercer, môme à sou égard, leur rôle de juges de la doctrine, temoin le sixième concile de Constantinople qui a condamné Honorius, et le septième, qui dit de la lettre du pape Adrien ; « Nous avens approuvé sa doctrine après l'avoir examinee nous-mêmes avec le plus grand soin, et en approfondissant les Écritures. Nous sommes d'accord avec sa lettre, et n'ais la confirmons. » W Maret ne se contente pas d'analyser. il entre dans les détails, il s'arrête oux points controversés, à l'affaire Honorlus, au concile de Constance et a celui de Fiorence. Il discute, mais sans se départir d'une sage modération, et il arrive à cette conclusion. naturelle et logique que l'infaillibilite separce, du pape serait un attentat au droit des éveques en même temps qu'un démenti donné à l'histoire et à la tradition. —

Voilà le livre dans son ensemble. On peut en cri-

au point de vue historique et doctrinal il est inaltaquable. C'est du moins l'avis de tous les évêques qui l'ont lu, à l'exception de trois ou quatre dont M^{tr} Pie et M^{gr} Plantier. Aussi la faction ultramontaine est elle déconcertée par le succès qu'il rencentre un peu partout. Ne pouvant le mettre a l'Index comme on se l'étalt promis, on lui cherche un réfutateur. Mans où le prendre? Une réfutation ne s'improvise pas comme un discours, et deux mois à peine nous séparent de l'ouverture du Concils. Il y a bien M^{gr} Deschamps, mais il est aux prises avec M^{gr} Dupanloup, et, quand il aura fini avec l'évêque d'Orléans, il faudra qu'il réponde au P. Gratry. C'est assez de besogne pour un prélat belge.

Me voici i dit un bénédic in.

Et quelque temps après, dom Gueranger entrait en lice avec un gros volume sous le bras. Cela s'appelait la Monarchie pontificale : un titre qui à lui seul était tout un programme

L'abbé de Solesmes est peut-être un puits de science mais c'est un puits de science ultramontaine. Il a l'esprit conformé comme les moines du moyen âge et voudrait faire de Pie IX un nouveau Grégoire VII. Mais le monde à marché! Que lui împorte? Si la civilisation ne peut rétrograder, la papauté reculera. Ne tui parlez pas des libertés et franchises gallicanes, il a le gallicanisme en horreur et ne pense qu'a l'exterminer: — de l'accord de la science avec la foi, c'est une hérèsie; du système parlementaire appliqué à la constitution de l'Église, il vous traiterait de jan-

séniste. Il ne comprend que le gouvernement théocratique avec l'absolutisme comme base et l'inquisition comme moyen; et pour bien montrer que le « papisme est la grâce de ce temps », il ramène tout au Saint-Siège, il en fait tout sortir : le dogme, la morale et le culte.

Il y a cinquante ans l'Eglise de France était une sorte de république fédérative. Chaque province avait sa liturgie et son bréviaire Dom Guéranger se dit un Jour que toutes ces variétés liturgiques nuisaient à l'unité de la prière. Et après une campagne retentissante où il rencontra une résistance acharnée, les liturgies parisienne, lyonnaise, bisontine et autres furent obligées de ceder la place à la liturgie romaine. Or vous allex voir où l'abbé de Solesmes voulait en venir. Dans une leçon faite devant ses religieux et où il avait pris pour texte les deux vers suivants:

Geniem auferte perfidam Credentium de finibus! Refoulez une nation perfide Loin de la terre des croyants l

il s'écriait un jour : « Les paroles de la sainte liturgie, mes frères, ont comme celles de l'Écriture sainte plusieurs sens également justes, savoir le sens obvio ou naturel, le sens allégorique et le sens anagogique ou spirituel. Le sens naturel s'applique à la perfide Albion encore plus hérétique que perfide. Mais le sens ana-

gogique est tout autre. Il s'agit surtout dans cette strophe des partisans des liturgies gallicanes, de ces prélats français qui proscrivent la liturgie romaine de leur diocèse. Bénissons Dieu de ce qu'il daigne exaucer les prières de sa sainte Épouse, car en réalité les évêques gallicans disparaissent de plus en plus de la terre des croyants pour faire place à des évêques animés de l'esprit romain, n'ayant d'autre aspiration que de faire triompher les doctrines et la sacrée liturgie du Saint-Siege apostolique. Encore quelques années, et l'épiscopat français sera renouvelé dans cet esprit et l'histoire flétrira comme ils le méritent ceux qui se dressent fièrement contre Rome leur mère, et qui, semblables à Lucifer et aux anges rebelles, ont prétendu s'égaler à celui dont ils devaient recevoir et exécuter respectueusement les ordres!. »

Voilà comment la liturgie romaine aboutissait, dans la pensee de dom Guéranger, à l'anéantissement du gullicanisme et à la proclamation du dogme de l'infaillibilité. — Arrivons maintenant à la Monarchie pontificale. Le livre débute par ce que l'auteur appelle Les préjugés contre le lavre de M²¹ de Sura. « Il entend par là toutes les considérations secondaires qui penvent ébranler la confiance dans les opinions de son adversaire; il commence par déconsidérer acs idees afin qu'il soit affaibli d'avance dans l'opinion des

Les Bénédictins de la Congrégation de France. Mémoire du Révérend Père Pierre des Pilliers, moine profès de l'abbaye de Bolesmes.

juges ou des spectateurs du combat, au moment où il le prendra corps à corps. Les raisons fondamentales qu'il compte exposer seront ainsi fortifiées par ce qu'il nomme avec une naïveté qui ne lui est pas ordinaire des préjugés ou des préventions. Parmi ces préjuges opposés au livre de Mª Maret, il en est un pour le moins singulier : on lui reproche d'avoir troublé la paix profonde dont jouissait l'Église universelle à la veille d'assister au cour mnement de son édifice ; — et dom Guéranger lui même répondra quelques jours apres au P. Gratry, sans s apercevoir qu'il se contredit Si le mal est grand sur la terre parce que les vérités sont diminuees par les enfants des hommes, nous devons espérer à la pensée que leur accroissement ne peut être que salutaire au monde. Cet accroissement, î, a faha l'acheter au prix de discussions vives, de polemi jues ardentes. Nous avons vu, durant la tempête, des navires portés jusqu'au ciel par les vagues et redescendre ensuite jusqu'au fond des abimes. Dans la lutte, la fureur de l'adversaire ne manquait pas, mais ses traits étaient fleches d'enfants. La terre en est jonchée, et personne ne songera à les ramasser .. mais l'heure approche où la paix et la concorde, œuvre de I Esprit-Saint, vont apparattre pour la joie et le salut du peuple chrétien. n - Dans la Monarchie poatsfi ale, l'abbé de Solesmes dresse cinq grandes batteries en faveur de l'infaullibilité du Saint-Pere, il invogue tour à tour l'Ecriture, la tradition, l'école, le peuple chrétien et le sentiment des saints. Rencontrant sur son

passage bon nombre de déclarations des plus illustres docteurs des premiers siècles qui sont embarrassantes pour sa doctrine favorite, il se tire d'affaire en disant que « jusqu'à ce que l'Église ait senti le besoin de fixer le dogme sur tel ou tel point, le langage a puêtre plus ou moins flottant, soit que les docteurs aient négligé de préciser une question sur laquelle personne ne discutait, soit qu'ils aient soutenu innocemment un sentiment qui par suite d'une décision posiérieure est devenu heterodoxe. » - « Admirable procedé, dit M. de Pressensé, pour jeter par dessus bord tous les textes qui ne sont décidément pas malléables! Il s'agit au point de vue catholique d'établir que la doctrine de l'infaillabilaté papale a cté l'objet de la foi universelle : cette pretention se heurte à des déclarations contraires des Pères. En bonne logique, cela suffit pour écarter le caractère de l'universalité Dom Guéranger a chaugé tout cela ; c'est au dix-neuvième siècle. qu'il appartient d'imposer sa pensee aux trois premiers siècles de l'Église et de repousser comme hétérodoxe ce qui ne cadre pas avec ses inventions dogmatiques ; c'est le présent qui forge à son gré les anneaux de la chaîne traditionnelle, si bien que la tradition. n est plus la tradition mais un complaisant écho de Lopimon actaellement en faveur. Il est vrai que l'on consent à reconnaître l'innocence de ces bons Pères qui ont parié de l'évêque de Rome sans se soucier de sa future infaillibilite. S'ils sont innocents, les procedes qu'on emploie pour reduire à néant leur témoi-



gnage le sont fort peu, et il suffit de les avoir indiqués pour ôter toute valeur à une longue et fastidieuse argumentation qui ruse constamment avec les faits les mieux établis, tronque habilement les citations, invente des fables pour les besoins de la cause, comme par exemple la prétendue soumission de Cyprien à l'évêque de Rome'. » Et voilà ce que Ma Pie, dans l'oraison funèbre de dom Guéranger, appelait e le fruit spontané et merveilleux d'une maturité theologique dont on citerait peu d'exemples. > Il aurait mieux fait de dure que c'était la thèse officielle de l'infoillibilité papale, appuyée sur des preuves plus ou moins contestables.

Après avoir invoqué l'Écriture, les Pères et l'École, dom Guéranger invoque les actes de la papauté depuis le moyen âge. Les papes ont agi comme s'ils étaient infaillibles, donc ils le sont. Le fait emporte le droit. Ne lui opposez pas l'opinion de l'école de Paris, la déclaration de 1682, le concile de Constance, tout cela est sans autorité. Il n'y a de vrai que les conciles de Lyon, de Florence qui contiennent la doctrine de l'infaillibilité dans leurs décrets. Il est tellement sur de ce qu'il avance, qu'il ne se donne même pas la peine d'établir dans quelles circonstances on reconnaîtra que le Pape parle ex cathedrá. Pour lui, des que le Pape declare qu'il parle ex cathearà, il est infaillible. la simple promulgation suffit. If y manque cependant une signature,





^{*} Le Concile du Vatican par E. de Pressensé, pp 272-274

tant que l'anathème n'a pas été fulminé contre l'opimon contraire, — ce qui revient à dire, selon la remarque de M. de Pressense : « Vous reconnaîtrez le pape infaillible à ceci qu'il maudira! »

O Pascal, où es-tu?

111

Tout à coup, une voix se fit entendre, qui jusque là n'avait parlé que d'amour, de progrès, de fraternité, et cette voix disart : « Dieu n'a pas besoin de vos mensonges ni de vos ruses pour son service... Ceux qui soutiennent la these de l'infaillibilité personnelle du pape ont tous travaillé sur des documents frelatés. Dans l'histoire de l'esprit humain, il n'est pas une question theologique, philosophique, historique ou autre, qui ait été aussi déshonorée par la mauvaise foi, le travail des faussaires, si totalement gangrenée par la fraude... Il est temps que les hommes d'honneur, les hommes de cœur, les hommes de foi regardent ce scandale en face, et chassent du temple non-seulement les vendeurs. mais les voleurs et les fabricateurs de fausse monnaie religieuse et morale. Les derniers des hommes peuvent recevoir et reçoivent des ordres de Dieu. J'en ai reçudans ma raison, dans ma conscience et dans ma foi. Pour obéir, je souffrirai ce qu'il faut souffrir' ».

¹ Leitre du P. Gratry à Myr Deschamps.

C'était Pascal qui revenait sous les traits naîts d'un mathématicien mystique, doublé, comme lui, d'un écrivain original.

Certes le P. Gratry n'a pas le vaste savoir théologique de l'abbé de Solesmes. Il est plus littérateur que canoniste et plus philosophe que théologien. Mais il est tres versé dans les sciences humaines et, selon le précepte de l'Oratoire, il s'en sert « comme d'un ha meçon pour gagner les âmes à Dieu'. » C'est un logicien qui s'adresse moins à l'esprit qu'au cœur. Il se peut qu'il commette, au cours d'une discussion, plus d'une inexactitude, mais il ne commettra jamais de falsifications il rougirait de s'appuyer, comme Ms' Deschamps, sur des nocuments faux et qui prouvent diamétralement contre la thèse même en faveur de laquelle on les exhume². Ce qu'il veut avant tout c'est convaincre

Cotte citation ayant para suspecte à M. Jean Warlon, il s'empressa d'un térifier l'exactitude au tome ii, pieces justificatives

Histoire de l'Education dans l'ancien Oratoire de France par le P. Paul Lattemand, p. 217.

a Dans son livro sur l'Infaillibilité et la Concile, l'archevéque de Mal nes disait « la declaration de l'Assemblée de 1902 n'est qu'une note discordante dans le concert des voix de l'épiscopet françois. Per l'ens la vraie voix des evéques. En 1625 ré inis en asser illes génerale, ils écriventaux autres prelats du royaume. « Los évêques seront exhertés à honorer le Siège apostolique et l'Église romaine.... Ils respecteront aussi notre Sami-Pere la Pape... sur l'equel Jésus-Christ a londe son Éguse en lui baillant les clefs du cia avec l'infaillibilité de la foi, etc » La retation n'a pas moins d'anc page et l'éminent prélat termine en disant : L'Eglise de France concesse donc, avec touss les Eglises de l'un ivers non se demen, la primanté mais l'infaitibinté de Pierre et les ses successes rs. »

de fraude, de mensonge et de ruses les fauteurs de l'infaillibilité auxquels il s'attaque, et il a tout ce qu'il faut pour cela : il a la science, il à la verve, il a l'éclat et la sainte indignation d'un parle Juvénal, celle qui fait le vers et aussi la prose. Hier encore sa prose était un chant, et parfois « elle montait si haut, qu'on y sentait comme un bruit de l'arpes, quelque chose des accents des prophètes et des ardeurs des saints'. » Son style était celui d'une âme candide, et Sainte-Beuve disait un jour malicieusement qu'il portait écrit sur le front.

p. 90 de la Collection des proces-cerbaux du clergé de France, cù il la trouva, en effet. Remontant alors au premier chap.tre de ce document qui n'occupe pas moins de trente pages infolio à deux colonnes, il lut. « La promesse infai lible de Dieu qu'il serait au milion do deux ou trois qui s'assembleraient en son nom a été le plus grand recours qu'art ou l'Église pour se maintantr dans l'ordre et empéraer la corruption de la doctrine et des magas., L'infathibi ilé de cette promesse, étant dérives comme par degrés des Concilos generaux aux nationaux et d'iceux aux provinciaux, l'Église les a jugés si nécessaires, que le grand concile de Nicée à obligé les éveques de les tenir deux fois en un an » Nous voilà bien loin de l'infailaitaité papale. Parcourant slors le preambule de ce document, M. Jean Wellon vit en 1éta . o Avis de l'assemblée genérale du viergé de France à MM. les archevéques et eveques de ce royaume et en note : a Après que ces avis adresses par Msº de Chartris curent éle imprimés et eximités, ils furent supprimes par l'ordre de l'assemblée. Il le des principales causes de la suppression est l'infaithblité du Pape qui parai, étabile dans l'article - 37 🥫 Or l'article +37 est justement celui que citait Ma' Deschamps, « Ainsi dit M. Jean Wallon, le document cité par l'archevéque de Mai nes et qui a eu sur les decisions du Concale la plus deplorable influence, n'est pas soulement faix, il prouve encore contre la thèse en faveur de laquelle on l'invoque. » (La vérit! sur le Conede, pp. 13g-th)



¹ Éloge du P. Gratry par le P. Hyacinthe, Rome, 25 février

« Je crois à l'Immaculée Conception I » S'il n'avait au que cetto croyancel Mais il croyait à une foule de choses hien autrement dangereuses; il croyait, il disait que les Jesuites étaient les plus purs des hommes et que Pascal, en altaquant les casuistes, n'était qu'un calomniateur'. C'est pour cela sans doute qu'une fois revenu de son illusion, son encrier qui débordait d'amour se remplit soudain de colère!. . Et maintenant qu'elle a pris son vol, dom Guéranger et Mº Deschamps peuvent braquer leur grosse artillerie contre cette abeille irritée. Elle se moque de leur poudre, de leurs arguments, de leurs anathèmes. Elle va de l'un à l'autre, les ailes deployées et l'aiguillon en avant, pour venger l'évêque d'Orléans et l'évêque de Sura des injures qu'ils ont reçues ; elle les crible de ses piqures farouches. Et l'on aura beau dire et beau faire, le P. Gratry lui-même aura beau vouloir, lors de sa soumission, en effacer les traces sanglantes, ses traits demeureront attachés au flanc de l'archevêque de Malines et de ses caudataires, comme ceux des Prounciales au flanc des Jésuites.

Ils portèrent si bien, d'ailleurs, que Louis Veuillot accourut à la rescousse et y répondit par une grêle de flèches.

Ce Thersite du dix neuvierne siècle, comme l'appelait le P. Gratry, avait établi son quartier-général à Rome près du Monte-Pincio, « pour mieux contempler Saint-Pierre plein du pape et du concile² », et aurtout

Lettres à la princesse.

De la Connaissance de Dieu.

pour mieux diriger le chœur des évêques dont le Monte-Pincio était la promenade favorite. C'est de la qu'il écrivait à l'Unwers ses fameuses lettres qu'on ne saurait micux comparer qu'à des bulletins de victoire. Tant de morts, tant de blessés, tant de drapcaux pris sur l'ennemi! Jamais on ne vit pareil carnage. Et tous ces morts qui se portent bien et tous ces blessés qui guériront sont tombés sons les coups de sa plume ! O prose, måle outil ! disait-il un jour. Le fait est que dans sa main la plume devenait une véritable flamberge, aussi bonne pour l'attaque que pour la riposte 🦤 Une injure pour substantif, une injure pour adjectif, voilà le secret' ! » Evidemment, Joseph de Maistre avait été son maître d'armes. Louis XVIII disait de telle brochure de Châteaubriand qu'elle lui valait une armée. Pie IX pouvait en dire autant des lettres de Veuillot pendant le Concile Il aurait pu se passer des dissertations savantes de dom Guéranger, de Me Deschamps et de Mer Manning, mais des invectives de Veuillot, jamais. La grosse artillerie ne vaut rien dans une guerre d'embuscades et d'escarmouches. Pendant que l'abbé de Solesmes était aux prises avec Ms Maret, et l'archevêque de Malines avec l'évêque d'Orléans, Veuillot se portait sur le front de bandière de l'armée intaillibiliste et ferraillait avec toutes les plumes de l'ennemi, laïques ou ecclésiastiques, épiscopales ou monacales. Il était à la fois partout, il avait réponse à tout, il suffisait à tout.

^{*} Vis du P. Lacordaire par Montalembert, p 150,

Parlait il de Janicot 🤈 il disait : « C'est une poutrelle qu. flambe; → de Villemot - « Rien ne Ini manque, sauf l'art puissant d'ennuyer, et ce seul defaut l'écarte des grands rôles; n — de Jourdan et La Bedolhère: e Je sais bien qu'ils ne comprennent pas, mais il y a encore sur la terre des hommes qui comprendent que leur intelligence ne peut rien, parce qu'elle n'a pas la foi! » -Du Français: a Si je me connais en physionemic, le Français mourra jeune. Il vit dans l'air qui a tué lous ceux qui ont vécu : l'Union, l'Alliance, les l'illes et les Compagnes, YEtendard et jusqu'à ce pauvre vied Am de la Retigion qui semblait constitué pour durer toujours : * - - d Aubry-Foucault : a il écrit sous un fauxnez dens un taudis de la rue Coquilliere ; n - de Coquelet : « Ingenieur civil, chevalier de la Légion d'houneur, publiciste et penseur de l'École libérale, auteur d'un article dans la Renne des Deux-Mondes, M. Coquelet naime pas les Romains. C'est un Villemet sericux. Il n'a rien plus à cœur que de voir l'Egliss absolument comme il faut. L'Église libre dans l'Eat libre et Coquelet officier de la Légion d'honneur, il dira : Nunc dimittis ! Mais le Concile écoutera-t il. comprend a-t-il Coquelet ? Cette mouche du coche a 81 la singulière idee de s'atteler derrière le coche. * Quant à Montalembert, sa mort le desarme, et pour un peu il blamerait Pie IX d'en avoir accueill. la nouvelle en termes si peu généreux. Mais comme il 🛠 rautrape sur les compagnons du Correspondant, au M. de Falloux qui n'a pas eu le courage d'avouer son

« 8g de l'Église' » et sur le duc de Broglie dont M. Daru, « ce doctrinaire philippien », voudrait faire un ambassadeur au Concile! « On n'a plus sous la main M Baroche, l'excellent dégustateur des sujets épiscopaux et qui a proposé tant d'évêques quoique non pas tous acceptés..., li y a b en M. le duc Albert de Broglic. On croit voir en lu, du Baroche, je crois qu'on ne se trompe pas. Moins de voix, mais plus de plume ; moins de vigueur, mais plus de culture; moins de position actuelle, mais peut-être plus de dispositions. Baroche de l'avenir, qui pontra nous fa re regretter le Baroche du passé, M. le duc est né ambassadeur, il est ne académicien, il est né doctrinaire. Il a du sang de Geneve; il a étudié à l'école de Rossi. Tout jeune il combatta.t déjà la liberté d'enseignement. Homme mûr, il a fait très proprement un livre retigieux et insidieux. Plus mar, il a rédigé le manifeste du Correspondant, Parmi les catholiques-libéraux sa taille égale presque celle de M. Auguste Cochin. Voilà des titres pour représenter M. Daru. Pour représenter la France il Iui manque quelque chose. Aux dernières élections, l'État, lo clergé et le peuple, par un accord assez rare, l'ont refusé. Il doit laisser oublier cette catastrophe. *

Ainsi chacun reçoit son petit paquet. Mais c'est principalement sur le dos des évêques et du P. Gratry que Louis Veuillot aiguise sa plume. Il écrit de Rome le 17 novembre 1869 : "

Le bruit avait couru, et le pape s'en étail montré tres irri e, que M. de Falaux, dans non ettre de felucitations adressée au P. Gratry avait du que la religion avait besoin l'un 89

 La campagne contre la doctrine de l'infaillibi ité poursuit son cours, et nous voyons se succéder les coups annoncés dans l'adresse des « laïques de Coblence » à M de Montalembert. Nous avons eu les consultations et les décisions de Munich, les brochures pseudonymes de Janus, le livre de Mr Maret, les expéditions de l'Avenir catholique, le manifeste du Correspondant... Mr Maret prépare un nouveau volume et Labbé Dœllinger, qui semble l'instigateur du mouvement, se dévoile. Le concert devient de plus en plus évident... Mais une pièce plus inopinée que toutes celles qui ont paru et beaucoup plus importante par la situation de l'auteur, va s'emparer de l'attention publique. C'est une lettre de Me l'évêque d'Orleans au clergé de son diocèse, contenant des Observations sur la controverse soulevée relativementà la definition de l'infaillibilité au prochain Concile. Cette lettre fort animée, est un véritable événement. Par le fait elle donne une tête épiscopale regulière et officielle à cette prise d'armes, où l'on ne voyait jusqu'ici que des écrivairs de qualités diverses. »

Cette tête épiscopale lui servira dorénavant de tête de ture. Quand Mer Dupanloup répondra à Mer Deschamps, il trouvera que sa lettre appartient au genre tumultuaire.

« Opas tumultuarium, c'est la bâtisse de hâte et de décadence, elevée en un moment, pour un moment, déjà ruineuse et penchante, et qui n'apparaît que ruinée. L'opus tumultuarium est bien connu et bien

Google

n _{grae} from UNIVERSITY OF WILCONSIN

13

reconnaissable : construction sans art, matériaux sans choix, pierrailles, tessons, briques cassées, blocs hétérogènes, toutes sortes de choses ayant déjà servi à autre chose, nulle étude et nul antre génie dans l'ouvrier que l'instinct militaire de l'attaque et de la défense . . Tel est l'opus tumultuarium et tels sont les écrits de Ma Dupanloup. Quiconque les youdra relire acceptera la comparaison. Ils se ressentent de la décadence, de la hâte, du turnulte. La sont composés sans art de pièces et de morceaux vulgaires, de lieux communs Point de sévérité, point de serénité, point de solidité, rien qui ressemble à un monument, pas même à un édifice. Toutest construit pour porter un moment quelque artillerie. En effet l'informe hâtisse se couronne de feux. L'artillerie éclate et la construction croule. Grand fracas : rarement beaucoup de morts.

c Cependant, comme le prêtre catholique est en familiarité avec les Saints Livres, on trouve çà et là chez Mª Dupanloup l'équivalent de ces marbres et de ces débris qui se rencontrent dans l'opus tumultuarium. Une parole énergique, une grande sentence sont mélées dans la funesté abondance du caillou et du moëllon. Mais de ces marbres de hasard il y en a pen, tous ne sont pas merveilleusement enchâssés. On a remarque que souvent les écrits plus travaillés en sont plus dépourvus. Je me rappelle entre autres une oraison funèlre qui resta douloureusement au-dessous de la magnificence du sujet, de la réputation de l'orateur et de l'attente du public. Jamais héros plus digne de la grande pointure et des grandes larmes, jamais panégyrique plus digne d'oubli. Ni les batailles ni la conversion, n la beauté du sacrifice et la beauté de la morale de purent évailler un frémissement d'eloquence Oh! l'ingrate pièce! Pas une période, pas une phrase pas un cri : rien, et pire que rien : au lieu de roulement du tonnerre, le tapage indiscret des pétards Lamoriciere étant mort, qui pourra pardonner cette oraison funèbre à Mer Dupanloup! »

Et voill ce que l'évêque d'Orieans avait gagné à batailler si longtemps avec Louis Veuillet et à lui reprocher dans son épitre aux prêtres de son diocèse « de faire une sorte de pieuse émeute à la porte du Concile! » Car vous pensez bien que s'il ne s'était agi que de relever sa lettre à l'archevêque de Malines, il n'aurait pas été déterrer son oraison funèbre de Lamoricière, laquellen'était pas, d'ailleurs, si mauvaise qu'il voudrait le faire croire. J'étais là quand elle fut prononcée et je me souviens encore du frisson qui courut dans toute l'assistance, lorsqu'après avoir raconté les derniers moments du héros d'Afrique, Mrs. Dupanhoup s'écria a Tu mourus ainsi, à Bayard, baisant à defaut du cru cifix la croix de ton épée ! « Si ce n'est pas l'un beau cri, je ne m'y connais plus.

Passons maintenant au P Gratry Les pages qui lui sont consacrées, pour ne pas sentir la rancune, n'en sont pas moins de cruelles étrivières :

a Gratry est fort en mathématiques... Tous ces mathématiciens out voluntiers quelque drôte de vent



dans la cerveile. Le mathématicien Laplace (ou un autre) n'avait pas besoin de l'hypothèse Dieu pour faire marcher le monde : le fuathématicien Gratry n'a pas besoin de l'hypothèse Pape pour faire marcher l'Église. Jean-Jacques Rousseau rapporte le propos d'une sorte d'ange qui, ne le trouvant pas sans doute assez fou, lui dit : Studia la matematica |... Les anges qui ont parlé à M. Gratry et qu'il devait soumettre à l'épreuve de l'eau bénite, on les connaît. On en connaît au moins un. C-est celui qui a pris parmi les hommes le nom de Janus', être double, en effet, portant la tonsure et trainant la queuc. Sa queue est si longue, sa tonsure est si louffue d'hérésie, sa peau est timbrée de tant de censures catholiques qu'il fallait la candeur de Gratry pour lui voir des ailes. Cependant le serpent a pris la colombe. Il lui a présenté un Honorius de sa composition et il lui a dit : C'est la science | L'innocent a cru que c'était de la science puisque c'était de

^t Dællinger

Le P Gratry soutenait que le pape Honori is avait été condamné commo bérét que avec Sergius et Pyrrhus « Anathema Sergio heretico, anathema Honorio heretico, anathema Pyrrho heretico, » el est le texte de la condamnation conciliaire. Dom Guéranger soutenai, eu contraire que le pape Honorius avait été condamné non pour avoir commis une hérèsie mais pour avoir somenté la stamme de l'hérésie en la négligeant.

Meis cotte négligence, dont l'accusait Léon II dans sa lettre aux évêques d'Espagne, dom Guéranger feint d'ignorer qu'elle a été qualifiée d'hérésie par trois conciles et que Léon II écrivit aux chretiens d'Espagne « qu'Honorius p été rejete de l'unite cacho-lique pour avoir laissé anéantir la foi immacu ée l' » C'est pourtant bien clair.

l'allemand. O mathématique invétérée. Ò enfance incurable 1 a

Nouvelle lettre du P. Gratry, nouvelle volée de bois vert :

plus ignorer où va ce volage... Dans son dernier Avent le P. Hyacinthe prêchait qu'il faut briser le vase pour que le parfi.m se répande dans la maison. M Gratry dit la même chose. Le vase, c'est l'Eglise romaine, c'est la tête. Il verra bientôt comme le P. Hyacinthe ce qui restera brisé ... Oh! le pauvre petit homme, qu'il lui coûtera de jouer si bien du violon!... »

Il n'y a guère que Me Darboy qui soit ménage dans ces philippiques ultram mtaines. Pourquoi ? La chose est facile à deviner. Comme il avait l'orcille de l'empereur, et qu'il était au su de tous son correspondant à Rome, le Vatican ne savait quelle prévenance lui faire et le pape le comblait de chatteries. Il est donc probable que Louis Veuillot avait reçu pour consigne de l'épargner. Quoiqu'il en soit, voici les seules lignes que je trouve à son adresse dans Rome pendant le Concile. Elles sont postérieures à la proclamation de l'intaihibilité pontificale:

« La politique a voulu donner une certaine pompe au départ de M³ Darboy, archevêque de la cité impériale L'ambassadeur de France l'accompagnait et il avait une escorte ecclésiastique composée de M⁴ de Mérode, archevêque de Melitène, aumônier du pape, et de deux prélats inférieurs : M³ Vecchiotti, membre du



tribunal de la Consulta et le R. P. Trullet, théologien de l'ambassade. Ils ne quittèrent l'archevêque de Paris quaprès l'avoir instalié dans une sorte de wagon d'honneur plus spacieux et plus orné que les autres. Me souvenant de l'évêque qui m'avait dit : « Nous laissons des blessés, » ce beau wagon me parut une ambulance! »

Ambulance tant qu'il voudra. Le mot pouvait être drôle au moment où il fut écrit. Il a cessé de l'être à cette heure. Car, si M. Émile Ollivier avait suivi les conseils le Me Darboy, les blessés du Concile n'auraient pas été du côté de l'archevèque et Louis Veuillot aurait pu remplir les fonctions de brancardier.

CHAPITRE VII

M¹ Darboy d'après sa biographie par M² Foulon archevêque » de Spinte-Beuve. ■ Toutes les bètes ont voté oui. » - L'abbé Darboy professeur de théologie à Langres. — Il est introduit dans le clergé parisien par M Martin de Noirlieu — Protégé par Mª S.bour — Guerre ouverte entre l'Univers et l'archevêché. - Une ettre de Mr Maret à Arnauld de l'Ariège Mer Sibour, - Principes politiques de Mer Darboy, -It s'efforce de créer des mœurs. — Accusé de febronianisme par le pape. - L'affaire du chapeau - Lettres de M de Sarliges au P. Hyacinthe. — Ni courtisan, ni ambitieux. — Comment Montalembert jugeait l'archevêque. - Attitude M^r Darboy pendant le Concile. — Il conseille à l'empereur de rappeler notre ambassadeur et de rétirer nos troupes. - Pourquoi ne fut-il pas écouté par M Émile Ollivier. — Ce qu'il disait du dogme — Son adhésion au decret du 18 juillet. - Ses demarches à Rome pour faire séculariser le P. Hyacinthe — Lettres de Dœllinger et de la marquise de Forbin d'Oppède - Pressentiments que M^{tc} Darboy avait de sa fin - Pourquoi le gouvernement de M. Thiers refusa de l'échanger contre Blanqui - Il était du parti de la aberté - Le chemin de ronde de la Roquette.

2 A 1/2

Le cardinal archevêque de Lyon a publié, il y a deux ans, sur la vie et les œuvres de M^o Darboy, une étude qui malgré certains sacrifices, tels que lacunes voulues et réserves doctrinales n'a pas plu beaucoup à la partie avancée du clerge français.

Nétant point retenu par les mêmes scrupules et désireux de faire la lumière sur les points que Mª Foulon a laissés dans l'ombre, je vais essayer de combler les lacunes de son livre à l'aide des documents récemment mis au jour et des papiers inédits qui sont tombés dans mes mains.

L'ancien grand aumônier de Napoléon III d'sait une fois . « Je voudrais avoir une poitrine de verre pour que tout le monde plt y voir mes intentions. » Il est certain que ses intentions ont toujours été loyales et droites, même lorsque les saillies de son esprit politique leur donnaient une apparence contraire. Car il se flattait d'être politique, et un homme qui l'a beaucoup pratiqué me disait que, lorsqu'il se laissait aller à son naturel ironique, sa foi se mélangeait d'un scepticisme étrange. Sainte-Beuve s'y était laissé prendre. Il écrivait à la princesse Mathilde, le lendemain de la promotion de Mr Darboy à l'archevêché de Paris : « Allons I le bon archevêque est nommé, tout ne va pas nécessairement au plus mal'. » Ce petit mot en dit très long sans en avoir l'air. On raconte aussi qu'au Concile du Vatican, après que Mª Jacobini, pro-secrétaire de



¹ Lettres à la Princesse, p 35

l'Assemblée, eut annoncé la majorité en ces termes : « Fere omnes surremerant, » Mª Darboy se pencha vers le cardinal Manning et lui dit tout bas à l'oreille : « Toutes les bêtes ont voté oui! Jerme omnes ». Certes, on aurait tort de le juger sur ce calembour, — ce n'en est pas moins un trait de caractère. En résume, il était de son temps, ce prélat au masque sévère, au regard triste et resolu, qui trouvait que « la société n'a pas moins besoin d'être consolée que d'être instruite, et qu'il faut la plaindre et la servir encore plus que la blàmes et la craindre. » Et c'est parce qu'il était de son temps, qu'il défendit si vigoureusement, dans la seconde moitié de sa vie, les droits de l'État et de l'Église de France contre les entreprises de la Curie romaine

Mais, nous dit un de ses détracteurs, Me Darboy n'avait pes toujours été gallican'. Lorsqu'il était à Langres, professeur de théologie, il enseignait « les pures doctrines romaines », y compris l'infaillibilité. Qu'est-ce que cela prouve? D'abord, à cette époque, le gallicanisme n'avait plus guère de racines dans l'Église de Franca. Lamennais l'avait conspué, honni, comme la pure des hérés es politico religieuses, et la plupart des évêques lui avaient emboîté le pas. Les laiques eux-mêmes qui, comme Louis Veuillotet Montalembert, s'étaient mis à la tête du parti catholique, n'avaient pas assez d'insultes pour jeter à la face des derniers gal-

Voir la brochure anonyme publiée à Gien chez Pigelei 1889.

licans. Dès lors quoi d'etonnant que l'abbé Darboy ait enseigné « les pures doctrines romaines » dans la chaîre de théologie du grand séminaire de Langres? N'avait-il pas d'ailleurs reçu l'ordination des mains de Mª Parisis, un des plus vigoureux champions de l'école menaisienne? N'est-ce pas sous son influence et par sa protection qu'il avait gravi rapidement les premiers échelons de la hiérarchie?... Mais l'âge et le milieu modifient souvent les idées des hommes. A peine avait-il respiré l'air de Paris, qu'il comprit toute la vérité du gallicanisme civil et religieux

Il faut dire aussi que tout conspira pour lui faire dépouiller le vieil homme. Il avait été introduit dans le clergé parisien par M. Martin de Noirlieu, curé de Saint-Jacques-du-Haut-Pas. Il eut tout de suite pour protecteur Mª S'bour M. Martin de Noirlieu passait. pour le plus décide des gallicans, et même, aux yeux de quelques-uns, pour avoir des sentiments jansénistes. C'est lui qui administra les derniers sacrements à Bordas Demoulin et au duc Pasquier. Les amis de Lamennais lui avaient réservé l'honneur de le réconcilier aver l'Église, dans le cas où l'illustre écrivain eût appelé un prêtre à son lit de mort. Pendant le Concile du Vatican, il manifesta une véritable indignation contre les fauteurs du nouveau dogme. Un jour que Montalembert s'écriait devant lui : « Je me sens troublé dans ma foi l » il lui repondit : « Votre foi, mon cher comte, elle est en Jésus-Christ, dans sa grâce et ses sacrements, elle n'est pas dans la pantoufle du Pape 🔞 — « Il yeut porter trois couronnes, disait il encore du Souverain Pontife, et son maître n'a eu qu'une couronne d'épines' » Ces traits peignent une àme, et la sienne était droite et haute comme sa stature. Il était convainen, tant sa foi é ait profonde, qu'un ordre de choses tout nouveau sortirait du Concile, que le despotisme et la superstition de Rome scraient brises. La mort, en le prenant avant la proclamation de l'infaillibitité du Pape, lui épargna une désillusion cruelle.

Mer S. bour n était pas moins gallican que M. Martin de Noirlieu La révolution de Février l'avait trouvé sur le siège de Digne. Après la mort de M⁸ Affre, elle l'appela à l'archevêché de Paris, à cause de ses opinions républicaines. Car « il avait donné des gages à la République avec un éclat remarque, jugeant les partisans de cette opinion d'après sa haute droiture et aussi d'après un idéal qui n'est pas encore réalisé. » — « Je suis républicain, disait il un jour à l'abbé Darboy, et je me vante d'être ami du peuple J'aime le peuple parce qu'on l'a trop oublié et qu'on s'en est servi pour soi et non pour lui². » Cela ne l'empêcha pas de se rellier à l'Empire, malgré les sages avis de l'abbé Maret qui, dans un Mémoire prophétique, en date du 25 octobre 1852 et publié depuis par M. Bazin*, le conjurajt de se prononcer, au Sénat, contre le rétablissement de l'Em-

^{*} Il tenait ce propos chez lui, pendant un déjeuner auquel il avait invité le P. Hyacintne, l'abbé Michaud et le P. Gratry.

² Histoire de la Vie et des Œimres de Mgr Darboy, par Msr Foulen, p. 14:

¹ Vie de Mar Maret par l'albi G Bazin, t i, p 391.

pire héréditaire, disant que l'Empire n'était que le despotisme, et que ce serait une faute et probablement un malheur. « Heureux ceux qui degageront leur me-moire de cette responsabilité! » ajoutait l'abbé Maret; mais Ms' Sibour, qui « s'était mis à la tête des idées sagement libérales et progressives dans le haut clerge » se laissa tromper, comme tant d'autres, par les promesses démocratiques de Napoléon III

Quoi qu'il en soit, c'est lui qui rompit le premier le câble qui rattachait l'archevêché au journal de Louis Veuillot Il avait dejà créé, au mois de janvier 1850, un organe nouveau pour lui faire concurrence. Quelque temps après, à la suite d'une polémique ou il était pris à partie par l'*Univers*, il dénonça cette feuille à ses fidèles dans un mandement qui eut un retentissement énorme.

a On ne me pardonnera pas la part qu'on suppose que j'ai prise au mandement de l'archevêque, écrivait l'abbé Maret à M. Arnaud de l'Ariège, le 21 septembre 1850; on a fait dire par tous les journaux de province que le prélat avait cédé aux influences de son en ourage el qu'il avait voulu venger l'Ére nouvelle² et le Moniteur catholique. Vous avez dû être bien content de cet acte important, qui montre à tous les yeux qu'une portion notable du clergé se sépare de la politique de l'Univers La division a éclaté, et nous pouvons espérer qu'on

Le Moniteur catholique.

^{*} L'Ére nouvelle fat pendant quelque temps l'organe du P. Lacorda.re.

s'avancera avec prudence sans doute, mais avec fermeté, dans la nouvelle voie qui s'ouvre. M^s l'archevêque a reçu et reçoit tous les jours des adhésions de la part de ses collègues à son mandement. Que fera-ton à Rome, à l'appel de l (nivers) On sera fort embarrassé, car, sans doute, on n'ordonnera pas à l'archevêque de Paris d'abdiquer le gouvernement de son d'ocèse dans les mains de MM. Veuillot et Dulac'. »

Il n'aurait plus manqué que cela vraiment Cependant l'archevèque ne fut pas le plus fort dans sa lutte contre l'Univers. En vain s'efforça-t-il, pour en avoir raison, de le ramener sous le joug de l'Ordinaire; Louis Veuillot lui repondit que son journal échappait à sa juridiction « par son caractère œcuménique », et Mr Sibour fut bien obligé de reculer. Il luttait encore, le jour où il fut assassiné dans l'eglise Saint-Étienne du-Mont. On raconte qu'une heure avant de tomber sous le poignard de Verger, il écrivit un billet au crayon pour l'abbé Cognat, supérieur de l'infirmerie de Marie-Therèse, à qui Louis Veuillot avait intenté un procès pour sa brochure intitulée : L'« Univers » jugé par lutmême?

Letre inédite qui m'est communiquée, a.nsi, que la suivante, par Mes Arnaud, sœur de M Arnaud de l'Ariege

Nous avons, sur la mort de Mss S hour, une lettra touchante de l'abbe Maret à M. Arnoud de l'Ariege :

Paris, 15 janvier 1857

a Mon cher ami,

« Merci de cette bonne expression de votre sympathie dans r ces douleureuses circonstances. Je retrouve to nours votre Cela prouve, comme le disait l'abbé Maret, que la partie libérale du clergé était lasse de subir la domination de l'Lnivers et qu'elle commençait à se détacher de lui'. La rupture s'accentua davantage et devint tout à fait complete sous l'episcopat de Mª Darboy. Non que le successeur du cardinal Morlot eût repris pour son compte la guerre de plume que Mª Sibour avait faite à la feuille ultramontaine. Il s'en etait d'autant mieux gardé, que, soit comme directeur du Moniteur cutholique, soit comme grand vicaire de Mª Sibour, il avait été le principal rédacteur des articles et ordonnances dirigés contre cette feuille, et que cette campagne n'avait donné, en somme, que des résultats

[«] amitié J'ai korriblement souffert ; toute mon amitié pour ce pauvre archevêque s'est révoilles quand je .'al vu frappe par une « main parricide Il ne méritalt pas une fin pareille. Les juga-« ments de Dieu sont impénétrables. Je ne saurais vous dire ce « oe qui s'est passe on moi quend je me suis frouvé en presence « da ces restes inanimes et sanglants gisant sur un matelas, « dans le salon du cure de Saint-Étienne Je l'ai l'ensuite accoma pagne à l'archevêché I. était là, etenda sur son l.t. revêtu de « ses ornements pontificaux. Quel spectação . Le cosur était brisé « et les plus tristes réflexions portaient la désolation dans l'âme. « 11 y a peu de crimes pareits dans l'histoire. Vous le connaissiez, ce pauvre archeveque, vous l'avez aimé et il vous aimait k beaucoup. Il y avait en li tiun cour vraiment, chrétien. Si la « République avait duré, c'est vraiment l'archovèque qui convea noit a Paris ; il aurait fait merveille. Mais les évenements ont c été plus forts que lui. Je vous qu'itte pour me rendre au sera vice que nous célébrons pour lui à la Sorbonne. » (Lettre ms.)

Péjà Ms: Gaihert, évêque de Viviers celui-là même qui succéda à Ms: Darboy accusatt. Univers, en 1853, d'être indiscret, inconvenant, emporté, de diviser les diocèses et d'us irper sur les droits des évêques

négatifs. Me Darboy avait pour principe qu' « il ne faut pas lutter si on ne peut pus battre, ni menacer si on ne veut pas rompre. » C'est lui qui disait en arrivant à l'archevèche. « Le temps est un grand administrateur, et il y a dans les choses une force secrète qu'il faut savoir diriger si l'on ne veut pas être opprimé par elle » Il avait, suivant l'expression de son biographe, « un courage maître de soi et se regardant agir, et ce genre de résolution qui use les i batacles et lasse la contradiction, » En un mot, c'était l'homme de résistance et d'initiative que le futur évêque de bura avait recommande à M. Rouland comme étant capable « d'.nspirer à son clergé l'esprit modéré, conculiant, liberal, qui est la condition même, aujourd'hui, du bien de la religion et de la paix publique! »

Ms Darboy tint donc en respect a les étranges catholiques dont la piété consiste principalement à saluer le Pape de loin pour insulter les évêques de près , » pendant que Montalembert, le prince de Broglie et leurs amis harcelaient, dans le Correspondant, le ournal de Louis Veuillot. Comme il ne pouvait a composer des lois, il s'efforça de créet des mœurs », mais ces mœurs n'étaient point pour agreer à la Cour de Rome. Que devait-elle penser d'un archevêque qui s'élevait, du haut de la tribune du Sénat, contre les appels au Saint Siège; — qui disait des articles orga

¹ Vie de Mgr Maret, par l'albé G. Bazin. 2. 11, p. 256

^{*} Lettre de Mir Darboy à M. l'abhá Maret (Vie de Mgr Maret, i m. p. 287).

mques que s'as n'existaient pas on les ferait, et que, s ils n'étaient pas faits, on les provoquerait; -- qui présidait aux obsèques du maréchal Magnan, grand maître des francs-maçons, et donnait Labsoute, alors que les insignes maçonniques figuraient sur le catafalque; — qui, dans son mandement en réponse à l'en cyclique du Syllabus, faisait au Pape ce donx reproche : « Votre blâme est puissant, mais votre bénédiction est plus forte encore »; - qui suspendant le curé de Neuilly, en vertu d'une décision prise par Ms Morlot, et poursuivait devant l'autorité civile la dépossession de ce curé, quoique la suspension eût été annulée à Rome; — qui soumettait à l'Ordinaire les Capucins et les Jésuites, bien qu'ils fussent exempts de la visite diocesame; et qui, pour comble de mesure, refusait formellement de reconnaître la juridiction ordinaire et immédiate du Pape sur les diccèses?...

Passe encore pour l'enterrement du maréchal Magnan Ce n'étai, pas la première fois, d'ailleurs, qu'un évêque donnait l'absoute à un franc-maçon, et il aurait été bien difficile à Ms Darboy de s'en dispenser, dans la situation où il se trouvait vis-à-vis des Tulleries. Mais déposseder un coré de sa cure, malgré la défense de Rome, et soutenir en plein Senat que le pouvoir du pontife romain sur les diocèses n'est ni ordinaire ni immédiat, c'était retomber, au dire de l'Univers, dans les vieilles erreurs gallicanes, en dépit de la condamnation récente du Manuel du droit canonique de l'abbé Lequeux, et reprendre la thèse chère à l'hérésis que

Fébronius'. Aussi Mª Darboy fut il admonesté sévérement par le Pape, dans une lettre destinée à demeurer confidentielle, mais qui, trois ans plus tard, fut livrée à l'impression par une main encore inconnue³. On dit même que cette publication n'avait d'autre but que de faire échouer par le scandale les negociations rela tives au chapeau de cardinal que l'empereur avait sollicité pour l'archevêque. Ce qu'il y a de sûr, c'est que Mª Darboy n'avait qu'un mot à dire pour recevoir

- * En 1764, Hontheim, évêque suffragant de Trèves, public un traité du gouvernement de l'Église, sous le nom de Justinius Febronius, dans lequel il pulvérisait les pretentions papales. On exiges une rétractation et il la donne, sans doute pour construr sa tranquillité. Comme son traducteur français lui en parlait, is répondit ; « Eh l' pouvais-je rétracter l'Extiture et les Pères l'> Cela significait : On a voulu me faire dire que je me suis trompé, et pour mon repos, j'ai dit que je m'étais trempé ; mais c'est aux lesteurs, que j'accable de preuves, à en juger. (La Vie et les ceuvres de Bordas-bemoulin par F. Huet, p. 112).
- 2 c Cetto lettre, imprimée, dissit-on, en Amérique et reproduite en Suisse, avait éte propagée dans tous les diocèses par de petits et même de grands vicaires, et finalement publiés per M. Émile Oblivier dans les premiers jours de mars 1859. L'archevêque, étalt accusé de fébronianisme. On lui prétait des dutrines qui n'étaient pas les siennes, des forts qu'il ne s'était per donnes. De plus, on défendait contre lui le droit d'emmaries ordinaire du Pape dans la gouvernement de l'Evéque diocésau. Personne, disait-on, ne a est jamais plaint de code immistion, et cependant elle date au moins du temps de saint Bernard, qui n'eu plangmait au pape Engène. L'archerèque n'avait pas опtainement voulu contester la paridiction universelle du Pape, mais n'avail-il pas pu réclamer contre l'exercice ordinaire de cette jundiction ? « La source où avait été puisée l'accusation de %bromanisme n'eleit autre que le dernier volume du cours conplet de théologie de l'abbé Migne, » (Fie de Mgr Maret par l'ibbé G. Bezin, t. 111 p. 83).

la pourpre romaine et qu'il refusa jusqu'à la fin d'intervenir « dans les choses au bout desquelles on lui faisait entrevoir cet avantage personnel». Mª Foulon nous en a fourni différentes preuves dans le beau livre qu'il lui a consacre. En voici deux autres, tout aussi convaincantes, et qui n'ont pas encore été apportées au débat. C'est d'abord une lettre de notre ambassadeur à Rome, qui s'était chargé de négocier l'affaire avec Mª Berardi. M de Sartiges écrivait au P. Hyacinthe à la date du 7 juillet 1868:

* ... Ce que vous me rapportez des dispositions de Mt l'archevêque de Paris ne m'étonne pas, mais me d'sole. Je savais son haut dédain des honneurs: aussi était-ce comme sacrifice à faire que je cherchais avec vous à trouver, la dernière fois que j'ai eu l'honneur de vous voir, les moyens delui faire accepter ce chapeau dont il ne veut pas. Dans un conclave, son action eût été puissante, et c'est, à mon point de vue, une calamité nationale que son absence du premier qui s'ouvrita. Espérons encore en un retour des sentiments du Saint-Pere à son égard.

Huit jours après, M^{sv} Darboy adressait le billet sui vant au P.Hyacınthe :

c J'offre au Révérend Père Hyacinthe l'assurance de mes sentiments d'affection dévouée, et je le remercie d'avoir bien voulu me communiquer la lettre di-jointe. Il sait comment j'apprécie l'affaire dent parle M de Sartiges, mon indifférence reste acquise à la chose qui est en jeu et à tous ceux qui se donnent la pelne de me combattre

† G ARCHEVÊQUE DE PARIS.

JANSÉNISTÈS, T. III.

14

Il s'est pourtant rencontré des catholiques pour le traiter de courtisan, d'ambitieux, et même pour lui faire l'injure gratuite de le comparer au cardinal de Retz! Courtisan, il ne le fut jamais'; ambitieux, je nc sais pas s'il le fut; en tout cas il cachait habilement son jeu, car il semble que les honneurs soient toujours allés au-devant de lui2. Quant à Gondi, c'est assurément le dernier homme auquel on puisse le comparer. Il avait des mœurs irréprochables et Gondi n'en avait pas. Il no connaissait que la ligne droite et Retz ne connaissait que l'intrigue. Pour avoir le chapeau. Retz faisait dire au Pape que, si on le lui refusait, il se mettrait du côté des Jansenistes, alors qu'il était déjà du parti. On vient de voix que Me Darboy, pour obtenir la pourpre romaine, ne voulut pas faire la plus petite avance. Il avoit écrit à Pie IX, après avoir recusa lettre de blàme du 26 octobre 1865, qu'il s'abstenait de discuter aucune accusation, aucun reproche, d'abord parce qu'il n'avait pas eu l'intention de l'offenser et de lui deplaire, ensuite pour épargner à son noble eœur de la peine et de l'ennui. Il jugea qu'il ne

^{&#}x27; Napoléon III disait : « l'accepte toul de l'il parce que cela vient d'un homme qui ne m'a jameis flatié »

Quand Me Afretul offeit d'elre aumbnier du colège Henri IV, il lui répondit : « Monseigneur, on dut que c'est une terre qui dévore ses enfants ; l'aimerais mieux être second ; je verrais comment le premier se tire l'affaire » Quand M. Rouland lui offeit l'évêché de Nancy, il le trouva « sans desir comme sans répugnance ». Quand il fut appele à tarcheveché de Paris, il dit qu'il acceptait « l'honneur et surtout le fardeau ». (Histoire de la me et des cuerres de Mgr Darboy, par Msr Foulox)

pouvait pas aller plus loin. Ses actes auraient dément ses paroles et il ne sut jamais mentir. Galhean il s'était affirmé chaque fois qu'il en avait trouvé l'occa sion; gallican il entendait mourir, et s'il n'avait pas réussi, comme tel, à gagner les sympathies de tous les catholiques-libéraux, il pouvait toujours se flatter d'avoir conquis l'estime du plus illustre d'entre eux:

- A... Ne croyez pas que je partage à son égard les implacables rancunes de plusieurs de mes amis, écrivait Montalembert au Père Hyacinthe, à la date du régianvier 1866. Yous savez le cas que je fais de son esprit et de la résistance l'osuffisante, mais déjà très méritoire, qu'il oppose à la secte qui opprime et exploite le catholicisme en France. D'adieurs, dût il vivre cent ans et ne faire pendant ces cent ans que des platitudes, je les lui pardonnerais toutes, à cause du service immense qu'il a rendu en donnant à l'Église un orateur tel que vons.
- Or, M^{sr} Darboy n'avait pas encore écrit, à cette époque, sa fameuse lettre à M. Baroche sur la nomination des évêques :
- « Rien ne me paraît plus conforme aux vues d'une sage politique, lui disalt-il, que de tacher d'avoir un épiscopat, et par conséquent un clergé compact, unanime, et marchant d'un même pas dans le seus de sou époque et de son pays, autant que la chose est compatible avec les principes du ministère occlésiastique A mon avis, ceux-là doivent être préférés, toutes choses

⁴ Lettre ms.

égales d'ailleurs, qui tâchent d'avoir du tact autant que de la science et de la piété, et sont résolus à vivre de la liberté autant que de l'autorité »

Il y a loin de ces paroles à celles que prononçait au Sénat Mer de Bonnechose : « Et moi aussi, j ai un régiment à faire marcher, et il marche! » Mais l'archevèque de Rouen avait sur le gouvernement de l'Église des idées diamétralement opposées à celles de Mer Darboy.

Le choix des evêques tenait beaucoup de place dans les préoccupations du grand aumônier de l'empereur, et nous le verrons, durant le Concile, insister auprès de M. Émile Ollivier, dans une lettre toute patriotique pour que les sièges vacants fussent donnés de préférence à des prêtres animés d'un esprit liberal Par malheur, on ne l'écoutait pas toujours. Les mauvaises langues racontent que, dans ces sortes de nominations, l'impératrice Eugénie aimait a faire sentir son influence.

Tout cela revient à dire que M² Darboy était un politique très avise et un veritable homme de gouvernement. Mais c'est surtout pendant le Concile qu'il acheva de donner sa mesure. Il était parti pour Rome sans se faire d'illusions sur le résultat final de la bataille engagée entre les deux fractions du parti catho lique; il revint battu, mais grandi par sa courageuse attitude dans l'assemblee lu Vallean. Encore ne connaissait on que la moitié de son rôle, puisque ce n'est que dix ans plus tard que sa correspondance avec

l'empereur nous fut révélée par M. Émile Ollivier . Ah ! si on l'avait écouté, lorsqu'il conseillait au gouvernement, comme sanction au Memorandum « agenouillé » de M. Daru, de faire une retraite à la Moreau, c est à dira de rappeler notre ambassadeur et notre armée d'occupation !... Mais l'homme d'État qui presidait alors aux des inées de la France fermait obstinément l'oreille aux conseils de l'archevêque M. Emile Ollivier avait, en 1868, prononcé un discours très élo quent sur les droits de l'État en matière religieuse. Il se plaignait que depuis le Concile de Trente tout le monde fût serf dans l'Eglise, sanf le pape. « Pour que l'esprit de vie produise des œuvres nouvelles, disait-il, pour que l'Église se réconcilie avec le monde moderne, il faut que le droit des laïques revienne de la main du prince dans celle des fidèles, que le droit du prêtre cesse d'être exercé par l'évêque, et le droit de l'évêque par le pape ; il fautentin que le chef de l'Église ne parle plus désormais, comme dans les temps primitifs, « qu'au nom des apôtres, des prêtres et des frères, a et qu'à , l'exemple de saint Cyprien il subordonne ses actes au consentement du peuple aussi bien qu'à l'avis du clerge; en d'autres termes, il faut que dans l'Eglise comme ailleurs, le gouvernement devienne l'expression de la volonté générale ». Ce programme n'était autre que celui de Bordas-Demoulin Mais quand il arriva au ministère. M. Emile Ollivier s'empressa de le déchirer

^{*} L'Église el l'État au Concile du Vatican, per M. Émile Organien.

comme irrealisable. Il ne comprit plus « la gioire qu'il y aurait à remettre l'Église de France dans le droit commun canonique! ; » la vérité dernière lui apparut tout à coup, à le clarté suspecte du plébiscite², dans la séparation de l'Église et de l'État, et c'est pour la préparer dans les esprits qu'il se prononça dès les premiers jours en faveur d'une politique d'abstention & d elfacement, malgré M. Daru qui avait l'appui de l'empereur; — malgré Montalembert qui le pressait d'agir, jusque sur son lit de mort; — malgré les évêques de la minorité, dont il raillait « les communications mysterieuses; v — malgre le cardinal Antoneil à qui l'abstention paraissant, au début, un pas dangereur vers la séparation ; — malgré le Pape lui-même qui avait, à tout événement, ordonné qu'on marquit une place dans la salle du Concile pour les orateurs des princes, à gauche du trône pontifical.... Ce faisant, il avant la conviction de rendre la liberté au Concile, comme si c'était la lui prendre que de le rappeler à la foi des traites; - ensuite il se flattait d'être impartial en galdant une sage neutralité entre les ultramontains et les gallicans qui se partagealent l'Église de France,

Le 19 janvier, p. 433.

réparatifs du Piébiscite et du Sénatus-Consulte, derens son unique préoccupation. Le gouvernement, croyant avoir bessia du concourt de tous les catholiques pour augmenter le chifie des votes favorables dans le serutin qui aliait hientôt s'ouvrir, ménagesit les intransigeants et sol. leitait même leurs suffrages. (Fis de Myr Muret par l'albé G. Bazin, T. III, p. 182).

comme si le Concordat ne l'obligeait pas à défendre, envers et contre tous, les principes de l'Église gallicane qui lui servent de fondement. Il reconnaît volontiers que, par le rappel de notre ambassadeur et la retraite de nos troupes, il empêchait la définition du dogme de l'infaillibilité, et il se félicite quand même de ne l'avoir pas fait. Il n'a pas l'air de se douter que, par cela seul qu'il ava't eu l'honneur d'enterrer le gouvernement personnel dans l'ordre civil, il lui était moralement interdit de contribuer à l'établissement du pouyour absolu dans l'ordre religieux. Enfin, il se montre tout fler d'avoir mérité par sa politique des bras croisés les éloges des ultramontains. Après le service signalé qu'il leur avait rendu, c'était bien le moins qu'ils le payassent de retour. Reste à savoir maintenant s'il a aussi bien servi qu'il le suppose les intérêts de l'Église catholique. Pour ma part, je ne le crois pas. Ma conviction profonde est que Me Darboy les servait infiniment mieux que lui, lorsqu'il invitait l'empercur à prendre les mesures désespérées que l'on sait. One serait il adventi si nous avions retiré nos troupes au mois de juin 1870° Les Italiens seraient entrés dans Rome deux mois plus tôt, voilà tout, et le gouvernement français aurait épargné à l'Église le scandale et le danger d'un nouveau schisme. Sans compter que l'Église de France risquait d'être dechirée comme celles de Suisse et d'Allemagne, si la guerre n'avait pas éclaté le lendemair de la proclamation du dogme. Dans ces conditions, je ne vois pas qu'il y ait



lieu d'être si fier du résultat obtenu, encore moins de triompher de la soumission des catholiques-libéraux après le Concile Abandonnés, comme ils le furent, et de Dieu et des hommes, il ne leur restait plus qu'à s'inchner devant le fait accompli. Et encore se sou mirent-ils, à de rares exceptions près, avec tristesse et dignité.

On connaît le mot de Mª Darboy: « Le dogme n'a pas l'importance qu'on lui attribue et nu fond il ne decide rien. Je n'y étais pas opposé comme théologien, car il n'est pas faux, mais comme homme, parce qu'il est inepte On nous à fait jouer à Rome le rôle de satristains, et pourtant nous étions au moins deux cens qui valions mieux que cela. »

Le 25 février 1871, quelques semaines avant d'être arrête par la Commune, il écrivait à Mª Maret.

Saint-Père votre adhésion, dès la mi-novembre, et que notre entretien du mois d'août n'a pas été sans inflatner sur votre résolution. Jen suis heureux et j'espère qu'il vous en sera tenu compte. Pour moi, séparé du monde, depuis cinq mois, par l'investissement de l'aris, je n'ai pu savoir ce qui se passait, ni correspondre soit avec mu collègues, soit avec Rome. Je n'ai donc rien fait, d'autanplus que je n'ai donne à personne le droit de douter de mes sentiments. Du reste, le Saint-Père ne les ignore pas : il a, dans les mains, ma note du 16 juillet, rédigee de concert avec Ms¹² Simor, de Ketteler et Rivel, et où nous lui prometions même l'unanimité des suffrages, si l'on voulait satisfaire)



^{&#}x27; Vie de Mgr Maret, t. m., p 233, par M. G. Bazin.

quelques observations de détail Ce n'était pas tant le fond du decret que la question d'opportunité qui arrêtait; tout le monde le sait, et, pour ma part je l'ai dit en plein Concile II me semble donc superflu de déclarer aujourd'hui que j'achère au décret : ce serait même singulier, puisque cela permettrait de supposer, contre toute vérité, que je réservais mon adhésion jusqu'à present. Toutefois, si le Saint-Père déstre, pour le public, qu'une adhésion de ce genre ait lieu, c'est une formalité a laquelle je me prêterai avec courtoisie. Mais je ne veux pas me precipiter, de monmème, dans un acte qui, à raison de certaines circonstances, ne paraîtrait peut-être pas suffisamment desinteressé : je crois plus convenable d'attendre qu'on m'en parle officiellement.

Votre respectueux et dévoue

📢 G. archenéque de Paris. » 🤚

Toujours politique et toujours correct. C'est donc sur les sollicitations du nonce que M¹ Darboy ecrivit au pape le 30 mars suivant :

« J'adhère purement et simplement au décret du 18 juillet. Peut-être que cette déclaration paraîtra super-flue après la note que j'ai en l'honneur de remettre à Votre Sainteté le r6 juillet, de concert avec plusieurs de mes collègues mais il suffit que la chose vous soit

Dans cette note, remise par Mer Darboy entre les mains de Pie IX, l'archevêque demandait, en son nom et au nom de la féputation de la minorité qui l'accompagnait au Vaticin, l'introduction dans le schema d'un mot, d'une phrase, par exempte inniuus testimomo Ecciestarum, pour adhérer à la doctrine de l'infaillibilité. Cette phrase, sans atteindre le fond même du décret, en adoucissait à leurs yeux la form de soulageait leur conscience et leur permettail de saivre les vœux de leur œur et de

.

agréable, comme on me l'écrit, pour que je le fasse avec plaisir, surtout dans les circonstances que vous traversez.

Voilà quelle fut la formule de sa soumission. On avouera qu'elle n'était pas bien compromettante. Cela n'empêcha pas les ultramontains de chanter victoire, et le P. Hyacinthe de blâmer, dans son discours au congrès de Munich, tous ceux qui, a se faisant de la foi une notion très fausse et ne distinguant plus entre se soumettre et croire, acceptent l'autorité exterieure des décrets du Vatican sans en reconnaître la vérité intrinseque.

Mais le P. Hyacinthe était moine et, comme tous les moines, absolu, selon la judicieuse remarque de Mº Darboy. Il était sorti de son couvent en dénonçant « les doctrines qui se nomment romaines et ne sont pas chrétiennes »; il ne pouvait pas y rentrer après la définition de l'infaillibilité sans donner à son manifeste du 20 septembre le plus sanglant désaveu: Et cependant il ne tint qu'à un fil qu'il se fit séculariser dans l'intervalle. La chose est curieuse et vaut la peine d'être contée.

Le P. Hyacinthe, sur le conseil de la marquise de

se réunir dans un vote unanime à leurs frères de la majorité. Bon Père, s'ecria Ms. Ketterer en tombant aux genoux du Pape,
sauvez-nous I sauvez l'Ég ise de Dieu » Pie IX répondit qu'il
etait trop terd pour changer ce qui avait été delibéré et arrêté, et
que d'airleurs c'était au Concile et non à lui qu'une telle demande devait etre adressée. L'est alors qu'en désespoir de cause,
les évêques de la minorité rédigérent la protestation qui fut remise au Pape le 16 juillet.

Forbin d'Oppède', s'etait rendu à Munich auprès du chanoine Dœllinger qui avait alors bon espoir que le Concile finirait bien et le pressait de régulariser sa situation

- Voici la lettre qu'elle ful écrivait pendant qu'il était a Munish
 - « Paris, 5, avenue de Tourville, 15 juin 1870.
- « Mon bien cher Père, je viens sollieiler des nouvoiles de votre voyage, pensant que votre sejour à Munich sera peut être un peu plus long que vous na l'avez supposé d'abord. Súrement je regratte de nei plus vous voir et la *mards, maten* surtout je seus tout le ville de l'absence, mais comme il ne faut pas aimer ses amis pour soi, j'éprouve d'un autre côté une certaine satisfaction intime, en vous sechant auprès d'un homme, dans les consoils et les exemples duquel j'ai pleine confiance. Yous êles parti, mon Père, dans des dispositions que Dicu bénira, je l'espere, et qui dorvent attirer sur vous la lumière. Dès l'instant qu'on ne se recherche pas soi-même, qu'on ne dearre que le bien et la vérité, celai qui est descendu sur la terre pour nons révéter toute vérité et nous fracer la voie ne saurait refuser à nos prières les clariés qu'i uplace on œur désintéressé des petitesses de l'orgueil. Depais votre départ, je ne laisse point passer un jour sans a outer à le prière du matin et du soir quelque invocation spéciale pour vous et jo no m'opproche pas de co sacrament où je sens chaque jour plus vivement la présence de J.-C., sans demander à ce maitre adorable de me permettre de recevoir encore bientôt de votre main ce corps que dans la pauvre petita chapelle de Saint-Marcel vous consacriez pour moi. Oui, j'en at la confiance, bieniôt l'a resi la joie de vius revoir à l'autel et d'entendre votre vius retrempée dans le silence et l'épreuve nous annoncer avec plus de puissance que jamais ce que Dieu demande de nous pour être de vrais chrétiens et es fidèles disciples, dans la vie morale et politique, dans nos families el dans a mondo.....
- « Rion n'est perdu, non pas seulement des choses impérissables, des choses de l'éternité, mais même des choses du temps, s'il se rencontra beaucoup d'hommes comme l'abbé Dœllinger, Mar Strossmayor, Mar Rauscher etc. etc., pour travailler à constraire sur les

s Si l'archevèque de l'aris, lui écrivait-il, ne peut pas obtenir votre affranchissement à Rome, car c'est sans doute ce que signifie son silence, vous feriez bien de vous adresser au cardinal Hohenlohe, dont je sais qu'il à beaucoup d'influence dans les congrégations et qu'il à la bonne volonté de vous servir. Si vous voulez dire dans votre lettre (en cas que vous voulez lui écrire) que c'est moi qui vous ai consei lé de vous adresser à lui, vous êtes en parfaite liberté de vous servir de mon nom⁴.

En arrivant à Munich, le P. Hyacinthe adressa la lettre auivante à M^{et} Darboy :

debris de l'Église romaine de l'ancien rég ma goullé des traditions au périales des Césars et des fables du moyen âge, sur les cébris de cette Église, en un mot, que le P. Lacordaire a si justoment appelée une institution d'ancien régime, l'Église apostolique ancienne comme le cénacie ou elle est née, nouvelle comme notre epoque qu'el e doit rechristianiser.

- Prenez, mon blen cher Père, prenez, je vous en conjure, les mesures nécessaires pour entrer dans ce groupe d'hommes, qui n'est pas seuloment appelé à nous ai ler par la prière et d'obscure sacrifices mais qui doit agir, et, après avoir été une polgnée de graines de sonevé, cat destiné à devenir une grande foret à l'ombre de la quelle nous nous reposerons.
- « le ne ruis parie point de Rome, car wus devez être à Munich mieux instruit de ce qui s'y passe qu'on ne l'est ici. On s'accorde à penser que la discussion sur l'infait ibitaté sera longue et on paraît croire que la minoraté outiendra une récaction qui, ajoutant peu de chose à ce qu'on dit avoir été defini à Florence, sera souscrite à l'unanimité. Mes informations particulières ma feraient espérer au contraire que quolques éveques au moins ne cederont rich, » / Lettre ma.)

Lettre ms.

Munich, 7 mai 1879.

« MONSEIGNEUR,

* Vous m'avez écrit de Rome, à la date du 9 février dernier, une lettre excellente, dans laquelle vous voullez bien
me demander quels étaient mes projets pour l'avenir ; et,
en m'engageant à sortir le plus tôt possible de la position
expectante où je me tenais, vous dalguiez m'assurer de
« votre vif désir de m'obliger. » Tout en étant profondément touché de cette lettre înspirée par un sentiment si
paternel, je ne crus pas devoir alors changer quelque chose
à ma situation. On avait annoncé que la durée du Concile serait fort courte et nous pouvions espérer une solution
assez prompte de la crise que nous traversons Je savais,
d'ailleurs, que le retour de Votre Grandeur à Paris était
attendu comme prochain.

"Aujourd'hui, les travaux du Concile se prolongeant audela des prévisions, me prorogation en différera probablement l'issue; et dés lors me situation personnelle, de sa
nature essentiellement provisoire, prend, avec la duree,
un caractère qu'il n'a pas été dans mon intention de lui,
donner. Je n'ai point voulu rompre avec l'Église. En Amérique comme en Europe, j'ai dit hautement, j'ai écrit publiquement que je lui demeurais fidèle que je ne résistals
qu'à un parti, que je ne protestais que contre des abus.
Cette résistance et cette protestation sont toute la pensée
de ma l'ettre et de mon acte du 20 septembre dernier. Ma
conscience, qui me es imposa t alors, ne me permettrait
pas de les rétracter aujourd hui mais je les crois parfaitement compatibles avec l'obéissance due à l'autorite légitume.

« Je viens donc madresser à vous, Monseigneur, pour obtenir dès à présent d'être délié régulièrement de mes engagements monastiques, et pour prendre rang ensurée, si vous le voulez bien, dans le clergé du diocèse de Paris.

- « Je remets entre vos mains cette délicate affaire, dans laquelle la dignité de mon caractère et l'avenir de mon ministère sont si gravement engagés. Je connais trop votre sagesse et votre affection pour avoir même la pensée de faire avec vous des reserves; et c'est avec une pleme confiance que je m'abandonne à l'avenir aux conditions que vous voudrez bien m'indiquer.
- Te demeure encore une quinzaine de jours à Munich. Si Votre Grandeur me fait l'honneur de me répondre dans cet intervale, je la prie de vouloir bien m'adresser sa lettre, par une voie sure, poste restante ou chez le professeur Dœllinger, Frishling Strasse, 11 Après ce délai, mon adresse sera comme d'ordinaire à Paris, boulevard de Veuidy, 95.
- « Veuil ez agréer, Monseigneur, avec l'expression anticipée de mon éternelle reconnaissance, celle des sentiments les plus respectueur, les plus affectueux et les plus dévoues dans lesquels je demeure
 - « Votre très humble serviteur et fils.

e Hyacinmis Loyson¹ >

L'archevêque de Paris I il répondit :

Rome, le 25 mai 1876.

- CHER PÈRE HYAGINTHE,
- « Je me suis engagé a donner à votre première lettre de Munich la suite qu'elle pouvait recevoir. J'ai agi avec la plus grande discrétion, afin que si j'échoue, le public n'en sache rien et que votre situation à son égard reste ce qu'elle est aujourd'hui.
- « voici se que j'ai fait : je me suis adressé au Pape par l'entremise du cardinal Antonelli, mais comme de moi-même



0 gara from UNIVERSITA OF WILCONSIN

Lettre ms

et sans vous mettre en avant. J'ai dit que j'étais en mesure peut-être d'aider à bien fluir ce qui vous regarde et que pour alter plus loin et réussir, j'aurais besoin de savoir sous quelles conditions le Saint-Pere voudrait bien vous séc flariser. Je n'ai pas encore de réponse. Peut être devraije mettre en mouvement votre général qui est très bon et qui vous aime beaucoup, et tâcher de connaître par son entremise la volonte du Pape. Mon but serait d'obtenir qu'il se contentat d'une lettre suffisamment édifiante où yous expliqueriez votre acte de l'année dernière, et d'une retraite de quelques semaines dans quelque couvent d'Allemagne ou de Suisse que je désignerai moi-même. Je croix que vous pouvez et devez vous soumettre à cette épreuve. Je vous tiendrai au courant des phases de cette négociation: du reste, je ne peux rien conclure sons vous en référer. Au besoin, donnez-moi vos propres indications,

« Nous sommes ici pour trois ou quatre semaines encore, mais saus pouvoir deviner encore comment nous finirons. La lutte est vive : la minorité se comporte bravement, mais c'est la minorité, et la victoire est aux gros bataillons d'ordinaire.

« Receyez, cher Père Hyacinthe, l'expression des sentiments affectueux et devoués que vous me connaissez pour vous, »

c † G. archevêque de Paris »

P. S. — Je reçois, avant le départ du courrier, la réponse du cardinal. On demande que vous réprouviez franchement votre acte de l'an passé, réparant ainsi le scandale qui en est venu, et vous soumeitant aux dispositions que le Saint-Père dans sa sagesse et sa bonté paternelle jugera convenable de prendre. Tont est dans la form il de rétractation : quant à rentrer dans un convent de voire Ordre, on n'y tient par, une retraite que que part suffira. Vous serez sécularisé.

• En conséquence, red gez un projet de lettre au Saint-Pere dans le sens indiqué plus haut; aliez jusqu'où vous pourres. Envoyez-moi la pièce; je la communiquerai, non pas comme venant de vous, mais comme un projet que, selon moi, yous ne repousseriez pas. Si on est content, vous ferez la chose officiellement, et tout sera dit; dans le cas contraire, vous garderiez la même situation que vous avez. L'attends votre lettre.

« Tout à yous,

< + G1.

Cette correspondance fait grand homeur à la diplomatie et à la délicatesse de sentiments de M^p Darboy, mais les évenements ne permirent pas au P. Hyacinthe de donner suite à son projet de sécularisation. Il rentra définitivement dans le siècle d'où il était sorti « dans l'élan d'un enthousiasme pur de tout calcul humain », mais il n'oublia jamais ce que l'archevêque avait fait pour lui.

il alla le voir, après le 18 mars, et comme il l'engageait vivement à mettre sa personne à l'abri des dangers qui la menaçait : « S'ils me tuent, lui répondit-il tranquillement, ils grandiront le principe que je représente » Pu.s ayant reconduit l'ancien carme jusqu'au bas de l'escalier de l'archevêché : « Au revoir, ajouta-t-il, ici-bas ou ailleurs l »

ll avait toujours eu comme le pressentiment de sa fin tragique, · pressentiment rendu plus vif encore par les seuvenirs mortuaires qu'il portait sur lui Ms Affre

Lettre ms

lui avait légué sa croix pastorale et Ms Sibour son anneau. De plus, quand il était evêque de Nancy, le marquis de Lambertye-Gerbéviller lui avait donné, en souvenir de son beau livre sur Thomas Becket, la croix que portait l'archevêque de Cantorbéry le jour de son assassinat. On raconte même qu'en recevant cette précieuse relique, il aurait dit : « J'accepte l'augure l » C'est peut-être ce pressentiment qui donnait à son visage, émacié par le travail intérieur et par l'abstinence, cet air de souffrance et de mélancolie que M.- Guillaume a si bien rendu dans le buste en marbre qui est au musée du Luxembourg Mais il ny avait pas que de la tristesse sur la figure de l'archevêque. L'œit allumé comme une flamme sous l'arcade sourcilière, le front bombé, les pommettes saillantes, les lèvres serrées, le profil volontaire, tout dénotait en M^{gr} Darboy une grande force d'âme et une rare énergie. Et le lait est qu'il ne manqua ni de l'une ni de l'autre.

« Si les temps deviennent difficiles et que la chose en vaille la peine, écrivait-il au Pape en 1865, je donnerai ma tête et je passerai le premier. »

Il tint parole, on sait avec quelle simplicité, quelle résignation, quel courage!

Ses biographes ont reproché amérement à M. Thiers d'avoir empêché sa libération et celle de MM. Bonjean et Deguerry, ses compagnons de chaîne, en n acceptant pas l'offre que lui fit la Commune de les échanger contre le vieux Blanqui. Le moment est venu d'établir à ce sujet la responsabilité de chacun. D'après mes

JANSÉNISTES, T. III.

renseignements personnels — et je les ai puisés à une source sûre — ce n'est pas tant M. Thiers que M. Dufaure qui s'opposa à cet échange. M. Thiers était persuadé que la mise en liberté de Blanqui donnerait une force nouvelle à l'insurrection parisienne; il aurait cédé quand même, si M. Dufaure n'avait affirmé dans le conseil des ministres qu'on pouvait grâcier un condamné, mais qu'on n'avait pas le droit de relàcher, en pleine insurrection, un vieux révolutionnaire accusé d'avoir fomenté une émeute. Cette argumentation étroitement juridique n'était guère à sa place dans les circonstances exceptionnelles que l'on traversait, et je crois savoir que M. Jules Simon, ministre de l'instruction publique, n'était d'accord ni avec M. Dufaure sur le point de droit, ni avec M. Thiers sur l'impertance de Blanqui. L'avis de M. Dufaure n'en prévalut pas moins. Il faut dire aussi, à la décharge du cabinet, que personne ne croyait à la possibilité du massacre des otages.

Quoi qu'il en soit, Mr Darboy fut victime des scrupules des uns et de la sauvagerie des autres.

Eu marchant au supplice, dans le chemin de ronde de la Roquette, un de ses bourreaux lui demanda à brûle-pourpoint :

- De quel parti es-tu?
- Je suis du parti de la liberté, repartit l'archevêque.
 Il pouvait se rendre ce témoignage au moment de paraître devant Dieu.



CHAPITRE VIII

Après le Concile. — Louis Veuillot prend galement son parti d'un schisme. - La guerre met fin à l'agitation religiouse — Opinion de la marquise de Forbin d'Oppède sur le Concile. Elle recommande au P. Hyacinthe de garder le silence. — Elle prend la défense des évêques de la minorité. — Excuses qu'ils pouvaient donner pour justifier leur soumission. — Dællinger se révolte et b.âme les évêques allemands et français qui adhèrent aux décisions du Concile. - Ce qu'il peusait de la démarche faite le 4 août par le P. Hyacinthe pour rentrer au couvent. — La marquise de Forbin d'Oppede engage le P. Hyacinthe à se retirer à Mumeh. — Elle lui demande d'écrire la vie de Gerson et l'histoire documentée du Jansénisme. - Il adhère à la déclaration de Dœllinger et de ses amis, 🕳 🏗 prend part au congrés de Munich 🛶 Déceptions de la marquise à ce sujet. - Sa lettre de blàme sur la soumission du P. Gratry, Le P. Gratry chassé de l'Oratoire — Sa correspondance avec Man Meriman — La marquise de Forbin d'Oppède et le mariage des prètres. — Elle se sépare à ce sujet du P. Hyacinthe. — La réforme catholique en Suisse et en Allemagne. — Comme quoi le rêve de Bordas-Demoulin est accompli.— M. Reinkens, évêque vieux catholique de Bonn, est sacré par l'évêque janseniste de Deventer.

1

Le nouveau dogme était à peine proclamé que Louis Veuillot écrivait de Rome à l'*Univers*.

« On ne croit pas que les votes négalife perséverent ni surtout qu'ils résistent à l'affirmation du Concile et du Pape, puisque alors ce serait l'hérésie déclarée. S'ilfallait prévoir ce cas extrême, il se trouverait donc alors dans l'Église une centaines d'évêques qui n'aurgient pas la foi de l'Église? Assurément ce serait une des plus terribles épreuves par où l'Eglise eût passé. Mais qu'arriverait-il alors? Il arriverait que cent evêques à la fois cesseraient d'être évêques et catholiques. Rien ne serait plus horrible et rien ne démontrerait mieux que le Concile est arrivé au moment opportun. Et les peuples, d'un accord unanime, repoussant ceux qui oscraient entreprendre de les appeler à l'erreur, iraient à celui qui a les paroles de la vie éternelle ; Pasce agnos, pasce oves! Voilà le titre inébranlable. Celui qui est chargé de paître le troupeau. est celui qui connaît infai.liblement le paturage, et l'Églisc est où il est et va où il va. Pour le reste, nam oportet et hæreses esse... Necesse est enim ut eveniant scandala »

Impossible d'envisager l'eventualité d'un schisme

avec plus de desinvolture et d'un cœur plus léger, Mais Louis Veuillot savait à quoi s'en tenir sur les velléités belliqueuses de certains évêques opposants. L'histoire lui avait appris que les gallicans n'ont jamais eu le tempérament senismatique; il se souvenait qu'aux plus mauvais jours de la Bulle, après avoir résisté plus ou moins longtemps au Pape, les évêques jansénistes s'étaient soumis' à trois ou quatre exceptions près; et il comptait sur l'intimidation de la presse ultramontaine, sur la révolte du bas clergé, sur les intrigues de la Curie, pour amener les recalcitrants à résipiscence D'autre part, j'ignore s'il en avait conscience, la guerre franco-allemande arrivait à point nommé pour mettre un terme à l'agitation religieuse

c... Cette terrible guerre, qui est peut-être déjà une première reponse de la Providence aux attentais couverts du nom de l'Église, écrivait la marquise de Forbin d'Oppède, au P. Hyacinthe, aura au moins ce résultat de calmer la polémique ou plutôt de tout étouffer dans un même sitence; je ne sais que le est votre impression, mais il me semble qu'il n'y n'en ce moment plus rien à dire ni rien à faire : un vote porté dans de pareilles conditions ne saurait lier aurune conscience. Le Contile qui viendra n'aura rien à défaire parce que rien n'est fait. Et qui sait si cette guerre, qui parait devoir entraîner la suppression du pouvoir temporel du l'ape, en obligeant les troupes françaises à quitter Rome, ne servira pas à balayer l'ancien

Ils étaient également divisés plutôt sur l'opportanité que sur l'esprit de la bulle Unigenitus.



- EN

édifice et à préparer le terrain sur lequel le divin époux de l'Église construira la Jérusalem nouvelle¹. »

Les Jansénistes prétendaient que l'on satisfait à ce que les bulies ont ordonné sur le fait de Jansénius en gardant à cet égard un silence respectueux. La marquise de Forbin d'Oppède pensait de même à l'endroit du dogme de l'infaillibilité. Elle aurait voulu mettre un cadenas à la bouche de tous les catholiques-libéraux pour les empêcher de parler. Aussi, tout en se réjouissant de la chute du pouvoir temporel, blàmaitelle le P. Hyacinthe d'avoir osé dire tout haut ce qu'elle disait tout bas

* Je suis au fond de votre avis ; seulement je n'aime pas ce cri de triomphe poussé sur une ruine encore fumante , il me semble qu'il y a la un manque de généros té. Respectons notre passé, respectons, dans l'abaissement et la décrépitude, les hommes et les choses qui ont tenu une grande place dans le monde et ayous pour eux de ces délicatesses qu'exprime si bien ce joli proverbe ture : Entrant chez un aveugte, forme les yeux. Il ne dit pas : perds la clairvoyance comme lui, mais, condescends à son infirmité. »

Elle désapprouvait aussi pour le même motif, la lettre du P. Hyacinthe aux évêques, dont elle aurait voulu « pouvoir retrancher certaines violences, surtout au début. »

 Loin de les accuser, disait-elle, j'admire le courage et la persévérance qu'ils ont montrés à Rome, au milleu

Lettre ms — Carlshad, 24 juillet 1870

des persécutions et des tracasseries inquies qu'ils ont dù subir. Ce netait pas le calice bu d'an trait, c'était un supplice moral comparable aux ingenieuses tortures inventées pour prolonger la souffrance en respectant la vie qui leur a été imposée, et à cette heure encore, al vous aviez comme moi sous les yeux le speciacle des persécutions de toute sorte qu'il leur, faut supporter en silence : oppression d'en haut, celui qui devrait être leur pere et leur soutien, recherchant en quelque sorte l'occasion de les hamilier et de les froisser ; révolte d'en bas, leur clergé ameuté contre eux, bravant ouvertement leur autorité, et cela au milieu d'un déchaînement violent de passions ant, religieuses qui enveloppe dans l'aveuglement d'une même hame et les généreux prêtres qui ont lutte contre le Syllabus et l'oppression des consciences et ceux qui prennent M. Veuillot pour organe et ne révent qu'une domination écrasante et impossible de l'Église, telle qu'ils la révent, sur le monde moderne ; si vous étiez témoin comme je le suis de ces choses odienses, je crois que vous n'a triez que du respect et de l'attachement pour ceux qui souffrent en se taisant, qui usent leur vie, leurs forces, leur patience, dans cette lutte journalière et silencieuse sous l'œil de Dieu et ne fléchissent point, »

Le P. Hyacinthe aurait pu, en effet, se montrer plus indulgent envers ces évêques, puisqu'il leur avait donné lui-même l'exemple de la soumission en expri-

Elle faisait allusion aux difficultés que Mar Place avait rencontrées dans son diccèse, à son retour de Rome. « Peul-être, disait-elle, est-il inférieur comme talent et éloquence à l'évêque d'Orléans, mais i. Lui est certainement supérieur sous le rapport de la fermete du caractère et de la connaissance des hommes » « Leitre ms. du 28 août 1870) Ms. Place se soumit le dernier de tous les évêques français opposants





mant, dès le 4 août 1879, au R. P Définiteur de son Ordre « la volonté sincère et le désir ardent de reprendre la vie du Carmel. » Mais la lumière ne s'était pas encore faite dans son esprit. Ce n'est que plus tard, devant l'attitude arrogante de la Curie et le manque de dignité de certains évêques, que sa conscience se révolta. S. les évêques de l'opposition, en rentrant dans lour diocèse, avaient déclaré franchement et sans détour qu'ils avaient l'intention de se soumettre par amour pour l'Eglise et pour ne pas susciter de schisme. au moment ou tous les regards se portaient vers la frontière, on aurait pu les plaindre, mais non pas les blâmer, car en somme c'est à leur résistance au sein du Concile qu'on devait la sagesse relative de la défiuition; ils pouvaient dire avec un semblant de raison, comme Mª Darboy, qu'au fond le dogme ne décidait rien ou, comme le P. Gratry, qu'au lieu de l'infaillibilité scientifique, politique et gouvernementale que l'on craignait, le décret ne posait que l'infaillibilité ex cathedrá en matière de foi et de mœurs. Cette interprétation plus ou moins conforme à l'esprit du décret était de nature à calmer l'irritation des moins difficiles ; en tout ces elle leur permettait de faire une retraite honorable. Mais tous n'y mirent pas cette discrétion et cette habileté. Quelques-uns, et des plus en vue, comme W^p Duparloup, depassèrent la mesure en déclarant. après la guerre que, s'ils avaient écrit et parlé contre l'opportunité de la définition, ils avaient toujours professé la doctrine, non seulement dans leur cœur

mais dans des écrits publics. D'autres se rétractèrent, la mort dans l'âme, pour échapper aux censures du Pape. C'est alors que le P. Hyacinthe se tourna vers le théologien sans peur qui, dans la capitulation générale, « fort de son intégrité morale et de sa science, persista dans son opposition et refusa de se plier au fait accompli. »

Dœllinger n'avait pas attendu la fin de la guerre pour faire connaître sa résolution. Dès le 21 juillet, au retour de l'archevêque de Munich, il loi avait signifié publiquement, devant la faculté de théologie. qu'il n'entendait pas travailler désormais pour la nouvelle Eglise, mais bien pour l'ancienne, et le 16 mars suivant il adressait le billet suivant au P. Hyacinthe « Non, mon cher ami, ne craignez rien de ma pact, je resterai ferme et fidèle à la doctrine de l'Église. Je me suis préparé de longue main à tout ce qu'on pourra entreprendre contre ma personne. Actuellement j'écris une lettre à l'archavéque de Munich assez longue, qui contiendra (ou révèlera) des choses auxquelles le partiinfaillibiliste ne s'attend pas et qui méritera d'être connue ailleurs qu'en Allemagne². » Il faisait allusion à sa fameuse lettre du 28 mars 1871 dans laquelle, répondant à MF Scherr qui l'avait mis en demeure de se soumettre, il lui offrait de démontrer aux évêques allemands réunis en conférence « que les questions de

[·] Emile Ollivier: L'Église et l'État au Concile du Vatican, t. n, p. 385.

² Lettre ma:

i infaillibilité et de l'étendue de la puissance papale ont été résolues au quinzième siècle par deux conciles généraux dont les conclusions (absolument contraires à celles du concile du Vatican) ont été solennellement publiées dans les décrets de divers papes. >

C'est assez dire en quelle pitié il tenait les évêques allemands ou français qui avaient fléchi le genou devant a l'idole ». Quand M^{er} Maret eut envoyé son adhésion motivée au Pape, après avoir, en plein Concile, résumé son opinion sur le dogme dans cette formule lapidaire que celui qui définit est plus grand que celui qu'il definit, il lui en témoigna son indignation par l'euvoi de ces deux yers de Juvenal.

Summum credo nefus, unimam præferre pudor ,
Et propter vitam videndi perdere causas

A plus forte raison desapprouva-t-il la lettre que le P Hyacinthe écrivit, le 4 août 1870, au R P. Définiteur des Carmes déchaussés. La marquise de Forbin d'Oppède regretiait profondément qu'elle fût restée sans résultat. Dœllinger s'en félicitait au contraire. « Il n'y a pas, disait il, d'ordre basé sur des données plus fausses, sur de plus hardres inventions, et je crois qu'à chaque pas le pauvre Père aurait rencontré des obstacles plus insurmontables et qu'on aurait été sans pitié pour lui, sachant qu'il ne pouvait pas affronter une seconde sortiré. »

色线公司

[·] Leitrems, de la marquise de Forbin d'Oppède

On se rappelle que l'ancien carme s'était retiré pendant le Concile chez le chanoine allemand, sur les instances de la spirituelle marquise. C'est encore elle qui, après la guerre, lui conseilla de prendre Dœllinger pour guide. Elle avait une confiance sans bornes dans celui que le P. Theiner appelait le Nestor de de l'Église catholique, et puis elle espérait que le P. Hyacinthe trouverait à Munich une retraite studieuse, un point d'appui, où, sans rompre le silence, il attendrait la mort de Pie IX.

 Les plus longs pontificats, lui disart-e.le, ont cependant un terme inévitable; il me semble que l'essentiel c'est de gagner du temps, ne rien faire, ne rien dire qui ressemble à une adhésion et attendre en toute humilité l heure de Dieu, qui n'est peut-ètre pas éloignée Bien loin de croire comme le P. Newmann que l'infaill.bilité est en voie de devenir un dogme, je pense que non sculement l'infaillibilité dont ils ont prétendu revêtir le pape, mais encore toutes les autres doctrines romaines sur la papauté sont en voie de tomber en poussière. Tant que les Romains s'étaient contentés de soutenir leurs doctrines comme l'expression de la vérité, sans prefendre en faire un dogme pesant sur nos consciences. Dieu a permis aux pharisiens d'occuper le premier rang dans son Église, mais à cette heure ils sont diminués, et s'ils sont encore debout, ils nele sont que comme les membres de la synagogue au moment de la venue de Noire-Seigneur. Le Christ était né et ces docteurs superbes l'ignoraient. L'Église renouvelée renaît à cette heure, on l'ignore en are à Rome, mais bleutôt elle grandira assez pour chasser les vendeurs du

¹ Letire & M. Fiedrich

Temple. C'est cet esprit qui me soutient au milieu des douleurs qui affligent notre conscience et des malheurs inquis qui accablent notre malheureux pays , »

Elle aurait voulu le voir entreprendre quelque travail de longue haleine tel que I histoire de la vie et des écrits du grand chancelier Gerson, en y joignant une traduction de ses écrits qui n'ont jamais été traduits, ou une savante et consciencieuse histoire du Jansénisme écrite sur pièces et sur documents.

 Vous avancerlez infiniment plus les choses qu'en prononcant des conferences où ne viennent aucuns catholiques, comme à Rome, ou en écrivant des articles de jour naux que les catholiques no lisent point... It n'est pas vrai qu'un livre signé de vous ne serait lu que par des protestants ou des libres-penseurs. Les livres font leur chemin et penetrent partout, lls atteignent ceux à qui la parole ne parvient pas. Il me semble d'ailleurs qu'il est à cette houre de première nécessité de former l'opinion publique. Croyez bien que la moitié de tout ce qui se passe sous nos yeux ne serait pas possible, si on savait un peu mieux le fond des choses, si on connaissant tant soit peu l'histoire de l'Église et de l'antiquité ecclésiastique. Les ténèbres nous élouffent, et il faut absolument y faire pénétrer un rayon. de lumière sous peine de périr. Il n'y aura bientôt plus en Europe que des fanatiques et des athées. On supprime les chrétiens et le terrain se dérobe sons les pas de ceux qui ne sont ni avec M. Littré ni avec M. Veuillot. »

Ce langage était absolument sensé, mais le P. Hyacinthe n'était pas écrivain, encore moins homme de





^{*} Lettre ma. du 24 février 1871.

cabinet. C'était un orateur et un homme d'action : or rien ne pèse plus à l'orateur et à l'homme d'action que l'inactivité et le silence. Il n'avait pas ouvert la bouche pendant toute la durée du Concile; il ne pouvait se résigner plus longtemps à se taire. Les saints ne se sont jamais tus, s'écriait-il dans sa lettre du 20 septembre. Du moment qu'il refusait de se soumettre, il lui semblait que son devoir était de rompre le silence et de déclarer à la face du ciel quelle voie et quels kommes il entendaît suivre.

La déclaration' de Dœllinger et de ses amis, en répouse aux excommunications de l'archevêque de Munich, lui fournit l'ocrasion qu'il cherchait. Il était à
Rome au moment où elle parut dans les journaux; il
y donna son adhésion la plus entière et la plus explicite, confiant « que ce grand acte de foi, de science et
de conscience sera le point de départ et le centre du
mouvement reformateur qui seul peut sauver l'Église
catholique, et qui la sauvera."

Au mois de septembre sulvant, il pri, part au Congrès Munich où s'éta'ent réunis pour la prentière fois les representants de toutes les confessions chrétiennes séparées de Rome, et l'assemblee lui fit une véritable ovation lorsque, après avoir dénoncé dans son discours tous ceux qui, « se faisant de la foi une notion très fausse et ne distinguant plus entre se soumettre et croire acceptent l'autorité extérienre des décrets du Vatican

^{*} Juin 1871.

^{🤊 7} jaillet 1871.

sans en reconnaître la vérité intrinsèque », il ajouta :

o D'autres, se croyant obligés d'adhérer intérieurement aux nouvelles formules, s'efforcent de leur donner un sens dont elles ne sont pas susceptibles. Ils luttent contre la terrible évidence de ces formules, et finalement ils aboutissent à un misérable compromis entre les con victions de leur raison et la faiblesse de leur valonté... Un tel système n'est pas moral, p

Non, mais il est si humain! A partir du congrès de Munich, il y cut un refroidissement sensible dans les relations du P. Hyacinthe avec la marquise de Forbin d'Oppède. Elle avait espéré « que le congrès servirait pour ainsi dire de planche pour conduire au vrai catholicisme une foule de catholiques qui gémissent de certains abus et de certains désordres, mais ne savent à qui aller »; au lieu de cela, ce congrès lui semblait avoir creusé un fossé qui serait difficile à combler.

• Il me paraît, disait-elle, qu'on eût marché plus sûrement vers le but ai on s'était contenté de demander : la
réunion d'un Concile général libre pour reprendre la tradition de Trente et briser avec celle du Vatican, la périodicité du Concile, des modifications dans le Sacré-Collège
et dans les bis qui règlent l'élection des papes, l'abolition
des clauses des concordats relatives à la nomination des
évêques pour lesquels on rétablirait les élections, toutes
ces réformes dans la discipline tant de fois sollicitées par
les catholiques les plus orthodores et discutées même par
certains Conciles . . . »





2 300

[·] Lettre ms. du 21 octobre 1871.

Ainsi, ce n'était pas sur la question de principes qu'elle différeit d'avis avec le P. Hyacinthe, là, comme toujours, elle demeurait fidèle aux traditions démocratiques de Port-Royal, — c'était sur la question d'opportunite, d'application, de mise en œuvre. Ni rupture avec l'Église romaine, ni adhésion au dernier dogme, telle était sa règle de conduite. Elle se reposait dans l'attente d'un Concile général libre; elle en appelait tout bas, dans son for intérieur. La preuve en est que, lors de la soumission du P. Gratry, elle le blàma d'avoir écrit à Ms Guibert qu'il acceptant, comme tous ses frères dans le sacerdoce, les décrets du Concile, et qu'il effaçait tout ce qu'il avait pu écrire de contraire aux décrets avant la décision.

« J'ai lu dans les Débats votre lettre au P. Gratry; elle est belle et bonne. Je ne voudrais en rien retrancher et je ne trouve rien à y ajouter³. En lisant sa correspondance

so novembre 1871.

dernières lettres, on n'en est pas quitte pour dire ingenument qu'on les efface, lu écrivait le P. Hyacinthe. Il faudrait pouvou effacer d'une main aussi légere les traces lumineuses et douloureuses qu'elles ont laissées dans les à ues. Quoi l'mon Père il y a qualques mois à peine vous vous leviez tout à coup comme un prophète dans la confusion d'Israël, et vous nous assuriez que vous aviez reç i des ordres de Dieu, et que, pour les accompur vous étiez prêt à souffrir ce qu'il feudrait souffrir ! Vous écrivez cette demonstration log que autant qu'éloquente qu'on a bien pu insulter mais non pas réfuter, et après avoir étabil par des faits que la question de l'infail.ibilité est une question gangrenée, vous poussiez, dans votre sainte indignation, ce cri qui relentit encore : Est-cè que Dieu a besoin de ros mensonges : . . . » (Lettre datée de Munich, 25 décembre 1871.)

avec le nouvel archevêque, mon premier mouvement avait été de lui écrire dans le même sens que vous et de lui demander quelques explications sur sa conduite ; la pensee de son état maladif m'a retenue. On le dit gravement malade; il n'y a donc rien d'étonnant à ce qu'une nature faible et nerveuse comme la sienne ait rédé à une pression que j'ignore mais que je deviñe : il faut convenir qu'il a été cruetlement abandonné. Les évèques qui l'avaient poussé à se mettre en avant, qui lui faisaient dire que ses lettres étaient excellentes, n'ont pas trouvé un mot à dire en sa faveur lorsque d'autres évèques se sont élevés pour le condamner...

П

Pauvre Père Gratry! Louis Venillot lui avait bien dit qu'il lui en coûterait de jouer si bien du violon Comme si ce n'était pas assez d'avoir été condamné par les evêques ultramontains et abandonné par les gallicans, ses amis, le P. Pétetot, lui-même, lui avait retiré le droit de se rattacher d'une manière quel-conque à la Congrégation qu'il avait rétablie en France Il avait été chassé de l'Oratoire comme un intrus, comme un parjure, si bien que, dans les dernières jours de sa vie, de tant d'amities brisées, de tant de liens rompus, il ne lui restait plus qu'un cœur de femme pour épancher le trop plem du sien

Dès le 12 juillet 1870, il écrivait à son amie, de





qui est dans Rome, la Curta romana l'a

LES D KNIFRS JOURS DU P. GRATRY

Après le Concile, comme elle était douloureusement ébraulée dans sa foi et tout près de retourner au protestantisme, il ne cessait, au milieu de l'orage épouvantable qui s'éta t'abattu sur le pays, de lui remonter le moral, de lui precher la confiance dans les destinces de l'Église, — et cola dans des lettres teules charmantes et comme parfumées d'amour mystique : En voici quelques-unes qui vous denneront une idée des autres :

Ce 19 2001 1870

Au chât an de Slors pa l'Isle-Adala Schue-et-Oise)

- · Plainte amère!
- Je n'ai regulaucune lettre de son edit a mane lettre de dimanche!
- Arr yé nier soir ini, pour le duier. Nie ar glaise de campagne; sé our princier; chuteau parc immense et magnifique, arb les énormes.... Accuril très cardial d'amis d'au auciens et sympathiques en tout.
- Hier, à l'arrivée, petit orage et bonne pluie : ce maintemps très frais Je trouve iri ce qui man que à Paris, fraicheur et humidite. Il y à même exces : le chateau est à 40 kllomètres de : Oise, petite rivière correcte et dix de, ayant de l'eau, et charmant des baleaux presque aussi gros qu'elle même.
- Aussi, cette nuit, me suis je reveille presque dans l'eau ; c'était la respiration de l'Oise

Jansénistes, t ili

16





- « Puis ce matin, j'ai vis.té un peu les alentours du château que j'avais oubliés
 - J'ai attendu l'heure du courrier. Rien. de là ma plainte.
- Mais voyez : j'écris tranquillement ces détails comme si nous étions dans un autre monde, je me reproche cette espèce de bavordage et de temps perdu. Il semble qu'en ce mement il faille se taire, ou du moins ne plus dire un mot inutile. Pardon, si j'ai manqué à cela.
- 4 Parole utile : j'ai été Lien content de vous, ma sœur, la dernière fois que vous al dit : Il faut devenir de plus en plus précisément catholique : il faudra m'écouler sur plusieurs points.
- Vous in avez très bien répondu avec bonté, humilité, acquiescement. Vous n'avez que trop l'élément libre, indisiduel, qui est d'ailleurs nécessaire et bon
- « Il faut avancer à la conquête de l'assentiment, de l'unité, de l'union catholique, de la science catholique plus pro.onde qu'on ne pense.
- Comme sans doute je quitteral ce monde avant vous, je voudrais vous lasser toutes mes bienneureuses convictions.
- 4 Nous en trouvens une bonne partie dans le livre intitulé : la Morale et la let de l'Histoire. Envoyez mei denc la liste de mes ouvrages que vous avez. Ne me laissez pas pas oublier de vous donner le tout pour l'Amérique.
- Il faut surtout une indomptable confiance dans le triomphe du blen, dans le progrès du royaume de Dieu et de sa volonté en la terre comme au ciel. Je vous benis du fond du cœur.

Paris, le 23 août 1870.

- Point de nouvelles | seriez-vous malade | La traversée vous aurait-elle fait mal | l
 - c Et voici un gros temps de l'Ouest! Je suis bien triste

de lout cela. Et cette guerra pleine des plus grands massacres peut-être dont l'histoire fasse mention. Et malgré ces massacres, surtout de Prussiens, il y en a encore en France plus de sing cent mille.

- « Je vous dis encore et je vous en supplie de toute ma force de ne jamais out her pourquo je vous au été envoyé
- Na lez faire aucune démarche, aucun changement sans être d'accord avec moi.
 - « Je yous dis que d'est la volonte de Dieu.
 - Anania pour saint Paul
 - Saint Pierre pour Corneille.
- Saint Philippe pour l'Éiniopien (actes VHI) qui dit à l'apòire :
- Et comment comprendrai-je si quelqu'un ne me l'explique l
 - · Je suis ce quelqu'un pour ma sœur.
- En cherchant ces fails dans les annales des Apôtres je viens d'y trouver un bouton de rose conservé dans le volume.
- * Vous risquez de manquer toute votre vocation, dans laquelle vous êtes aujourd'hui. Il faut maintenir l'unité; st il faut maintenir la liberté. Tel est le devoir actuel des vrais chrétiens
- « Je vous dis que je sa s le chemin. Nailez pes faire l'énorme faute de vous égarer maintenant. Oh ! que je souffre à cause de vous !
- Malheureux que je suis! Je n'ai pu gagner votre conflance!
- Mon enfant, mon amie et ma sœur, dans ce moment
 de transition où vous êtes, ou vous ne savez pas, tandis que
 moi je sais, appuyez-vous donc un instant sur moi, moi
 que Dieu chargede rous soutenir un instant. Ah! que votre
 conflance sera représentée

)
- Je vous bénis de toute mon âme, ainsi que votre cher fils.

Pau, ca 13 decembre .870

« AMIE ST SCEUR,

- c Ce jour est le plus dont meeux de tont ce drame affreux. Les mauvaises nouvelles l'emportent sur les manes On apprend que les canons prussiens tombent, au-de à les forts, sur l'aris m'une, et dans les rues ou demeuren, mes amis, ma famille et une Barbet de Jour.
- en fautrait causer long iement pour bien répartir les coponsalultes, et savoir de quelles êmes et sous queles influences s'est répandu sur l'Europe le crime le plus celossal des temps modernes. Malheureusement, le plus grand de tous nos dangers, c'est que ce doute de Doillinger que vous me transmettez est fonde. La France va-t elle continuer à marcher encore pendant un siècle, comme élle marche depuis un siècle? I 'aven r moral sera t-il meilleur que le passé à Voi à la gran le question. C'est à quoi jui consacra et continuerar à consacrer ma vie.
- All Quant à le paix, no la demandous nous donc pas Mais ils veulent l'Alsace et la Lorraine. C'est la guerre pour toujours. Je su's brisé de ces atroces nouvelles et d'une nouvelle morale trop longue à raconter, mais que est affreuse aussi Mais je veux en douter encore. Je ne puis écrire longuement aujourd'hui Yous, vous, ma ser l'écrivez-moi kinguement.
- « J'ai une lettré du grand Strossmayer qui est pleme des plus genereux encouragements pour la France Il né doute pas qu'elle ne se releve plus pure pour reprend e sa grande mission.
- Je vais ecrire avec une grande reconnaissance au R W Bacon,
- c Courage, mon amie, soutenez-nons de vos arder tes priéres :

* Store, par I lele Adom. Serne-el ouse, comp juillet 1871

« Amil er sceur

- Je continue a me plaindre de moi, lo apours pour avoir manqué l'occasion d'éludier avec vous le fond des questions religieuses, et de vous transmettre mes convictions et le sang de mon âme, et la seré rité de la foi cathol que
- < Oh ' combien your augmenter mon regret et mon repentir en méer vant coor, y ms faites b en de me le dire : « Je vous assure en toute candeur, mon cher Père, que je ne conserve ma foi que par la farce de ma volonté ' 🕨
- · Mon enfant ma chère difant. Et mot, prodant ce temps, j'ai la joie et la plenit ide de la conviction 1 Ne mus je done vous faire parvenir, par les anges ce lait ou ce sang de mon cœur !
- Cù est mon appai où est ma lur fière, pour me consoler et me faire traverser et comprendre les maux, les dangers, les etranges apparences de l'Église / C'est dans l Évangue! L'Évangule! prophétie admirable de toute la vie passée, présente et à venir de l'Ég ise
- L'Évangile ramène à tout, lumière pour tout, et d'ou sortira dans son l'in nense majesté la science de la religion. — Il vous enseignera foute vérite. Il vous suggéréra, c est-à-dire vous lera comprendre tout les que je vous durai dll (saint Jean)
- « Voità le point ou s'applique et s'appliquera le peu de temps et de force qui ma reste Chere amie et sœur ei nous ne nous reveyons pas sur ceste terre ne perdez pas m présente lettre, et miliez-la sur votre cœur en priant Notre Scignear Jesas-Christ de vous donner cette foi profonde et cette sérénité catholique dont je vous parle 📙 Soyez benie Je vais répondre au P. Hyacinthe, et ci-joint un mot pour le cher Ralph...' »

Lattres me

Quelle était ce, te « amie et sœur » à qui l'illustre oratorien, dans ce langage apocalyptique et en même temps si plem de tendresse aurait voulu faire parvenir par les anges le lait ou le sang de son cœur? Une femme d'une intelligence supérieure, et myst que comme lui qui, après avoir cherche pendant longtemps la vérite, était entrée au mois de juillet 18/8 dans l'Église catholique « non comme dans un port, mais comme dans une tempête » — et qui, après avoir été cetechisée par le P. Hyacinthe, fut appelée à partager sa vie. C'est à madame Meriman que le P. Gratry écrivit au crayon les dernières lignes peut-être qu'it ait tracées sur cette terre. Elles lui parvinrent à Romé, quelques jours après sa mort, comme si elles venaient d'un autre monde. Les voici :

« Montreux, ce so janvior 1872

- O amie et sœur, quelle joie pour moi que votre lettre! Grâce à Dieu, je vous retrouve Je craignais de vous trouver dure et cassante!. C'est pourquoi, depuis près d'un mois, j'évitais de vous écrire. Mais grâce à Dieu, vous vois ûlle du ciel l'Jignorais votre maladle Hélas! hélas! pour moi je puis encore peul être me guérir. Mais je n y compte pas beaucoup. Je soudre cruedement Mais vous, j'espère que yous viviez
- vivez et satuez bien, et lenez ferme ceci, c'est plus vrai que personne ne le sait. Je suls depuis mon enfance le serviteur fervent, l'adorateur scrupuleux de la vérité seule, et cela jusqu'à mon dermer jour. Sachez bien cela et réjouis.

A ceuse de sa soum.ssion, sans doute.

sez-vous! Je sals profondement ce que je fais et j'adore ma sante épouse, la vérité.

« Je n'ai pas été tué par le côté moral Là, j'ai dans la paix, dans la scrémite, dans la science, une force de résistance mouie. La chule de la France au-dehors et au-dedans ma bien fait mat, en effet Mais les choses de l'Église, je my attends dept is ma je messe, et je distingue ce qu'il faut maintenir et ce que Dien détruira radicalement. Je vous bénis du fond du cœur. Au revoir au ciel, en tout cas. »

En lisant ces novissima verba du P. Gratry, je me rappelais malgré moi le cri du grand Arnauté : « Puisqu'ils n'out persécuté en moi que la vérité, secourezmoi douc, seigneur, aim que je combatte pour la vérité jusqu'à la mort! »

Ш

J'ai dit qu'à partir du congrès de Minich la marquise de Forbin d'Oppède avait cessé d'être complétement d'accord avec le P. Hyacinthe. Je n'étonnerai personne si j'ajoute que la question qui les divisait était celle du mariage du prêtre. Il n'était pas possible, en elfet, quand on envisage la chose au double point de vue catholique et humain, que cette femme de tant d'esprit et de tant de pielé n'en conçût quelque ombrage et beaucoup de peine. Tant que le P. Hyacinthe restait libre, il pouvait rentrer dans l'Église par une porte

ou par une nutre Tous les ponts n'é aient pas coupés derrière lui, et, mulgré tout, la numquise de Forbin d'Oppède conservait l'espérance de le voir un jour remonter à l'autel et de communier de ses mains. Marie au contraire, son instinct de femule et sa foi catho lique lui disaient qu'il était à tout jamais perdu pour elle et pour l'Église, et cette pensée lui mettait la mort dans le cœur

e ... Vous savez ce que je pense du céhbat eccléssastique et combien je pense qu'il y ancaît avantage à ne pas l'imposer universettement et à en réserver i honneur à l'épiscopat et aux ordres monastiques, comme dans l'Église grecque, Mais cette reforme peut être solheites dans l'avenir, les opinions que l'on peut àvoir à cet égard doivent rester absolument saus influence sur ce in qui ont librement, y don labrement, à la face du cicl et de la terre, pris l'engagement de l'observer, à un âge où 1 on sait ce que t on fait en France surtout, l'opinion est singularement sévère sur ce point : un preire marié perd par cela seul, non se ilement toute considération, toute autorité, tout droit au respect, it devient un être declasséqui n'a plus sa pla redans la société, et que ceux qui ne le valent pas se c olent pourtant en droit de couvrir de ridicule. Un mariage,

IM Repair a d'1 à ce sujet le Mari e le prêtre, et vous dé truirez un des olements les plus n'eossaires, une des nuances les plus delicates de notre société. La femme profesiora, car il y a une chose à l'aquelle la femme tient encore plus qu'a être aimee, c'est qu'on affache de l'Importance à l'amour fir ne fla tejumais p us la femme qu'en lui temoignant qu'on la craint. L'Eglise, en imposant pour promuer devoir à ses ministres la chastelé curesse la vanite fém nine en ce qu'elle à de plus intimé . Sourcest s'd'erf acc et de jeunesse.

contracté même dans les intentions les mei leures, je le yeux bien, lorsqu'il s'agit d'une personne qui a fait vœu de cé ibat, équivau, à un su cide morat, car celu, qui le contracte ne pourca p us servir la cause de la vérisé, tout ce qu'il aura fait dans le passe, lous les sacrifices que ses convictions at auront imposés, toutes les peines, toutes les privations qu'il aura généreusement acceptées, tout cela dispara tra, car on dira : « Voi à donc où il voulait en venir, à satisfaire une passion , ce n'était pas la peine de prendre les choses de si haut pour en arriver 🕍 🧸 Et, bé as i ce n'est pas soulement un saicide que l'on commet ainsi, mais on porte a la cause que l'on a voul i servir, aux idées que l'on a voulu defendre, at a vérites auxquelles on a fout sacrifie, le coup le plus douloureux, on feur imprime une tache ignominieuse, plus à redouter que toutes les injures de leurs adversaires. Quelle joie, quel triomphe pour l'ennemi et qu'aurions-nous à lui répondre l

* Fardonnez moi, mon Pere, mais il me semble que je vous ceris en présence de Dieu et que je no vous ai jamais éte aussi s.neèrement altachée ... »

C'était, j'i nagine, le rais mnement que le i tena'ent de différents côtés les hommes auxquels il avan de mandé conse'l dans ces circonstances décisives, muis le P. Hyacinthe s'était bute et ne voulait rien entendre. Son grand argument était qu'il y avait eu des prêtres manés dans la primitive Eglise et qu'en se mariant chrétiennement il ne faissit que devancer la reforme qui tôt ou tard s'accomplicai, dans le sein du catnolicisme. A quoi la marquise de Forbin d'Oppede répon dait qu'il ne saurait pas plus y avoir de mariage chrétien pour qu'i s'estengagé par un vœu solennel à n'en

contracter aucun, qu'il ne peut y avoir de marage chretien pour des époux divorcés.

« La primitive Église , ajoutait-elle , a ordonné des prètres mariés sans les obliger partout et toujours à 66 séparer de leurs femmes, et à l'heure qu'il est, l'Eglise grecijue accepte posit ministre des prétres marés, dest 🗺 dire qu'elle ordonne prêtres des hommes déjà préalablement engagés dans les liens du mariage ; mais entre ordonnes prêtre un homme marie et permettre à an pretre de se marier, il y a un ablme, et cela est si mai que, lorsque le pope devient veuf, il ne peut contractet de secondes noces, le mariage pouvant preceder et non januas survee Pordination, Si l'Église catholique change, comme je l'espère, surtout en considération de la difficulé de former un clergé indigène dans des conditions de célibat absolu, il n'est pas à croire que ce soit dans des conditions autres que l'Église grecque, c'est a-dire qu'on permettra à ceux qui se présenteront à l'ordination de garder leurs femmes s'ils en ont déjà une, mais senlement aux simples prêtres, car sûrement il n'y a point d'exemple d évêques mariés continuant a vivre avec leurs femmes, et des moines jamais dans aucun temps et dans aucune Église >

Vains efforts, paroles inutiles, science et logique perdues! Le P. Hyacinthe « avec une véritable furie française passa le Rubicon, » sans prendre garde, coume l'écrivait le P. Theiner au professeur Friedrich que les Jesuites allaient en triompher et crier avec Erasme « Omnes tumultus in nuptus exeunt! »

La marquise de Forbin d'Oppede en reçui un coup terrible. Cependant elle avait pour le P. Hyacinthe and

a Bay Market

si profonde affection, que, le fait une fois accompli, elle éprouva le besoin de se l'expliquer à el.e-même comme pour y trouver des circonstances atténuantes

« Un jeune la mome foné des dons les plus rares et du plus précieux de tous, d'un généreux amour de Dieu la conçu au sortir de l'adolescence le dessein de se donner tout entier à Jéans-Christ et à son Église; il s'est fait prêtre sans rien savoir de la vie et sans se connaître lui-même Était-il vraiment appelé ou bien a-t-il pris les générouses aspirations de son cœur pour une vocat on ? Dieu le sait Mais il a fait plus encore : des.reux d'attendre la perfection évangétique, poussé a son insu-par ce mouvement factice et funeste, suivant moi, qui a fait rétablir de notre temps tant d'ordres religieux, lesquels, apresavoir rendu de grands services, n'ont pas de raison d'être à cette heure; poussé, dis-je, à son insu par le courant, il s'est fait religieux. Il a choisi malheureusement l'ordre le p.us ma, gouverne, le plus rempli de mysticisme creux et de médiocrité. Peu à peu sa premiere ferveur s'est dissipée; il a senti d'amers dégouls dans ce cipitre pour lequel il n était pas fait ; sa cellule lui est devenue odicuse, et un jour est venu ou il a sent, que son cœur n'était plus iniquement à Dieu. Cette crise terrible de lâme tentée par le bonheur auguel elle avait imprudemment renoncé s'est trouvée coincider avec de grandes épicuves et de grandes tentations extérieures, la venté elle-même ayant semblé s'obscureir sur la terre et la sainte Église trembler sur ses bases. Ce joune moine alors, obéissant sans s'en rendre compte à la passion secrète de son cœur et se faisant d'autant plus illusion sur ce point qu'il pouvait se croire appelé à defendre la vérité compromise, et trouvait dans l'étendue des sacrifices qu'i. faisoit à ses convictions de quoi justifier sa conduite par son désintéressement, au heu de se faire simplement séculariser

et de rester prêtre de paroisse a voulu faire un graid éclat il s'est trouvé seul, accabié de basses invectives, aba donné de tous les siens ; il a senti le poids de ce Væ solt dont parle l'Écrit me, et en même temps il a senti tout près de lu une affection ficule et devouée ; il a succombé. Que ceun qui est sans peché lui jette la première pierre! C'est bien le cas de répéter ces purotes miséricordieuses et consolantes de l'Évangile, à ce de condition toutefois de ne pas appeler neal ce qui est bien et bien ce qui est mal, ce qui serail le pire des mensonges'..., »

Ce lut sa dernière lettre au P. Hyacin,he A parist de ce moment elle se renferma, camme dans une tous soutaire, dans l'écude de l'histoire religieuse. Elle publia le premier tome de son grand ouvrage sur le Con i e de Trente et réedita quelques années après le Règiement de la duchesse de Liancourt, comme pour moutier à son ancien currespondant qu'elle demeurait fi lèle à ses idees liberales

Quantà lui, appelé au commencement de 1873 par un groupe de catholiques génevois qui s'étaient separés de Ms Mermiliod, it se rendit dans la vieille cité de Calvin qu'il bot leversa de fond en comb e pendant que M. Jean Wa lon et l'abbe Michaud, les deux seuls hommes de marque qui en eussent appele avec lui des déxisions du Coucite, arbora'est dans le vai ton de Berne et le Jura bernois l'étendard de la réforme catuelique.

Le rêve de Bordas-Demoulin sétait accomp.i Neu-

^{*}Leare ms du 1º decembre 1872

seulement la Constitution civile du clergé fonctionna en Suisse et en Alle nagne parmi ceux qu'il avait baptisés d'avance du nom de cathol ques- il étiens, mais le premier évêque elu, dont il attendait la rénovation de l'Éghse, sortit bient à de leurs range, et pour blen établir qu'ils entendment se rattacher à la tradition de Port-Royal, cet évêque alla se faire sacrer à Rutterda n par un évêque janséniste de la Petite Églisë d'Utrecht!

Un mot encore et j'u fini. Comme je le disais dans l'avant propos de ce volume, je me suis attaché surtout à faire ressonir, dans le récit des événements qui se sont déroulés de 1830 à 1870, les points de contact, d'affinite, de parenté, que j'avais remarqués

^{&#}x27;M. Reinkens, professeur à la l'aculté de théo og e de Breslau fut elu evéque de Bona la 4 juin 1373 et sacré, en môme emps que l'évêque de Harlem. à Rotterdam, par M. Heycamp, évêque de Deventer, le 11 août 1873. Assistaient à calle sole nite qui eutlieu dans l'eglise Sain-Laurent, 14 curés hollandais et 7 étrangurs ainsi que 40 membres de communautés, des missionnaires et des elèves du séminaire. l'Amerifocrt. L'evêque de Deventer etais assisté des chano nes Jean Hardurwyk vicaire général d'el ripin et Jean Verbey, vicaire général d'Ul richt.

entre le catholicisme-libéral et le Jansenisme doctrinal des grands jours. Je, crois avoir démontre jusqu'à l'évidence que, sous le nom de catholicisme libéral, c était bien l'esprit janséniste qui, par la bouche du P. Hyacinthe, de Montalembert, de Mr Darboy, de Mr Maret, du P. Gratry, avait agi, parlé, à leur insu peut être, dans les memorables débats auxquels donna lieu la question de l'infaillibilité personnelle et separée du Pape. A ceux qui en douteraient encore, je conseil crais de méditer les parcles suivantes que je touve dans l'Église et les Philosophes, de M. Lanfrey:

« On ne voit guère habituellement dans le Jansénisme qu'une théorie sur la grâce et un retour fortement marqué vers l'esprit de la primitive Église. C'est en méconnaître les côles les plus caractéristiques. Le Jansén.sme est une reaction complète et catégorique contre toutes les théories importees par les Jésuites. Sur tous les points où ceux-ci ont affirmé, il nie. En matière de dogme, il nie leurs innovations sur la grâce, sur les sacrements, aussi bien que le culte dont ils sont les inventeurs. En matière ratuelle, it nie les mille variantes qu'ils ont introduites dans la pratique de la devotion atin de la rendre attrayante; en matière morale, il attaque les restrictions mentales, la direction d'intention, les capitulations de conscience et le probabilisme tout entier. En matière disciplinaire, l'opposition est aussi tranchée : les Jésuites ont abaissé et humilié, autant qu'il a été en eux, le pouvoir épiscopal; le Jansénisme le glorifie en toute occasion





et en invoque de tous ses vœux la restauration (Voir le Petrus Orelius).

« Les Jésuites ont élevé l'infaillibilité des papes sur les ruines de l'antorité des Couciles; le Jansénisme, d'abord timide dans ses attaques contre la papauté, passera plus d'un siècle à en appeler du jugement des papes à celui « du futur Concile ». Il en appelle encore aujourd'hui En politique, enfin, les Jésuites appuient l'absolutisme de Louis XIV; les Jansénistes sont pour les Assemblees comme pour les Conciles. On le voit, la contradiction ne saurait être plus nettement prononcee ni plus universelle. De là l'acharmement des deux partis, acharmement qui s'assouvira jusque sur des cadavres, et qui serait inexplicable s'il n'avait en pour point de départ qu'une thèse de théologie!. »

Ainsi parle M. Lanfrey. Certes, je ne prétends point que tout ce qu'il vient de dire du Jansénisme s'applique également bien au catholicisme-libéral, ce setait soutenir la tuèse absurde que les catholiques-libéraux avaient prislasuitedes affaires du partijanséniste, et j'au observé plus d'une fois, au cours de cette ét ide que, loin de combattre en tout et pour tout le Jesuitisme, ils avaient été sur plusieurs points ses auxiliaires. Mais quand il s'agit de défendre le pouvoir épiscopal et l'autorité des Conciles, quand il s'agit de protester contre l'absolutisme du pouvoir civil et religieux, ils se mon-

[·] Page shg.

trerent les dignes heritiers de Saint-Cyran et du grand Arnauld. Je ne sais meme pas s'ils ne furent pas plus violents qu'eux dans la bataille. En tout cas, jamais les Jansénistes, y compris Pascal, ne prononcèrent des paroles aussi graves que celles dont se servirent Mª Darboy, Montalembert et le P. Gratry, pour fletrir les entreprises des Jésuites et de la papaute. C'est ce que je tenais à constater au moment de clore ce livre tout plein de leurs exploits

APPENDICE

TAMS NOTES, C. L.

17

Go gle

Cit

Go gle

APPENDICE

1

SUR BORDAS-DEMOULIN

Je me suis servi de l'Histoire de la sue et des outrages de Bordas-Dumoulin par F Huet pour parter du philosophe et du théologien. L'est encore à cette remarquable ctude que j'emprunterai les details qui suivent sur sa vie privée.

Bordas-Demoulin élait né, le 21 février 1798 au hameau de la Bortinie, qui fait éctue demont partie de la commune de Montagnac-Lacrempse, dépar ement de la Dordogne Ayant perdu tout enfant son père et sa mère, il fut élevé par sa tante paterne de qui lui apprit a ure et t envoya ensuite à l'écore de la commune. En 1813, il suivit comme externe les cours du collège de Bergerac, où il avança très vite en mathématiques. « On enseignant alors en France,

pour toute philosophie, la grammaire générale, d'apres Condillat, le métaphysicien de la sensation. Bordas l'apprit par cœur. Il lisuit beaucoup, étudiait, méditait continueltement; un séminariste de ses smis verait le voir et lui prétait ses cahiers de théologie. Il était pâle, et quelquelois Il pouvait à peine marcher. Il passait dès lors pour un philosophe. »

En 1819, il partit pour Paris, fut employé quelque temps chez Mequignon, libraire, et après avoir épuisé toutes ses ressources à acheter des livres, il fut généreusement recueilli par l'abbé Senac, premier aumònier au collège Rollin, qui partageait ses idées philosophiques et religieuses et qui devint sa providence. L'abbé Sénar est l'auteur d'un excellent ouvrage intitulé : Le Christianisme considéré dans ses rapports avec la Civilisation moderne, dans lequel, en refutant Joseph de Maistre, il expose et défend les doctrines. gallicanes et revendique les droits des évêques que l'écrivain Du Pape avait surtout attaqués. Après qu'il cut élé couronne par l'Académie française pour son Éloge de Pascal et par l'Académie des sciences morales et politiques pour son Cartésianisme, M. Villemain offrit à Bordas de suppléer M. Lherminier au College de France Mais le philosophe était incapable : de faire autre chose que des livres. Il habilait alors la rue des Postes, aujourd'hai rue Lhomond, une mansarde composée de deux chambres avec une petite pièce d'entrée. Un lit, une table, quelques chaises une simple el etroite commode, formaient le mobilier, avec la cruche denu, dans un cola, que quelque vieux livre reconvrait contre la poussiere. C'est lui qui raccommodat ses hardes et ses souliers, et qui faisait son petit ménage. Sa vie était très regulière, et ses heures exactement divisées pour le travai, et le reste. Il aimait l'exercice, la promenade, la natation. Il frequentait selon le besoin les bib iotheques, et tous les jours le cabinet de lecture, où it parcourait les journaux et les revues. Il avait secoué toutes les habitudes et servitudes sociales. Penser était sa vie, sa profession. C'était vraiment un solitaire au milieu de Paris,

Il s'etait lié, dans les dernières années du gouvernement de juillet avec l'abbé Forichon, alors aumônier à la Salpètrière, et de plus docteur en médecine, prêtre très indépendant, d'une rare original té d'esprit et de caractère, causeur d'une verve inépuisable, un peu aigri par les déceptions de la vie. Une intimité famillère s'établit entre les deux reclus. Le philosophe allait voir assidument l'aumônier à son hospice. Malbeureusement l'abbé Forichon quitta Paris en 1840, et Bordas-Demoulin se trouva plus seut que jamais.

Adversaire ardent, inflexible, des superstitions anciennes et nouvelles, de la théologie des Jésuites et des usurpations de la cour de Rome, Bordas en était d'autant paus fervent et sincère catholique, il croyait que l'antique Église malgré les abus qui la défigurent, a garde seule inviolablement le depôt de la révélation et l'intégrité des moyens de salut Il agissait en conséquence, portant dans la pratique religieuse la simplicité qui faisqit le fond de sa conduite comme de son caractère. Il n'avait pas de dévotions particulteres. Sur les murs nus de sa pauvre chambre, il n'y avait ni figure ni image; mais il remplissalt avec une piété naïve et profonde les devoirs communs de sa religion : c'était un fidèle et un éd.flant paroissien. Le dimanenc il assistant regulierement aux vépres. Il dissit que les psaumes le transportaient, qu'il ne pouvait les lire assis et de sang-froid. Le bouleversement de la liturgie parisienne, arraché à Mer Sibour par le parti ultramontain, Lind gna. Cela dérangeait ses habitudes : « On no se reconnait plus aux offices », disait il.

Une pureté angélique accompagnait sa piété. Te le etait son ignorance du mal qu'il ne comprenait point les passages des auteurs anciens, même de saint Augustin, decrivant la corruption romaine. Il crut toujours néces-saire de s'astreindre à d'extrêmes précautions. Il fuyait la soc été des femmes ; il évitait de les regarder dans les rues et s'arrangemt de façen à ne pas les voir. La détail trop cru le blessait, même dans la bouche d'un medecin il conserva toujours la pureté et la pude m d'une jeune fille, et en donna des preuves jusque sur son lat du mort. Quoique d'un tempérament nerveux et ardent, aucun de ses amis ne doutait qu'il c'et véc let fût mort vierge.

Il tomba malade d'une sciatique au mois de mai 1859 Il crut d'abord n'avoir pris qu'un refroidissement la muit, et il sorte à son ordinaire. Mais il n'alta pas loin et eut de la perne à rentrer chez lui. Des le debut, son ami Millo docteur Pidoux n'ent pas bonne op nion de son état, ce n'étail pas me sciutique franche, mais une de ces midalies bâtardes qui f'ont au ondre de dangereuses complications. Plusieurs ois le ma ade par it se retablir, mais la faiblesse persista tenjours et les forces ne devaient plus reprendre.

Un mois après un abces se declaro a la cuisse. Les soul frances devenaient plus vives, on ne pouvait presque plus remuer e malade dans sou lit. Il aliant taliour percer l'abcès et organiser des pansements fréquents et délicats. Traiter Bordas chez lui eût entrainé des depenses considérables et de grandes d'ficultés. On songea à l'hôpita l'ariboisière, où se rencentran avec M. Pidoux, un habile charurgien de ses amis. M. Voillemier qui s'intéressant aussi à Bordas. C'est là que devan en firm me la carrière du puil sopre

Malgre ce que l'installation avait eu de penible, Berdas-Demoulie, se fil bientôt à sa nouvelle vie. Outre les attentions cons antes des médecins, ses amis, les élèves internes le visitaire à avec respect. Un n'avait pas tardé à savoir dans le salle qu'il y avait là un lauréat de l'Académie frança se ; les convabacents vinaient lui offrir leurs services et échanger discretement qualques mots avec lui. La religieuse surtout, dévouée et în elligente, s'attacha au vieux philosophe, qu'elle sui ai précier. Ou causait de religion et même le théologie. Un jour, à l'occasion des affa residitale, Bordas i u demanda tout à coup, de cet e façon brusque dont il usait volontiers. « Que pensez vous du pouvoir temporel du Pape? — à parler franchement, repondit-elle avec un sourire, je ne le crois pas en parfaite harmonie avec la position d'un successeur des apôtres. Si j'ausse vécu du temps de Charlemagne, je crois bien que j'aurais conseillé au Saint-Père de ne pas accepter. Mais au ourd hui qu'il est en possession, je craindrais, si on le dépositait, que cela ne ressemblit à une défaite » Nous trouvaires, dit M. F. Huet, que pour une religieuse, ce n'était point mal répondu.

On avait pratiqué l'ouverture de l'abcès : elle diminua la douleur, mais non le danger ; la faiblesse et la maigreur faisaient de rapides progrès, l'abondante suppuration de la plaie s'ulimentais aux depens du sung : la mort par rousomption devenuit imminente Le 22 juillet, M. F. Huet crut devoir le préve ur que son étal etait très grave. Il lui répondit avec une tranquillite sereme, « Assurement je désire recevoir les derniers secours de la religion, mais la chose presse-t-elle donc taut? - Puisque vous m'exprimez votre intention, le perso qu'il est sage de l'exécu er sans retard. — Eh bien i je voudrals un protre instruit, avec qui je puisse parler de mes idées. J'ai entendu dire du bien de M. Martin de Noirheu, eine de Saint Jacques. maintenant plus près d'iet al est curé de Saint Louis l'Anan. Si vous le desirez, je me rendrai auprès de lui. — C'est bien allez. »

Le nom du philosophe catholique n'était pas inconnu à M. Martin de Nobleu; an bout de quelques instants, il était auprès de son it. Il y resta une bonne demi-heure.

En sortant, il dit à M. F. Huet d'un ton pénetré, en présence de la religiouse . * Votre ami est admirablement disposé. Quelle foi dans cet homme! **

Le lendemain, Bordas reçut la communion des l'aube dans son at, et le surlendemain 24 juillet, il mourut à neuf heures du matin : il était âgé de 61 ans. Son corps fut porté à l'amphittéâtre, et par respect pour la simpli-cité d'une telle vie et d'une telle mort, ses amis le laissèrent alter, dans le corbillard des pauvres, à la fosse commune.

H

THÈSES POSÉES AU SYNODE DE BONN

PAR LE DOCTEUR DOELLINGER

(Se rapporte à la page 31),

- I. Nous convenons que les hvres apocryphes ou deuterocanoniques de l'Ancien Testament ne sont pas de la même canonicité que les livres contenus dans le canon hébreu.
- II. Nous convenens qu'aucune traduction des Saintes Écritures ne peut réclamer une autorité supérieure à celle du texte original.
- III. Nous convenons que la lecture des Saintes Écritures en langue vulgaire na peut être légytimement eupêchée.
- IV. Nous conver ous qu'en général il est plus décent et plus en harmonie avec l'esprit de l'Église que la liturgle soit faite dans une langue comprise par le pouple.

Google

Orga UNIVERSITY # 4 1 N

- V. Nous convenous que la foi qui opère par la charité, et non la foi sur si la charité, est le movemet la condicion de la justification del homme devant. Dans
- VI. Le saut ne peut être merité par un « merite de condignité, » parce qu'il n'y a pas de proportion entre le prix rafini la salut promis par Dieu et le prix fint des œuvres de l'homme.
- VII. Nous convenons que la a xime des « auvres surérogaloires » et celle qui concerne le « trésor des métrites des saints » soul it soutenables— en deutres termes, que les meriles surabondants des saints ne peuvent être transmis à d'autres, soit par des reglements de l'Église, soit par les auteurs des bonnes œuvecs ellos-mêmes
- VIII. 1º Nous reconnaissons que le nombre des sacrements fut fixe à sep, pour la première fois, dans le XIIº s'écle, et qu'il prit place alors dans l'enseignement général de l'Église, non comme une tradition des temps apostoliques ou primitifs, mais comme une conséquence des spérie a ions flié dogié, res , as des théologieus catholiques Bellarmin, par exemple, reconnaissent, et nous reconnaissons que eux, que le baptême et l'euchanstie sont ses plincipaux a praccipua, eximia a sacrements de notre satut

Le docteur Du llinger a visé, dans l'art VII, la doc rine des ind algenres et la fameuse bulle i nige d'us. Dans l'art VII, il a voulu établir avant tout un fait nes orique.

IX. — I' Nous conçu o is que la same traditi in le est-àdire que la trai sprassion non interrompue, en partie drale, en partie ecrite, des doctrines d'abbies par le Ubrist et par les aprêties, est une source a itorisée d'enseignement pour toutes les générations successives de chré iens. Cette tradition se rencontre en partie dans le Consensus des grands corps ecrlégastiques (on des grandes portions de l'Église),

lorsqu'ils se rattachent bistoriquement sans solution de continuité à l'Église primitive; cette trad tion se recueille aussi en part e, à l'aine de la methode scientifique dans les documents écrits que nous à légues chaque siècle, 2° nous reconnaissons que l'Église d'Angle erre et que les Églises qui en dérivent ont maintenu sans interruption la succession épiscopa e.

A. — Nous rejetons la nouvelle doctrine romaine touchant i Immaculée Conception de la bénie vierge Marie, comme étant contraire à la tradition les treix supremiers siècles, suivant laquelle le Christ seul à été conçu sans pêché.

Le chanome Lainon proposait de formuler a.ns. le X° article : Nous reptons « comme degrae de fou,... » Le D° Oxenham partageait l'avis du chanome, ma s le D° Dœi-linger et les Allema ets ganin invest la rédaction pri nitive et l'emportèrent

- XI. Nous convenons que la prat que de la confession des péches, devant l'assemble ou devant le prêtre, en semble avec le pouvoir des chefs, nous vient lirectement de la primitive Église, et que cette pratique, débarrassée des abus et libre de contrainte, d'at être maintenue dans l'Église.
- All. Nous convenons que « les indulgences » peuvent seulement se rapporter aux penainés actuellement imposées par l'Eglise elle-même
- XIII. Nous recommarscon que l'usage de recommander les fidèles définits c'est-à-d re d'invaquer en leur fateur une riche emission de la grâce du Curist, nous vient de la primitive Église et doit être conservé dans l'Église
- AlV. Nous reconnaissons que l'invocation des saints n'est pas ordonnée à chaque chrétien comme un devoir d'ure nécessité indispensable à real it.

Il etait evident que les greco-russes n'admettraleut pas

l'art. XIV. en vain les docteurs Dœllinger et Reinkens silégnèrent Bellarmin et Muratori, les Grecs et les Russes répondirent en citant Hefelé et le VIII Concile; c'est pourquoi le D' Dœllinger déclara qu'il retirait l'art. XIV.

Ces quatorzes thèses avaient eu pour préambule la Jéclaration du D° Dœllinger et des membres de la conférence touchant la célébre intercalation « Fitnoque » dans le Credo ou Symbole de Nicée, déclaration ainsi formulée.

« Nous convenons que la façon avec laquelle le terme « Fi-« lloque » a été inséré dans le Credo de Nicée fut allègale, et « que, par égard pour la paix ou l'unité future, la forme origi-« nale, lelle que nous la tenons des conciles généraux de l'Église « avant sa division, doit être restaurée »

La plus grande partie des évêques anglicans sit des efforts considérables pour conserver le « Filioque » et pour maintenir comme orthodoxe la doctrine exprimée par l'inscrtion de ces deux mols; les éveques russes et grees ne vou-laient saire aucune concession; enfin, l'on parvint à s'entendre dans un compromis, et ce sut au chancine Liddon que revint l'honneur de pacifier l'assemblée et de saire admetire la déclaration du Dr Dællingerainsi modifiée:

« Nous convenons que la façon avec laquelle l'expression » Filloque » a été inserce dans le Credo de Nicée fut illégale, et « que, par égard pour la paix et l'un té future, il est à souhaiter » que l'Eglise entière se réunisse sérieusement et considère s'il « est possible de ramener le Credo à sa forme primitive, sans « faire le sacr fice des véritables doctrines exprimées par la for-« mule actuelle occidentale. »

La conclusion de ces quatorze thèses du Dr Dællinger fut une autre déclaration au sujet de l'Eucharistie; et.e fut exprimés comme il suit :

Le célébration eucharistique, dans l'Église, n'est pas une re-

-

φétition ou un renouvellement continuel du sacrifice propitiatoire qui a éte offer, une fois pour toujours, par le Christ, sur
le croix; mais le caractère sacrificiel de l'Eucharistia consiste
en ce qu'elle est le mémorial permanent, la replésentation et
à l'office en retour (rengegenwertigung) de l'unique oblair n du
a Christ pour le satut de l'humanité rachetée faque le oblation,
a conformément à l'épitre aux Hébreux (1X, 11-12), est contia tuellement présentée par le Christ Jans les cieux, par la Christ
a qui apparait maintenant pour nous en la présence de Dieux (1X, 25)

« En même temps que cela est bier de carat ere de l'Euchau ristre par rapport au sacrifice de Jésus-Christ, elle est aussi un « fest u sacré dans equel de fidé e, recevant le cuips et le sang u de l'idre-Seigneur, entresient communique de l'aut avec l'autre, « (1 Cor., N. 17) »

Cette déclaration fut admise à l'unanimité, après un léger débat provoqué par les docteurs gréco-russes. On voit à présent l'ensemble des concessions faites par enaque Éghse catholique pour araver à une entente commune sur les principes essent els de toute catholicité.

On reconnaît aussi, pour peu qu'on soit versé dans la théologie sacramentaire, que la these sur l'Eucharistie diffère des propositions, si fameuses dans le XVIII^s siecle, du chanoine génovéfain Le Courrager

Section 1

Ш

SUR LE P. HYAGINTHE

SOUVEME D'ENFANCE

rremière poesie (Se rapporto à la page 36).

Dolce ottor d'oriental saffire. DARTE.

Lorsque j'elais encore un enfant frais et blond,
Que rien n'avait troublé le calme de mon front,
Mes jours, entre les jeux, la prière et l'étude,
S'écoulaient à l'écart et dans le solitude;
Notre maison etait à cole d'un couvent,
Dans l'éghse duque, j'aliais prier souvent
Sainte-Ursule! — Ah! se nom ranime en ma penaée
Le vivant souvenir d'une epoque effaces,
Epoque d'innocence, époque de bonheur,
Ou mon âme portait tout son printemps en fleur!

le t'aime! Et cependant tu n'as point, humble eglise, De larges chapiteaux, ni d'élégante frise, Ni d'ogive mys ique aux vitraux de couleur Qui laissent peuétrer un demi-jeur réveur. Je t aime, et tu n'as point de deutelle de pierre, De vieux murs tapissés par la mousse et le lierre, M d'orque lleuses tours dont les clochers joyeux, Plus haut que les oiscoux gozoui lent dans les cieux. l'u n'as point de tombeaux : les poussières glacées Des morts ne dorment point sous tes dafies usees, Tes murs sont blancs, et tout en ton, riant sejour, No 28 apprend aussilól que tu n es que d'un jour. Mais placé tout auprès de l'heureux monastère. Ou viennent expirer tous les bruits de la terre, Quelque chose est en toi de chaste et de pensif Qui calme doucement mon esp* I convulsif El puis de mon passé comme une ombre invisible Te revêt à nos yeux d'un charrie i résistible! Jadis, chaque matin, bien frais et bien lavé, Fallais m'agenouil et sur lan large pave Et le front tiède encor du baiser de ma mere l'adressais au Dieu bon ma naîve prière Que de fois, que de fois, aux offices du soir. Respirant les parfu na qu'exhale l'enconsoir. La senti lentement de la vinte chet e Descendre sur mon front la sainte réverie. Ange qui fait tourner nos regards vers le ciel Transformant par la foi l'ideal en ree, Tancha qu'à la clarde des lampes et des cierges Mourait et renaissait le chant voilé des vierges ' Comme un pain pur et blanc sur ma lèvre de feu. Pour la première fois que je reçus mon frien,

C'était à tes autels, c'était dans ion enceinte, Que pour nous avait lieu la solennité sainte. Vollà pourquoi je l'aime, et sous tes murs épais, Je viens chercher toujours le silence et la paix * O temps évanoul' temps aimé, temps prospère, Auprès du cabinet où travaillait mon père, Dans une vaste salle où semblaient me garder Des portraits ne cessant tous de me regarder Tandis que, frère et sœurs, Je les entendais rire, Sérieux, occupe de lire ou bien d'ecrire. J'errais de livre en livre, ainsi qu'en un jardin Une abeille repose et revole sondain, Cette retraite avait pour moi de si grands charmes, Qu'en y pensant, parfois, je versai quelques larmes. Je la pourrais je crois dessiner traits pour traits, Mais sans foire connaître, hélas ! ces doux attraits, Qui, jusqu'au sein des jeux auxquels l'enfant se livre, Me faisaient soupirer apres maint et maint Lyre. Pourtant jamais l'ennui ne venait me saisir Et me rendre pensif, au mibeu du ; laisir, Lorsque sur ces coleaux ou Jurancon colore Les raisins parfumes que son clel fait éclore, Et dans une villa qui retrace à nos yeux Les gothiques manoirs qu'aimaient tant nos afear, Abri frais où jasaient de douces tourterelles Et trois blanches enfants plus gracicuses qu'elles. Pour partager ma jole et mes jeux innocents, J'avais tout à la fois les oiseaux, les enfants L'ainée était pour moi la fille aux levres roses Dona la binache jetaia les perles et les roses, Ange, ice ou peri. To it prenait promptement Pour elle un air de joie et de contentement :

La brise lui farsoit de charmantes caresses. Et foile se jouait avec ses blondes tresses; En glissant sur sa peau, le rayon de soleil Y versait mol ement an doux reflet verme.l: La brebis qui fuyait, si je voulais la prendre Accourait à sa voix et semblait la comprendre, Et le ramier craintif venuit manger le grain Qu'elle tui présentait dans le creux du sa main ... Combien j aurais voutu rendre plus lente I heure Qu'elle passait en ville et dans notre demeure! Lorsqu'elle me quittait, je la suivais des yeux Triste et pensif alors, et naguère joyeux, Et bien longtemps après qu'elle était disparue, Immobile toujours, je regardats la rue. Puis tout me paraissait Insipide, les ris, Les jeux, l'étude même et mes livres cheris, To it m'ennityait ; en mo' ja sentais un grand vide, Les objets avaient pris une teinte livide El dans ces lieux déserts où j'errais jusqu'au so.r. Sans cesse it me semblait et l'entendre et la voir. Enfin, durant la nuit, amante du mensonge, Son image venait me bereer dans un songe. Un jour, un de ces jours ou le ciel est si ble 1 Qu'au fond de son az ir on voit sourire Died, du l'on entend monter sous sa coupole mimense, Un vague et saint concert d'a nour et d'inpocence, Où la brise nous porte à travers les rameaux, L'haleine de la fieur et le chant des piseaux. Nous étions réunis par une douce fête Qui faisait rayonner la gaieté sur ma tête. Quand le soir suspendit notre jeu de lutin, Yous allames gouter un champêtre festin ;

18

JANSÉNISTES, T. III

Et le long du coteau dont l'épaule se penche Gracieuse et riante avec sa nappe bianche, Nous trouvâmes la table à l'ombre, dans un bols Dont l'echo répétait les éclats de nos voix. On s'assit : mais hélas! j'étals placé loin d'elle, Et le temps nous parut d'une longueur mortelle! Aussi, quand les enfants quittèrent le repas. Nous retournâmes vite à nos joyeux ébats. Comme un oiseau captif échappé de la cage, Elle fuyait parmi les sentiers du bocage, Et le taillis épais, à chaque vert détour, La voilait à mes yeux, la montrait tour à tour, Et je la poursuivais, comme dans la jeunesse Le cœur, longtemps plongé dans une douce ivresse. Poursuit la vague et pure image du bonheur. Qui fuit et reparait à l'horizon trompeur l J'avais douze ans, je crois : depuis cette soirée Oui laissa dans mon âme une trace dorce, Bien d'autres ont passé sans jamais affaiblir L'éclat dont celle-là les fait toutes pâlir. Oui, your screz toujours mon bonheur et ma gloire, Rien ne vous ternira dans ma chaste mémoire, O sacrés souvenirs que j adore à genoux, Et je resieral pur et vierge comme vous!

Pau, 22 février 1843.



IV

LOI ORGAMQUE

SUR LE CULTE CATHOLIQUE A GENÈVE

PROJET ADOPTÉ EN 3º DÉBAT.

Le Grand Conseil, sur la proposition du Conseil d'État, et sur la loi constitutionnelle du 19 février 1873,

DÉCRÉTE CE QUI SUIT :

Les paroisses catholiques du canton de Genère forment vingt-trais circonscriptions répart:es comme suit '

	Panot986	à laquelle ressertissent
		les cotholiques des
5 *	V.lle de Genève,	Eaux-Vives et Piaimpa.ais ,
aů	Aire la-Ville,	Russin et Dardagny
30	Avusy,	Chancy,
40	Bardonnex	Plan les Quales ;
50	Bernez,	Carlgny,
60	Carouge,	Troinex ,

7"	Collex-Rossy,	bellevue,
84	Collonge-Bellerive.	Cologny,
9"	Configuou,	Once et Perly,
100	Carsier.	Anieres ;
119	t hene Bourg.	Chène Bouger es ;
110	Choulex,	Valdœuvres;
30	Hermance,	
4 6	Lancy	
15	Meiniot,	Gy et Jussy ,
ıű:	Me yrin.	Seligny,
176	Presinges,	Puplinge,
130	Grand-Saconner,	Pregy et Petit-Saconnex
ەر	Sarat.	Sacon iex et Avully;
100	Thônes.	
210	Vernier,	
127	Versoix.	Celigny et Gentl.ed;
481	Veyrier.	

ART. 3. - La paroisse de Genève a trois curés.

Its répartissent entre cut leurs fonctions sous l'approbation de Conse i supérie ir institue à l'art. 11

Chaque paroisse a un curé.

La paroisse de Geneve a en outre qua re vicaires;

Celle de Carouge en a deux;

Celle de Bardonner en a un ;

Celle de Bernex en a un

ART 3 — Le trade ner a des Carrés et des Vicaires est fixé comme suit

Curés de Genève, chacun	3000 fr
— de Carouge	2500
- des autres paroisses,	2000
Vicaires de Genève	2500
- de Carougo,	1800
- des autres paroisses	1500

Le curé de Configuon reçoit en outre une indemnité de boo fr. pour le service d'Onex et de Perly. Celui, du Grand-Saconnex une in lemnité de 500 fr pour le service de Pregy

Celui de Presinges, une indemndé de 500 fr. pour le service de Puplinge.

Aucun casuel ne peut être réclame pour le service religieux des baptèmes, des mariages et des enterrements

Ann A — I es carés et vicaires sont nommés par les citoyens catholiques inscrits sur le rôle des électeurs cantonaix domiciliés dans la paroisse ou a lieu la vacance.

Le rôlesers publié pendant quinze jours avant la votation. Nul ne peut voter dans les élections de deux cultes differents.

Aur 5. — A chaque vacance une inscription est ouverte au hureau du Conseil supérleur ; sont admis à s'inscrire tous les ecclésiastiques ordonnés prêtres dans l'Église cathologue

Les curés et les vicaires ne pourront, sans l'autorisation du Conseil d'État, exercer des fonctions, in accepter des dignités ecctésiastiques superieures à celles qui leur ont éte conferées par l'election. Cette autorisation est toujours révocable.

- Arr. 6. Avant leur installation, les curés et les vicaires pretent devant le Conseil d'Etat le serment suivant :
- « Je ure devant D.eu de me conformer strictement aux dispositions constitutionnelles et législatives sur l'organisation du cul.e catholique de la République et d'observer toutes les prescriptions des constitutions et des lois cauto∼ nales et féderales.
- « Je jure encore de ne rien fa re contre la súrete et la tranquillité de l'État ; de prêcher à mes pardissiens la sou mission aux lois, le respect envers les magistrats et l'union avec tous les citoyens. »

Arr 7. - La suspension des cares et des vicai es peut

Go gle

\$ - 0 R 4

être prononcée par décision du Conseil d'É at pour violation de serment, et du Conseil supérieur pour des faits disciplinaires. Dans ce dernier cas, la mesure est soumise à l'application du Conseil d'État Cette suspension peut s'etendre jusqu'au terme de quatre aus. Les curés suspendus ne pourront pas avant ce laps de lemps se présenter aux suffrages des électeurs.

Les motifs de la suspension doivent être préalablement communiqués à l'ecclésiastique intéressé; celui-cl, s'il le réclame, est entendu par une délégation du Conseil d'État.

Les dispositions ci-dessus n'excluent n. les droits, ni la compétence qui pourront être reconnus à l'autorité épis-copale et synodale

Aut. 8. — Les électeurs d'une paroisse peuvent, par pet tion motivée, demander que leur curé ou leurs vicaires soient soumis à une nouvelle élection. La pétition doit être appuyée, pour la paroisse de la ville de Genève par le quart et, pour les autres paroisses, par le tiers des électeurs inscrits et être adressée au Conseil d'État, qui statuera sur la demande après avoir pris le préavis du Conseil supérleur.

Dans le cas où la pétition sera signée par la majorité absolue des électeurs inscrits, la Consell d'État sera tenu de faire procéder aux élections.

Les curés et les vicaires non réétos ne pourront se représenier aux suffrages des électeurs de la même paroisse, qu'après le terme de quatre ans.

Aar. 9. — Chaque paroisse est administrée par un Conseil pris parmi les électeurs laiques. Le Conseil est composé de neuf membres pour la paroisse de Genève et de cinq pour les autres paroisses.

Le curé de la paroisse assiste aux délibérations du Conseil superieur, avec voix consultative.

Ces Conseils sont nommés pour quaire ans, et les membres



sortants sont immédiatement rééligibles. Ils font leur règlement organique, lequel est soumis à l'approbation du Conseil supérieur.

Les délibérations des Conseils de paroisse sont publiques.

ART. 10. — L'élection des curés et des vicaires, ainsi que celle des conseils de paroisse, a lieu suivant les formes fixées par la loi pour les élections municipales.

Ces élections sont présidées par deux délégués du Conseil supérieur. Si, dans une votation pour l'élection d'un curé ou d'un vicaire, le nombre des votants reste inférieur au quart des électeurs inscrits, la cure restera vacante jusqu'au moment ou le Conseil d'État, sur une pétition des paroissiens, sur une demande du Conseil supérieur, ou même d'office, croira convenable de faire procéder à une nouvelle votation.

ART 11. — L'administration des Conseils de paroisse est soumise au contrôle d'un Conseil supérieur, nomme tous les quatre ans par un collège unique, composé de tous les électeurs catholiques du canton.

La convocation de ce collège, le lieu de sa réunion le choix de la présidence de l'élection, sont déterminés par arrêté du Conseil d'État. Cette élection aura lieu suivant les formes établies par l'art. 37 de la Constitution genevoise de 1847.

Ant. 13. — Le Conseil supérieur est composé de vingtcinq membres lalques pris parmi les électeurs et de cinq ecclésiastiques choisis parmi les curés et vicaires nommés conformément à la présente loi, ou maintenus en vertu de la loi constitutionnelle du 19 février 1873. Il est renouvelé intégralement, et les membres sortants sont immédiatement rééligibles.

ART, 13. Le Conseil supérieur exerce une surveillance



générale sur les intérêts de l'Église. Il soumet son règlement organique à l'approbation du Conseil d'État.

Les delibérations du Conseil superfeur sont publiques Le huis-clos est prononcé si la demande est appuyée par le quart des membres presents. Cette disposition est applicable aux Conseils de partisse.

Le Conseil supérieur fait dresser les tableaux électoraux pour les élections des curés et des vicaires, des Conseils de paroisse ainsi que ceux destinés à l'élection du Conseil supérieur.

Les personnes inscrites sur les listes électorales d'un cu te ne peuvent se faire admetire sur celles d'un autre culte que deux années après leur radiation, son les premières listes

Le Conseil d'Étal statue sur toutes les réclamations relatives à la format ou et à la publication des tableaux étectoraux

ART. 14. — Il y aura réélection lorsque, par mort ou démission, les Conseils de paroisse de cinq membres seront réduits à trois, celui de Genève à six, et le Conseil supérieur à vingt

Ant. 18. Les églises et les presbyleres qui sont propriété communale restent affectés au culte catholique salarie par l'État.

DISPOSITION TRANSITOIRE

Jusqu'à la constitution du Conseil supérieur, le Conseil d'État est chargé de la confection des lableaux electoraux, de la délégation des commussaires, et généralement des pouvoirs nécessaires pour faire procéder aux élections prevues par la présente loi

V

LA PETITE EGLISE

UNE MISSION A ROME EN 1869

Le 28 février 1891, je recevais de Lyon la lettre survante :

Monstenn,

- e Votre ouvrago Les Darmers Ja iscames vient de m'être communiqué. Vous avez eté renseigné d'une façon inexacte sur les aniconcordatistes ou aniconcordataires de Lyon et de la Vendee car vous paraissez etab ir une sorte de confusion entre le Jansénisme et la Potite Église, le lien communientre les membres de la Petite Église qui résident un Vendee et œux de Lyon est exclusivement l'opposition au Concordat de 1851, et la démarche collective quils ont faite en 1869 auprès du concile du Valican n'était inspirée par aucune autre pensée que celle d'accompar les dernières voientes des Evêques opposants au Concordat de 1861
- * Vous trouverez du reste l'expression fidèle de leurs sentiments, de meme que le recit exact de leurs agissements aupres du Concile du Valiran dans l'opuseule que jui publié, il y &

a ana, sous le titre : Una Mission à Rome en 1869, et dont je vous adresse un exemplaire.

e En ce qui concerne les matières sur la grâce, les adhérents à la démarche faite à Rome en 1869 s'en référent purement et simplement à la doctrine définie par le Concile de Trente (sixième session.)

Younles agréer, etc.

MARIUS Duc.

Je ne fais aucune confusion entre le Jansénisme et la Petite Église, la preuve en est que je l'ai montrée aux prises, sous la Restauration et la Monarchie de Juiliet, avec M. Jacquemont, curé de Saint-Médard-en-Forez, lequel était un janséniste avéré. Je ferai remarquer cependant à M. Duc que, sur la question de la grâce, tous les anticoncordataires ne pensent pas comme lui Geux de Notre-Damede-Vanix, entre autres, qui se rattachent à la Petite Église de Lyon, sont demeurés fidèles à la doctrine de Port-Royal. Enfin si j'ai donné le nom de Jansénistes aux anticoncordataires de Lyon, c'est que les Lyonnals ne les appellant pas autrement, et que par le fait même de leur rupture avec Rome ils justificat et au delà cette appellation.

Cela du, j'emprunte à la tres intéressante brochure de M. Duc les passages suivants qui concernent son voyage à Rome pendant le Concile :

PRÈLIMINAIRES.

... « Lorsqu'elle parut en 1868 la bulle Æterni Patrit Unigenitus, publiée par le vénérable Pontife Pie IX, une sincère émotion fut ressentie dans les rangs de ceux qu'on appelait les membres de la Petite Eglise

E Le successeur de saint Pierre convoquant tous les Évêques du monde catholique à un Concile général afin d'examiner d'un commun second les diverses questions qui se rapportaient, disait la Bulle, à la plus grande gloire de Disu, à l'integrité de la foi,



au salut évernel des hommes, au maintien de la discipline, à l'abservation des lois occlés, astiques et en vue d'adopter ensemble les remèdes les plus salutaires pour guérir les maux de l'Église.

L'heure n'était elle pas venue de défèrer l'affaire de l'Église de France, suivant le vœu et l'expression de Mir de Blois à tous les Évêques assemblés. En Vendée comme à Lyon, cette question fut immédiatement soulevée; à la suite d'un échange de vues entre les divers groupes de fidèles opposés au Concordat il fut résolu qu'une démarche collective serait faite auprès du Pape et des Peres du Concile et qu'un exemplaire des Réclamations canoniques du 6 avril 1803, accompagné d'un mémoire explicatif de la conduite des catholiques demourés fidèles à la cruse des anciens évêques, serait adressé à chacun des mombres du Concile ecuménique.

Le mémoire explicatif devait renfermer une déclaration très explicite d'attachement à l'Église Cathol que, Aposto-lique et Romaine et de soumission respectueuse aux successeurs des Apôtres qui s'assemblaient autour de la Chaire de saint Pierre pour représenter l'Église universelle, comme autrefois dans les saints Conciles de Nicée et de Trente, Il devait en outre rappeler succinclement les événements qui touchent au Concordat de 1801 et exposer avec fidélité les considérations d'ordre supérleur qui avaient déterminé les évêques réclamants à refuser leurs démissions et à prescrire a leurs adhérents de rendre eux-mèmes temoignage aux principes développés dans les Réclamations canoniques en s'abstenant de communiquer avec le nouveau clergé.

Un projet ecrit en langue française fut rédigé avec l'assistance des anciens qui avaient été les témoins des événements ou qui en tenaient directement le récit des contemporaine. Les documents originaux que possédaient quelques familles, les lettres et instructions que plusieurs évêques réclamants avaient écrites et qui n'ont pas été publiées, celles de leurs grands-vicaires, de théologiens et de prêtres attachés à leur cause furent consultés avec soin et servirent de guide sur le terrain des principes.

Et comme ce mémoire devait exprimer avec exactitude les sentiments de tous et recevoir ulterieurement les signatures des chefs de famille, lecture en fut donnée, soit à Lyon, soit en Yendée, dans des ré intons spécialement convoquées dans ce but et sa redaction ne dévint définitive que d'un consentement unanime.

Il fut encore décidé que deux délignés seraient envoyés à Rome, à l'époque de l'ouverture du Concile, pour faire le depôt entre les mains du Père commun des fideles et entre celles du Secrétaire général du Concile des deux exemplaires du Mémoire sur tesquels les signatures des adhérents devaient être apposees. Les suffrages en Vendee de même qu'a Lyon se réunirent sur MM. Jacques Berlie, et Marius Duc pour représenter les fideles de ces deux pays dans l'ac exampl ssement de la mission qui venait d'être resolue. Ces deux delegues étaient nés à Lyon, mais l'un d'eux par ses origines tenait à une famille bretonne

Ces décisions étant mûrement arrêtees, les délegués s'occupérent activement du Mémoire dont une traduction très exacte fut faite en langue latine, le texte devant être imprime en français et en latin. Des objections ayant été présentces par divers imprimeurs en France, sous prétexte que le Concor lat , loi de l'État , était attaqué dans ce Mémoire I impression eut lieu à Geneve dans l'été de 1869 Deux éditions furent laites, l'une à quelques exemp aires semement, format in-fillo, desincée à recevoir des signatures et à être présentée au Pape et au Secrétaire général du Concile l'autre, format in 8°, pour être distribuée aux Peres de l'illustre Assemblée⁴.

La reimpression des Réciamations canoniques se fit à Lyon, format in 8°, en conformité avec les textes des éditions de 1803 et 1820.

A PROPERTY.

^{*} Le texte la in porte le l.tre ; Reverentissima commentation de Sacro Sanctum (Leumenicum Longitum Romanum de varus actis ad Ecolosiam galticanam spectantibus.

Cânq cents agnatures environ furent apposées sur les deux exemplaires du Mémoire français-latin dest.nées au Souverain Pontife et au Secrétaire général du Concite L'extrême dispersion des groupes de fidèles attachés aux anciens évêques et la brieveté du temps dont on disposait avant l'ouverture du Concite du Vatican, fixée au 8 décembre, ne permirent pas de recueil ir les adhésions de hien des âmes pleuses, malgré le déstr formel qu'elles avalent exprimé de s'associer à cette manifestation

Les exemplaires signes àinsi que les deux exemplaires des Réclamations canoniques reservés au Pape et au Secrétaire du Concile, furent revêtus de riches reliures exécutres sulvant les usages adoptés en pare lie occurrence,

Mille exemplaires in-8° du Memoire et mille exemplaires des Réclamations canoniques, rounis deux a deux sous une même enveloppe pour faciliter la distribution, furent expédiés par avance à Rome pour y rester déposés à la douane pontificale à la disposition des délégués

Enfin, quelques jours avant leur départ, ces detégues de Lyon et de la Vendée curent la satisfaction d'être présentes à Mér Callot, évêque d'Oran (Afrique), qui traversait Lyon avant de se rendre au Concile et de lui communiquer le Mémoire qu'ils avaient la mission de porter aux Évêques assemblés. Ce respectable pretat se montra fort sympath que a la démarche projetée; il parut satisfait de la redaction du Mémoire, et, après avoir adresse aux delégués des paroles d'entinuragement, il leur recom nanda le venir le trouver à Romo dès leur arrivée

MISSION & ROME

Les deux delégués partirent de Lyon le 3e novembre .869, porteurs des exemplaires destinés au Souverain Pontife et au Serrétaire général du Convile. Le passage du Mont-Cenis fut difficile à cause de l'amoncellement des neiges et peu s'en failut que les voyageurs ne fussent obligés de s'arrêter à l'hospice qui s'élève au sommet du col. Ils purent cependant sans interruption continuer leur voyage par Turin et Bologne et arriver à Florence dans l'après midi du 1st décembre. Ils séjournérent un jour et demi dans cette ville, qui était alors la capitale du nouveau royaume d'Italie, afin de faire viser à l'ambassade française leurs passeports pour Romo.

Le 3 décembre, ils arrivèrent à Rome et descendirent à l'hôtel de Rome, via del Corro Leur première préoccupation fut d'obtenir de la deuane pontiticale la délivrance des caisses qui renfermaient les deux mille exemplaires des Héclamations canoniques et des Mémoires, Le censeur chargé chargé de l'examen des livres, préalablement à leur introduction dans les États de l'Église, prit rapidement connaissance du Mémoire, et, à la suite de quelques expilications verbales relatives aux Héclamations canoniques, il autorise la remise des deux mille exemplaires qui furent effectivement délivrés dans la journée du 4 décembre

Mais pour proceder à la distribution de ces exemplaires, com ment découvrir les adresses des Évêques étrangers à la ville de Rome et récemment arrivés ou qui arrivalent chaque jour. Et ensuite ou trouver des agents surs pour en opérar le depôt à domicile ?

La première difficulté fut heureusement surmontée à la suite d'informations qui apprirent aux délégués que les rédacteurs du journal romain l'Osservatore Romano dres-saient et publiaient chaque jour la lute des Évêques qui arrivaient à Rome, avec l'indication des couvents, des hôtels et des ma sons particulières où ils étaient descendus. Ces lutes furent communiquees avec beaucoup d'obligeance, et chaque jour les suppléments ou les rechiteations aux pre-mières listes étaient remis aux deux Lyonnais qui, dès lors,



eurent à leur disposition une base certaine pour adresser à chacun des Pères du Concile un exemplaire des Réclamations et un exemplaire du Mémoire, réunis à l'avance sous une même enveloppe.

La question des distributeurs fut également résolue d'une façon satisfaisante, grâce à l'excellente intervention de M. Dallezeite, agent à Rome des Messagerles impériales de France, auquel les délégués étaient recommandés et qui, dès le lundi matin 6 décembre, mit à leur disposition des agents choisis, dans la ponctualité desquels il était permis d'avoir toute confiance.

Ces préliminaires étant ainsi réglés, les délégues consacraient une partie des nuits à inscrire les adresses sur les exemplaires et chaque matin, à sept heures, les distributeurs venaient a l'hôtel de Rome prendre les exemplaires prépa rés la veille ou dans la nuit, les classaient par quartiers et les emportaient pour en opérer la distribution dans le cours de la journée. Ils rapportaient le lendemain les exemplaires dont les adresses étaient inexactes, afin que les rectifications nécessaires pussent être effectuées d'après les indications des suppléments de l'Osservatore Romano.

En suivant cet ordre de travail sans aucune interruption, ia distribution, commencee le lundi 6 décembre, fut complètement achevée le samedi suivant. Sept cents à sept cent cinquante exemplaires des Réclimations canoniques et pareil nombre de Mémoires furent déposés aux domiciles des Pères du Concile.

Dès le 4 décembre les délégués se rendirent au palais du Vatican afin de sollaiter une audience particulière du Saint-Père Ils furent reçus par un des secrétaires de Msr Ricci, maître des chambres, qui leur annonça que les audiences étaient momentanément suspendues à cause des travaux préparatoires du Concile et qui ajouta que les évêques eux-mêmes n'étaient almis que collectivement par pro-





vinces ecclésiastiques. Sur les explications que fournirent les dérqués tyonnais au sujet de leur mission et sur le dépôt qu'ils firent à l'appui de leurs déclarations d'un exemplaire des Réclamations canoniques et du Mémoire explicatif, le secrétaire de M^{ar} Ricci les invita à écrire à ce prelat pour faire connaître les motifs de leur demande et justifier l'exception qu'ils sollicitaient.

Les delégués adresserent alors à Mⁿ Ricc. la lettre survante qui fut remise le 6 décembre à un de ses secrétaires, ainsi que deux exemplaires les Réclamatans et du Vémoire

и Монявіснеца.

- « Nous avons l'honneur de nous adresser à Votre Seigneurle à l'effet d'obteuir une audience particulière de notre Tres Saint-Père le Pape Pie IX
- « Quelque insigne que soit une telle faveur, nous osons espérer que notre demande ne sera point repoussée lorsque nous autons émonée les molifs qui nous inspirent en cette circonstance
- * Nous venous à liume, envoyés de France par plusieurs centaines de familles catholiques avec la mission de déposer aux pieds du Saint-Père un *Mémoire* très respectueux dans leque) es chefs de ces familles, sous le sceau de leurs signatures, exposent so Scuvera n'Portife et aux Pères du Comple recumérique du Vailcan quel e est leur situation depuis le Concordat de 1861
- « A ce Mémoire est annexé un document portant a date du 6 avril 1803 et intitule Expositulationes canonica qui forme la basade la ligne de conduite survie depuis la commencement de ce siècle par les signataires du Mémoire précité
- α Nous avons l'nome ir de joindre à la presente supplique un exemplaire petit format de chacune des deux pieces dont nous venons de parler, alin que voire Soigneurie puisse se rendre un compte exact de ce que nous sommes
- « A l'appu, de ne tro demonde nous n'avons, il est vrei, è produire aucune recommandation officiello. Nous n'en conservons pas moins la forme esperance qu'elle sera prise en considération

per le très illustre Pontife, qui dans sa Bulle d'indiction du Concile occuménique Etorm Patris Unigenitus a donné au monde un temoignage écutiont de la charité qui l'anime pour veiller avec sollicitude au salut de tout le troupeau du Scigneur, ac universi dominion gregis saluti advigitare et consulere.

« Nous vous prions, Monseigneur, d'agréer l'hommage de notre prefend respect. »

Rome, le 6 décembre 1869

Au moment où ils déposaient cette lettre, les deux Lyonnais furent invites à se présenter le jeudi matin 9 décembre au Vatican, pour recevoir communication de la decision qui serait adoptée dans l'intervalle.

Au m. ieu de toutes ces démarches et préoccupations, MM. Berliet et Duc conservaient fidèlement le souvenir du bienveil aut accueil qu'ils avaient recu de M^e Callot, évêque d'Oran, lors de son passage à Lyon et de l'invitation qu'il leur avait faite de le voir à Rome des leur arrivée. Ils se présentérent chez hai le samedi 4 decembre. Mais ce prélat était alité à la suite des fatigues qu'il avait éprouvees dans le cours de son voyage, de sorte qu'il ne put les recevoir que le lundi suivant; its carent avec lui une longue entrevue et au rendarent compte des dispositions qu'ils avaient prises. Il les approuve et leur recommanda expressément de faire dès le lendemain une visite à Mer Fessler. évegue de Saint Hyppolita (Autriche), secretaire général du Concile, entre les mains duquel un des deux exemplaires du *Mémoire* revêtu des signatures devait être dépose : puis Lieur fit part d'entretiens qu'il avait ous à leur si jet soft en cours de voyage, soit depuis son arrivée, avec plusieurs évêques de divers pays, d'Espagne surtout, ajoutant que ces évêques avaient prêté une grande attention aux details qu'il leur avait donnés. Peut-être serait-il convenable que des délégués fissent une visite à l'Archevèque de Valence

Ainsi que Mir l'évêque d'Oran leur en avait donné le jansénistes, 7, 111

conseil, les deux Lyonnais se rendirent le mardi 🤈 décembre dans les bureaux du secrétariat général du Concile qui était installé dans le vousmage du Vatican, Borgo nuove egan Luizi. C'était là que Mº Fessier donnait ses audiences. La saile d'attente était rempile d'ecclésiastiques de tout rang et l'arrivée de personnes en costume civil parut exciter un mouvement de curiosité; un secrétaire qui parlait la langue française s'approcha d'eux: ils lui firent conneitre ce qu'ils étaient et leur destr d'être recus par Ma' Fessier, afin de deposer en ses mains les documents dont ils étalent porteurs pour le Concile A l'appui de leur dire, ils remirent à ce secrétaire deux exemploires in -8" des Reclamations et du Memoure, Me Fessier ayant été prevenu de l'incident fit répondre, qualques instants après que les délégués étaient invités à revenir le même jour à 3 heures avec les documents destinés au Concile et qu'il les recevrait.

A l'heure indiquée, les Lyonnais porteurs du Mémoire algné et de l'exemplaire des Réclamations canoniques destinés au Concile se présentèrent de nouveau au secrétarint géneral. Le nombre des visiteurs était plus considerable encore que le matin ; il y avait une réelle affluence de dignitaires ecclésiastiques, cardinaux et évêques de tout rite qui attendaient leur tour d'audience. Ce grand concours de visiteurs n'avait rien de surprenant à la veille même de l'ouverture solennelle du Concile du Vatican. car très nombreuses devaient être à cette derniere heure les mesures et dispositions à adopter ainsi que les communications à échanger. Au bout d'un certain temps d'attente, deux secrétaires de Mer Fessier vincent auprès des délégués pour les informer que ce prélat était à tel point surchargé de travail qu'il se trouvait dans la nécessité de suspendre les réceptions. Ils ajoutèrent qu'ils étaient autorisés à recevoir les exemplaires destinés au Concile et de plus qu'is étalent chargés d'inviter les deux Lyonnais



4-5-

à revenir le jeudi suivant à 9 heures du matin, attendu que M^{er} Fessier déstrait leur parler.

Le dépôt des deux exemplaires. Réclamations et Mémoire revêtus des signatures, fut donc effectué dans les mains des deux secrétaires envoyés par Mª Fessler et l'audience promise fut ajournée au surlendemain jeudi.

Dans l'intervalle de ces démarches auprès du secrétaire général du Concile, les délégués se présentèrent chez plusieurs évêques de divers pays. Ils eurent la satisfaction d'ètre reçus par M³ Alexandre Bonnaz, évêque de Csanàd et Temeswâr (Hongrie), qui les accueillit avec beaucoup de bonté et leur accorda une longue audience; il s'enquit avec soin de la situation des adhérents au Mémoire, des motifs de leur persévérance, des espérances qu'ils fondaient sur la réunion du Concile racuménique. Ce prelat parlait la langue française avec beaucoup de facilité et une grande correction A une remarquable elévation dans les vues il poignait une doucour et une mansactude qui laissaient dans le souvenir de ceux qui l'approchaient une impression ineffaçable. Il promit aux Lyonnais d'étudier très attentirement leur cause et d'en conférer avec plusieurs de ses corlègues : entin il poussa la bienveillance jusqu'à leur annoncer qu'il les recommanderait d'une façon spéciale à Son Éminence le Cardinal de Rauscher, archevêque de Vienne, et à My Haynald, archevêque de Colocza (Hongrie).

L'ouverture du Concile du Vatican avait été fixée au mercredi 8 décembre, jour de la fête de la Conception. Ce jour là tous les Peres du Concile se rendirent processionnellement dans la salle de leurs séances qui avait été disposée dans une des dépendances de l'église de Saint-Pierre. La presence de ces Patriarches, Archevêques et Évêques de tout rite, accourus de tous les points du globe à l'appel de leur Chef et rassemblés so is les voûtes de l'immense basilique, offrait un spectacle émouvant, qui frap-

pait bien plus encore la pensée que les regards. La chaîne des assemblees œcuméniques de l'Eglise catholique, interrompue durant plus de trois siecles, était ainsi renouée
Quene influence ce grand événement exercerait-il sur la
societe moderne si orguenteuse de sa civilisation en même
temps que si profondément menacée dans ses fondements
par l'esprit de négation et de raillerie? Etait-ce une ère de
renovation religieuse et sociale qui aliait a ouvrir au flam
beau de la foi, ou bien ce flambeau, qui ne s'éteindra pas
mais qui ne jettera plus que de faibles l'ieurs aux jours de
seduction annoncés par l'Evangile (saint Mathiou, ch. xxiv),
va-t-il, après un dernier éclat, être méconnu et se voile
en signe que les derniers temps approchent?

dans les cœurs des delegués lyonrais pendant qu'ils assistaient à l'imposante cerémon, e de la procession, et peut être se trouvaient elles aussi au fond de bien des pensées, car l'at itude particulièrement recueillie que de nomb eux fldeles montraient en cette mémorable circonstance avait quelque chose de grave qui éven lait fortement l'attention

Le lendemain joudi 9 décembre, jour désigné pour l'audience promise par le Secrétaire genéral du Concile et auss.
pour la réponse à la demande d'audience particulière du
Saint-Pere, les délégues, après s'être munis des deux exemplaires destinés au Souverain Pontife se dirigérent de bonne
heure vers la résidence de Mr. Fessler, la réception était fixée
à n heures. Mais un accident survenu à la voiture qui conduisait les deux Lyonnais, et qui d'ailleurs n'eut pas de
suites graves, returds ces dermers d'une façon potable, de
telle sorte qu'au moment ou ils mettaient pied à terre
devant le secrétariat, Mr. Fessler sortait en voiture. Ils
furent heureusement reconnus par un des sécrétaires de ce
prélat qui les avait vus lors de leurs précédentes visites. Il
avert t Mr. Fessler qu, fit aussitôt donner l'ordre au oocher

d'arrêter MM. Berliet et Duc s'approchèrent, mais Mo Fe sler non plus que le secrétaire n'entendaient la langue française. Après un instant d'hésitation, les délégues s'exprimèrent en latin qu'ils connaissaient suffisamment pour comprendre et être compris ; ils s'excusèrent de leur arrivée tardive, manifestèrent leur reconnaissance pour l'accueil favorable qu'ils recevaient et firent allusion aux documents destinés au Concile qu'ils avaient déposés deux jours auparavant au secrétariat général. Mer Fessler repondit en termes blenveil ants qu'ils lui étaient parvenus et qu'il les en remerciait. Il demanda si des documents semplables avaient été remis au Saint-Père Sur l'affirmation des Lyonnais que dans quelques instants les deux exemplaires dédiés au Souverain Pontife seraient portés au palais du Vatican, Mer Fessler exprema son approbation; puis, après s'être respectueusement inclinés, MM. Berliet et Duc se retirérent, heureux d'avoir regu de la bouche même du Secrétaire général du Conc.le Lassurance que les pièces qui lui étaient destinées étalent effectivement dans ses mains.

Ils se rendirent ensuite au Vatican. Les secrétaires de Mir Ricci firent une réponse dilatoire au sujet de l'audience sollicitée, puis, sur l'insistance des détégués qui demandaient à faire immédatement le dépôt des exemplaires des Réclamations canoniques et du Mémoire signé, destines au Chef de l'Église, les mêmes secrétaires prétendirent ne pouvoir accepter ces pièces sans en référer au préalable à leurs supérieurs et ils réclamèrent un délai de deux heures afin de prendre des instuctions.

A l'expiration de ce délai, les secretaires annoncerent qu'ils étaient a itorisés à recevoir les documents dédiés au Saint-Pere. Le dépot en fut aussitôt effectué dans leurs mains. Mais, en ce qui concernait l'audience, us affirmérent de nouveau qu'aucune réponse n'avait été donnée jusque là par le Pape; ils ajoutèrent seulement que Mér Ricci re-

cevrait les délégués le lendemain à midi, quelle que fût la décision intervenue.

MM. Berliet et Duc furent effectivement reçus le lendemann par MP Ricci qui leur fit un accueil courtois. Ca prétat leur déclara tout d'abord en termes absolument affirmatifs que les exemplaires des Réclanations et du Mémoire lui avaient été remis exactement par ses secrétaires, qu'à son tour il les avait placés dès la veille sous les yeux du Saint-Père et qu'à cette heure encore ils étaient sur sa table de travail, circonstance qui semblait indiquer de sa part l'intention d'en faire un examen spécial. Mais il ajouta qu'en ce qui concernait l'audience demandée aucune réponse n'avait été donnée par Sa Sainteté; qu'il lui était impossible dans les circonstances actuelles, au milleu du surcroit d'afbires et de préoccupations causé par la réunion du Concile, de prévoir si l'audience serait accordée et la date à laquelle elle pourrait l'être.

Les deux Lyonnais remercièrent Mª Ricci pour l'assurance qu'il lour donnait que les Reclamations canoniques et
le Mémoire revêtu de signatures qu'ils avaient déposés
avalent été remis par lui-même au Saint-Pere et placés
sous ses yeux. La partic essentielle de leur mission se trouvait ainsi accomplie, puisque le Chef de l'Église, de même
que le Secrétaire-général du Conc le, avait reçu les documents qui leur étaient destinés. Il était pénible pour eux
de se retirer sans avoir obtenu l'audience sollicitée, mais
ils comprensient qu'en présence de l'importance et du
nombre des travaux exceptionnels qui incombaient à cette
heure à Sa Sainteté, il lui était impossible d'accorder ce
qu'en d'autres temps elle n'aurait certainement pes refusé.
MM. Berliet et Duc annoncèrent dont en se retirant qu'ils
repartiraient très probablement pour la France a bref délai.

La réponse de M6' Ricci ne permettait pas aux délégués de conserver des illusions sur la probabilité d'une prochaine



audience du pape Après avoir consulté Mr Callot, évêque d'Oran, qu'ils voyaient chaque jour, à qui ils rendaient ex mpte de leurs demarches et dont ils prenaient I avis sur toute question essentielle, ils résolurent de rentrer en France aussitôt qu'ils auraient achevé la distribution des Réclamations et Mémoires et terminé la série des visites qui leur étaient dictées par les convenances. Ils étaient du reste déterminés à accélérer leur retour par l'état de fatique physique dans lequel se trouvait M. Berliet, sous le coup des émotions que comportait la mission en elle même, des veilles causées par les preparatifs de distribution et déplacements, courses et visites qui chaque jour se succédaient sans interruption.

La journée du samedi in décembre fut employee à compléter la distribution des Reclamations et des Mémoires et à faire des visites à plusieurs Cardinaux, Archevêques et Evêques à qui M^{pri} Canot et Bonnaz avaient bien vouluirecommander les deux Lyonnais. De ce nombre étaient leurs Eminences les Cardinaux de Bruscher, archevêque de Vienne; Schwartzenberg, archevêque de Prague; M^{pri} Haynald, archevêque de Colocza (Hongrie; Blanchet, archevêque d'Oregon-City (Etats-Unis), Barrio y Fernandez, archevêque de Valence (Espagne); Darboy, archevêque de Poris; Dupanioup, évêque d'Orléans, et Maret, évêque de Sura in partibus.

Il était extrémement difficile d'obtenir de ces prélats un instant d'entretien, à raison des assemblees et des réunions de congrégations auxquelles ils devaient assister, des heures fort restreintes qu'ils pouvaient consacrer aux réceptions et du nombre considérable des visiteurs. Les deux délégués furent donc obligés de limiter cette série de démarches à des actes de déférence et de politesse ; ils déposèrent leurs cartes chez chacun de ces dignitaires de l'Eglise en y joignant un plu cacheté qui renfermait un exemplaire des Réclamations canoniques et un du Mémoire.

Dans la soirée du même jour, ils firent leur visite d'adieux à Mer Callot, évêque d'Oran, et lui exprimèrent toute leur reconnaissance pour Lappui qu'il leur avait donné ; ils le prierent d'être encore dans l'avenir leur protecteur et leur guide. Dans un long entretien ce digne Pasteur leur promit de ne les point oublier, ajoutant qu'ils deraient être sans inquiétude malgré le silence qu'il pourrait garder à leur égard pendant la durée du Concile. Il continuerait de s'occuper de leur cause avec une affectueuse sollicitude et les informerait en temps opportun des résultats obtenus. Il leur dit encore qu'il se concerterait avec Mer Bonnaz, évêque de Canad, pour agir d'un commun accord en leur faveur, et que, dans le casoù des circonstances imprévues nécessiteraient des explications centes ou même la présence à Rome des délégués, il se chargerait de les prévenir. Enfin il leur 61 l'expresse recommandation de s'abstenir de toute polémique dans les journaux relativement à leur cause, et, au moment où les deux Lyonnais allaient se retirer. Il leur donna sa bénédiction.

Le lendemain 12 décembre, qui était un dimanche, MM Berliet et Due se presentérent ches Ms Bonnas pour lui offer l'expression de leurs respects et lui adresser leurs adieux. Ce respectable présat leur dit qu'it avait étudié avec grand soin les documents qu'its lui avaient remis et particulièrement les Révlanations canoniques. D'après lui, les Évêques réclamants avaient accompli un devoir et n'avaient rien à rétracter. Il s'ôtait entretonu, avec plusieurs de ses collèg ses du Goncile, de la conduite de ces Évêques et de l'attitude de leurs adhérents Son Éminence le cardinal Bauscher avait nettement exprimé l'avis que la constance des signatoires du Mémoire était digne d'eloges et qu'il était juste que le Concile s'occupât de leur cause. Il dit enfin aux deux délégués qu'ils pouvaient être assurés que personnelse

ment il ferait tout ce qui dépendrait de lui afin qu'ane satisfaction leur fût accordée

Il leur donna ensuite sa benédiction pour eux et leurs familles, ajoutant qu'il ne les oublierait point devant. Dieu et qu'il prierait également pour tous leurs amis de France. Les deux délégués étaient émus jusqu'aux larmes lorsqu'ils prirent congé du doux et pieux Evêque de Hongrie.

Leur mission était finie. Ils fixèrent leur départ au soir même, et dès leur retour à Lyon ils ren traient compte du mandat qu'ils avaient reçu. Mals ils ne pouvaient oublier qu'ils étaient aussi les mandataires de leurs amis de la Vendée et qu'ils avaient l'obligation de leur adresser un rapport sur les faits principaux de leur voyage.

Ils s'acquillèrent de ce devoir en écrivant de Bome même la lettre suivante ; elle fut envoyée à M. Paul Maingret qui résidant dans les environs de Mortagne', pour être communiquée aux signataires du Mémoire adressé au Pape Pie IX et aux Pères du Concile du Vatican.

и Монятвон,

- a Nous comprenous la légiture impatience que vous derez éprouver de recevoir des lettres de notre part, et, pour lui donner une juste satisfaction, nous venons dès aujourd'hui, et de Route même, vous rendre compte de la mission qui nous a été conflée
- c Le 3 décembre, nous arrivions à Rome où notre première démarche a éte de sol iciter une audience du Saint-Père afin de lui remeltre les documents qui, lui étaient adressés ; mais nous
- M. Paul Maingret était an catholique zété, fort dévoué à la cause des anciens évêques. Il possèdeit une instruction sol de puisée auprès des derniers prêtres ann concordatistes de la Vendée dont il fut l'eleve. Il éta t l'intermediaire habituel entre les fideles de I you et caux de l'Ouest de la France et s'était occupatrès activement des préliminaires de la demarche auprès du Concile du Vatican Dieu l'a retiré à lui en 1885 et à juste titre sa mêm ure reste vénérée en Vendée

n'avons pen eu la satisfaction de voir notre demande accueille, attendu, nous a-t-il été répondu, que Sa Sainteté étant sur-chargée de travail à cause de la prochaine ouverture du Concile, na pouvait même accorder des audiences aux Évêques qui se présentaient isolement

- e Toutefois nous avons pu faire parvenir au Saint-Père l'exemplaire du Mémoire revêtu de aignatures ainsi que l'axemplaire des Réclamations, qui lui étaient destinés. Mr Ricci, l'un des prélate attachés à la personne du Pape, s'est chargé de ce soin at nous à donné l'assurance formelle qu'il avait effectué lui-meme ce depôt, le jeudi 9 de ce mois.
- « Tout en regrettant de n'avoir pu remettre nous-mêmes directement entre les mains du Saint-Père les documents dont nous étions porteurs, nous avons copendant la certifiade qu'ils aui sont parvenus et c'est là le fait essenviel.
- « Nous avons été plus heureux en ce qui concerne les exemplaires destinés aux Pères du Concile, Jeudi dernier nous les avons déposés nous-mêmes au secrétarial généra, du Concile, entre les mains de Ms: Fessler, évêque de Saint-Hipporyte (Antriche). C'est à lui que doivent en effet être remis, à raison de sa qualité de Secrétaire général, tous les documents adressés aux Pères de cette minta Assemblée.
- « En même temps que nous fassions ainsi le dépôt des deux exemplaires du Mémoire signés, nous nous eccupions de la distribution des autres exemplaires, format in-8°, destinés à chaque Évêque en particulier. Sept cents exemplaires des Réctamations et sept cents exemplaires du Mémoire ont été distribués de la sorte, de telle façon qu'à l'heure où nous vous écrivons, tous les prélats assemblés à Kome ont ces documents dans les mains.
- « Nous nous sommes en outre présentés ches plusieurs Evêques afin de nous mettre à leur disposition pour le cas où ils auraient eu des explications supplémentaires à nous demander. Nous n'avons eu qu'à nous louer de l'accuei, bienveillant et sans préventions qui nous a été fait. Il a été convenu avec l'un d'eux que si de no aveaux renseignements étaient nécessaires, on nous écratait à Lyon afin que nous puissions les transmettre.
 - « Conformément donc aux vœux de nos derniers Evêques léga-

times, leurs Réclamations se trouvent ainsi renouvelées et leur cause déférée à l'Eglise universelle en la personne de ses Pasteurs assemblés Que Dieu fasse descendre en eux les lumières de l'Esprit Saint, et que la vérité, r.en que la vérité sorte de leurs lèvres. Adressons tous à Dieu de ferventes prières à cette intention et continuons d'être unis tous ensemble par les liens d'une même foi.

a Noire mission élant achavée, nous repartons ce soir pour la France où nous attendrons les communications qui pourront nous être faites plus tard par les Pères du Concile et dont vous seres avise lorsqu'el es nous parviendront.

a Les travaux du Concile paraissent devoir être beaucoup pluscompliques et plus longs qu'on ne l'avait supposé, de sorte que plusieurs mois s'occuleront probablement avant que cette sainte Assemblée puisse achover son œuvre, n

Rome, le 12 décembre 186g.

Apres l'envoi de cette lettre, quelques heures restaient encore à MM. Berliet et Duc, ils les utiliserent pour visiter quelques églises et jeter un dernier regard sur le Colisée tant de fois illustré par le sang des martyrs.

Ils alièrent a la Basilique de Saint-Paul-Hors-ics-Murs, élevée sur les lieux où la fradition rapporte que l'Apôtre saint Paul eut la tête tranchée par ordre de Neron Les marbres les plus rares, les matériaux les plus précieux ont été prodigués dans la construction de ce merveilleux éd.fics.

Ils se rendirent ensuite a Saint-Jean de Latran qui rappelle la mémoire de plusieurs Conciles généraux aux xu° et xur' siècles; puis de là ils se dirigerent vers le Colisée et s'arrêtèrent longtemps au milieu de ses ruines. Sur les parties les plus clevées de ext immense amphithéâtre, les Lyonnais cueillirent quelques plantes et flours qu'ils se proposalent de conserver en souvenir de ces lieux célèbres.

Au moment où ils rentraient à l'hôtel de Rome pour

faire leurs préparatifs de depart, ils se croisèrent au bas de l'escalier avec Mer Bonnaz qui leur demanda l'origine des plantes qu'ils avaient dans les mains. Ils lui racontèrent leur excursion et firent la description des lieux où ils les avaient trouvés. Le doux évêque leur demanda de les partager aveclut, ejoutant qu'il serait charmé de les conserver et de les emporter en Hongrie, en souvenir des personnes qui les avaient cueitlles et des roines où elles avaient poussé. Il n'est pas besoin d'a outer que les Lyonnais furent heureux de déférer au desir du vénérable prelat et que ce graceeux épisode de leur voyage leur est resté particulièrement cher

A leur retour, MM. Berliet et Duc s'arrétèrent à Turin où ils séjournèrent vingt-quatre heures; ils utiliserent ces instants de repos pour mettre en ordre leurs notes quotidiennes de voyage et rédiger une sorte de proces-verbal de leur mission qu'ils signèrent en double exemplaire. Ces notes et ce procès-verbal, soigneusement conservés, permettent aujourd'hui à celui qui écrit ces lignes à dix huit années de distance, de reproduire les détails consignés dans ce récit et d'en affirmer la rigoureuse exactitude.

Le 15 décembre 1869, les deux Lyonnais franchissaient de nouveau le Mont-Genis et rentraient dans leur ville natale. Bientôt après, devant ceux qui les avaient délégués, ils exposaient verbalement les faits et actes qui se rapportaient à l'accomplissement de leur mission, et tous ensemble its adressaient à Dieu une ardente supplication. afin qu'il benit la démarche que d'un même cœur et d'un même esprit ils avaient entreprise auprès d'un Concile général.

SUITES

DE LA

DÉMARCHE FAITE AUPRES DU CONCILE

Communications de Mar Callot.

CONCLUSIONS

Ainsi que MV. Berliet et Duc le falsaient pressentir dans leur lettre de Rome, adressee à M. Maingret de la Vendee, les travaux du concile se prolongèrent au-delà des prévisions généralement accréditées. Les semaines et les mois se succéderent sans qu'aucun avis direct venu de Rome apprit aux fideles de Lyon et de la Vendée que le Concile se fût occupé de leur demarche. Cependant divers journanx de France, renseignés par leurs correspondants à Rome, faisaient allusion de temps à autre au Memoire que la Pelite Église avait adressé au Concile; de longs extraits en étaient publies, des commentaires plus ou moins favorables apparaissa ent par intervalles dans la presse, et plus

d'une fois dans certaines contrées, particulièrement dans l'ouest de la France, la chaire retentit d'insinuations qui tendaient à incriminer la bonne foi et la loyauté des signataires du Mémoire adressé au Concile

Les deux délégués qui avaient fail le voyage de Rome avaient donné leur parole à Mr Callot, évêque d'Oran, de garder le silence et de s'abstenir de toule communication à des journaux ou publications que conques, pendant la durée du Concile. Ils observérent scrupuleusement cette promesse. Mais au mois de mars 1870, en présence des polémiques engagees hors de leur participation ou de celle de laurs amis, ils se demandèrent s'il ne serait pas utile d'écrire à Mª Callot et aussi à Mª Bonnaz, afin de décliner Loute solidarité avec les auteurs de certaines lettres de Rome ou avec leurs correspondants en France. Ils saisisaient cette occasion pour répondre à diverses critiques formulées contre la rédaction du Mémoire ou plutôt contre les rélicences qu'on l'accusait de renfermer. Deux lettres furent en conséquence adressées à ces Evéques par MM. Berliet et Duc ; celle destinée à Ms Callot entrait dans des développements particuliers et visait certains faits qui sont aujourd'hui dénués d'intérêt. Il est donc hors de propos de la reproduire dans ce récit sa rédaction était d'ailleurs identique sur les points essentiels à celle qui fut envoyée à Mer Bonnaz à Roma et dont voici le texte in extenso.

« Молявынеца,

a Votre Grandeur a peus-ètre conservé le souvenir des deux Lyounzis qui eurer à l'houneur de ui présenter à Rome leurs hommages, à l'époque de l'ouverture du Concile accuménique, et qui furent admis à déposer dans ses mains un exemplaire des Expostulationes canonicae adressées le 6 avril 1853 au Saint-Siège par trente-huit Évêques français non démissionnaires,

UMIVERSITY O

Google

sinsi qu'un exemplaire du Mémoire (Reverentissima commentatio) que ces Lyonnais avaient mission de remettre aux Pères du Concile au nom de leura amis de France.

- a L'accueil si bienveillant et si sympathique que votre Grandeur daigna nous faire en cette circonstance no s'elfacera "amais de nos souvenirs, et, en même temps qu'il nous pénètre de sentiments de reconnaissance, i nous impose le devoir, Monteigneur de vous faire examaltre les reproches que diverses personnes nous out adressés à notre retoar de Rome et de nous disculper devant vous avec une entière sincérité.
- « On nous a blàmbs de n'avoir pas énoncé clairement nos intentions dans le *Mémoire* que nous avons présenté et surtout de n'avoir pas indiqué les conditions précises dont nous (erlons dépendre notre adhésion au clergé français qui est issu du Concordat de 1801. Et l'on a paru supposer que ces pretendues réticences démontraient que nous manquions de franchise.
- et au nom de tous nos amis que de semblables critiques sont denuées de fondement, car n'avons jamais en d'autres intentions que celles d'exéculer respectueusement les instructions qui nous foront lassées par nos anciens el légitimes Pasteurs. Ces venérables prélats, intimement persuadés que l'inamovibilité des Evêques forme uno des bascs essentielles ou inviolables de la divine constitution de l'Eglise, nous ont prescrit de rendre un témoignage public et permanent à ce principe qu'ils avaient defendu dans leurs Exposiulationes canonices. Et pour leur être fidèles, nous devons persévérer dans l'atuitude qu'ils nous ont tracée, aussi longtemps que le principe pour lequel ils ont souffert n'aura pas été sauvegardé d'une manière éfficace
- « Nous nous sommes abstenus, il est yrai, d'ind.quer ce qui devrait être fait à cet égard, mais cette réserve nous était absolument commandée par le respect et la deférence que nous professons de tout notre cœur envers les Pères du Concile.
- « Et d'a. lleurs, en rappetant à diverses reprises le souvenir de saint Jean Chrysostème, nous evions pensé que le rapprochement que nous établissions entre ce fait et celui des Evêques non démissionnaires en 1851 était suffisant pour manifester nos vœux et nos espérances à Constantinople, Attieus ne fut reconnu d'une

manière manime comme lèg time Patriarche, que lorsque Inimème cut rélable le nom de saint Chrysostòme sur les Dyptiques et qu'un témoignage sotemes suit été renda de la sorte à la memoire et à la légit mité du saint Evêque.

- c Amsi, dans les premiers siècles de l'Église, forent affirmés et maintenns les vrois principes aur les droits insprescriptibles de l'Episcopat Phissions-nons vrir un pareil hommage public devenir également do nos jones la sauvegarde des mêmes principes! Nous participerions nors avec bonheur en calle calholique dans les églises frança ses, et nous nous unirions avec empressement à des Pasteurs dura acus ne contestons ni les bonnes intentions, in les vertus, mais dont l'urigine est entachée à nos yeux par l'injurée et prégulière dépossession des au tiens lituriaires.
- « Telles sont, Monseigneur, les explications que ouns déstrions sou mettre à Voire Grandeur avec une entière boure foi. Nous conservous la ferme espérance qu'elle noudra bien s'interesser encore à notre deuleureuse situation, et nous conjureus le Pere des lumières d'inspirer au Chef de l'Église et aux auccesseurs les Apôtres de restaurer et de mai alenir dans leur intégrité les troits sacrés des membres de l'Épiscopai catholique.
- « C'est avec ces sent ments que nons semmes, Monseigneur, de Votre Grandeur, les très humbles, très respectueux et dévoués servites et 4

Lyon, 20 mars 1870.

L'envoi de ces lettres était de nature à dissiper toute ambiguité sur les véritables sentiments des aignataires du Vémoirs présente au Concile.

Mais les jours s'écoulaient sans que le silence garde par les évêques qui avaient promis leurs bons offices fût adouci par un avis quelconque Plusieurs en concrvaient de l'Inquiétude; l'oubli devait être fait, disaient-ils, sur les dé marches qu'avaient tentees les envoyés des Yendeens et des Lyonnais demeurés fidèles a leurs anciens Pasteurs. Ces envoyés ne partagéalent point ces apprehensions; ils avaient foi dans la loyauté et la franchise de leurs protecteurs et

ils demeuraient convaincus que si leur cause ent subi un irrémédiable échec, la nouvelle, si pénible qu'elle put être, leur en serait parvenue directement. Ils ne désesperèrent donc en aucun jour de cette longue attente

A défaut d'informations directes, ils recueinaient de temps à autre certains renseignements apportés par des voyageurs venus de Rome qui autorisaient de penser que la cause des anciens évêques de France n'était point livrée à l'oubli.

Les correspondants a Rome des journaux français faisaient aussi quelques allusions à la *Petite Éguise* et rapportaient qu'à certains jours les echos du Concile avaient fait entendre au dehors le bruit de discussions où ce nom était prononcé.

Le 16 juin, le journal la France ne publia t-il pas une correspondance de Rome en date du 9 juin qui contenait les phrases suivantes :

* Ce jour là, Mar Deschamps, archevêque de Malines, fut également entendu. Le discours du savant prélat n'a pas eté peutêtre aussi modéré que ses amis l'auraient désiré et l'on a généralement regretté le ton avec lequel il a proposé au Concile d'accepter piusieurs anathèmes qu'il avait, paraît-il, vivement à cour de faire faiminer. Il s'agissail, je crois, de ce qu'on appelle la Petite Église. Mar de Luçon et Mir Maret ent dû se faire inscrire après la séance pour lui répondre. »

Dans sa feu.lle du 17 juin, l'Univers insérait une lettre de son correspondant à Rome en date du 13 juin 1870, dans laquelle on lisait ce qui suit :

« Il paraît qu'il a été question à plusieurs congrégations dé, à des membres de la *Petite Église*, encore assez nombreux actuellement dans certains diocèses de France, an Vendée par exemple, ans le diocèse de Luçon et aussi dans celui de Poltras. Ou arle de faire quelque chose pour ces àmes out part ou érement dignes d'intérêt. »

Enfin le 1º août, M º Callot, évêque d'Orau, er vait de jansénistes, I. III.

Rome. Il ne faisait que toucher terre à Lyon avant de rejoindre son dincèse et it prévenait les deux voyageurs qu'il avait vus à Rome de se rendre auprès de lui en toute hâte en vue de communications qu'il avait à leur faire.

Au sortir de l'audience qui sulvit cette convocation, le récit de l'entrevue fut consigné dans une note écrite immediatement, alors que les souvenirs étaient dans toute leur force et qu'aucuns influence extérieure n'avait pu les altérer. Elle fut ainsi redigée sans retard, afin de reproduire et de conserver, aussi fidèlement que faire se pouvait le sens général des paroles et même le texte de certaines expressions dont s'était servi Mer l'évêque d'Oran.

Ce qui suit est extrait littéralement de la note en question.

« Le Concile, a dit MF Callot en s'adressant aux délégués, s'est occupé pendant plusieurs séances des Réclamations des Évêques du 6 avril 1803 et de voire position. Huit ou dix évêques ont prononcé des discours favorables à votre cause; celui de l'évêque de l'uçon notamment a été une apologie chaleureuse. Votre conduite non seulement n'a pas encouru de blâme, mais a reçu l'opprobation générale de tous les Pères du Concile Deux Pères seulement, un surtout, a dit des choses pénibles contre vous, mais son discours a soulevé les marmures et la désapprobation de l'Assemblée.

a Il n'a pas ôte emis de vote sur cette question, mais il a été décidé qu'il vous serait adressé une lettre au nom du Concile Le sens de cette lettre doit être: Hommage aux anciens Evêques regardés comme les défenseurs de l'Église, approbation de votre conduite; et atiendu que maintenant les anciens l'esteurs sont tous morts, l'Église reconnaît le clergé concordatiste pour légiture et vous engage à vous réunir à lui par la raison que toute l'Église le reconnaît pour tel.

« Met Callot a ajouté : Je na suis quand et comment cette « lettre vous parviendra, mais elle est décidée et davra vous être « envoyée. 'ai fai, personnellement tout ce qui était en mon



- « pouvoir ; dans le nombre des évêques qui ont pris la paro.e en
- a favour de votra cause figure le vénérable Mu Bonnes, mon
- e înt me ami. Nous croyons avoir obteau tout ce qui était pos-
- s sible. Je rous autorise à communiquer ces détails à vos
- t amis..... » Mar Callot a ajouté encore que « si la rapproche-
- o ment que nous désirons de part et d'autre peut s'accomplir et
- c amoner ainsi une houreuse solution, il viendrait tout exprès
- « d'Afrique pour fêter cet événement, »

n M Berliet prenant alors la parole tant en son nom personnel qu'en celu de tous, exprima à Mr Callot la recommissance que nous lai deviens pour ses démurches et pour les communications qu'il vensit de nous faire, et il ajouts que lersque nous auriens repula lettre qui doit nous être adressee au nom du Concile, nous témuriens tous nos amis pour l'examiner (c'est à-dire la rire aveq une grande attention) et que nous auriens l'honneur de lui éctige pour l'informer des résolutions adoptées.

« Mar Callet a temoigne être satisfait de cette réponse . »

Dans le cours de l'entretien, il avait annoncé que le Concile s'était ajourné au 11 novembre suivant; mais les événements politiques qui peuvent surgir d'un instant à l'autre le permettront-ils à avait-il ajouté aussitôt.

Le loyal évêque d'Oran, assisté de Mr Bonnaz, évêque de Hongrie, avait ainsi tenu la promesse qu'il avait faite à Rôme en 1869 et de grandes prohabilit s paraissaient exister en faveur d'une solut on heureuse, qu'i, de même qu'autrefois à Constantinople eut répard le passé en rendant justice à la mémoire des anciens évèques.

Mais cette espérance devait sombrer au milieu de l'effroyable tourmente qu'une guerre néfaste, allait déchaîner.

Le Concile qui s'était ajourné au 11 novembre 1870 n'a pu se réunir et continuer son œuvre.

' Les mots en italique indiquent le texte meme des parotes prononcées, sau' de très tégères variantes possibles

LES DERNIERS JANSENISTES

300

La lettre, formellement annoncée par l'évêque d'Oran, n'est jamais venue.

Et les Vendéens et les Lyonnais, qui signèrent le Memoire au Concile persevèrent avec fermeté dans leur attachement aux principes défendus dans les Réclamations canonèques du 6 avril 1803 Patients et résignés, ils attendent I heure de Dieu et des évêques.

Tel un soldat, fidele a sa consigne, reste inébranlable à son poste jusqu'au nument où ses supérieurs le relèveront de sa faction⁴.

• M Jacques Berliet, nommé dans ce récit, était né à Lyon, en 1825, et y est décédé en 1883. Sa fidélité aux convictions qui avaient inspiré sa vie ne s'est jamais dementie un seul instant.

V1

SUR M. JEAN WALLON

J'ai prononcé tant de fois le nom de M. Jean Wallon au cours de cet ouvrage, que je me reprocherais de ne pas lui consacrer quelques lignes

Il était originaire de Laon, et, à son arrivée à Paris, Champfleury, son compatriote, l'avait présenté à Henri Murger qui l'introduisit sous le nom de Colline dans son roman de la Vie de Bohême, Mais il ne fréquenta le quartier latin que le temps d'y jeter sa gourme. Il se prit bientôt d'une belle passion pour l'étade de l'histoire religieuse, passion qui se développa encore dans la commerce d'Augustin Thierry dont il fut pendant quelque temps le secrétaire. Son ami Schaunard écrivait un jour à M. Albert de la Salle (Voir le Rappet du 21 juin 1882) qu'il avait quatre poches représentant les quatre bibliothèques : au nord : la Nationale, au aud . la Genevière, à l'est l'Arsenal à l'ouest la Mazarine. Le fait est que vers l'année 1860, M. Jean Wallon était devenu une véritable bibliotheque ambulante. Il avait contracté l'habitude de bouquiner chaque aprèsmidi sur les quais, et il était bien rare qu'il pe rapportat

pas quelques volumes nouveaux à son cabinet de travail de la rue Saint-Louis-en-l'Ile, Jamais je n'ai vu pareil encombrement de bouquins. Après avoir envahi de proche en proche, le salon, la salle à manger, la chambre à coucher, ses livres avaient fini par déborder jusque dans l'antichambre S'il avait vécu plus longtemps ils l'auraient obligé à élire domicile silleurs. L'est au milieu de « ces chera amis - qu'il recevait ses visiteurs Quand on entrait, Il ne disait pas : prenez une chaise, mais : prenez cet inquarto, cel in-folio. Et l'on s'asseyait ains, sur la reliure en veau de quelque Père de l'Église. Il s'était réservé, pour travailler, une toute petite place à l'extrémité de sa bibliothèque, tout près de la senétre, et il fallait l'entendre, après son déjeuner, causer d'histoire et de religion en fumant un mauvais petit cigare d'un sou! I, avait tout lu, il savalt tout. Aussi était-il en relations suivies avec une foule d'ecclesiastiques. « Lorsque i'entrai à la Chambre. dit M. Emile Ollivier, j'étais imbu sur les rapports de l'Église et de l'État, des maximes de nos anciens jurisconsultes, j'admettais en son entier ce que j'avais appris dans l'écrit de Du Moulin, sur le fait du Concile de Trente ou sur l'Édit des petites dates, co que j'avais lu dans Pithou, Durand de Maillanne, Portolis et dans le Manuel ceclesiastique de Dupin, l'admirais les lois organiques et mon désir était de contribuer à la defense de ce qui en subsistait encore et à la restauration de ce qui en était abrogé par désuetude. Un écrivain distingué qui joignant la science théologique au courage et à la constance, M. Jean Wallon, fut le premier qui me demontra la necessité de procéder a une révision de mes idées Il me rendit sensible la différence qui existe entre les libertés gallicanes selon les évêques et les libertés ga...icanes selon les jurisconsultes. Je m'en convainquis mieux encore en étudiant sur sa recommandation le lumineux écrit de l'ancien directeur de Saint-Sulpice, L'abbé Emery, dont l'autorité fut si haute dans l'Église de



France'. » Que ne put-il communiquer à M. Emile Ollivier, quand il fut au pouvoir, sa sainte indegnation contre les fauteurs du nouveau dogme! Il aurait agi au lieu de se croiser les bras. Car, à l'encontre des catholiques-libéraux de l'école de Montalembert, M. Jean Wallon avait prévu longtemps d'avance « le couronnement de l'edifice untramontain ». Il avait, en 1868, adressé une petition au Sénat pour dénoncer la « nouvelle Ligue » et signaler « deux remedes conformes à la véritable liberté : l'un, général pour combattre un mal permanent : l'autre accidentel contre un mal passager. »

- Le premier, disait-il, est dans la restauration des hautes études, des facultés et des grades théologiques, question dencate sur laquelle j'oserai une autre fois appeler l'attention du Sénat
- L'autre consiste à exiger des membres du clergé séculier ou régulier qui seront, à l'avenir, pourvus de fonctions ecclésiastiques, la promesse formelle qu'ils ne font point pertie de la Ligue, ou qu'ils ne sont engages par aucun vœu contraire au principe de nos lois non plus qu'à la docrine et à la discipline de nos Églises
- « Ce ne sont point là des innovations ; loin de là. L'histoire est remphe d'exemples analogues, et l'admirable collection des procès-verbaux des assemblees du clergé de France atteste que, dans ces matières, la couronne n'a jamais été que le pouvoir executif de l'Église, comme le constate encore l'article rô du Concordat qui reconnaît au chef de l'Etat, aujourd hui l'empereur, « les mêmes droits et prérogatives dont jouissait l'ancien gouvernement de la France. » On ne saurait proclamer d'une manière plus formelle le privilège qu'ont toujours eu nos souverains, aujourd'hui la Nation, de veiller à la liberté du clerge (l'est,

¹ Le 19 janvier, p 409.

en esset en protégeant l'épiscopat contre la pression des congrégations romaines, qu'on lui conserve son indépendance et qu'on dégage ainst la coutonne elle-même des constits qui peuvent naître de ses rapports avec le Saint-Siège. Quant a moi, dont la vie déja longue, étrangère aux partis, s'est passée dans l'étude de ces disticiles ques ions, je ne crois pas qu'on puisse sans danger pour l'Église elle-même, se soustraire à egite impérieuse nécessité. Cepen dant, je ne demande ni le revei, de lois qu'on dit périmées, ni la résurrection d'usages qu'on croît surannés, et dont je nai même pas prononce le nom. Mais à des situations éternellement ident, ques, je demande qu'on apporte des solutions conformes à l'expérience des siècles ou à la sagesse du moment. Par là je crois remplir un devoir pénible et péril leux, mais nécessaire. »

Cette petition out le sort de beaucoup d'autres, « Adoptes, quand elle pouvant fournir à des ambitions personnelles un moyen d'opposition, elle se vit abandonnée dés que ces ambitions se crurent satisfaites. On l'ajourna. • Ce que voyant, M. Jean Wallon écrivit, le 20 janvier 1870, une lettre à l'empereur dans laquelle il lui disait que « ses conseils se trompalent et le trompalent ; que l'ultramontanisme coulait de toutes parts, et qu'il n'existant dans le droit public ecclésiastique de la France aucun moyen d'arrêter les imprudences ou les emplétements de la cour de Rome » Mais l'empereur avait les mains lices par la constitution et personnellement ne pouvait plus rien. M Jean Wallon n'en continua pas moins dans l'Étendard sa vigourcuse campagne contre l'ultrementanisme. Quand le dogme fut proclamé, il refusa de se soumettre, disant que c'était la fin de l'Église et la mort des nations. « La politique et la religion nous l'enseignent : « Avec ('opinion de



Le Cour de Rome et la France, pp. 178-179.

* Imfaillibilité et de la supériorité des papes sur les Con-• ciles, disait en 1662 l'évèque de Tournai, M. de Choiseul, • aux applaudissements du clergé assemblé, on ne pourrait plus être Français ni même chretien : » et Portalis, éclairé par une longue experience, répétait un siècle et demi plus tard : « Avec la doctrine ultramontaine, on ne pourrait être • citoyen dans aucune partie du monte. » Il faut donc à tout prix rejeter les dogmes impies du Vatican.

Pour donner l'exemple, il commença par retirer sa chaise de l'église Saint-Louis en-l'Île. Ensuite i, groupa autour de lui un certain nombre de protestataires dont il forma le « Comité des anciens catholiques de Paris ». Enfin, pour bien établir leur situation nouvelle, il rédigea l'appel s tivant q il ne trouva, comme il fallait s'y attendre, que peu d'echo dans le clergé :

APPEL.

Les nouvelles doctrines du Vatican, telles qu'elles résultent du Syllabas et des decrets du pseudo-Concile de
1870, auraient pour effet, si el es pouvaient jamais s'introduire dans la croyance pratique de l'Égilse, de concentrer
toute la vie intellectuelle et morale des societes dans la personne du pape, de subordonner les progrès scientifiques ou
politiques des peuples aux volcutés de la cour de Rome,
d'anéantir aussi bien la souveraineté nationale que la liberté
individuelle, et, par là, rendant insupportable le joug
leger de Jésus-Christ, d'établir une incompatibilité radicale entre la raison et la foi, d'où nattrait, entre l'Église et
la société, un état de lutte qui les plongerait l'une et
l'autre dans une irrémédiable anarchie. L'histoire trop

¹ La Vérsté sur le Concile, préface, m.

souvent sanglante des trois derniers siècles n'est que le prélude des dechirements que provoqueraient ces fataics opinions

- do la vie individue le ou collective qui ne soit un acte de doctrime ou de mieurs; et, par conséquent, en proclamant le pape personnellement infaillible sous le rapport de la doctrine et des mœurs, le pseudo-Goncile du Vaticau et les evêques qui y ont adheré, ont, malgré les timidités ou les subtilités dont ils chèrchent à couvrir aujourd hui leur démarche, livre toutes les forces sociales, toutes les paissances publiques et privées, les États, les clergés, les peuples, aux décisions du Souverain-Pontife; et de fait, nous avons vu aussitôt l'évêque de Versailes et l'abbé d'Alzon, grands promoteurs des nouvelles doctrines, prétendre que les députes devaient soumettre leurs votes à la direction de leurs confesseurs.
- Momentanément repoussées par la conscience publique, ces consequences sont inévitables, et le Concile du Vatican, sous la pression des congrégations romaines, à fait ou fera nécessairement revivre toutes les Bulles pontificales contre lesquelles, depuis le neuvième siècle, n'ont cessé de protester la raison et la foi
- La société ne saurait vivre ainsi, ni recouvrer son repos tant qu'elle restera sous la menace incessante des coups d'autorité du Saint-Siège.
- « Dans cette situation violente, les esprits s'égarent, les volontés s'irritent, passant tour à tour de l'abattement à la revolte ; la société se décompose, le clergé lui-même se dissout.
- Selon les nouveaux dogmes, en effet, les évêques ne sont plus les témoins et les gardiens de la foi, ils deviennent les délegués du Saint-Siège. La constitution apostolique, c'est-à-dire l'œuvre même de Jésus-Christ (possit épiscopos



APPENDICE

regere Ecclesiam Del), se trouve ancantic. Le pape se proclame l'Ordinaire de tous les dioceses, c'est-à-dire l'évêque immédiat de toutes les Églises; il s'attribue sur toutes et sur chacune un pouvoir absolu (lotam plenitadinem potestatis), en telle sorte qu'il devient le curé de tous les fideles, pouvant, sur un mot, par un sigue, sans considération pour la hiérarchie et pour les autorités intermédiaires, les frapper de peines ou d'impôts. les admonester, les juger, comme le vent le droit canonique de Rome qui donne au prêtre tous ces privilèges. C'est la destruction de l'épiscopat, le renversement des Églises, l'anéantissement des fideles. Dès lors, quel crédit, quel respect méritent des prêtres ou des évêques qu'ine sont plus aux yeux des populations que les agents d'une cour étrangère. Ils deviennent odieux, en butte à la persécution.

- « La France qui avait su, en 1828 et en 1846, repousser l'ultramontanisme, a été depuis lors saturée, grisée de ces funestes doctrines, et les conséquences fatales n'ont pas tardé à se produire. C'est pour lui rendre la possession d'elle-même que nous protestons de toute la force de nos Ames, de toute l'énergie de nos convictions contre les décrets du Valican; c'est parce que nous croyons à la divinité de l'Église, de ses dogmes, de sa hiérarchie, que nous nous élevons contre les évêques qui, par surprise ou défaitance, n'osant pas résister aux entraînements mystiques de l'es IX, ont laissé l'esprit de secte obscurcir momentanément l'œuvre de Dieu. Et parce que les affiliations qui les dominent et les obsedent, leur ôtent toute liberté, c'est aux laignes qu'il appartient, croyons-nous, d'affranchir la vérité.
- Control longtemps écartes de l'Église enseignante, il faut que les fidéles y rentrent et y reprendent sons leurs pesteurs légitimes, la place que leurs pères y occupaient autrefois. Il faut qu'une vaste protestation s'élève de leur sein, et, préparant, par la réunion des chrétiens, la convo-

cation d'un véritable concile œcuménique, manifeste la fo. de l'Eglise qui ne peut errer,

- · C'est pourquoi pous leur faisons appel.
- Nous sollicitons la collaboration de tous les catholiques, le concours de tous les citoyens qui repoussent le Syllabus et les nouveaux dogmes du Vatican commo attentatoires à la liberté humaine, à la sécurité publique, à l'indépendance nationale.
- Les temps sont graves ; it faut que chacun, prenant conscience de lui-même, sache ce qu'il pense et pratique ce qu'il croit
- « Il faut que tous ceux, prêtres ou laïques, qui n'admet tent pas l'infaillibilité du pape, sient la bonne foi de le dire et le courage de le manifester.
- s et comme il importe que l'Église, pour n'être plus exposée aux mêmes périls, rejette les fausses traditions qui ont pu dans le cours des âges se mèler aux pures doctrines de l'Évangile, nous crovons qu'elle devra, réunie en Concile, remonter jusqu'à la source des erreurs contemporaines, et, pour cela, sans arrêter en ce moment aucun symbole, nous accueillerons avec bonheur tous les travaux, tous les efforts dictés par la science et par la foi en vue de rélablir dans leur intégrité les divins enseignements de Jésus Christ
- « Nous ne fondons donc pas une Église, mais un centre d'action pour tous les catholiques qui sont bien résolus à repousser l'infaillibilité papale et les dogmes qui l'ont préparée on suivie.
- « Loin de vouloir faire un schisme, nous prétendons être et rester dans le sein de la veritable Église, persuadés comme la dit Grégoire IX, qu'une excommunication injuste ne frappe que son auteur, ou, comme l'enseigne innocent IV, que « le devoir du chrétien est de résister aux décrets qu'i troublent l'Église ».

Pour le coup, de gallican qu'il se vantait d'être, M. Jean



Wollon devint janséniste. Après avoir tenté inutilement auprès du Conseil municipal de Paris d'obtenir une chapelle pour y établir le culte vieux-catholique, il alla seconder le mouvement réformiste dans le Jura bernois et ne revint en France que lorsque la nouvelle Église fut définitivement constituée. Il est mort en 1882, au moment où il a apprésait à publier son grand ouvrage sur la séparation de l'Élai.

FIN DU TOME TROISIÈME,

orghized by Google

TABLE DES SOMMAIRES

AVANT-PROPOS.

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE III. — Les catholiques libéraux de l'Avenir. — Lamennats et la charte de 1830 — Il est combattu par le Pape et le gouvernement français. Le Concordat et la liberté des cultes. — M. de Quélen et l'abbé Grégoire. - Lettre de Bordas-Demoulin à l'archevêque de Paris sur le refus de sacrements à l'ancien évêque de B.ois. - La philosophie de Bordas-Demoulin — Cartésien comme Arnauld. -La methode de Descartes d'après Sainte-Beuve. — Bordas-Demoulin adversaire de l'éclectisme. — Victor Cous.n et le panthéisme — Arnaud de l'Ariège et la révélation. - Comment F. Huet définissalt l'éclectisme — Lettres de Bordas-Demoulin sur le doctrinarisme. - Le christianisme de Victor Cousin. — Principes politiques de Bordas-Demoulin, -- La démocratie chrétienne, -- Du

rôle des larques dans l'Église.—La Constitution civile jugée par Bordas-Demoulin. — L'abbé Laborde et l'Immaculée Conception. — Les Jansénistes et le cuite de la Vierge — Derniers périodiques du parti. — Démelés de Bordas-Demoulin avec l'Observateur catholique. — L'abbé Waldimir Guettée. — Projets de création d'une école des hautes études par Mr' Affre. — Lettre d'Ambroise Rendu à ce sujet. — Bordas-Demoulin et la réforme catholique. — Son programme et celui des vieux-catholiques de Suisse et d'Allemagne. — Une lettre inédite de l'abbé Pereyve. — Il demande une voix libre, un grand œur, un ami de l'avenir, pour sauvér l'Église.

CHAPITRE IV. — Du Congrès de Malines au Concile. Le P. Hyacinthe, son berceau, sa famille — Il est élevé dans la maison de son pera, - Charles Loyson, son oncle. - Premiers vers et premières amours — Le séminaire de Saint-Sulpice — Le P Hyacinthe et M. Renan. L'abbe Le Hir et l'abbé Baudry. -- Le Psaume de saint Méthode. --Sermon de l'abbé Loyson pour la profession religiouse de sa sœur. - Le noviciat de Flavigny. -Comment l'abbé Loyson quitta les Dominicains pour entrer chez les Carmes. - Ses premières prédications. - Ms* Darboy le charge de prêcher l'Avent à Notre-Dame. - L'ne lettre inédite de Montalembert. — Plan des conférences du P Hyacinthe. - Opmion du prince de Broglie et de M. Henri Brisson sur lui. — Portrait du prédicateur. - Il ressuscite la langue lamartinienne. - Ses rapports avec l'auteur de Joselyn. - L'homme de la Bible. — Le transformisme et la théologie. — Un panégyrique en plein air. — Démêlés du P. Hyarinthe avec les ultramontains, - Ses voyages à Rome. — Il convertit deux dames américaines et madame Arnoutt-Plessis La crise religeuse de sa vie - L'abbé Legueux et son Manuel du droit cano mqve. - Les dermères conferences du P. Hyacinthe, Sa lettre à la Riois a universale.
 Il est dénonce à Rome — Son dernier entretien avec Pie IX. — Son discours au Congrès de la Paix. — Le genéral des Carmes I in impose le silence — Son ma difeste du so septembre - Madame la marquise de Porbia d'Oppède. — Ses ouvrages d'bistoire. — Son opinion sur l'Empire et le pouvoir temporel. — Ses relations avec Montalembert et Mⁿ Dupanloup — Sa correspondance avec le P. Hyacinthe. — Elle h i conseille de se faire seculariser. - Émotion des cathol.ques-liberaux après sa sortie du couvent. -Il renoue la chaîne de l'Appel. — Son secret penchant vers le Jansenisme. Sa conduite approayee par MM Bonjean, Saint-René Taillandier et le docteur Pusey. - Me Darboy et le blicher de Savonarole.

34

CHAPILRE V. — Montalembert et la dictature. — Son erreur de quinze jours, — Il ne peut se résigner au pouvoir absolu. — Comment le définissait Dou-Entété des .dees parlementaires - Monta talembert et les Jés út s. — Explication de sa vo teface. Sa lettre a un avocat. — Le gallicanisme ressuscité, — La double idolátrie d'après Mer Sibour - Montalembert et le P Hyacinthe. - Histoire de son livre sur l'Espagne et la liberté. Les Jésu.les d'Espague et les Pères de la Carttà. — La chu e de la reme Isabeile jugée par la marquise de Forbin d Oppede. - L'Espagne et la liberte corrigée par M. Guizot el Mª Dupanloup, - Les Jansénistes et JANSÉNISTES, T. III. 21

les Pensées de Pascal. — Lettre de Montalembert à Arnaud de l'Ariège — Un catholique républicain. — Procès fait au P. Hyacinthe à propos de l'Espaque et la liberté — Un mandat post mortem. — Lettre de Montalembert après sa sortie du couvent. — Il bui ouvre sa bourse comme Mst Dupantoup avait ouvert la sienne à M. Renau à sa sortie de Saint-Sulpice — Le P. Hyacinthe et M de Pressensé. — Montalembert et la marquise d'Oppède le conjurent de garder le silence. — Son depart pour l'Amérique.

100

CHAPITRE VI - Imprévoyance des catholiques-libéraux. — Enthousiasme de M^{er} Dupanioup à l'annonce du Concile, d'après une lettre de la marquise de Forbin d'Oppède - Manyais présages. - Pie IX dominé par les Jesu les. - Démèlés du P. Theiner avec la Compagnie de Jésus. — bes lettres au professeur Friedrich, - Intervention du Pape dans la préparation et la conduite du Concile — Le cardinal Mathicu centerré tout vil's par Pic IX.—Brets du Pape au P. Bamière, à M^{tr} Deschamps, à dom Guéranger, à M¹⁷ de Sigur — Mort de Montalembert. — Ple IX fait celebrar un service en son honneur. - Lettres de Montalemberl à Dœllinger et au P. Hyacinthe. Mon alembert et le Correspondant, - Le courant Foisset dans cette revue, à partir du Congrès de Mal.nes. - Le manifeste du Correspondant jugé par Louis Veuillot - Le duc de Broghe historien de l'Église au IV° siecle — Comment il entendait l'histoire. — Il est accuse de naturalisme. — Les évêques de France avant et pendant le Concile. - Un mot de Mer Meignan, - La thèse de l'inopportanité. - Le Concile était-il l.bre? — Pourquoi les évêques n'agirent ils pas collectivement auprès de M. Émile

Ollivier - Le rôle de Mar Maret, - Gallican à la façon d'Arnau.d. — Il est traité de schismatique par les ultramontains. - Il contribue à la réorganisation des Facultés de théologie — Ce qui le sépare des catholiques-Lbéraux du Correspondant. — Plus clairvoyant qu'eux, -- Il s'app ne s m le ministra des cultes. — Ses mémoires à l'Empereur sur le Concile. Conditions que mettait Pie IX à l'admission des princes dans l'assen blée conclisire. — L'Empereur 66 charge des frais du livre de Mar Maret. Analyse du Concile general et la paix religieuse. - Refutation de dorn Gueranger dans la Monarchie pontificale L'abbe de Solesmes et la liturgie.
 Casuistique ultramontaine et falsitications romaines. — Mer Deschamps pris su flagrant délit d'erreur à propos de la declaration de 1682 — Lettres du P. Gratry à l'archevèque de Malines, -Son portrait, sa science, son style — Ses lettres font songer aux Provinciales, - Il appelait Lou's Veuillot le l'hersite du XIX+ siècle. — Louis Veuillot a Rome. — Ses lettres à l'*Univers —* A lui seul il est une armée, — Ce qu'il dit des laiques et des ecclésiastiques. - Comment il definit le talent de Mer Dupanloup. — Ses attaques contre le P. Gratry. - Pourquoi il ménage Mª Darboy — Une ambulance! — Comme quoi Louis Veuillot aurait pu remplir les fonctions de brancard.er

140

CHAPITRE VII. — Mr. Darboy d'après sa biographie par Mr. Foulon. — Le « bon archevêque » de Sainte « Beuve. — « Toutes les bêtes ont voté oul. » — L'abbé Darboy professeur de theologie à Langres. — Il est introduit dans le clergé parisien par M. Martin de Noirlieu. — Protégé par Mr. Sibour.

Guerre ouverte entre l'anwers et l'archevéché. L'ne lettre de M^o Marel à Arnaud de l'Ariège Mort de Mar S.bour. — Principes politiques de Mª Darboy - Il s'efforce de créer des mœurs. Accusé de febronianisme par le pape. — L'affaire du chapeau. - Lettres de M. de Sartiges au P. Hyaom.he. - N. courtisan ni ambilicux. - Comment Montalembert, jugeait l'archeveque. — Att tude de Mis Darboy pendant le Concile. - Il conseille a l'empereur de rappeter notre ambassadeur et de reliste nos troupes - Pourquoi ne ful-il pas écouté par M. Émile Ollivier. — Ce qu'il disait du dogme Son adhésion au décret du 18 jui let.
 Ses démarches à Rome pour faire séculariser le P. Hya-Lettres de Dœllinger et de la marquise de Forbin d'Oppede — Pressentiments que M^{gr} Darboy avait de sa fin — Pourquoi le gouvernement de M Thiers refusa de l'échanger contre Blanqui. — Il était du parli de la liberté - Le chemin de ronde de la Roquette.

Chapitre VIII. — Après le Concile — Louis Veuitlot prend gamment son parti d'un schisme. La guelre met fin à l'agitation religieuse. — Opinion de la marquise de Forbin d'Oppède sur le Concile — lite recommando ou P. Hyacinthe de garder le silence. — Elle prend la défense des évêques de la minorité — Excuses qu'ils pouvaient donner pour justifier e ir soumission. — Doilinger se révolte et blame les évêques alternands et français qu'i adherent aux décisions du Concile. — Ce qu'il pensant de la démarche laite le 4 août par le P. Hyacinthe pour rentrer au col ve it. — La marquise de Forbund Oppède engage le P. Hyacinthe à se retirer à Munich — Lie lui demande d'écrire la vie de

Gerson et l'Eisteire documentée du Jansérisme	
il adhere a la déclaration de Dorllinger et de ses	
amis. — Il prend part au Congrès de Mun ch. —	
Déceptions de la marquise à ce sujet. Sa citre	
de blâme sur la soum ssion du P. Gratry Le	
P Gratry chassé de l'Oracoire - Sa correspondance	
avec Mass Meriman La marquise de Forbin	
d Oppède et le mariage des pretres, - Elle se	
sépare à ce sujet du P. Hyacinthe La réforme	
catholique en Suisse et en Allemagne Comme	
quoi le rève de Bordas Demoulin est accompli	
M. Reinkens, évêque vieux-catholique de Bonn,	
est sacré par l'éveque janséniste de Deventer.	210
	9
APPENDICE I. Sur Bordas-Demoul.n	351
II Thèses posées au synode de Bonn par le De	•
	137
	. ,
III. — Sur le P Hyacinthe. — Souvenir d'enfance.	
— Premiere poésie.	262
IV, — Lei organique sur le culte catholique à Geneve.	
- Projet adopté en 3° debat	267
V. — La pelite Eglise. — Une mission à Rome en 1869.	273
VI Sur M Jean Wallon.	

Digitalized by Google

UNIVERSITY OF MISCONSIN

TABLE ANALYTIQUE

Des noms cités dans ce volume.

A

Abraham. - 67. Adam - 67. Adrien (le pape) - 170 Affro (Msr), - 27, 23, 192. 202, 216. Agrèda (Sœur Mar.e-Jésus d'. - 25. Albanel, - 37 5%. Allon $\{M^r\} = roh, r g$ Alzon (abbé d'). — 306. Autonelii "e card). - 206. Arnauld (Antoine), 10, 121, 162, 163, 195, 239. Arnaud (de l'Ariège). -14, 110, 128, 126, 126, 127, 128, 194, 195, 196 Arnou.t-P.essy (Mm', 6a. Artau.t (M=2), — 196
Anbry-Foucai it — 182
Andis.o. — (8, 96.
Audry (D*). — 26.
Augustin (saint). — 9 21.
39.

В

Bacon (R. W.) — 226
Ba Het — 25.
Baroche. — 185, 202.
Bast.de. — 83.
Baudry (abbe). — 39, 45.
Bayard — 186.
Bazin (abbe). — 14, 126,

144, 159, 163, 165, 194 19A. 200, 216. Beat Iren (abbo). - 83. Becket Thomas) - 217 Bolarmin — 208, 260 derardt (M4F) - 201. Berliel. — 276, 281, 285, 187 288, 231, 292, 291, 300. Bernard saintle Bigot Ch). - 51 Blanchel (M57). - 287. Blanqui, - 217, 218, Boi lot (abbe), - 146. Boissard Henry). - 153. Bonald (de), - H, 9 Bon_ean - 97, 217 Bonnaz (Man, 283, 281, 288, 292, 294, 299 Donnechose (Mer de) 28, 201 Bordes-Demoulin. -4, 5, 7,h, a 1 3 18, 17, 18, 19, an, ad 28, 31, 193, 200 and, 244 251, 253, 104, 256 Bossuet - 21, 27 Bougerel (ie P). ← 83 Brisson Henri). - 51 Broglie (le duc Albert de). - ho, 253, 197, 198, 182, 198.

Cat it (César) - 68 Сатьо — 153 Caton. - 15. Leeles (sar il). — io. Champileury. - 300. Chalesubriand - 181. Ct arbut ez. Choiseal 'de). - 305, Chrysoslömo (saint Jean), - 245 Coeron - 14. C audius. 14. Cochin (Aug.) -- 123, 153, :Co, .83 Cœur (M#). - 28 Gognat (abbé . — 196. Condillac - 252. Condo.ce. - 9. Corio.is (le) — 83. Cormenia. — 53. Cornellie 🛶 235 Coquelet - 182, Coronel (SERUR Mar e) - 25, Cousin (Victor). - 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 37, 50. Croset (P. Thomas, - 25 Cuvililer-Fleury, - 160. Cyprien saint). - 205,

С

Bucy (Ed de). - 25.

Ca.lot (Me') - 277, 281 187, 188, 293, 194, 197, 198, 139,

D

Dallézeite. — 279.

Dampierre (M^{an} de). — 61.

Darboy (M²) — 46. 46.

60, 61 64. 85, 97, 99, 128.

143 162, 165, 188, 189, 191, 192, 193, 194, 195, 198, 195. 200, 201, 202, 203, 201, 207, 208, 209, 210, 212, 213, 213. 217, 218, 221, 246, 287 Daru. - 105, 183, 205, 206 Darwin, - 56 Dav.d. - 35, 37 Deguerry, - arr. Descartes,- 3,.0,.7, \$9, 44 Deschamps (Ma), 152, 160. 171, 177, 178, 179, 180, 182, 154, 29%, Dœlinger. — 31, 112, 149, 160, 184, 187, 21, 214 225. 227 226, 236, 257, 258, 260. Dominique Saint-Joseph (frère) - 77. Doudan, - 133. Douhange, - 153 Due (Marius). - 274, 275, 276, 281, 285, 286, 288, 291, 292, 296 Dufaura. - 218 Du Moulin - 302. Dupauloup (Mar). - 84, 97, 96, 120, 135, 150 171, 175, 184, 185, 186, 224, 287 Dupin - 302. Durand de Manlane — 302

Dusson de la Quère (Paul).

--- 83.

E

Emery (abbo — 302

Frasme — 242.

Escouet (le Vo de l') - 83

Engène (le pape) — 200

Engénie T'Impératrice — 204

F

Falloux (de,. -- 123, 153, 181, 183. Februaius. - 200. Ferrari le P Alphonse: -45 Fessier (Mtr) -281, 282, 283, 284, 285, 290. Foisset - 100 110, 152, 158, 154. Forbin d'Oppède abbé de **—** 83. Forbin d'Oppèdo marquise de}. - 44, 76, 83, 92, 94, 114, r 46 137 238, 160, 144 1551 157, 109 211, 221, 222, 226, 230, 139, 240, 241, 262 Fortchon (abbé) - 403. Foulon (Mer) - 131, 192 201, 202, François-Joseph l'empe-

reur), - 70.

Frayssingus (Mar de), —
149, 463.

Friedrich — 145, 127

G

Gaslierd (Ch). - 37 Gaillard Honord . - 83. Gail.ard (Joseph . - 83. Gerbet (abbe), - 28. Gerson. - 227. Gondi. - 201 Grafry (le P.), 88, 204, 105, 160, 168, 171, 177 178, 179, 183, 186, 187, 188, 194, 124, 231, 232, 238, 239, 249, 24°. Grégoire (abbe). — 4, 6, 20. Grégoire VII. - 171. Grégoire IX — 308 Grégoire XVI. - VI, 2, 204. Grignon le C^(*) de) - 83 Guéranger dom . - 147. 160, 172, 173 176 180, 181, 187. Guettée (abbe). - 24, 16 Guibert (Mer). - 197, 281 Guillaume. - 215 Guizot. - 19 84, 120, 121,

Η

Harderwyk. — 245. Hayandd. — 283, 287.

- 23.

Héfélé. — 260 Herbert (Lady) — 203 Heycamp. $\rightarrow 245$ Birscher. — 23, 24. Hobenluke (.e card.) -211 Honorius. - 170, 187. Honthelm. - 200. Huet Fél.1). — 8, 9, 17. ar, 200, zát 255, 256. Hyaciatae (le P.). — 35 38, 33, 39 Au, 43, 48, 49, 50 52, 53, 58, 59, 60, 62, 64 (5 68, 69, 71, 72, 73, 75, 77, 78 87, 80, 91, 95, 95, 148, 110 116, 122, 128, 124, 125, 128 129, 135, 136, 138, 141, 141, 146, 149, 160, 179, 188, 196, ant, atc., 212, 214, 216, 222, 223, 224, 228 447, 128, 230, 2'7, 238, 28g, 2/11, 242, 24'i. 246, 265

I

Innocent IV. — 308 Isabede (la reine) — 121

J

Jacobini (Me'). — 191. Jacquemont. — 274. Jansémus. — 27. Jean de la Croix (saint). —
44.

Jérémie. — 82.

Jérème (sa ni). — 43

Jouby. — 64.

Joufrey. — 10.

Jourdan — 182

Julieu l'Apostal. — 158

Juvénal. - 226.

K

Kant. — 50. Ketteler. — 208.

Ī.

La Bédollière 🕳 185

Laborde (abbé . - 24

Lacordaire (le P) — III, V.

28 38, 44, 45, 47, 49, 83, 87, 90 108, 109, 130, 130, 131, 181, 195, 202.

Lagrango (abbé. — 93

Latemand (le P). — 178,

Lamart ne — 37 52, 53, 94

Lamennais — 11, 111, 11,

VI, z, 8, 18, 62, 90, 132, 148, 192, 193.

Lambertye-Gerbeviller. — 217.

Lamorioièro. — V, 186.

Lanfrey. — 246, 241.

Laplace. - 187 Largent (le P.). — 153. Lastours (Mad. Je), - 83. Lavedan. — 153. Le Gendre (abbé). — 25, Le Hir (abbő). Le boitz. — 9, 96. Léon II = 487Le Courrager. - 261 Lequeux (abhé,, -- 63, 199. Le Suc (Théodore-Sainte Donaticane). - 35 Literminion - 252, Lancourt (duchesse de' --84, 244. Liddon (.e chanoine 259, 260. Lillré - 218 Louis XIV, - 267. Louis XVIII. - 18s Loyola. - 1 7 Loyson (Charles) - 35, 37. Loyson (Julien), - 35. Loyson (Julien-François, - 85 Loyson (Hyacinthe). - 65, a t 4

M

Mabilteau (abbé). — 58. Magnan (le maréchai) — 160. Malagret. — 289, 198 Malsho (Joseph ce' — o 135, 181, 191

131, 181, 191

Maleiran ne, — j 40

Manning le card. — 181, 94

Maret [Mt]), — 14, 17, 133

143, 145, 147, 148, 159, 161

150, 153, 154, 165, 168, 169

170, 175, 181, 180, 95, 95

96, 191, 158, 200, 206, 209

226, 246, 267, 21,

Marie des Arges — 60
Mari 10-Marini. — 145
Marrel le P) — 63
Mart n de Noirlieu — 193,
253.

Massarı, — 71. Mathieu (le card). — 156. Mathilde la princesse. —

Maynier 'L'). — 84.
Meignan (Ma'). — .60.
M. nabrea. — 71.
Ménage. — 15
Mequignon — 252.
Mériman Masj. — 62, 58, 54, 238.

Mermillod (Msz) — 2/14 Mérode (Msz) — 188 Méthode (saint) — 4x. Michand (abbé), — 194, 244

Migne (abbe). — 200.

Mi levoye. — 37.

Modena (e P). — 6r.

Moise. — 60. 67.

Montalembert (e C) de) —

V VI. 48, 48, 8, 84, 85, 94.

15, 1 1, 102, 15 108 1)
120 111, 23 125, 12 123,
130, 37, 38 146, 151, 129,
150, 164, 181, 181, 191 193,
193 206 246 248

Morel Julæj, 46,
Morlof (le card.) 197, 199,
Muratori — 260,
Murger Henrij, 301,

N

Nopolém III - rat, 107. 161, 195.

Nardl (Ma). — 69, 72. Néron. — 291. Navmann (le P). — 227 Noai les. — 25,

O

O., ivier (Emile). — 94, 144 160, 162, 189, 200, 204, 205, 225, 302, 303, 304.

Oxenham (D'). — 259.

P

Parent du Chatelet. — 26. Paris.s (Ms2). — 24. 107.

Pascal - 19, 26, 35, 177, 432 Pasquier (le duc) = 103, ٠93. Pa in. - 37 Paul (saint). - 65, 66, 235 Perraud (le P). - 153, 154 Perreyve abbé). - 51. Petetot (le P.) - 232 Philippe 'samt's - 235. Радирре II. - так Ph.hppe IV. — 111. Pidoux)r). a ba Pie Mgr - 171, 176. Pie IV - 256. Pls !X -V, VI 24, 89, 70, 106, 148, 135, 154 160, 166, 168, 171, 181, 189, 200, 207, 274, 280, 28₁. Fierra /saint . - 21, 235 Pigelet. — $t_{1/2}$ Pilliers (dom des) - 173. Fithou - 802. Place (Mř.). - 223 Plant er (MF). - 171. Pla on. - g, 18, 34 Plotin. g. Porta is. - 301 Ponillet - 37 Poulain. — ab. Pressanse (de) - #30, #46 175, 178, 175

Pyrrhus. 187

Q

Que.en (Ms' de). 5, 8, 7

R

Ramière (le P.J. - . 47 Ranscher (M8r) -2.1 283 287, 298. Retukens. 246, 160 Regan (Ernest). — 38, 55, 110, 116, 135, 43). Rendu (Ambroise). - 57, Rotz (le card. de - 202. Ricci [Mer] - 279, 280 285, 284, 200. Riche ieu — 181 Rivet (M52), - 208 Rohrbacher. - 77. Rossi. 183. Rouland - 205, 165, 298, Rousseau J.-J.}. 187.

S

Saint-Cyran. — 1/8
Saint-René Taillaudier. —
97.
Eainte Beuve — 10, 36, 191.
Eaisset. — 11.

Salinis (Mar). - top Salle (Albert de la) - 3or. Saltusto — 15 Sa) vago (marquis) --- 68 Band George) - 62 Sartiges (de). — 201 Sartiges (M** de). — 62. Savonaroio. — 99. Schaugard, - 30. Schelling. - 17. Scherr (Mer) - 225 Schwarzembarg (In card. . 146, 587 Schwetchina (Mas de). — 67 Secretant Eug.) — 26 Ségur (Mar de). — 147 Sénac jabbé).. — 17, 252. Sergius. — 187. Sermel - 45. Sihour (Mar) - 23, 63, 107, 1.5, 193, 194, 195, 196, 217, 253. Sieune (Catherine de) .- 42. Simon Jules). — 11, 14, 218. Simor (Ms'). — 208 Socrate - + +8, Spinesa. — 10. Strossmayer (Msr) -211,239

${f T}$

Tennemann 18.
Thorese (sainte) 25, 44.
Theiner (le P) 44, 227, 212.

Thersita — 180
Thierry (Aug.), — 301.
Thiers — 131, 217.
Thomas (Mb'), — 99
Topin (Marius) — 153.
Trulet (le P.). — 189.
Tullus, — 62.

V

Vecchiolti - 188

Vorger - 196

Verley — 2/2.

Verrès — 1/2

Veuillot Louis) — VII, 70,
74, 75, 70, 103, 154, 156, 157,
180, 103, 180, 181, 183, 188,
192, 195, 196, 138, 220, 228,
232.

Viguet. — 37.

Viltenain. — 202.

Viltenain. — 132.

Viltenave-Bargemont (Roselyno de . — 83.

Virey. — 25.

W

Voillemier. - 354.

Vitrolies (Amélie de). — 42.

Wallon (Jean,. — 28, 64, 111, 115, 178, 179, 244, 301, 303, 309, Weiss (f.J., — 110.

Vanues. — Imprimerie Larouxs.

ERRATA

Page 31, au lieu de : Que l'on rapproche ce programme des thèses posees au synode de Bonn

Lire aux conferences de Bonn

Page tit, au lieu de : pais, tout change per l'union trop .nime, trop absurde

Lire : ... trop absolue

Page 125, au lieu de En tout cas elle prouve clair comme le jour qu'en commun quant son testament « au tout petit nombre d'hommes tels que le P. Hyseinthe et M. Arnaud de l'Ariège, qui sentaient et souffraient comme u.i. Montalembert enleudait qu'il fut pub ié ay res sa mort. »

> Lire:... qui sertaient et souffraient comme lui », Montalembert entendait qu'it fût publis après sa mort.

Fage 128, au lieu de : il se rapprocha de M^{er} Darboy à l'egard duquel il ne partageait pas, disait-il, les implacables rancures de plusieurs de ses amis ».

Lire : .. a l'égard duquel il ne partageait pas, disait-il « les implacables rancunes de plusieurs le ses au s »,

ERNA1A

l'age 143, au lieu de : resserrant éternellement les mêmes choses,

Lire ressassant.

Page 152, au lieu de : « its avaient à cœur de ne laisser aucun doute sur leur volonté absolue de demeurer orthodoxes.

Lire: ... de demeurer orthodoxes. .

Page 172, an heu de : savoir le sens obvio ou naturel, Lire le sens obvie,

Page 180, au lieu de : « pour mieux contempler Saint-Pierre plem du pape et du Concile³ »

> Lire plein du pape et du Concile, » et en noie 3 . Rome pendant le Concile.

Page 188, au lieu de : Quoiq 1'il en soit,.

Lire : Quoi qu'il en soit,

Page 196, au lieu de: N™ Arnaud, sœur de M. Arnaud de l'Ariège.

Lire: Mas Artault, sœur de M. Arnaud de l'Ariège

Page 214, au lieu de : et c'est avec une pleme conflance que je mahandonne à l'aventr aux conditions que....

Lire: pour l'avenir.....

Page 214 au lieu de Frishling Strasse, 11,

Lire: Frushling

Page 214 au lieu de : Je me suis *engagé à* donner Lire : Je me suis empressé de

Page 215, au lieu de . mais sans pouvoir deviner encore comment nous finirons

Lire: mais sans pouvoir deviner comment

Page 216, au lieu de : Pois ayant reconduit l'ancien carma Jasqu'un bas de l'escaller de l'archevèshé,

Lire : ... jasqu'a l'escalier



ERRATA

- Page 224, après les mots: « la volonté sincère et le desir ardent de reprendre la vie du Carmel », piquer le renvoi suivant : Il est vrai que dens sa lettre du 4 août, le P. Hyacinthe maintenait expressé ment sa protestation du 20 septembre 1869.
- Page 226, au lieu de : Summum credo nefas animam præferre pador,
 - Lire : Şummum crede nefas, animam præferre pudori
- Page 234, au heu de · . . . la dernière fois que vous ai dit Lire : la dernière fois que je vous ai dit
- Page 234, au lieu de : Nous en trouvens une bonne partie, Lire : Vous en trouverez...
- Page 235 au lieu de . En cherchant ces faits dans les annales des Apôtres.
 - Lire: ..., dans les actes des Apôtres.
- Page 285, au lieude: Ah! que votre confiance sera représentée!

 Lire: . . récompensée.
- Page 237, au Leu de : l'Evanglie ramène à tout.
- Page 258, au lieu de : Dans l'art. VII, il a voulu établir ava st tout un fait historique,

Lire Dans Part, VIII

- Page 261, au lieu de : du chanoine génovétain Le Courrager, Lire : Le Courrayer
- Page 263, au heu de .

 Te revêt à nos yeux d'un charme irrésistible .

 Lire . Te revêt à mes yeux....



ERRATA

Page a66.	, as fieu de
	I ne abcille repose
	Lire : une abeille se pose
Page 264,	an heu de :
	Qu'en y pensant, parfois, je versat quelques larmes
	Lire: je verse
Page 264.	au lieu de:
	El trois blanches enfants plus gracieuses qu'elles.
	Lire: qu'elles,
Page 266,	au lieu de
	Le cœur, longtemps plongé dans une douce ivresse.
	Lire:; ivresse,
Page 274,	au lieu da 😘 Lorsqu'elle parut en 1868 🗓 .
	Lre: « Lorsque parut en 1868

E glozed by Gougle

Prignal Iron
JM /ERSITY OF WISCONSIN

o shace by Google

Prignal Iron
JM /ERSITY OF WISCONSIN



Bigitized by Google

UNIVERSITY OF WISCONSIN

